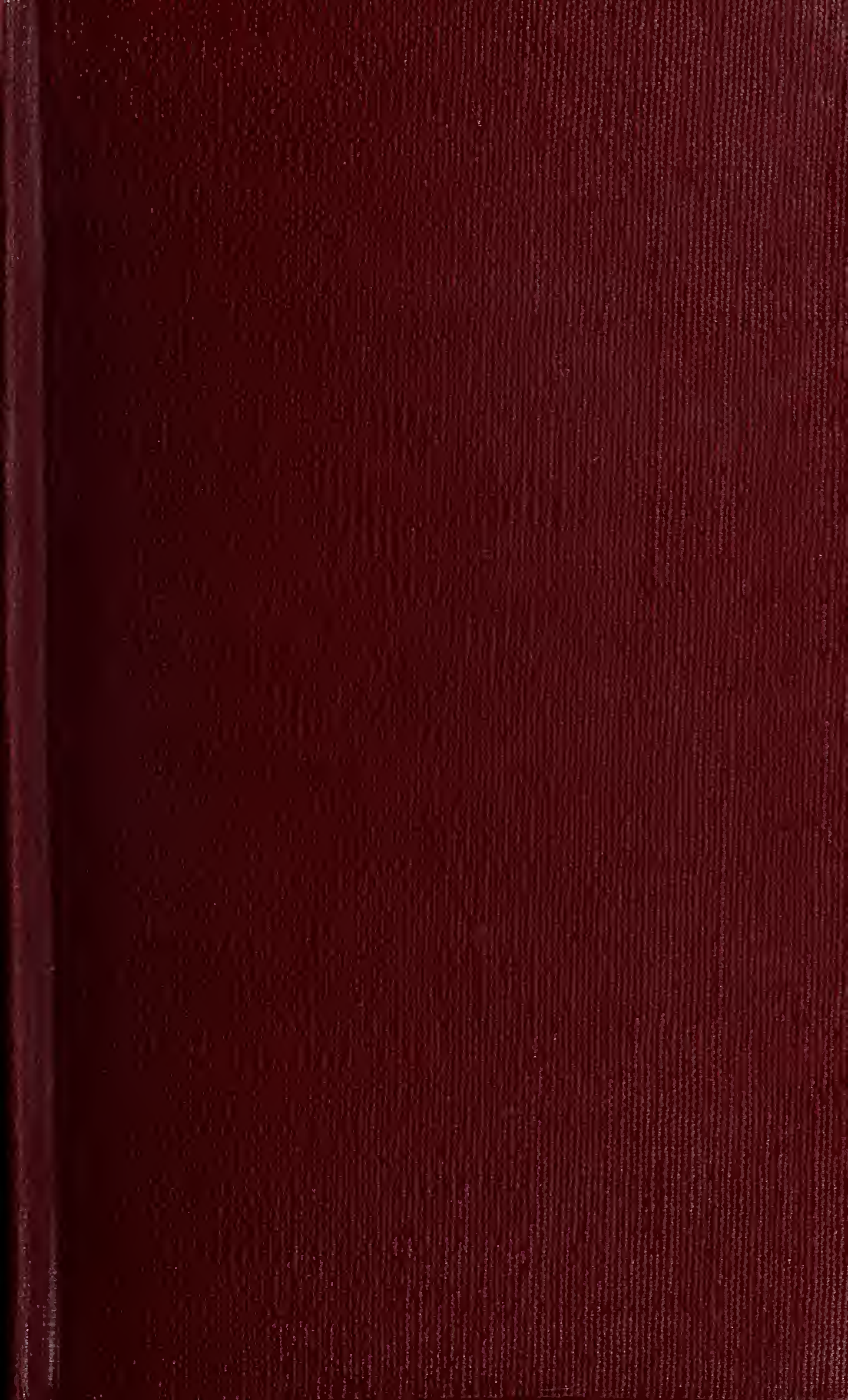



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LETTRES INÉDITES

DE MADAME

SWETCHINE

AUX MÊMES LIBRAIRIES :

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue des Poitevins, 6.

LETTRES INÉDITES

DE MADAME

SWETCHINE

PUBLIÉES

PAR LE COMTE DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU BAC, 50

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie.

35, QUAI DES AUGUSTINS

1866

PRÉFACE

Je destinais les lettres que l'on va lire à paraître, placées selon leur date, dans une édition prochaine et complète des lettres et des œuvres de Mme Swetchine; cependant je me décide à publier ce volume séparément, comme les volumes qui l'ont précédé. J'ai été déterminé d'abord par la crainte de placer les possesseurs des volumes déjà publiés dans l'alternative ou d'être privés des lettres encore inédites ou de ne pouvoir se les procurer qu'en achetant l'édition future. J'ai été déterminé en outre par la beauté même des lettres

qui m'ont été successivement confiées et qui forment la matière de cette dernière publication.

On a dit que dans sa correspondance Mme Swetchine se répétait. Je ne crois pas que cette expression soit exacte ; Mme Swetchine ne se répète pas, elle se complète. Son sujet est toujours le même, mais la variété des points de vue qu'elle y découvre est infini, et jamais cette richesse d'analyse n'aura brillé d'un plus vif et d'un plus pur éclat que dans cette dernière collection de ses lettres.

Mme Swetchine possède par excellence l'art difficile de lire couramment dans le cœur des autres, parce qu'elle avait commencé par lire sans faiblesse dans son propre cœur. Elle saisit admirablement le fort et le faible d'un caractère, le mal et le remède d'une situation, parce qu'elle ne se laisse jamais surprendre ni séduire par aucun de ces sophismes à l'aide desquels nous cherchons trop souvent à nous faire illusion à nous-mêmes en même temps qu'à ceux

qui nous entourent. L'étude du cœur humain n'était point pour Mme Swetchine une contemplation spéculative, quoiqu'elle eût certainement une vocation innée pour la psychologie et un attrait irrésistible pour la métaphysique ; mais ce qui l'attire avant tout, ce qui la fixe, ce qui la conduit à creuser sans relâche dans les profondeurs de l'âme humaine, ce sont des réalités qui lui sont chères, qui vivent et palpitent sous sa main. Elle ne se borne point aux surfaces, aux apparences, aux généralités ; elle pénètre dans le vif des questions, elle soulève les voiles, elle scrute les moindres détails, parce qu'elle porte partout la sollicitude ardente d'une affection sincère, parce qu'une conscience toujours éveillée, une attention toujours soutenue secondent et inspirent sa rare sagacité. Assurément la physionomie originale de cette correspondance ne ressort point d'une conception habilement méditée ; elle est le résultat naturel et spontané d'une multitude de traits directement suggérés par des âmes

diverses, venant elles-mêmes rendre compte avec ingénuité des mouvements qui les agitent. Jamais Mme Swetchine n'a songé à dogmatiser ou à élever un monument pour l'instruction de la postérité, mais elle prête l'oreille à tout gémissement, tend la main à toute souffrance. En constatant une à une chaque situation particulière, la confidente émue s'élève, souvent sans s'en apercevoir, aux méditations les plus hautes, aux aperçus les plus fins, aux consolations les plus efficaces; et c'est ainsi qu'au bout d'une longue vie, grâce à une analyse continuelle portée sur un si grand nombre de peines ou de joies vraiment ressenties, l'ensemble d'une si tendre investigation devient non-seulement le reflet de telle ou telle âme, mais l'image de l'âme humaine tout entière dans son unité multiple.

Il en est de même dans le domaine de la politique. Mme Swetchine avait trop l'habitude de réfléchir pour ne point s'être formé des idées arrêtées sur les meilleures conditions du

gouvernement des hommes. Cependant elle ne cherche à faire prévaloir exclusivement aucune opinion, aucun parti proprement dit; elle indique à peine ses préférences; elle ne songe jamais à les imposer. Mais à mesure que les événements naissent sous ses yeux, elle les esquisse presque involontairement au point de vue d'une conviction chrétienne aussi libérale que ferme. Toujours calme et impartiale, elle n'est jamais indifférente; car elle cherche et elle appelle partout un progrès pour la vérité, un secours pour la morale publique, une conquête pour l'éducation et le bien-être des masses. Elle trace des portraits comme elle formule des jugements à l'heure et au jour que lui assignent nos révolutions, mais toujours à l'appui et à la lumière des mêmes principes. En sorte qu'il en arrive des épreuves de la vie politique comme des épreuves de la vie privée : toutes sont passées en revue, toutes sont touchées d'une main bienveillante et sûre. Ici, comme dans l'ordre des sentiments purement

intimes, c'est du dehors que lui vient le développement de ses propres facultés, et ses plus éloquentes paroles ne sont jamais que des réponses. Sa pensée est modeste, sa volonté craintive, mais son cœur ne recule jamais devant un appel, et il est aussi sensible au patriotisme qu'à l'amitié.

Ce volume ne se donne donc ni pour un livre de morale, ni pour un livre d'histoire, et pourtant on ne l'achèvera pas sans avoir parcouru le cycle entier de l'histoire de l'homme et de l'histoire contemporaine. Sous la Restauration, elle aborde déjà les problèmes de la liberté religieuse ; en 1847, elle a lu Proudhon et elle s'en préoccupe ; après la révolution de 1848, elle croit au retour de l'autorité ; après 1852, elle prédit le réveil de la liberté. Avec Mlle de Virieu et plusieurs des amis qui gardent ici l'anonyme, avec le général de la Bourdonnaye et Mme de Pastoret, elle s'associe aux efforts des légitimistes parlementaires ; avec Mme de Germiny, fille de M. Humann, elle honore la

probité et l'indépendance dans le parti conservateur; avec dom Guéranger, elle salue la renaissance des ordres religieux sous le régime du droit commun; enfin, avec M. de Tocqueville, elle lutte contre les nobles tristesses de l'homme d'État et de l'homme de lettres. Rien n'est plus touchant, rien ne pénètre plus d'une mélancolique gravité que ce dernier dialogue entre deux grandes intelligences, toutes deux au déclin de leurs jours sans avoir connu le déclin de leurs forces ni subi la défaillance d'une seule de leurs convictions.

LETTRES INÉDITES

DE

MME SWETCHINE

A MADEMOISELLE DE VIRIEU.

Ces lettres sont adressées à Mlle Stéphanie de Virieu, fille du comte de Virieu, membre de l'Assemblée constituante. L'élévation du caractère et des vues de cet homme distingué, les circonstances touchantes de sa mort, constituent de véritables traditions de famille, qui doivent ici trouver leur place.

Le comte François-Henri de Virieu était né à Grenoble le 13 août 1754, d'une famille originaire du Dauphiné, partagée depuis le xive siècle en deux branches, l'une demeurée dans les terres patrimoniales du Dauphiné, l'autre fixée en Bourgogne. Son père mourut lorsqu'il était en bas âge, et il perdit à dix ans sa mère, dame d'honneur de Mesdames, filles de Louis XV. En mourant, celle-ci le confia à son

amie intime, la duchesse de Rohan-Chabot, qui dirigea son éducation et son entrée dans le monde avec une sollicitude éclairée et toute maternelle. Henri de Virieu se montra digne des soins assidus dont il était l'objet. A quatorze ans, il fut envoyé à Strasbourg en qualité d'aide de camp du comte de Vogüé, son oncle, tout en demeurant sous la direction d'un précepteur qui lui fit joindre, aux études spéciales de sa carrière, l'étude du droit et des langues étrangères.

Cette instruction libérale, fortement assise sur la base d'une éducation chrétienne, avait merveilleusement préparé le jeune homme aux épreuves que sa génération allait traverser, et il monta rapidement tous les degrés de la hiérarchie militaire, sans que personne songeât à y voir un caprice de la faveur. A vingt-huit ans, il épousa Mlle de Dijon, d'une famille distinguée de Gascogne, mais protestante. Elle se fit instruire et embrassa la religion catholique avant son mariage.

Lorsqu'en 1776, le Dauphiné manifesta le désir de voir rétablir les Etats provinciaux, M. de Virieu entra vivement dans ce mouvement et y entraîna la noblesse de cette province. Le parlement s'unit à ce vœu ; mais bientôt, effrayé de l'organisation de l'assemblée provinciale, il apporta des obstacles aux règlements d'exécution. M. de Virieu fit de grands efforts pour l'engager à ne pas repousser le bienfait des réformes administratives. L'esprit de corps l'emporta sur la prévoyance politique ; le parlement s'obstina, et l'agitation qui avait pris naissance dans son sein ne tarda pas à troubler la contrée tout entière. Au milieu du conflit, MM. de Virieu, de la Blache et de Viennois

furent chargés de porter à Versailles un Mémoire sur l'état de la province. Ils obtinrent l'autorisation de réunir les trois ordres du Dauphiné dans une assemblée restée fameuse sous le nom d'assemblée de Vizille. A cette époque déjà, l'on ne voulait plus comprendre que pour conjurer une terrible révolution, il fallait procéder avec des ménagements réciproques : les uns voulaient tout réformer à la fois, et les autres tout défendre sans distinction. C'est dans ces circonstances que MM. de Virieu et Mounier furent élus pour le Dauphiné aux états généraux de 1789.

Le comte de Virieu, que ses aspirations vers la liberté n'avaient jamais porté à méconnaître les droits de l'autorité royale, comprit de plus en plus qu'on aurait bientôt à lutter contre l'anarchie. « Nous avions cru en arrivant ici, écrivait-il à sa famille, qu'il nous faudrait la massue d'Hercule pour détruire les abus, et nous voyons que les épaules d'Atlas ne nous suffiraient pas pour soutenir ce monde qui s'écroule. » Attaché à la famille royale par les sentiments les plus élevés du respect et de la reconnaissance, et sincèrement dévoué aux intérêts d'une sage liberté par toutes les tendances de son éducation et de son esprit, il tourna tous ses efforts vers une conciliation qui pouvait tout sauver. Il servit souvent d'intermédiaire à Louis XVI près du côté droit de l'assemblée, et ce fut sur l'invitation formelle du Roi qu'il vota pour la réunion des trois ordres.

En 1790, porté à la présidence de l'assemblée, il prêta serment en cette qualité. Mais la gauche, sur la motion de M. de Lameth, ayant demandé que le serment s'appliquât même aux actes de l'assemblée

non sanctionnés par le Roi, M. de Virieu descendit du fauteuil. Dès ce moment il fut, ainsi que ses amis Clermont-Tonnerre, Mounier, Lally-Tollendal et Malhouet, voué au poignard dans d'infâmes libelles, et un jour que le chevalier de Cocherel fut pris pour M. de Virieu, au sortir de l'assemblée, cette méprise faillit lui coûter la vie.

Après la clôture de l'assemblée constituante, le comte de Virieu, qui dès les premiers jours de trouble avait refusé le grade de maréchal de camp, afin de conserver au Roi la fidélité de son régiment, resta encore à Paris, dans l'espoir d'être utile à la famille royale. Les dangers auxquels elle était exposée appelaient le dévouement personnel de tous ses défenseurs. Il fut de ceux qui passaient leur vie armés, toujours prêts à courir au château des Tuileries menacé par de perpétuels attentats. Sa présence d'esprit et son courage sauvèrent Mesdames, tantes du roi, et protégèrent leur départ, au moment où la résidence de Bellevue allait être envahie. Après que la famille royale fut devenue prisonnière au Temple, il se retira à Lyon. Ce n'était pas le découragement du désespoir qui s'était emparé de lui, mais son intelligence pénétrante ne lui laissait plus d'illusions, et il comprit que désormais l'état du pays ne pouvait être modifié que par des événements hors de sa portée. Il attendit donc que ces événements mêmes lui traçassent son devoir ; ils ne tardèrent pas. Bientôt il apprit la mort du roi, puis il vit établir dans Lyon le règne affreux de la terreur ; il vit Chalier établir la guillotine sur le pont Morand, afin que les corps disparussent plus rapidement dans le Rhône. Quand la

municipalité voulut protéger la vie des citoyens, il l'encouragea; et quand les citoyens se levèrent à leur tour pour défendre leurs magistrats contre les fureurs de la Convention, il s'arma avec eux. Désigné par son expérience militaire pour exercer le commandement, il préféra combattre comme simple volontaire dans les rangs de cette généreuse milice lyonnaise qui résista, pendant plus de deux mois, aux soldats de la Convention, dirigés par Dubois-Crancé. Les ressources des assiégés étant épuisées, M. de Précy, commandant en chef, divisa ses troupes en deux corps, l'un sous ses ordres, l'autre sous ceux de M. de Virieu, pour se frayer un chemin à travers les rangs des assiégeants. M. de Précy parvint à gagner le Forez avec un petit nombre de ses compagnons. M. de Virieu, après avoir pourvu à tous les préparatifs d'un coup si hardi et retrempé son courage aux sources chrétiennes, le visage calme et presque radieux, revint à la tête de ses hommes et leur dit : « Messieurs, je vous conseille à tous de faire comme moi, la foi ne nuit pas à l'intrépidité du soldat. » Cette petite troupe sortit de Lyon au grand jour, le 4 octobre 1793. A peine avait-elle traversé la Saône, qu'un boulet emporta M. de Virieu ! Une mort héroïque avait couronné une noble vie.

M. de Virieu âgé de 39 ans, laissait derrière lui, en tombant, sa jeune femme et trois enfants. L'une de ses filles devint la comtesse Adelphe de Quinsonnas ; son fils Aymon de Virieu, camarade de collége de M. de Lamartine, demeura jusqu'à sa mort l'ami fidèle du poète ; sa seconde fille, Mlle Stéphanie de Virieu, dont M. de Lamartine a célébré aussi le talent d'ar-

tiste[1] et à qui les lettres qu'on va lire sont adressées, ne se maria jamais. Elle consacra sa vie à des soins, à des œuvres que je n'ose louer, parce que ces lignes vont passer sous ses yeux. C'est Mme Swetchine qui va maintenant la faire connaître tout entière.

Bologne, 7 juin 1824.

Ma sœur et Nadine m'ont mandé que vous m'aviez écrit à Bologne une lettre que je n'ai pas reçue. Mais enfin, vous vous êtes souvenue de moi; vous avez pensé au bien que vous pourriez me faire; peut-être avez-vous cédé à un mouvement plus personnel? S'il en était ainsi, je ne serais guère tentée de me plaindre. Ne m'aimez pas seulement pour moi, comme j'en retrouve toujours la crainte au fond de mon cœur. L'affection trop désintéressée n'est au fait qu'une très-généreuse aumône : la véritable amitié veut bourse commune et tient autant à ses droits qu'à ses devoirs.

Je vous avais écrit le jour de mon départ, et puis j'ai déchiré mon billet au lieu de vous l'envoyer. D'ailleurs, il me semble que vous n'aimez pas beaucoup ces petits soins, ces petites coquetteries de sentiments. Nos rapports ont été presque immédiatement sérieux, parce qu'une sorte d'instinct les a toujours rendus confiants. Plus je les médite, et moins j'y fais

[1] *Cours familier de littérature*, CXVIe entretien.

de part à l'imagination. Je ne sais comment cela se fait, mais il est sûr que ma tendre affection pour vous a tous les caractères d'une vieille amitié. Il s'y joint seulement l'émotion qui se mêle à la joie d'un bienfait récent. Je ne puis vous dire avec quel intérêt j'ai suivi, les trois premiers jours de mon voyage, cette route que vous deviez faire sitôt après moi ; combien l'idée que vous verriez tout ce que je vois, que vous admireriez tout ce que j'admire, ajoutait au charme des objets. Ces figures si animées qui se trouvaient sur mon passage, il me semblait déjà les voir rappelées dans vos charmants dessins; enfin, vous vous unissiez si naturellement à toutes mes impressions que, par moments, l'illusion de votre présence était presque complète. Ces deux jours de repos à Bologne m'étaient bien nécessaires. Nous repartons demain à la pointe du jour pour marcher sans relâche jusqu'à Carlsbad. Je fais main basse sur toutes les curiosités qui se trouveront sur mon passage. Pour en jouir, il faudrait avoir un but moins déterminé.

Écrivez-moi bien vite à Carlsbad et rappelez-vous qu'en fait de confiance je n'ai en moi que celle qu'on me donne.

Munich, 14 juin 1824.

J'aurais voulu vous répondre immédiatement, mais deux lettres si rapprochées vous auraient fait jeter les hauts cris, et n'ayant pas en moi la mesure de ce qui est raisonnable, c'est en vous que je l'ai cherchée. Voyez comme, dans le monde, chaque chose ou chaque être prend naturellement la place qui lui convient! Je suis plus âgée que vous, j'ai plus de cette expérience

trop chèrement achetée; j'ai été probablement soumise à des épreuves plus nombreuses, plus compliquées, et cependant, à peine la confiance nous a-t-elle livrées l'une à l'autre, que vous avez été mon refuge et mon appui. Ah! que vous avez raison de croire que je sais m'identifier à ceux que j'aime! Je suis cent fois plus sensible à leurs joies, à leurs peines, qu'ils n'oseraient l'être eux-mêmes. Si nous étions beaucoup ensemble, pas un de vos mouvements ne m'échapperait. Il me semble qu'alors je vous donnerais quelque bonheur; mais, peut-être est-ce une illusion, peut-être suis-je comme ces esprits tourmentés par un instinct de talent, qui cependant ne doit jamais produire. Combien je voudrais vous rassurer sur la crainte que vous avez de me voir souffrir! De plus grands malheurs que ceux que j'ai eu à supporter jusqu'ici peuvent assurément m'atteindre et m'éprouver cruellement; mais je crois, en vérité, que j'ai perdu la faculté de souffrir comme j'ai souffert, d'une manière aussi dévorante, aussi aride, aussi désordonnée. Il y a des crises pour l'âme comme pour le corps, et on ne recommence rien de la même manière. Je reconnais mon injustice sur quelques points, ma déraison sur beaucoup d'autres, et, sur tous, cette nécessité, dont vous me parlez si bien, de diriger ce qu'il y a de plus ardent dans mes vœux, dans mes espérances vers Celui qui ne nous manque jamais. J'ai toujours été mon propre fléau, l'instrument de mes peines; les autres n'en ont été tout au plus que l'occasion. Mais, d'ailleurs, si vous vous attachez à moi avec force et durée, n'aurai-je pas dans cette pauvre misérable vie le plus solide dédommagement que l'on

puisse y goûter? Notre séparation, une séparation indéfinie, sera sans doute une grande peine; Dieu sait si elle me pèse dès à présent! Mais espérons de l'avenir et suppléons-y par une union intime dans une même volonté, vers un même but. Les obstacles extérieurs ne nous feront jamais le mal que produisent ces barrières invisibles qui détruisent souvent tout le bienfait de la présence. Connaissez-moi seulement telle que je suis, non telle que j'ai été trop souvent, inquiète, susceptible, boudeuse. Je conçois parfaitement que l'amitié rend l'intelligence aussi sévère qu'elle fait le cœur exigeant : ainsi, je ne sollicite pas ce qu'on appelle simplement de l'indulgence; traitez-moi sans ménagement, quand vous aurez à reprendre, pourvu seulement que mes défauts et mes fautes vous attachent à moi. Vous voyez que je ne vous demande pas peu de chose, mais peu ne vaut pas la peine d'être demandé. Quel regret que nous ne soyons pas restées au moins quelques jours de plus ensemble! Les questions se présentent en foule dès qu'on est séparé, et il faut les refouler tristement. Que je n'ignore plus rien de ce qui vous touche ou vous occupe; donnez-moi les plus petits détails; imaginez que je suis là, attentive, avide. Quand vous serez chez vous, je vous écrirai tous les quinze jours. Je règle cela d'avance afin d'être sûre de n'en pas faire davantage.

J'ai été dans le ravissement du Tyrol. Après l'Italie, c'est comme si on passait de l'Énéide aux Églogues. C'est aussi pittoresque et cent fois plus beau que la Savoie : toujours les mêmes Alpes, toujours le même torrent et toujours, toujours des aspects et des effets nouveaux. Ah! si vous aviez été là!

Adieu, grondez-moi de trop penser à vous. Que votre idée me soit présente, à la bonne heure, mais il ne faut pas qu'elle soit fixe.

Carlsbad, 30 juin 1824.

Ma chère amie, j'ai bonne envie de guérir, de maintenir mes forces aussi haut et aussi longtemps qu'elles pourront aller. La situation de mon âme est bien propre à aider ces efforts. Je suis calme, beaucoup moins soumise aux mouvements qui me dominaient autrefois. Je ne perds pas de vue le but que je me propose, et, quand le but apparaît clairement, on ne manque guère de la force nécessaire pour y marcher.

Le séjour de Rome m'a fait un bien prodigieux; la miséricorde de Dieu en a signalé toutes les époques. Pendant quelque temps, il a eu pour moi tous les avantages d'une retraite spirituelle, et puis tous ceux d'un soulagement ardemment désiré. Si je ne souffrais beaucoup, beaucoup pour les autres, je me sentirais heureuse comme je ne l'ai jamais été. J'aime à vous redire cela. Dans tout ce qui m'est purement personnel, la pointe la plus aiguë de mes peines est émoussée. Après avoir souffert de mes affections, je commence à en goûter les consolations, par cela seul peut-être que je me méfie davantage de moi-même. Mme de Ségur m'a reçue avec joie, avec une amitié bien faite pour me toucher et me satisfaire. Autrefois, je m'occupais beaucoup plus de moi que d'elle, je voulais lui imposer ma manière de sentir et de juger; je voulais lui faire goûter ce charme infini, intime, si indissolublement uni dans mes idées aux

affections profondes. J'oubliais combien un cœur abreuvé, comme le sien, d'amertumes, fatigué de tous les mouvements violents et en lui-même et dans les autres, devait redouter la vivacité des sentiments les plus permis; enfin j'exigeais tout ce dont aujourd'hui je me borne à éprouver le besoin. L'amitié telle que je la conçois remplirait, transformerait une existence et j'ai encore quelque peine à entendre que, partagée à un certain degré, elle ne remplisse pas beaucoup de vide; qu'elle ne déplace pas certaines choses et n'agisse pas sur leur forme et sur leur couleur. Mais aujourd'hui, assez de raison m'éclaire pour savoir que ce n'est pas de haute lutte qu'on obtient rien dans ce genre, qu'il faut se soumettre aux caractères comme on se soumet à toutes les autres nécessités. D'ailleurs qui nous dit que cette extrême susceptibilité, ces délicatesses subtiles, ces recherches, ces raffinements du sentiment ne sont pas une maladie du cœur ou de l'imagination bien plus que de la vraie sensibilité? Dans ce cas-là, il me faudrait avouer que mon cœur est encore bien malade. Mais, du moins, j'ai acquis le très-important avantage de ne vouloir plus imposer tous mes maux à un autre.

Maintenant, c'est à peu près tout ce dont je voulais vous informer qui me reste à vous dire; il faudra que je recommence bientôt et que vous le souffriez sans trop de résistance.

Carlsbad, 24 août 1824.

Chère amie, les formes extérieures de notre vie appartiennent à tout ce qui nous entoure; cette autre vie cachée, silencieuse, peut n'appartenir qu'à Dieu

et à nous-mêmes. Je ne vous demande qu'un libre accès dans le sanctuaire ; donnons-nous mutuellement ce que jamais presque personne ne songe à demander ; nous nous enrichirons par ces dons inaperçus qui ne lèsent aucun droit et n'excitent nulle envie. Vous vous trouvez bien hardie quand vous me faites de ces observations si peu blessantes que l'orgueil du plus grand roi les porterait sans sourciller ; mais c'est moi qui, avec plus de raison, pourrais m'appeler téméraire de m'être laissée voir, depuis que je vous connais, si complétement ce que je suis, dans les haillons de ma misère. Je crois que je trouve en vous, le caractère le plus noble et le plus droit, l'esprit le plus éclairé et le plus juste. Si tout cela est l'effet de l'aveuglement, qu'y puis-je? Je suis bien loin d'être disposée à vous flatter ; je me dis que sans doute vous avez des défauts qui m'ont échappé et des qualités restées imparfaites ; je me dis, avec plus de certitude encore, qu'il vous reste beaucoup à acquérir, puisque l'idée de ce que nous sommes appelés à devenir grandit toujours à nos yeux à mesure que nous nous élevons vers elle. Croyez que lorsque je trouverai à reprendre en vous, je me donnerai pleine carrière ; je vous demande en retour la plus rigoureuse franchise ; je l'attends de votre conscience qui m'inspire encore plus de sécurité que votre cœur, soit dit sans blasphème. Il n'y a pas de vérité si difficile dont, j'ose le dire, je ne veuille faire mon profit. Osez tout et vous verrez si, entre vos mains, je suis flexible. Réalisons entre nous ce que le monde même dédaigne d'imaginer, des rapports vraiment francs et sincères ; travaillons ensemble à nous secourir, à

nous fortifier; appelons Dieu à notre secours : cet auxiliaire-là ne trouble pas le tête à tête et c'est le ciment qui empêche les cœurs de se disjoindre. Vous avez bien raison, avec un amour pour Dieu que quelquefois je pourrais croire ardent, ma piété même est encore beaucoup trop naturelle. Elle se mêle à tous mes sentiments, à toutes mes impressions et ne m'élève pas au-dessus d'eux. Je juge les choses comme quelqu'un qui croit, mais j'en souffre comme quelqu'un qui n'a pas d'espérance. Je me prépare encore à devenir ce que je devrais être depuis longtemps et l'on dirait, en me voyant, qu'une autre vie intermédiaire m'est promise pour y exécuter les bons propos de celle-ci. Surveillez-moi et tout ira mieux si ce n'est bien, mais avant tout ne me manquez pas. Les mécomptes laissent une impression bien plus ineffaçable, bien plus pernicieuse dans l'âge avancé et c'est encore une preuve de cette justice que l'on retrouve partout. Car la prudence qui appartient aux années, pourrait nous faire éviter ces écueils presque inévitables dans la jeunesse. Je l'ai peu consultée avec vous cette prudence, peut-être parce que j'agissais par l'ascendant d'un instinct supérieur à elle; toujours est-il vrai que si j'avais été induite en erreur, ou par vous ou par moi-même, mes regrets ne seraient pas sans reproche. De l'intérêt, de la bonté, de la bienveillance, j'en ai vraiment à satiété; chaque jour j'en reçois de nouveaux et de nombreux témoignages, mais rien de cela ne peut me rendre riche, quelque sensible que j'y sois. Ce qu'il me faut, c'est de mettre en commun avec un autre tous mes goûts, mes sentiments et mes pensées. Pourvu que nous

ayons sur la terre un seul témoin de ce qui se passe au fond de notre cœur, nous sommes bien plus aisément satisfaits de ceux qui ne sont témoins que de nos actions.

Enfin, j'approche du jour bien attendu, bien désiré de notre départ de Carlsbad : c'est après-demain que nous nous mettons en route pour Ischl. Je m'arrêterai à Saltzbourg pour demander mes lettres; il y en aura peut-être une de vous. Ne m'écrivez plus qu'à Rome. Dites-moi si vous avez recommencé à peindre et ce que vous allez faire de tous les matériaux que vous avez recueillis.

Milan, 5 octobre 1824.

Nous voici à Milan depuis cinq jours et prêts à en partir demain sans éprouver le moindre regret. Nous avons été ici bien contrariés par le temps, par une foule de petites choses, de soins officieux qui m'ont empêchée de voir à ma guise, et de tirer quelque profit ou quelque jouissance de ce que je voyais. Une amie qui me connaissait bien, uniquement peut-être parce qu'elle m'aimait, me disait que j'avais surtout besoin de repos ; c'est peut-être vrai. Mais ce repos n'est-il pas notre dernière chimère, comme le bonheur notre première illusion ? J'ai beau faire, je suis toujours tourmentée, surtout dans l'intérêt des autres dont les peines me laissent encore moins de relâche que celles dont je reconnais la justice dans ma propre destinée. Tout ce que vous me dites est d'une admirable justesse ; ce que vous exigez n'est pas la perfection, je sens que c'est le nécessaire. Chaque époque, chacune des vicissitudes de ma vie, n'expriment que

le sens si profond et si vrai de vos paroles. Mais on ne change pas à volonté, sans beaucoup de temps et d'efforts, une fausse direction ; on retombe souvent dans la route que l'on se proposait de fuir, et le courage qui fait recommencer toujours, est encore autre que le courage qui fait persévérer. On se croit de loin une force que l'on reconnaît trop tôt avoir été présomptueuse. Cependant, n'en concluez rien contre des progrès irrécusables. Pour vous donner la mesure du bien immense que vous m'avez fait, j'aurais voulu que vous puissiez comparer l'état où je suis et celui où j'étais. Ma plus grande peine, aujourd'hui, n'équivaut pas à la plus légère d'autrefois ; et même, quand vous me dites qu'il ne faut chercher nulle part le bien que j'ai poursuivi avec tant d'ardeur, vous entraînez ma conscience et frappez de silence jusqu'à mes regrets. Laissez-moi seulement les formes de mon caractère, pour que je n'aie pas tout à refaire à la fois. Je vous demande, moi, de rester comme vous êtes. Jamais vous ne me verrez rien exiger. Vous ne ferez pour moi que ce que vous voudrez ; quelquefois seulement, je vous dirai que j'ai besoin de vous, et je me trompe fort, si ce qui est à mes yeux la première des séductions n'agit pas aussi sur vous. Vous voyez que je joue avec vous cartes sur table ; je ne déguise rien, et, avant tout, je sens qu'il subsiste entre nous un pacte de vérité qu'au prix de tout le bonheur du monde, je ne voudrais pas rompre.

Nous prenons la route de Parme et Bologne pour faire celle que vous avez faite par la Marche d'Ancône, et nous arrivons à Rome vers le 10 de ce mois. Ah ! si je vous y retrouvais ! De toutes façons, je suis bien

impatiente d'y être, pressée de revoir les miens et de me retrouver à poste fixe ; cette vie nomade me déplaisait chaque jour davantage. C'est ce besoin de fixité, surtout, qui me fait désirer vivement de retourner à Paris et qui donne peut-être quelque prix au sacrifice que je n'oserais refuser à l'année sainte [1]. Tout ce qu'on fait sincèrement pour Dieu se retrouve un jour ou l'autre. Je le sens plus que jamais, il faut se hâter de vivre là où l'on doit mourir, et le corps seul peut se bien trouver de ce mouvement, de ce changement perpétuel de rapports et de lieux. On perd plus qu'on ne gagne à trop courir le monde. Ce que j'y gagne pourtant, sans qu'il me soit jamais possible de le mettre en première, ni même en seconde ligne, c'est une amélioration sensible dans ma santé. Je reconnais actuellement que les eaux m'ont fait grand bien. Ne pensez donc plus à ma santé et remerciez le bon Dieu avec moi de m'avoir rendu des forces que je pourrai employer hardiment à son service. J'ai emporté de Carlsbad la petite coupe dans laquelle je buvais. Je vous la destine ; car vous avez droit sur tout ce qui m'a fait quelque bien.

Pendant que vous m'écriviez, quel grand événement se préparait à Paris [2] ! Il n'amènera pas, j'espère, de changement matériel, trop subit ; car, heureusement, dans la situation actuelle, il y a peu à faire pour que les choses aillent aussi bien qu'une machine humaine le comporte. Je ne crains qu'une seule chose, c'est qu'on ne favorise trop tout ce que

[1] Le Jubilé de 1825.
[2] L'avénement au trône du roi Charles X.

j'aime ; certes, on ne se plaint guère de cela. Cependant, il est impossible de dire que ce soit toujours sans danger. Quand le mal est dans l'opinion, il ne se déracine que lentement ; et si le pouvoir lui oppose des remèdes violents, l'obéissance du moment ne rachète pas les dangers de l'avenir. Je voudrais pour la religion ce que les économistes demandent pour le commerce, qu'on laissât faire sans trop s'en mêler. Mais, de nos jours, on ne veut pas se donner le temps pour auxiliaire ; ce temps, qui avec une bonne et sage direction affaiblit ce qui est pernicieux et consolide tout ce qui peut être vraiment désirable. J'ai eu beaucoup de lettres de Paris, mais toutes antérieures à la mort du Roi, et qui, cependant, laissaient déjà juger et les craintes et les espérances.

De toutes façons, je suis décidée à retourner en France immédiatement après Pâques qui vient de bonne heure. Votre pays est tellement devenu le mien que, hors de là, je suis étrangère partout. Je ne veux pas du Simplon qui pique la curiosité de tout le monde ; j'aime le mont Cenis à la folie et je ferais cent lieues de plus pour le joindre. Vous trouverez cela bien extraordinaire, mais n'est-il pas permis d'aimer le mont Cenis ?

Adieu, ne me dites rien, mais laissez-moi vous dire que je vous aime de toute âme.

Rome, 27 octobre 1824.

Je saurai toujours assez ce que vous voulez être, chère amie ; ce qui m'importe c'est de savoir ce que vous êtes dans chacun de ces moments de l'existence qui laisse quelque trace. Pourquoi nos âmes ne

vivraient-elles pas d'une vie commune? pourquoi ne connaîtraient-elles pas toutes leurs épreuves et même tous leurs dangers? Nous n'avons qu'un but, pourquoi diviserions-nous nos forces? Je ne sais si c'est un rêve, qui a toujours fasciné mon esprit, mais cette parfaite solidarité des âmes ne saurait me paraître impossible, et, si j'y vois le plus haut degré d'une félicité vraiment noble et pure, j'y vois aussi un moyen puissant de perfectionnement, bien digne de s'associer à des motifs d'un ordre supérieur. Je suis donc très-loin encore de pouvoir dire avec vous : — Qu'importe qu'une faible créature nous admire, que nous soyons ce qu'elle a de plus précieux ! — Quant à l'approbation, j'en fais très-bon marché, tout comme de cette promesse de la gloire du ciel qui m'a toujours trouvée souverainement insensible. Mais, dans toute disposition, à tout âge, serait-ce au lit de la mort, une affection sincère et profonde me paraîtra un bien au-dessus de tous les biens. Loin que le goût, le désir de l'éternité ôte à son appréciation, il me semble qu'il nous prépare et nous dispose à sentir encore mieux ces jouissances qui appartiennent à peine au monde terrestre, qui ne connaissent aucun obstacle extérieur, qui sont graves et sérieuses comme la vertu, intenses comme si l'âme était dégagée de ses liens ! L'affection conçue, éprouvée ainsi, est presque digne du ciel. Si vous croyez que je délire, ne contestez pas trop ma folie ; elle n'a été jusqu'ici qu'un vrai fléau pour moi ; mais cela tient bien moins à l'essence du principe, qu'à la fausse application et aux dangereux auxiliaires que lui donnaient les défauts de mon caractère.

Si vous saviez tout ce que j'éprouve en passant dans ces rues qui conduisaient chez vous ! A peine entrée à Rome, votre souvenir est venu se mêler à toutes mes émotions; je vous cherchais, je vous demandais, comme si vous étiez là pour m'écouter et me répondre. J'espère que vous avez eu mon petit mot de Milan ; j'en suis un peu inquiète, parce que je n'ai pu porter moi-même mes lettres à la poste, et que lorsqu'elles m'intéressent, les voir couler dans la boîte est la seule chose qui me donne de la sécurité.

J'ai trouvé ma sœur, son mari, les enfants, à merveille; tous bien bons et bien aimables pour moi. Dans ce qui m'est personnel, j'ai bien des grâces à rendre, mais d'une autre part il faudrait me défendre de penser, pour m'arracher à une foule d'inquiétudes poignantes.

Comme je vous l'ai mandé, je quitterai Rome immédiatement après Pâques et reprendrai le chemin de la France. Il y a si peu de place en moi pour la curiosité, que j'avais complétement renoncé à Naples, quand une lettre très-pressante de Mme de Nesselrode est venue me donner de bonnes raisons pour faire une chose qui n'éveillait pas mon plus léger désir. Il est à peu près décidé qu'elle quittera Florence à la fin de décembre pour me prendre en passant et me conduire à Naples. On nous annonce beaucoup de Français dont je me passerais à merveille, comme de tous les indifférents du monde, jusqu'à ce que je les revoie en masse. En attendant, mon seul dédommagement, ma seule jouissance, est de vivre en famille et de me préparer à tirer quelque profit de cette

année qui approche et qui devrait stimuler si puissamment nos meilleurs sentiments. Je n'ai pas répondu à ce que vous me disiez de M. de ***. J'ai beaucoup d'amitié pour lui, mais cette confiance, arrachée par le besoin de la plainte et à qui tout ce qui l'écoute complaisamment suffit, est une des choses du monde qui révolterait le plus ma sensibilité et peut-être mon orgueil. Je me confie parce que j'aime, et je n'aimerai jamais parce que je me serai confiée.

Adieu, je vous conjure de me tirer d'inquiétude comme si mes supplications abrégeaient les distances. Que le bon Dieu vous comble de bénédictions, vous qui souffrez avec tout ce qui souffre !

Rome, 24 novembre 1824.

Chère amie, j'ai reçu votre bonne lettre du 20 octobre. Vous y êtes plus rassurée, plus calme, plus contente, c'est du baume pour moi. Ce que je brûle d'apprendre maintenant, c'est de meilleures nouvelles de M. votre frère et de sa femme. Un premier malheur fait découvrir comme un monde nouveau dont tous les objets sont terribles ; la surprise ajoute à la douleur, mais enfin ses ravages s'exercent sur une âme jeune et saine, tandis que la débilité suit de longues et anciennes souffrances, et, quoique moins frappé d'abord, on est plus incapable de reprendre à cette confiance qui fait, à elle seule, toutes les illusions et tout le bonheur de la vie. Dites-moi si vous réunirez cet hiver tous les vôtres. Les grandes distances sont comme l'indifférence, il est tout simple qu'elles séparent ; mais, quand on peut se tendre la

main, il faudrait pouvoir se toucher, comme s'aimer toujours davantage quand on s'aime déjà. Il m'en coûte beaucoup de renoncer à vous voir ce printemps. Ce moment-là m'apparaissait comme une petite oasis ; j'en nourrissais l'espoir sans me dissimuler tout ce qui pouvait le menacer. Je suis si dépendante moi-même, si indécise par la volonté d'autrui, que je ne forme de projets que dans l'intérêt du moment présent. Ce qui m'importe surtout, c'est que vous restiez pour moi ce que vous êtes ; avec cela nous ne pouvons manquer de nous retrouver un jour ou l'autre. Ne pensez pas pourtant que cette philosophie, qui n'est qu'une volonté réduite et brisée, soit ou peu sincère ou trop facile. Je me convaincs de plus en plus qu'il ne faut fermer la main ni aux choses ni aux personnes, et je sens trop encore les retours de cette sensibilité qui voudrait toujours être satisfaite, pour qu'il n'y ait pas dans mon sacrifice le regret que Dieu tolère chez les imparfaits.

Le mariage de *** me paraît décidé. Pour atteindre au bonheur, il ne faut pas l'acheter à si grands frais. On risque trop, avant d'en jouir, de s'user par les efforts mêmes qu'on a faits pour y arriver. Heureusement je suis dispensée d'émettre en pareille matière un désir ou une opinion. C'est en maniant d'autres intérêts que les siens que l'on apprend le scrupule, cette inquiète et dévorante maladie de l'âme.

Sans avoir ni dettes ni procès, l'extrême baisse des grains en Russie et même souvent l'impossibilité de rien vendre, sont telles que j'ignore complétement sur quel revenu je puis compter. Mais, d'après toute probabilité, j'aurai toujours en me restreignant, en

mettant de l'ordre dans ma dépense, de quoi vivre.

L'état de la fortune de ma sœur, le sort à venir de ses enfants sont tels, que j'aimerais encore mieux grever le présent de nouvelles charges que de compromettre davantage l'héritage que je dois leur laisser. Pressée par des considérations si fortes, je puis faire maintenant de cruelles réflexions sur le peu de soin que j'ai donné à ma fortune, sur l'usage souvent vaniteux et coupable que j'en ai fait. L'expérience est bien plus un châtiment qu'une leçon, car elle n'éclaire la plupart du temps que lorsque son application devient impossible. Si nous étions ensemble, vous liriez dans mon cœur comme Dieu même; je vous montrerais, comme à lui, toutes mes misères pour vous inviter plus puissamment à m'être secourable. Cependant je commence à croire que mes peines n'auront pas été sans fruit. Cette renaissance, qui seule peut nous consoler d'être nés, je l'entrevois du moins si je ne puis encore en jouir. Ce monde fantasmagorique s'abat devant mes yeux et je sens que mes ailes commencent à pousser. Que de miracles, que de souffrances n'a-t-il pas fallu pour en venir là! Quel mystère que ce qui est si juste, si nécessaire et même si compréhensible, ne nous frappe pas immédiatement comme tel; on ne peut concevoir que, tenant entre nos mains le fil conducteur, nous ne voulions jamais le dérouler jusqu'au bout. Vous n'avez pas été étrangère à ce travail et plusieurs de vos lettres l'ont bien hâté. La vérité dans une bouche amie est douée d'une si grande puissance! on ne lui conteste rien et quand elle parle d'efforts et de sacrifices, il semble qu'elle en partage le poids.

Le bon P. Rosaven, dont le nom se place tout naturellement ici, m'a bien demandé de vos nouvelles; il vient me voir assez souvent et me comble de marques d'intérêt.

J'ai revu aussi le duc de Rohan, qui prend la part la plus vive à toutes les peines que vous avez eues. Je l'ai trouvé plus rassis, plus maître de sa jeune imagination. C'est réellement un jeune homme excellent, plein de bienveillance générale et de douceur. Son ambition est loin d'être ce que lui-même pourrait la faire croire : la barrette rouge lui ferait bien plaisir; eh bien! il s'en passerait sans sourciller. Il est très-résolu à retourner en France pour le sacre; le voilà donc bientôt perdu pour nous [1].

M. d'Argenteau mène une vie fort retirée, n'aspire qu'au moment de devenir prêtre, et, en attendant, entasse toutes les bonnes œuvres du monde sur son passage. Sa candeur, son calme me plaisent beaucoup; c'est comme la transparence du cristal qui laisse voir toute la pureté de son âme. Il vient me voir quelquefois le matin, et alors nous causons [2].

On attend le baron et la baronne de Montmorency, et Mme d'Hautefort [3]. Il ne serait pas impossible que M. Matthieu de Montmorency vînt avec sa femme, et nous sommes sûrs de posséder Eugène, frère du duc de Laval, qui nous est revenu il y a huit jours, fort

[1] Le duc de Rohan est mort cardinal-archevêque de Besançon.

[2] Le comte de Mercy d'Argenteau exerça, durant quelques années, les fonctions de nonce apostolique en Belgique.

[3] La comtesse d'Hautefort, née de Maillé, dame d'honneur de Madame la duchesse de Berry.

satisfait de se retrouver à Rome, et plus heureux encore de tout ce qu'il a vu à Paris.

L'enthousiasme qu'excite le Roi est sans exemple; il faudrait remonter à Henri IV pour se faire une idée de sa popularité. Vous avez vu l'article sur Saint-Denis de M. de Salvandy, cet admirable article, qui prouve combien une impression, seulement vive, place au-dessus des sophismes d'une opposition systématique. Mme de Sainte-Aulaire me mande de son côté que tous les partis n'ont plus que des fanfares, que toutes les inquiétudes, soit de prévoyance, soit de souvenir sont abjurées. Je jouis d'une impression si générale, sans pouvoir m'empêcher pourtant de me demander, pourquoi ces soudaines illuminations ont tant tardé, et comment il se fait que la mobilité d'une forte portion du peuple le fasse passer si brusquement de la crainte injurieuse à la joie la plus confiante. Ce serait beaucoup plus aisé à concevoir si la bonne foi avait toujours présidé aux conseils des ennemis du gouvernement. Car certes, il y a dans les vertus émanées du trône de quoi les désarmer; la presse, si noblement libérée, les paroles prononcées par M. le dauphin, à cette occasion, disent mieux qu'autre chose dans quel esprit le Roi se propose de gouverner. La première page du règne de Charles X est comme certain sonnet, elle vaut à elle seule un long poëme. Je suis Française depuis que je me connais : dans cette France, je n'ai jamais admiré d'autre pouvoir que celui des Bourbons, et je sens, comme leurs meilleurs serviteurs, la gloire de leurs triomphes. Peut-être que si j'étais à Paris, entraînée par le mouvement général, une réflexion quelconque me serait

devenue impossible; mais dans l'éloignement, tous les intermédiaires disparaissent et on est frappé de voir le lendemain si différent de la veille. Ah ! pauvres gens que nous sommes, si une bonne fois pour toutes nous pouvions nous établir dans la justice et l'impartialité !

Vous ne me dites pas que vous avez repris vos pinceaux, à leur défaut vos crayons. Je voudrais, jour par jour, savoir ce que vous faites, et, quand je perds mon temps, je me consolerais en vous voyant employer le vôtre. L'étude m'a fait tant de bien à plusieurs reprises, que je me propose toujours d'y revenir, et ce projet est entravé comme tant d'autres. Je lis beaucoup actuellement sur Naples ; je veux me familiariser davantage avec son histoire, pour mieux jouir de son sol et de ses souvenirs. Il n'y a rien de si long que ce que l'on fait en conscience ; on ne va vite qu'avec l'habitude et le goût du superficiel. Je fais toujours un peu de métaphysique, secondée par le père Rosaven, qui ne veut pas du système de M. de Lamennais. J'ai lu en dernier lieu le Salvator Rosa, de lady Morgan, qui m'a ramenée à l'École napolitaine, et le simple récit de la révolution du Piémont, qu'on attribue à Constance de Maistre, qui a modestement caché son nom sous celui : d'officier piémontais. L'ouvrage de lady Morgan n'est pas sans talent et sans intérêt, mais la haine y gâte tout et l'entraîne à des *spropositi* pitoyables. Celui de M[lle] de Maistre est écrit d'une manière piquante et originale. Ces deux dames, dont les points de départ sont si éloignés, se touchent par l'énergie. Leur style, qui ne se ressemble pas plus que leurs principes, est d'une

vigueur que dément leur sexe. Je ne sais pas trop ce que serait un mari pour ces deux femmes-là ; elles réduiraient la plupart des hommes que je connais au niveau de ce pauvre M. de X., si mal affermi sur ses jambes.

Ce matin, pour la première fois, j'ai entendu les *Pifferari;* ces sons m'ont émue en me reportant à l'année dernière. Tous les ressorts qui éveillent nos souvenirs sont si mystérieux, qu'on ne sait jamais où l'impression du moment vous mène. Ce qu'il y a de sûr, c'est que bien des choses me ramènent à vous et que sans cesse je vous nomme dans mon cœur.

Rome, 28 décembre 1824.

Chère amie, tout ce qui part de votre âme est si consciencieux, qu'il me semble qu'on peut compter sur vos sentiments comme sur vos vertus. Vous les puisez à la même source. Ah ! que vous avez raison de dire que je suis encore la même personne qui pourrait, si aisément, se laisser de nouveau entraîner au même degré d'exaltation. Cependant en m'examinant bien, je trouve un changement positif dans ma disposition intérieure. J'ai toujours un besoin extrême de vivre d'affection, de m'occuper des autres et même de m'en préoccuper ; mais je ne scrute plus avec la même activité inquiète et ardente ce qui m'appartient dans les autres. J'ai quitté, perdu de la meilleure foi, la chimère de devenir le point central d'une autre existence, son premier intérêt. Je donne et je ne prête pas ; enfin, il y a moins dans mon fait de ce caractère de l'usurier, dont ne se rapproche que trop souvent la sensibilité passionnée.

Vous me dites que je me fais trop petite devant vous ; c'est mon éternelle attitude devant les gens que j'aime : je ne parais jamais devant eux que dans le costume des suppliants ; c'est assez naturel. Tout dans cette disposition-là n'est pas affection, j'en conviens ; il y entre aussi de la paresse. Je consentirais volontiers à ne pas trop savoir où l'on me mène, pour n'avoir pas la peine d'y regarder. En général, je trouve que pour deux personnes, c'est bien assez d'une seule volonté. Dans presque tous les rapports un peu intimes, on obéit ou l'on commande ; exercer de l'ascendant me paraîtrait aussi assez doux ; mais ce qui ne l'est point du tout à mes yeux, c'est cette liberté qui offre trop la facilité de se désunir.

A peine ai-je su que M. votre frère s'occupait de réunir les écritures des gens célèbres, que j'ai cherché à mettre à contribution tout ce que je connais. Jusqu'ici j'ai eu peu de succès ; je ne possède encore qu'une lettre de M[gr] Maï, celui qui a déchiffré le *Palimpseste* de Cicéron[1]; une lettre du cardinal Gonsalvi à M. Italinsky, écrite fort peu de temps avant sa mort; une autre lettre, qui ne m'a pas été donnée, mais solennellement promise, de lord Byron. Je vous promets bien que mon zèle ne se ralentira pas et ne laissera rien échapper.

Je n'aurais pas demandé mieux que de faire pour vous le petit écrit concernant la grande charte que je me suis donnée ; mais il faudrait pour cela tout ce que je n'ai pas, du temps et de la liberté. Je me suis toujours promis de faire ce petit travail pour lequel j'ai

[1] M[gr] Maï, bibliothécaire du Vatican, et, peu après, cardinal.

déjà assez de matériaux rassemblés; je les retrouverai à Paris, et, si je les mets en œuvre, c'est à vous que je les dédierai. J'avoue pourtant que j'aurais une sorte de répugnance à le laisser voir à d'autres, et votre argument n'y ôte rien. Ma confiance en moi-même ne parviendra jamais à me faire croire, que les lumières qui m'ont suffi puissent devenir secourables aux autres. Dans le doute abstiens-toi; c'est seulement appliqué à la confession que cet adage perd de sa force.

Toute la société française est partie hier pour Naples. Mme de Nesselrode et moi partons demain et j'ai voulu, pour prévenir votre inquiétude, vous écrire la veille de mon départ comme je vous écrirai le lendemain de mon arrivée. Aujourd'hui, nous dînons tous chez le duc de Laval, petit dîner d'adieu. Il ne sera composé que de notre société journalière et de Mme Récamier dont il m'a rapprochée. Elle est on ne saurait plus aimable pour moi; je la vois sans cesse et j'avoue que je suis fort séduite par l'agrément de son esprit et surtout le goût qu'elle me témoigne; car nos jugements sont bien peu indépendants de ce qui touche notre cœur. Je ne la crois pas heureuse; la fixité et le repos ne sont pas encore, peut-être, dans son intelligence; et, si notre relation dure et qu'elle me donne jamais quelque ascendant, je promets bien, à Dieu et à moi-même, de ne l'employer que pour lui. Gardez bien pour vous ce que je vous dis là; ce n'est pas un secret que je trahis, puisque je n'ai pas reçu de confidence.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai reçu le sacrement de la confirmation qui n'est pas valide dans l'Église

grecque; j'y ai pris le nom de Jeanne à l'intention de saint Jean l'évangéliste pour qui je me suis toujours senti une dévotion particulière. J'ai balancé entre ce nom et celui de Marie; mais je comprends encore mieux l'ami que je ne puis espérer comprendre la mère, et le premier l'a emporté. Ah, mon Dieu! pourquoi n'êtes-vous pas ici! Je me résigne à tout, mais je ne puis plus faire bon marché de rien. Qu'il est loin de notre portée ce bonheur de mettre, chaque jour, quelque chose dans la vie l'une de l'autre. Par cela même que dans la jeunesse on vit davantage par l'imagination, les obstacles extérieurs font moins; plus tard, il faut que les choses viennent à notre secours comme les personnes.

L'ouverture de l'année sainte a été la plus belle chose du monde; la cérémonie très-imposante s'est passée avec beaucoup de dignité et de décence. L'hospice des pèlerins est un établissement magnifique; ce bon jeune prince de Lucques y va tous les jours rendre d'humbles et pieux services aux pèlerins. L'autre jour, il y a trouvé un pauvre marin français, qui dans une tempête avait fait le vœu de venir à Rome. C'est seulement le lendemain que ce pauvre vétéran, âgé de soixante-deux ans et chargé d'une nombreuse famille, apprit que la veille ses pieds avaient été lavés par un prince de la race de ses rois et qui avait été roi lui-même. Il restait confondu et ne répondait que par ses larmes.

Adieu, j'aurais encore tant de choses à vous dire, que je doute si c'est la peine d'avoir parlé. Mettez-moi aux pieds de madame votre mère que j'honore et que j'aime en vous.

Rome, 26 mars 1825.

Chère amie, je vous disais dans ma dernière lettre que je vous parlerais plus longuement de Mme Récamier, mais je ne le ferai bien à mon gré que lorsque nous serons ensemble. Il y a tant de choses qui ont besoin de la présence pour être bien comprises ! Plus je la vois et plus je m'assure qu'elle a d'aimables et précieuses qualités; mais, hors de ce qui fait l'essence de son caractère, l'élévation, la douceur et le désintéressement, tout le reste a été soumis de si bonne heure aux dangereuses influences du succès, que son développement n'a pu acquérir la consistance nécessaire ; c'est une plante qui a manqué de sucs nutritifs. Sa sensibilité même a été trop longtemps distraite et amusée ; on lui plaît facilement, elle se laisse entraîner par son attrait, mais je ne sais si elle aime véritablement et si elle se prévoit elle-même. Elle est toujours parfaitement aimable pour moi. Autrefois, je crois bien que rien ne m'eût mise suffisamment en garde contre un intérêt exprimé avec tant de grâce et de vivacité; mais la tête devient meilleure par l'ascendant des souffrances de l'âme. Je sens que pour lui devenir utile, pour donner même de la durée à son affection, il faut que je m'arme de raison, que je me place à son égard dans l'attitude qui conviendrait à plus d'une des vicissitudes que je calcule à l'avance et que je redoute.

Sans vouloir aucune espèce d'engagement, Mme Récamier m'a proposé à l'Abbaye-aux-Bois, un appartement dont elle dispose. Il m'arrangerait sous mille

rapports : d'abord parce qu'il est peu cher et que je suis dans une assez grande pénurie ; ensuite l'avantage de l'église et même d'une chapelle intérieure. Le quartier me convient aussi ; mais en me décidant à l'accepter provisoirement, je me suis bien examinée pour savoir si les dispositions actuelles de Mme Récamier pour moi, n'entraient pour rien dans les convenances que j'y trouve. Il serait plus que déraisonnable de faire entrer des éléments si mobiles dans la considération d'un établissement qui doit durer. Sans doute, cette proposition m'offrait aussi l'appât d'une société intime et agréable ; il est juste que cet appât, s'il n'est pas trompeur, ait beaucoup de prix ; mais, comme il pourrait s'annuler trop facilement, je l'ai écarté et l'écarterai avec soin. Nous causerons bien de tout cela ; vous verrez que je suis toujours trop accessible à ce qui charme la vie, à ce qui en fait quelquefois oublier les rigueurs, mais vous verrez aussi que vos conseils ont porté fruit, que je suis déjà, et à l'épreuve, bien différente de moi-même ; que je ne perds plus l'idée de Dieu, que je ne mets plus à sa place des misérables et futiles intérêts d'une sensibilité qui ne recherche qu'elle-même. Combien de fois déjà, dans cette relation, vous avez été mon modèle !

Je ne suis encore qu'à moitié chemin de mon jubilé, mais je vais mettre la main à l'œuvre avec une ardeur toute nouvelle. Ce n'est pas le genre de dévotion que je préférerais ; mais il n'en est pas une qui ne fasse beaucoup de bien, je le reconnais, ici comme partout.

Je suis obligée de finir ; à tout instant on vient m'interrompre. Je ne vous écrirai plus que deux mots

pour vous informer de ma marche. Adieu, ma chère Stéphanie, n'est-ce pas que vous me direz que je suis votre amie aussi, votre amie véritable? Les paroles sont bien quelque chose, même quand les sentiments sont tout.

15 juillet 1825.

Je me reproche bien d'être restée si longtemps sans vous écrire; je me dis que c'est mal, encore plus peut-être que je ne le sens, car on n'est pas très-sévère pour soi-même toutes les fois qu'on peut pleinement absoudre son cœur. Si je vous avais fait de la peine cependant! Elle seule alors ferait la mesure de mon tort. Mais vous donnez tellement l'idée d'être inaccessible à ces petites susceptibilités, qu'on est quelquefois entraîné à ne pas prévenir même une juste inquiétude. En toutes choses, quand on n'en fait pas trop, on risque bien de n'en pas faire assez, et, tel est le bizarre arrangement de ce monde, que votre amie même vous punit de ce qu'elle admire le plus en vous. Si je vous avais eue près de moi, jour par jour, heure par heure, vous auriez eu toutes mes actions et toutes mes pensées. Vous reprendrez, chaque fois que nous serons ensemble, ces hautes et délicates fonctions de juge, et vous serez témoin d'une conscience qui n'a pas de secret pour vous. Mais qu'il est différent d'écrire ou de parler! Croire que l'on adoucit beaucoup l'absence est une des illusions de la jeunesse; plus tard on ne se console pas à si bon marché : on se garde de parler, quand ce n'est pas l'affection qui interroge. Mais le silence de nos peines n'est pas leur sommeil. Vous savez déjà que je n'ai eu aucune de vos lettres;

abandonnée ainsi à moi-même, vous croyant tranquille et heureuse, j'ajournais tout ce que j'avais à vous dire. Maintenant, il faudrait des volumes pour vous faire revenir sur les détails de ces deux derniers mois. Les embarras d'affaires ne m'ont pas manqué. Nos paysans sont réduits à une pauvreté dont jusque-là ils n'avaient pas eu l'idée ; vous pouvez juger ce que l'éloignement ajoute à ma perplexité ! Quand il ne s'est agi que de moi toute seule, mon parti a été bientôt pris. N'ayant pas d'établissement à Paris, je me suis dit que ce n'était pas le moment d'en faire un ; j'ai demandé à Eugène de Ségur de me recevoir en pension chez lui tant qu'il reste à la campagne. Après avoir apporté un grand soin à toutes mes dispositions d'économie ; après avoir fait, toujours à pied, deux ou trois trousseaux presque complets ; mécontenté tous mes amis de Paris qui voulaient, à la fois, et de fréquentes visites et un long séjour, je suis venue ici.

Je passe pour faire du bien à quelques personnes et je sens trop cependant qu'on pourrait m'adresser ces paroles : Médecin, guéris-toi toi-même. En vérité si je savais, j'aurais bien la volonté de commencer par moi ; car, à force de petits tourments et de grands efforts, l'âme contracte une sorte de malaise qui rend tous ses mouvements timides ou douloureux. Pour échapper aux inconvénients de mon caractère, j'en ai émoussé, effacé les principaux traits. Ma vie est toute artificielle et je ne sais pas comment on pourrait nommer autrement cette masse d'idées et de volontés substituées aux impulsions naturelles. Ce n'est pas seulement d'avoir souffert qui m'a amenée là, c'est aussi d'avoir vu souffrir beaucoup,

de voir toujours souffrir. Si jamais j'allume ma lanterne comme Diogène, je vous réponds, ma bien chère amie, que ce sera pour rencontrer un heureux ! Je finis, après une longue carrière d'observations et d'expérience, par croire que le bonheur sans nuage est bien plus impossible que la vertu sans rides et sans taches.

Monsieur votre frère rencontrera à Plombières une personne que j'aime beaucoup, Mme de Rosambo, et je vais lui écrire de tâcher de se rapprocher de lui [1]. C'est une femme d'un caractère et d'un esprit parfaitement agréables; son mari est la vertu même, son nom pourra passer dans la postérité comme un éloge. Mme de Rosambo a tous les dons d'une excellente femme et d'une excellente mère de famille ; de plus, elle est fort attristée dans ce moment-ci par la mort de la maréchale de Coigny, sa tante, à qui elle était fort attachée. Sa disposition actuelle ne l'éloigne pas, comme vous voyez, de Monsieur votre frère.

19 août, 1825.

J'ai communiqué à mon beau-frère ce que vous me dites des ressources et des avantages que pourrait offrir un établissement à Lyon ; j'ai copié textuellement tout ce qui regarde les moyens d'éducation, en taisant les dédommagements personnels que trouverait ma sœur, afin de ne pas la rendre suspecte à elle-même, si son choix penchait pour Lyon. Il y a des gens qui se jettent d'instinct dans ce qu'il y a d'op-

[1] La comtesse Le Pelletier de Rosambo, née d'Andlau. M. de Rosambo était petit-fils de Malesberbes et oncle d'Alexis de Tocqueville.

posé à leur intérêt ; ma sœur est de ceux-là et c'est un piége comme un autre. Il est aussi fortement question de Sienne, qui aurait en sa faveur la proximité de Rome, et surtout l'immense avantage de calmer les inquiétudes de mon beau-frère, d'apaiser son impatience par des lettres à trois jours de date et de fréquentes réunions avec ses enfants. Les lois trop sévères ne s'exécutent pas et il faut toujours se rappeler Solon, afin de n'imposer et de ne prendre que des déterminations en rapport avec nos forces. Ces incertitudes leur sont fort pénibles ; mon anxiété à moi ne s'arrête pas là, et je pense qu'ils auront encore beaucoup moins de peine à prendre un parti sévère, qu'à l'exécuter avec cette rigoureuse exactitude qui, pour premier auxiliaire, demande une minutieuse attention à chaque détail. Leur situation me tourmente à un tel point que je fais des efforts pour m'en interdire la pensée, et, comme il arrive trop souvent, c'est pour ne pas y réussir. Si ma sœur venait en France, j'irais bien sûrement passer chez elle cinq ou six mois tous les ans ; cette facilité mettrait dans ma vie quelque chose de ces premiers et puissants intérêts dont elle est si complétement dépouillée, et mon rapprochement de vous y ajouterait encore bien du charme : il n'en coûte rien à l'oiseau qui est sur la branche de passer d'un arbre à l'autre.

Ma confiance en votre amitié est comme ces vérités divines qui apparaissent tout d'abord dans toute leur évidence et tout leur éclat. Les illuminations soudaines viennent toujours de Dieu, mais ne s'attachent pas seulement aux choses de Dieu. Je ne gagne pas en bonheur : vous m'avez appris plus que personne à

n'en pas tenir compte, mais je reconnais, avec une profonde gratitude, que j'ai fait quelque progrès en repos et en liberté. Mes yeux sont ouverts depuis longtemps sur les vérités dont le complément est au ciel, mais de si terribles nuages les offusquaient quand ils se tournaient vers cette terre, que ce mélange de ténèbres et de clartés n'était pas même un crépuscule. Aujourd'hui, la grande séparation s'est faite : toute chose a repris à peu près sa place, les objets plus distincts sont aussi plus aisés à juger et le cœur était heureusement assez préparé pour que la justice ne dégénérât pas en amertume. Il me semble qu'en racontant ma propre destinée, je raconterais tous les miracles de la miséricordieuse Providence. Les anciens avaient bien raison d'appeler l'homme un petit univers ; s'il voulait souvent donner à lui-même l'attention qu'il donne aux phénomènes extérieurs, il découvrirait que pour changer, dresser, régler, assouplir son cœur, il n'a fallu ni moins de puissance ni moins de sagesse que pour enfanter et conserver toutes les merveilles de la création.

J'en étais là, lorsqu'on m'apporta une lettre du P. Rosaven qui répond à une des miennes et à l'envoi de la dernière brochure de l'abbé de Lamennais. Ce qu'il m'en dit me paraît si juste que je vais vous le transcrire à la fin de ma lettre. Le P. Rosaven ne me parle pas de M. d'Argenteau. J'ai bien pensé à lui le jour de l'Assomption, fixé pour sa première messe ; je suis sûre qu'on a rarement été plus heureux et plus digne de l'être que lui, au milieu des saintes fonctions qui lui faisaient atteindre ce haut degré où l'homme, avec ses faiblesses et ses misères,

disparaît presque, pour n'être qu'un instrument tout divin. Aucune des dignités de l'Église ne me paraît pouvoir ajouter à celle de prêtre, et celui qui peut appeler Jésus-Christ sur l'autel, le distribuer aux fidèles, remettre et pardonner en son nom, peut bien voir ailleurs une influence et des droits plus étendus, sans que ces droits lui paraissent ni plus sacrés, ni plus élevés que les siens.

Je lis maintenant les conférences de M. Frayssinous qui offrent le majestueux ensemble de toutes les vérités de la religion et de toutes celles qui en découlent immédiatement. Je pense que cet ouvrage peut être fort utile dans sa forme polémique, sans que pour cela, il me satisfasse entièrement. La vérité n'y a pas son plein et libre essor; contredite par l'erreur, elle se met sans cesse sur sa piste. C'est le caractère de la réfutation plutôt que celui de l'exposition franche et hardie du système intellectuel du Christianisme. On sent que l'auditoire dont s'occupe M. Frayssinous est un auditoire défavorablement prévenu, que cette idée le préoccupe et qu'il serait plus souvent sublime, s'il ne cherchait pas autant à se rendre inattaquable. Ne croyez pas, cependant, que mes délassements soient toujours aussi sérieux : je lis force romans anglais, dont plusieurs m'ont paru marqués au coin d'un talent supérieur. En général, il est impossible de refuser aux Anglais la palme dans cette sorte d'ouvrages : un but toujours utile n'y refroidit pas l'imagination; la simplicité s'allie à l'élégance et souvent à l'éclat du langage. Ce sont, à la fois, des livres parfaitement agréables et parfaitement utiles à cette morale usuelle, qui peut glaner encore après la riche et abondante

moisson que la vérité obtient sous des formes plus sévères.

Pour la collection de M. votre frère, Mme Récamier me promet toujours des lettres de Canova, et j'espère en avoir d'Allemagne.

LE R. P. ROSAVEN A MADAME SWETCHINE [1].

Je vous remercie de la brochure de M. de Lamennais que vous m'avez envoyée. Je l'ai lue avec intérêt, il est incontestable qu'elle renferme de grandes vérités ; mais j'ai été frappé d'une réflexion : il est facile de signaler le mal, mais ne serait-il pas mieux d'indiquer le remède! Vous reprochez au gouvernement, dirai-je à l'auteur, de donner des lois qui ne sont pas assez chrétiennes, mais le gouvernement ne pourrait-il pas répondre : Donnez-moi un peuple chrétien à gouverner et je lui donnerai des lois qui seront selon la perfection de l'Évangile. Un gouvernement peut-il se mettre en opposition avec la masse du peuple qu'il doit gouverner ? Un ancien législateur disait : qu'il avait donné, non les meilleures lois, mais les meilleures que le peuple pût porter. Si les apôtres avaient fait un code de lois parfait, et qu'ils l'eussent

[1] L'importance de cette lettre me détermine à la joindre ici comme l'avait fait Mme Swetchine. On ne constatera pas, sans un vif intérêt, l'admirable bon sens pratique qui inspirait déjà plusieurs membres du clergé à l'époque où toute la faveur du Gouvernement lui était assurée, et les catholiques qui se plaisent à représenter quelques idées libérales comme absolument nouvelles seront sans doute frappés de les retrouver sous la plume d'un vieux jésuite dont toutes les idées avaient été formées avant la révolution française.

présenté aux souverains de Rome, croyons-nous que les souverains l'eussent accepté, ou que l'acceptant, ils eussent pu le faire observer? Avant de donner des lois chrétiennes aux peuples, il fallait les rendre chrétiens, et dès qu'ils cesseront d'être chrétiens, il ne dépendra plus des gouvernements de faire observer les lois du christianisme. Si donc vous voulez qu'on redonne à la France ses anciennes lois si chrétiennes, faites renaître dans les cœurs des Français leurs anciens sentiments religieux ; mais ceci n'est pas l'affaire du gouvernement ni des lois. Il faut de nouveaux apôtres, il faut des missionnaires brûlant de zèle. C'est le clergé, dit-on, qui a formé le royaume de France, c'est le clergé seul, c'est-à-dire la religion, dont les prêtres sont les ministres, qui peut le réformer. Tout ce que le gouvernement peut faire est de favoriser les efforts du clergé. Mais, sous ce rapport, je crois qu'on ne peut pas lui faire de sérieux reproches. Il favorise les missions et toutes les œuvres qui tendent à renouveler l'esprit religieux. Il me semble donc, sauf meilleur avis, que les hommes véritablement zélés, au lieu de déclamer contre le gouvernement, de critiquer toutes ses actions, d'exiger de lui plus qu'il ne peut faire, devraient réunir tous leurs efforts pour tendre au même but et soutenir le gouvernement dans le peu de bien qu'il fait et qu'il peut faire, l'encourager, l'excuser même dans ses fautes, et lui donner le moyen de mieux faire en ranimant dans l'esprit de la multitude la foi morte ou languissante, par la prédication des grandes vérités de la religion. Quand on m'a convaincu que la législation en France est athée, qu'en résulte-t-il dans mon esprit ? un sen-

timent de tristesse et de découragement. Que j'aimerais bien mieux que l'auteur éloquent qui me donne cette triste conviction, employât cette même éloquence à diminuer le nombre des athées en France. Lorsque le peuple sera religieux, le gouvernement, fût-il athée, sera bien obligé de lui donner des lois religieuses, et tandis qu'il sera impie, les lois les plus religieuses ne remédieront pas au mal. En lisant la brochure de M. de Lamennais, je n'ai pu m'empêcher, en rendant toute justice à ses intentions, de le comparer à quelqu'un qui querellerait un médecin de ce qu'il n'emploie pas un traitement très-bon en lui-même, mais que l'état du malade ne comporte pas. Vous en jugerez ; je n'aime pas à parler politique, ni même à y penser ; je voudrais faire un peu de bien dans la petite sphère de mon activité, et je crois que si ceux à qui Dieu a donné plus de moyens s'appliquaient plus à bien faire qu'à bien dire, le monde en irait mieux.

Les Nouettes, 4 novembre 1827.

Chère amie, j'ai reçu avant-hier les deux lettres dont le retard avait fait une si considérable lacune : c'est seulement le lendemain qu'on fait bon marché de l'inquiétude de la veille. Je vous adresserai, quand vous le voudrez, des excuses sur mon inquiète exigence ; une fois rassurée, je deviens juste et facile. Je vous entends bien quand vous parlez de cette incapacité absolue, de ce mal qui est nulle part et partout, qui nous met si bas sans nous faire prendre l'attitude de malade. Rien ne se ressemble moins que n'être pas malade et se bien porter ; entre ces deux états, il y a peut-être toute la distance qui sépare les êtres véri-

tablement bons de ceux qui ne sont pas méchants.

Voilà donc M. votre frère décidé à passer son hiver à Florence qui lui offrira beaucoup de ressources s'il veut chercher un peu de distraction. Je lui recommande fort la maison de la comtesse Boutourline, une de mes meilleures et plus agréables compatriotes. La comtesse Marie Worontzoff, sœur de la comtesse Boutourline, joint à beaucoup d'esprit naturel une originalité assez piquante. Le comte Boutourline est un excellent homme, bibliophile, au point de ne s'être pas découragé par l'incendie de vingt-six mille volumes qu'il avait à Moscou et de reconstruire sur nouveaux frais. Dites seulement ce que veut M. votre frère, car je sais qu'il y a des prévenances qui deviennent incommodes, et je m'en abstiens pour n'agir que d'après vos instructions.

Je me trouve fort bien chez mes excellents amis Ségur; mon mari paraît s'y plaire, la matinée n'est jamais assez longue pour tout ce que j'accumule d'occupations, et la soirée, qui finit de bonne heure, passe comme un éclair. Tout ce que je sais et tout ce que je ne sais pas m'attache également, m'attache ou m'attire du moins. Je sens que toutes les traverses de la vie ont laissé mes ressources intactes : le repos du cœur protége le repos de l'esprit, et, dans cette disposition, on peut braver la retraite, même quand elle serait de la solitude. Soyez tranquille pour moi, ma chère, ma bien chère amie, en passant le torrent il a bien fallu en boire quelques gouttes ; mais je suis de l'autre côté de la rive et je vous réponds bien que c'est pour marcher en avant, sans être tentée de rebrousser chemin.

Croyez qu'il me faut un peu de philosophie pour ne pas me contrarier beaucoup de n'être pas logée et d'avoir mille choses, auxquelles je tiens trop, dans tous les coins de Paris. De toutes les douceurs matérielles, un logement agréable est celle qui me trouve le plus sensible. Cela me rend un peu difficile; tant que je ne suis pas logée, je m'imagine que je le serai très-bien et j'aime mieux cela que de l'être mal.

Adieu. Vous ai-je dit que ma sœur devait être maintenant établie avec ses enfants à Sienne? Dieu veuille que ce parti réponde à tous nos vœux!

Paris, 30 janvier 1826.

Chère amie, vous me parliez dans toutes vos précédentes lettres de votre voyage à Paris d'une manière si vague, que je n'osais pas y compter. Il me semblait que c'était un espoir calculé pour me faire du bien, et au besoin une illusion destinée à relever mon courage. Votre lettre de ce matin chasse tout cela; elle me met en main une certitude que je saisis avec une hâte, un bonheur, et, je puis le dire, une reconnaissance pour Dieu qui me donne déjà l'avant-goût de votre présence. Vous verrez au bout de quelques heures si votre amie de Rome n'est pas encore plus tendre à Paris. Mon silence vous a inquiétée, et, s'il vous a fait présumer de grandes tristesses, une foule d'obstacles qu'aurait surmontés à peine une volonté plus forte que la mienne, vous ne vous êtes pas trompée.

La mort de l'empereur Alexandre m'a consternée; les nouvelles les plus alarmantes se sont succédées depuis. L'hydre de la révolution a levé ses cent têtes

dans notre pays; mais heureusement l'intelligence a manqué à la méchanceté, et pour cette fois, ceux qui ont médité les massacres et les assassinats, n'ont pas su conspirer. J'ai été instruite de tous les détails par Mme de Nesselrode, et, par cela même que j'en savais plus que les autres, je vivais moins qu'eux.

Quelle douceur dans l'espoir de vous revoir! Si vous êtes un peu libre vous me trouverez toujours disponible. Je ne sors que le matin et encore n'est-ce pas à beaucoup près chaque jour. Tous les soirs je reste chez moi et ces soirées commenceront aussitôt que vous le voudrez pour finir aussi tard qu'il vous plaira. Je viens de passer un bail pour un logement qui me convient à merveille, rue Saint-Dominique, n° 71. Venez, venez le plus tôt que vous pourrez. Le froid ne reprendra plus et je vois par instant un soleil superbe.

2 août, 1826.

Enfin, ma chère amie, j'ai la chaîne non interrompue de toutes vos bonnes et chères pensées qui pénètrent si avant dans mon cœur. De plusieurs points, sur cette terre, la confiance et l'affection viennent me chercher. Je m'acquitte par des soins et de la sollicitude; mais quand j'ai besoin de force, d'appui, d'une vraie et tendre sympathie, c'est vers vous que je tourne les yeux. Aussi n'échapperez-vous jamais, je le prévois, à aucune des misères, des défaillances de mon âme. Je voudrais, quand ce serait uniquement pour vous donner un peu plus de bonheur, qu'elle ne fût pas aussi flétrie. Le grand travail est fait; grâce à Dieu! Mais tuer la maladie n'est pas toujours

un moyen sûr de faire vivre le malade. Le combat est fini, je sens qu'il n'y a plus pour moi qu'une seule manière d'être; mais il s'agit de recueillir des forces que le mal même alimentait et d'en avoir assez pour aller passablement jusqu'au bout. Je fais ce que je puis pour contempler le passé avec une parfaite indifférence, pour ne considérer que comme des moyens les fautes mêmes que j'y ai commises. Souvent on se demande compte avec amertume de ses peines après en avoir profité, comme ferait l'homme qui, après l'achèvement d'un édifice, ne voudrait pas payer les échafaudages qui ont aidé à le construire. Pourvu que nous soyons dans la disposition que Dieu exige impérieusement de nous, pourvu que nous marchions dans ses voies, les résistancces, les souffrances qui ont précédé importent peu : ce sont là les souvenirs qu'il faut fuir dans les bras de Dieu même. A l'extérieur, je suis calme; au dedans, il n'y a plus de tempêtes, mais souvent un poids, un poids terrible qui se soulèverait bien aisément. Autrefois, j'étais la personne du monde qui savait le moins attendre; mon ardente imagination appelait à elle tout ce qui n'était pas encore. Aujourd'hui, je n'ai de la vie que ce qu'on en met dans chaque jour, et j'espère que cela vous paraîtra un assez puissant motif pour ne me refuser aucune douceur, quelque petite, quelque imparfaite qu'elle soit.

Mes peines s'aggravent toujours avec mes inquiétudes; la situation de mon beau-frère et de ma sœur devient de plus en plus critique. Ma bonne chère amie, encore des lamentations! Vous comprendrez celle-ci par le principe qui vous fait comprendre

les autres. Puisque vous voulez tout savoir, il faut que vous en portiez la peine; c'est encore l'arbre de la science! Ne croyez pas pourtant que je m'abandonne trop indignement à des peines auxquelles, sans injustice, je ne saurais faire dépasser la mesure commune. Si la vie me paraît longue, mes journées me semblent courtes; elles s'écoulent avec une rapidité et souvent avec un intérêt qui est la preuve de quelque liberté d'esprit. Penser avec un autre ou rêver avec moi-même, j'y trouve bien de la douceur. Méditer avec Dieu est une autre jouissance plus sévère et non moins attachante. Enfin, quand je ne souffre pas beaucoup, j'éprouve cet ineffable sentiment par lequel on sent, à travers l'exil, l'air doux et embaumé de la véritable patrie. Aussi ne me plaignez pas trop, ma bonne et tendre amie. Ce n'est pas sans douleur qu'une nature raide et violente comme la mienne peut être réduite. Le salut peut coûter beaucoup plus cher et il ne s'achète pas à moins.

J'espère bien que désormais aucune lacune ne viendra attrister notre correspondance; mais enfin, si je restais encore longtemps sans vous écrire, dites-vous que c'est précisément le moment où je vous aurai parlé davantage. Ma correspondance est démesurément étendue: c'est par des volumes qu'il faut que je réponde aux volumes que je reçois; souvent je n'y suffis pas. Cependant ce que je voudrais toujours, c'est suffire à tant de devoirs que l'intérêt et la confiance m'imposent. Je suis aussi quelquefois souffrante; mon mal n'augmente pas, mais mon corps vieillit. Qu'importe, pourvu que mon âme meure debout! Si cela arrive, c'est à vous que je le devrai; car vous êtes la première personne

qui en l'aimant lui ayez fait entendre le langage complet dont elle avait besoin.

J'ai reçu hier une lettre de M. de Divonne, datée de Divonne. Comptez-vous aussi y aller? Je le voudrais bien, cela vous serait de quelque distraction, et, après le plaisir de voir mes amis, je n'aime rien tant que ce qui les réunit.

24 août 1826.

Chère amie, au lieu de nous diviser par des nuances légères, de nous échapper en vivacités dans la discussion, nous aurions dû nous ramener réciproquement aux grandes bases, en bénissant Dieu d'avoir permis qu'elles nous fussent communes. On croit mieux faire de ne pas reparler de ce qui a surpris ou blessé, et je crois que c'est la pire des choses. Dans l'intimité des âmes et des esprits, le seul pli d'une feuille de rose peut mettre mal à l'aise, si l'on ne se presse de le redresser. Je sens qu'il ne faut pas accuser en tout notre volonté et notre imprévoyance; il faut laisser une large part à tous ces inconvénients de la vie de Paris où le temps de faire mal existe toujours sans donner jamais celui de réparer. D'ennuyeuses affaires, celles de tout le monde; de plus fastidieux tracas, la chaleur, la fatigue, l'espèce d'irritation involontaire qu'elles donnent, entrent comme éléments plus puissants qu'on ne le croit, dans les intérêts qui paraîtraient devoir planer bien au-dessus de si petits obstacles. Cette vie d'efforts, de soins et de soucis rend à peine possible la bonne contenance qui n'est qu'au profit des indifférents et demeure toute factice : c'est comme une machine inventée pour un certain temps et dans

un certain but; hors de là tout est affaissé, presque anéanti. Heureusement l'élasticité naturelle à notre âme résiste, pour le fond, à cette force de compression; on redevient soi-même, mais avec le profond regret de se retrouver trop tard et dans une solitude où ce qu'il y a de mieux en nous ne surgit que pour être tristement refoulé. Ma chère amie, si, avec du repos et de la liberté d'esprit par devers nous, nous avions un jour la certitude de rester un peu de temps ensemble, un frottement habituel aurait bien vite usé ces légères inégalités, ces petits angles saillants qui n'écorchent qu'au premier moment. Vous auriez bien vite adouci mes aspérités et mis un frein à ces formes présomptueuses, qui souvent ne viennent que de l'impuissance de développer toute sa pensée, ou de déduire toutes les conséquences d'un principe posé et consenti.

3 septembre 1826.

Chère amie, si nous vivions ensemble, si je vous avais revue pour longtemps, votre action paisible renouvellerait en moi de chères persuasions. Elle n'apprendrait rien à mon intelligence, elle se ferait sentir à mon cœur. Mais l'absence, l'absence! qui est-ce qui peut avoir d'immuables certitudes à opposer toujours à ses craintes, vivre assez d'espérance pour défier ses lentes et imperceptibles destructions? Je n'ai jamais rêvé autre chose que cette parfaite intimité des âmes qui rend superflue toute espèce de témoignages extérieurs; mais peut-être n'est-elle vraiment et longtemps possible, que lorsqu'elle se trouve protégée par une autre réalité sensible, la

présence. Il est bien petit le nombre des pieux solitaires qui ont pu vivre de Dieu sans culte, et je pense que c'est encore dans un plus petit nombre de cœurs que l'affection pourrait se maintenir vive et puissante, sans le secours des mouvements et du langage qui l'expriment. Voilà pourquoi, dans ce présent si pauvre et cet avenir qui ne promet rien, j'ai mendié quelquefois des assurances, dont j'ai bien plus besoin pour me consoler que pour me convaincre. Vous êtes la plus forte de nous deux; bien loin de vouloir vous imprimer ma manière de sentir et d'aimer, je suis entraînée à prendre la vôtre. Mais, comme tout ce qui n'émane pas naturellement de notre propre fond, cela a occasionné en moi une sorte de lutte, ou plutôt des oscillations. Avant tout, je voudrais vous plaire et me faire aimer; je serais à ce prix trop heureuse de perdre quelque chose de mon individualité. Si je m'y livrais cependant, je serais plus tendre, vous verriez mieux à quel point vous m'êtes chère. Vous êtes l'amie de mon choix; combien il est profondément vrai que c'est vous que je désignerais à la Providence, si elle me laissait nommer la compagne de tout ce qui me reste d'existence sur cette terre! J'aimerais d'autant plus ce bonheur, que je suis sûre de vous le faire partager. Oui, je le crois, il y a dans ces replis où vous pénétreriez aisément, tout ce que j'ai cherché moi-même dans les autres, et tout ce qui, en moi, n'a jamais servi à personne. Vous marcheriez par des sentiers qui n'ont point été battus; vous découvririez ce qui n'a pas été connu, comme dans ces solitudes anciennes et cependant nouvelles, où les pas de l'homme n'ont jamais

pénétré ! Que je sache une fois que vous croyez avoir rencontré en moi une partie, du moins, de ce que je sais avoir trouvé en vous, et je renonce à toutes protestations. Voilà les voix qui s'élèvent du fond même du sanctuaire; voilà ce que je puis vous dire en toute vérité et en toute conscience; voilà ce que j'aurais su taire aussi, si votre dernière lettre ne m'avait rendue davantage moi-même. Vous en repentirez-vous? Battrez-vous en retraite pour m'avoir vue faire quelque pas? La parole de ce monde qui m'a toujours paru la plus tendre, c'est : *Que votre volonté soit faite.* Il en coûte souvent de l'adresser sincèrement à Dieu, mais c'est notre propre misère qu'il faut en accuser. Je m'y engage cependant à tout risque, et je crains bien moins mes sacrifices que je ne crains de gêner votre liberté. Vous avez bien raison, j'ai encore en moi les éléments de ce repos animé, de cette vivacité d'impression qui fait prendre aux choses et aux idées en elles-mêmes. Tout pourrait servir d'aliment à ma pensée dans ce monde où, selon moi, il y a trop de plaisirs et pas assez de bonheur; mais, dans les circonstances où je me trouve, soit personnellement soit pour les autres, le contrepoids de peines et d'inquiétudes est trop fort pour ne pas ôter à l'élasticité de ma nature. Mes bons moments sont ceux où je m'absorbe complétement par l'occupation ; j'y perds avec mes peines le sentiment de ma propre existence; mais je ne le retrouve guère que pour succomber presque sous le dégoût de la vie. Ce n'est point un dégoût amer, ou qui me porte à des mouvements d'envie, de murmure ou de révolte; c'est seulement cette extrême lassitude qui vient d'une ex-

trême faiblese, une sorte d'effroi pour une impression, souvent la même, toujours douloureuse. On dirait une blessure que rien ne peut fermer, une souffrance qui ne se déplace jamais, qui va comme le temps, que rien n'arrête ni ne dérange. Si je pouvais agir, je crois que je retrouverais tout mon courage; mais, en le divisant sur chaque détail qui ne se passe pas de lui, je suis ostensiblement au niveau de mes affaires ; j'accomplis à peu près ce que je dois, mais il ne me reste rien en réserve; ma force ne suffit qu'à l'action commandée et je retombe sur moi-même dans un dépouillement complet. C'est certainement une maladie de l'âme qu'une telle disposition. Il ne faut en chercher la raison dans aucun chagrin, dans aucun obstacle extérieur; c'est peut-être un châtiment. J'y vois aussi, cependant, quelques moyens de plus et quelques dangers de moins : la souffrance est un fait incontestable, mais est-ce vraiment un mal? D'une autre part je ne vois pas que cela nous rende moins propres et moins disposés à faire le bien, quand l'occasion vient s'offrir, même à la chercher, et il est bien vrai que cette constante et pénible impression m'épargne beaucoup de fautes que l'inconsistance et la légèreté naturelle de mon caractère me feraient peut-être commettre. Comme vous le dites si bien, avec la liberté extérieure, avec la sécurité, renaîtraient mille volontés puériles et frivoles; aux biens véritables viendrait peut-être se joindre l'abus que j'en ai tant fait. Un point douloureux quelconque est le vrai *Memento mori* des chartreux; il fait paraître sous leur véritable jour tous les objets qui pourraient encore se colorer d'une fausse lumière. Je vous as-

sure que je suis bien vos conseils; je laisse dormir le passé et j'anatomise moins que jamais mes impressions du moment. L'ardente conviction que la situation où nous sommes est la seule, rigoureusement la seule, qui nous convienne, quand elle est indépendante de notre choix, me fait aimer jusqu'aux choses que la nature repousse. Je ne voudrais pas plus toucher à ma destinée que sous l'ancienne loi je n'aurais voulu porter la main à l'arche du Seigneur. Ce qui me peine davantage, c'est que sous plusieurs rapports la volonté de Dieu sur moi ne se prononce pas assez; j'ai des partis à prendre qui offrent, chacun d'eux, du pour et du contre. Enfin, quant aux déterminations humaines, je me trouve souvent, comme dit le psaume, sur une terre sans route et sans eau; et je voudrais, si j'osais vouloir, que tout fût assez positif et assez clair pour que je n'eusse qu'à obéir et à marcher.

J'attends mon mari qui doit avoir quitté Aix le 31; je pense qu'il ne s'arrêtera que quelques jours à Paris et viendra me rejoindre ici, pour régler nos autres projets. Je compte toujours rester avec Mme X. jusqu'à la fin du mois. De tout ce que je puis faire pour le moment rien ne m'est plus doux, parce qu'il me semble que, sans illusion, je puis le croire utile. Les progrès de cette jeune femme sont vraiment frappants. Son caractère, naturellement fort jusqu'à la raideur, avait peut-être besoin que des conseils, tels que la vérité les inspirerait à tous, passassent par une voix amie. Le goût de tout ce qui est bien, des occupations sérieuses, un plus haut degré d'attention sur elle-même, se développent presque simultanément dans

cette bonne nature qui fait germer, dès le lendemain, ce qu'on a semé la veille. Je ne cherche point à obtenir des actes isolés; c'est une impulsion générale, salutaire et puissante que je m'attache à lui imprimer. Partout il faut se garder de trop administrer ; ce qu'il importe de former, c'est la volonté dont tout émane, sauf un très-petit nombre d'occasions où il s'agit d'un point décisif et important.

Savez-vous que le mariage de M. de la Garde[1] est positif? il épouse la fille du comte Charles d'Autichamp; c'est ma vieille amie, la marquise d'Autichamp du Louvre, qui a arrangé cela et qui me paraît heureuse de son succès, quoique cependant un peu troublée de sa responsabilité. Notre bon M. de la Garde s'est laissé faire; il était ennuyé d'un genre de vie dont je suis ennuyée depuis longtemps pour lui, et voulant se marier, il s'est livré à sa tante qui a bien pour lui toute la sollicitude d'une mère.

J'ai reçu une très-aimable lettre du duc de Laval, établi à Albano. On me mande qu'il est entre deux jeunes beautés dont l'une a, selon lui, les plus jolis pieds, et l'autre les plus jolies mains du monde. Sa belle taille et son air noble le tirent jusqu'ici d'affaire, quant à la dignité d'attitude. C'est quelque chose pour le monde, ce n'est pas assez pour ses véritables amis.

10 septembre 1826.

Toutes mes affaires de Russie et de Paris se sont concentrées sur les loisirs que j'avais destinés au repos en plein air et sous de beaux ombrages. Mes livres restent là avec les cahiers de M. Cousin, que je

[1] Ambassadeur de France en Espagne.

n'ose pas regarder, pour ne pas subir le supplice de Tantale en y joignant le danger de succomber, que l'on ne connaît pas aux enfers. Mme de Duras voulait que je retournasse à Saint-Germain, et j'ai un vrai regret de ne pouvoir le faire; mais je viens d'être encore si souffrante, que j'ai besoin et de l'air de la mer et de quelques semaines de pleine solitude. Cela me récrépira d'âme et de corps pour cet hiver de Paris, où de toute façon on dépense plus que l'on n'a. Donnez-moi bien exactement votre adresse, pour que je sache toujours où vous prendre.

Adieu.

Paris, 5 mars 1827.

Il faut, chère amie, que j'aime beaucoup pour que mon âme s'ouvre, et l'intensité de mes sentiments ne se manifeste véritablement que dans mes plus étroites confidences. Quand le silence n'est pas impossible, c'est tout ce qu'il y a de plus commode. Je passe ma vie à ne pas mettre, même momentanément, en dehors ce qui vit ou souffre en moi. Le bavardage au moins n'aura pas profané le triste poids que presque tous nous portons en nous-mêmes. Chère amie, je vous parle comme je sens ; jamais je ne serai interrogée par vous sans vous laisser voir mon état intérieur comme Dieu le voit. A force de combattre et de vouloir m'élever à ce que Dieu exige de nous, je n'ai plus de forces disponibles que contre ce qui est répréhensible. Mes autres impressions, je les laisse se faire douces ou amères, je les laisse pour ce qu'elles sont; ma volonté ne prend parti ni pour, ni contre, elles n'ont donc rien d'irrévocable. Si vous m'aimez

vraiment, vous trouverez qu'il n'y a pas lieu à m'abandonner. Si vous ne m'aimez que comme une relation dont on attend de la facilité et de l'agrément, vous aurez bien raison de me laisser là ; vous en trouverez mille qui valent mieux que moi, et d'ailleurs, dans les rapports de ce genre, il y a toute chance pour que la peine passe le plaisir. Chaque jour, je me retire un peu plus des consolations humaines; je cherche à me fortifier de tout ce que je perds, comme ceux qui s'enrichissent des dettes qu'ils paient. Le repos me fuit, mais je me console avec cette paix véritable qui commence à pénétrer en moi, et souvent, à l'instant même où je serais tentée de me trouver malheureuse, je sens que je ne le suis pas. Chère amie, croyez-vous qu'il y ait beaucoup de gens, dans le monde, à qui je parle ainsi? Ne me jugez pas sur des formes convenues et générales; mon silence n'est pas plus de l'oubli que mon exactitude n'est de la tendresse. On ne peut me soumettre avec justice qu'à une seule pierre de touche, savoir : si je parle ma langue ou celle des autres. Les cultes anciens avaient bien raison d'avoir un idiome à part pour les initiés.

Mon voyage de Metz, entrepris dans la plus mauvaise saison, s'est passé très-bien. C'est une amie de vingt-cinq ans qui, pendant tout cet espace de temps, n'a cessé d'avoir pour moi la sollicitude et la tendresse d'une mère, que j'ai été voir à Metz. Elle venait y consommer un douloureux sacrifice. Sa fille, âgée de trente ans, et dominée depuis dix ans par la plus haute vocation religieuse, ayant enfin obtenu de sa pauvre mère un consentement si désiré, celle-ci

prit le parti de l'amener elle-même en France, et, pour diminuer un peu l'éclat que toute cette simple et pieuse affaire faisait en Russie, elle n'a voulu venir que jusqu'à Metz, où se trouvait une maison du Sacré-Cœur, l'ordre dont sa fille avait fait choix. La princesse Alexis Galitzin, cette ancienne et excellente amie, a quatre fils ; mais elle n'a que cette fille, et c'était le seul enfant qui vécût avec elle. Dans ces pénibles circonstances, j'ai cru devoir lui donner la seule preuve d'attachement qui fût en mon pouvoir et je passai outre malgré des hésitations très-fondées. Le même jour, nous quittâmes Metz ; elle pour faire sept cents lieues jusqu'à Pétersbourg, et moi pour revenir à Paris. Bien peu de jours après, j'eus le chagrin de la mort de la duchesse ***. C'est une véritable perte pour ceux qui pouvaient jouir et profiter de sa conversation. L'élévation habituelle de ses sentiments l'emportait encore sur son esprit si remarquable. Sa bienveillance me laisse un grand vide ; ce qui est à peine prononcé en ce genre est encore si rare ! Perdre ses parents me paraît le plus grand malheur du monde, mais il n'est pas probable que Mme de *** en pense ainsi. Il n'y avait pas, je crois, de véritable intimité entre elle et sa mère : des intérêts qui se blessaient, l'appareil complet de toutes les satisfactions vraies ou frivoles que le monde puisse donner, remplissaient ces deux existences. Avec cela on regrette, mais on n'est pas très-malheureux.

Vous apprendrez avec plaisir, chère amie, que la santé de Mme de Duras est assez améliorée pour ôter toute inquiétude et faire espérer un rétablissement complet. Elle convient elle-même de ses progrès et c'était

la personne du monde la plus difficile à en convaincre. Elle a des projets de voyage qui me paraissent très-sagement imaginés. Pour assurer sa convalescence, il lui faut se matérialiser un peu, et surtout s'abstenir de ce mouvement trop vif que la société imprime à ceux qui en ont conservé le goût. Il y a longtemps que sa volonté a parlé, si toutefois la volonté à cet âge est autre chose qu'une puissance imaginaire.

Toutes mes autres inquiétudes se sont bien aggravées ; c'est un dédale de peines : deux terres, dans des gouvernements différents, ont été ravagées, l'une par la grêle, l'autre par une récolte manquée ; on m'annonce un incendie pour la troisième, et enfin un procès qui m'est intenté, brochant sur le tout. Voilà sommairement, ma chère amie, de quoi je vis et ne vis pas. Il y a longtemps que je devrais être accoutumée à la mauvaise fortune ; mais c'est précisément parce qu'on perd toujours qu'on est tristement surpris de perdre encore. Si, me prenant comme je suis, vous n'êtes pas trop mécontente, trop aliénée, rendez-moi quelque courage en me parlant de vous. Ceux que j'aime peuvent faire vibrer en moi les cordes les plus silencieuses. Adieu ; mille hommages à madame votre mère.

Paris, 14 juillet 1827.

Chère bonne amie, je dois vous paraître bien coupable et cependant, voyez quelle inconséquence ! je pense à vous, souvent, pendant bien plus de temps qu'il n'en faudrait pour vous écrire. Je vous aime d'affection et de confiance si tendre, qu'à chaque instant de ma vie j'aurais quelque chose à vous dire ;

mais, nous sommes loin, séparées pour longtemps; les choses se pressent les unes sur les autres; on est accablé sous le poids, le découragement s'en mêle, et on finit par laisser là jusqu'à la consolation qu'un peu de ferme volonté finirait par ranimer. Depuis trois mois, une grande entrave s'est jointe à toutes les autres; c'est ma santé qui n'a jamais été si mauvaise. J'ai toujours espéré que le lendemain vaudrait mieux que la veille, et qu'après avoir tant attendu, je me dédommagerais par une de ces lettres qui reprennent les choses de loin et les coulent à fond. Ce jour n'est pas venu, et j'en suis pour mon imprudente expectative. Pardonnez-moi; avec une mauvaise santé les forces morales diminuent, et avec elles tout ce qu'il faut de confiance pour regarder complaisamment dans l'avenir et reconnaître d'heureuses chances. Vous revoir et vous garder serait bien une des plus heureuses pour moi; nos petits différends, les légères nuances qui nous séparent disparaîtraient bientôt dans ce grand nombre de points de contact qui réunissent et confondent nos âmes. Vous me feriez du bien chaque jour et c'est comme cela qu'on en fait.

Vous avez déjà su le mariage de Mme de X***, cette fin d'un roman qui m'a causé bien des tracas et bien des peines et dont le dénoûment est jusqu'ici le bonheur le plus vif et le plus complet. Cette pauvre X*** est heureuse précisément de la même manière dont elle souffrait, avec plénitude, ne comprenant rien au delà de sa félicité, comme elle n'entrevoyait rien au delà de son infortune.

Ecrivez-moi, chère bonne amie, et pardonnez-moi; je m'engage à ne plus reculer devant le regret de ne

vous dire qu'un mot; c'est trop à la fois de se charger de privations et de reproches.

Paris, 18 septembre 1827.

Chère amie, il faut convenir que le bon Dieu est un grand envahisseur; il sait bien arranger toute chose pour gagner du terrain, se mettre au large et faire aimer jusqu'au vide qu'il fait; il ôte tout et il donne tout, et il n'ôte que pour donner. Quand par hasard je me laisse ressaisir par mes anciennes idées et que je regarde autour de moi, j'en ai comme des vertiges; j'éprouve quelque chose de ces terreurs paniques qui prennent dans une profonde nuit; mais tout cela est bien fugitif, bien faible comme traces qui survivent. Une réflexion, une comparaison, une tendre et sincère élévation vers Dieu suffit pour me faire reconnaître toutes les vues de sa providence. Elle nous pousse au salut. Qui de nous pourrait dire qu'il l'eût réellement choisi! Dès qu'il s'agit de réaliser les meilleures intentions, de mettre la main à la charrue, nos idées les plus positives s'éclipsent souvent et c'est toujours dans un avenir qui ne deviendrait jamais le présent, que se relèguent ces bonnes résolutions qui pavent l'enfer. Je me suis assujettie à des œuvres qui ont commencé par me paraître très-pénibles; je n'ose pas même me repaître de l'espoir que j'y suis utile; le bien qu'on fait aux autres est bien problématique auprès de celui qu'on essaie de se faire à soi-même. Je fais ma vie comble; je n'y laisse que le moins d'interstices possible. Par zèle pour celle qui est invisible, je soigne l'autre avec plus de suite que je n'en avais encore mis. Il en résulte que

par l'effet d'un excellent régime, quoique plus vieille et plus malade, mes maux prennent moins de place ; ils m'entravent bien, mais sans m'arrêter.

Ne me dites pas que des points assez importants nous divisent. M. Ballanche disait un jour, fort spirituellement et fort justement, que pour disputer ensemble il fallait être du même avis. Eh bien ! nous sommes précisément en position de justifier cela. Partant des mêmes bases, contenues dans la même route, par les mêmes jalons, nous ne pouvons laisser d'espace entre nous que ce qu'il en faut pour dresser nos batteries et nous exercer aux plus innocentes manœuvres. Nos intentions et notre but sont identiques ; les moyens que nous croyons propres à les assurer sont analogues. Si quelquefois nous ne nous sommes pas entendues, c'est que l'humeur s'en mêlait, une humeur fort étrangère à la discussion, et il arrive sans cesse qu'on est poussé aux choses qu'on énonce par l'ascendant secret de pensées qu'on n'exprime pas. Il en résulte qu'en disant son opinion on l'exagère, on la défigure par cette exagération même, et qu'on se paraît méconnaissable à soi-même, quand on se juge dans le calme de la réflexion. Nous sommes si bien averties qu'il n'y aura plus de dangers pour nous à cet égard ; et, si quelques différences subsistent, en dernier ressort, un peu d'indulgence et beaucoup d'amitié suffiront bien pour les couvrir. Combien vous m'affligez, ma chère amie, par cette affliction où je vous vois, au sujet de la santé de Madame votre mère ! Combien j'ai besoin d'être tranquille pour vous sur ce pieux et premier intérêt de votre vie ! Ma pauvre chère amie, tout ce que vous avez de bonheur est de

la vertu et le bon Dieu sait bien protéger ce bonheur-là.

J'ai de bonnes nouvelles d'Italie : mon beau-frère a présenté ses lettres de créance ; le Saint Père a été pour lui d'une amabilité parfaite. Quand il a su sa nomination, il lui a fait dire que ce choix lui était agréable de préférence à tout autre. Ils me redemandent à Rome, avec une instance qui me touche sensiblement. Je ne veux pas y renoncer ; mais, d'une autre part, l'idée de recommencer une vie décousue et provisoire combat bien fortement le désir si grand que j'ai de les revoir. Me voilà revenue à Paris depuis un mois et pour tout l'hiver ; c'est commencer de bien bonne heure ; mais cela a des avantages qui me font passer sur les inconvénients. A bientôt ; répondez-moi pour que je reprenne tout de suite comme si je n'avais pas quitté.

Paris, 22 octobre 1827.

Ma bien chère amie, la dernière fois que vous m'écriviez, vous étiez atteinte de tristesse, vous luttiez contre une sorte d'inquiétude, et, là comme ailleurs, lutter n'est pas toujours triompher.

Ma sœur m'écrit aussi tristement. Les idées sinistres auxquelles elle se livre dans toutes ses grossesses, qui percent dans tout sans qu'elle les exprime, agissent sur moi comme si la Providence n'en avait pas déjà fait quatre fois justice ; mais il y a tant de choses dont on rit le lendemain et dont il était fort simple de pleurer la veille !

Mme de Duras est à Nice où elle compte passer une partie de l'hiver. Mme de Rauzan est allée la rejoindre

et relève Mme de la Rochejacquelein qui était partie avec sa mère. Mme de Montcalm est toujours comme je vous l'avais dépeinte, spirituelle, exigeante, ne donnant rien et fort scandalisée de ne pas recevoir tout. Heureusement pour la justice et pour elle, elle ne tient guère qu'aux apparences ; elles lui laissent encore beaucoup de sujets de mécontentement. Combien n'en aurait-elle pas davantage, si elle s'avisait de regarder un peu plus avant ! M. Desjardins est meilleur pour moi de jour en jour. Quand la bonté est réelle, elle est nécessairement progressive. Vous devez être tout à fait rassurée sur M. de Lamennais : sa santé paraît bien remise. J'en ai des nouvelles aussi fraîches que sûres par M. de Coriolis qui est en correspondance fort établie avec lui. J'ai été bien occupée depuis que je vous ai écrit du comte Capo d'Istria, de sa présence, de son départ, de ses destinées nouvelles. C'est un homme auquel je suis fort attachée ; je lui dois beaucoup de reconnaissance et c'est un sentiment que son admirable caractère rend bien doux. Que de choses n'aurais-je point encore à vous dire ! Votre silence serait un petit obstacle à mon bavardage, mais l'idée de votre inquiétude possible gâte tout. Adieu, ma bonne excellente amie.

Paris, 29 mai 1828.

Je suis toujours bien sensible à la bonté de l'évêque de Beauvais[1]. Il trouve encore le moyen de m'accorder quelques moments au milieu des soins de sa place

[1] M. Feutrier, ministre des cultes dans le ministère Martignac.

si précaire et si redoutable. Les premiers mots qu'il m'adressa en me revoyant après sa nomination au ministère, m'ont fait plaisir : — J'ai bien pensé à la peine que vous éprouveriez en me sachant ministre.— Certes c'était me connaître, et l'on doit de la reconnaissance à quiconque nous connaît si bien.

Adieu, chère amie, c'est du fond de l'âme que je vous aime et vous embrasse.

Paris, 27 juillet 1831.

Comme vous l'avez si bien deviné, chère amie, à chaque instant de ma vie, j'ai le besoin de me dévouer ; mais le désintéressement le plus complet est l'âme de ce dévouement et le mécompte est devenu pour moi une menace impossible. J'ai senti par instinct que, si on voulait se rendre utile aux autres, il fallait garder vis-à-vis d'eux une indépendance complète. Il en est résulté que la liberté dans mes habitudes se compose d'une servitude absolue et volontaire. J'ai besoin de m'unir à tout et de n'appartenir à rien. Je suis loin de me faire illusion sur le peu de consistance, sur la fragilité de beaucoup de témoignages que je reçois ; pourtant je suis aussi loin de désirer que des éléments plus intenses, plus vivaces, se produisent dans ma vie. Je suis heureuse de ne rien posséder, de ne laisser après moi que des regrets tels que les éprouve la bienveillance, de n'être par conséquent nécessaire à personne et de n'être l'objet d'aucune préférence. Pour une personnalité ardente et exclusive comme était la mienne, c'était bien passer d'un pôle à l'autre; mais l'impossible pour moi aurait été de m'arrêter dans le milieu. Le bon Dieu a eu pitié

d'une de ses créatures : en me donnant l'instinct, l'attrait de tout quitter intérieurement pour lui, il n'a rien ôté en moi à l'appréciation des habitudes douces, suivies, composées d'intimité véritable, d'estime et de confiance. Le morcellement et les disparates se sont mis à la place de l'accord et de l'unité, et puisque dans ma situation donnée, je ne puis me livrer à aucune spécialité, c'est une indication de plus de sacrifier au nombre. Voilà, ma bonne chère amie, la paraphrase de tout ce que vous avez pénétré. Seulement, je ne sais si votre induction n'est pas souvent ébranlée et flottante ; je le crains, toutes les fois que je rencontre votre surprise aux mouvements les plus simples et les plus naturels de mon cœur. Vous pourriez n'avoir pas entendu parler de moi pendant longtemps, et puis recevoir un grand témoignage d'affection qui vous prendrait au dépourvu ! C'est là, chère amie, que serait votre tort ; car, de mon côté, pas la plus légère solution de continuité n'aurait laissé prise à votre étonnement.

Paris, 5 janvier 1832.

Chère amie, la Providence a daigné dans sa miséricorde infinie compatir à ma misère, me donner la consolation qu'elle réserve aux petits, celle de retrouver sans cesse la force et le conseil dans des épanchements pleins de confiance, de sympathie et de véritable affection. Vous étiez à Paris à l'époque de ma première rencontre avec Mme de Pastoret, je me rappelle vous avoir parlé de mon attrait pour elle, quoique bien éloignée à cette époque d'oser espérer que je trouverais ce qui avait fait le désir, l'espérance

et, je puis le dire, la recherche de toute ma vie. Ses vertus, dont on a tant parlé, sont loin de valoir son cœur ; et son intelligence, si haute et si supérieure, disparaît également devant les mérites qu'elle seule ignore. Devenue humble, de toute l'aversion que le christianisme donne pour l'orgueil, sa pensée unique est de se perfectionner dans cette voie, et vous pouvez comprendre combien il m'est doux de l'y suivre. Voilà, chère amie, ce que la Providence a fait pour moi. Sous tous les rapports, ma situation est pleine de moyens d'avancement, de principes d'activité, de consolations puissantes. Ce qui surmonte le tout, c'est la grâce d'une pensée de reconnaissance, d'amour toujours croissant pour Dieu, pensée si dominante, si impérieuse, qu'elle pourrait être unique. Ce bonheur de la vie, chère amie, si loin de repousser la pensée de la mort ; cette conscience qui se trouble par la justice, qui se rassure par la clémence de Dieu dans ses jugements, voilà, voilà ce qu'il y a au fond de mon âme, ce qu'elle nourrit sans cesse, avec une augmentation toujours nouvelle de force et d'intensité. Dans une semblable disposition, croyez-vous qu'on oublie ce qu'on a aimé ; qu'on cesse d'aimer ce qui répond à des impressions si intimes ? Croyez-vous, enfin, qu'une amie telle que vous ne reprît pas son droit d'investigation illimitée, du moment où de telles communications cesseraient d'être impossibles ? Ah ! chère amie, vous pouvez m'en croire ; au milieu de tant de richesses votre présence serait pour moi un bienfait, votre amitié un trésor, et vous êtes toujours au nombre de ces deux ou trois personnes que je voudrais voir habiter sous mon toit.

Ma bien chère amie, c'est du fond de l'âme que s'échappent ces paroles, c'est sous les yeux de Dieu que je les écris : prenez garde qu'un doute s'y attache ; vous vous rendriez coupable et me blesseriez profondément. Venez, venez seulement passer quelques jours avec votre heureuse amie, vous verrez alors si votre impression la démentira.

Paris, 28 janvier 1832.

Chère, chère pauvre amie, quel horrible coup ! quelle douleur inattendue et hors de toute prévision [1] ! C'est hier, seulement hier au soir, que cette cruelle nouvelle m'est parvenue ; elle m'a bouleversée tout entière. Ma pauvre amie, quel sacrifice Dieu attend de vous ! de vous qui n'avez jamais vécu que pour les autres, de vous dont la sensibilité si profonde s'est toujours concentrée dans ses premiers et plus impérieux devoirs ! Votre santé délicate et qui n'a pour toute force que celle de votre volonté peut, je le redoute, rester bien ébranlée d'une si terrible épreuve. Soignez-vous, soignez-vous, ma pauvre amie. Je vous le demande au nom de notre bon Dieu, de votre pauvre mère, de tout ce qui vous reste, de moi aussi qui vous aime si tendrement. Sans ma déplorable santé, quelle consolation c'eût été pour moi d'aller vous trouver ! Vous auriez bien vu alors que mon cœur sait entendre le vôtre et qu'il a pu mériter de souffrir avec vous. Chère amie, c'est aux pieds de notre Dieu que nous aurions cherché le soulagement de tant de maux soufferts, de tant de maux qui menacent.

[1] Mlle de Virieu venait de perdre son frère.

Unissons-nous de plus en plus dans cette pensée. Vivons d'abandon et d'espérance. Parlez-moi de vous, faites-m'en parler. Si vous êtes hors d'état de le faire, une ligne, une seule ligne! mais qu'elle me rassure, qu'elle me laisse croire que ma chère Stéphanie a pitié de tout ce qui l'aime. Dites-moi aussi comment Madame votre mère a supporté un si affreux déchirement. Ah! c'est bien sur elle que je compte pour relever votre courage, vous en faire à la fois un devoir et une consolation.

Ma pauvre amie, combien votre absence a dû ajouter encore à votre douleur! Mais, je me trompe, il n'y a pas d'absence, il n'y a pas de séparation; l'affection véritable est toujours présente et on n'a pas perdu ce qu'on est sûr de retrouver dans le ciel. Adieu, écrivez-moi, je vous en conjure.

Paris, 22 décembre 1835.

Chère amie, ne me dites pas : « Je ne suis bonne à rien, vous ne m'aimerez plus si vous me voyez telle que je suis, etc.; » ces paroles ne sont pas assez simples pour être dignes de vous, ni même de ce qui vous aime. Ce qui vous a mise toujours à part dans ma pensée et dans mon cœur ne se perd ni ne s'altère; c'est ce qui survit au contraire à toutes les modifications possibles; c'est le point qui fait qu'on est soi et pas un autre, le point par lequel on se touche et on se juge une fois pour toutes.

Merci du petit croquis pour ma chapelle. Il me fait très-bien comprendre son exécution plus finie; mais je ne voudrais ni ogive, ni rosace; je voudrais un dessin dans lequel on fît entrer, si ce n'est des figures

humaines, du moins de ces animaux ayant droit de cité dans les arabesques qui sont comme les *Mille et une Nuits* de la peinture.

Paris, 21 mai 1837.

Très-chère amie, quand vous ne pouvez me parler, comme on se parle dans l'intimité, ces paroles vraies qui sont toute l'âme, pourvu que j'aie de vos nouvelles, je vous tiens quitte du reste. Les formes oiseuses et seulement aimables de l'amitié ne conviennent plus à la fatigue de ceux qui ont beaucoup et longtemps souffert. Vous et moi avons bien droit, et plus que jamais, de faire main basse sur les préliminaires.

Il y a eu mercredi quinze jours, j'ai appris que le malheur de ma pauvre sœur était consommé et vous pouvez juger de mes angoisses ! La prévision était si facile dans ces douloureuses circonstances, que l'événement funeste paraissait n'y pouvoir plus ajouter. Et pourtant j'ai été saisie, bouleversée, comme si j'avais pu espérer. La triste situation de ma sœur se déroule aujourd'hui devant moi plus sombre encore et plus difficile. Tous ses devoirs lui font une loi de son retour immédiat en Russie. Ainsi la moindre de mes peines est encore une séparation indéfinie. Il faut que ma sœur suive le mouvement qui lui sera imprimé par les jeunes vies ascendantes dont elle dépend, et que moi je reste immobile comme ceux qui ne doivent plus songer qu'à mourir, en soignant une existence de beaucoup plus avancée que la mienne, et dont la première nécessité, aujourd'hui, est le repos. La santé de mon mari est bonne malgré son grand

âge ; elle vient cependant de me donner de l'inquiétude, au milieu de mon anxiété la plus vive pour Munich. Sans l'impossibilité évidente de le laisser longtemps seul, j'aurais été rejoindre ma sœur ; au lieu de cela je n'y puis penser et j'hésite encore à décider le voyage de Vichy.

Chère amie, vous revoir à l'aise eût été pour moi une immense consolation, c'est du fond de l'âme que je puis vous le dire. Nous nous serions réciproquement douces et bonnes. Dieu me fait la grâce d'être plus heureuse que je ne l'ai jamais été, de sentir que, me donnât-il sa puissance, aucun bien de ce monde n'ajouterait au bien-être que j'éprouve. En reconnaissant une telle grâce, il m'en coûte d'en jouir trop seule, et, malgré soi, on choisit toujours un peu ceux à qui on voudrait donner. Moi, vous donner, chère amie ! vous, à qui je ne pense que pénétrée de vénération, pénétrée de la douceur infinie de s'abaisser profondément devant ce qu'on chérit et ce qu'on respecte ! Ce n'est pas de vos mérites que la sagesse de Dieu peut jamais me faire l'instrument ; mais ce qu'il y a de plus infini peut parler de sa miséricorde, et dans un cœur heureux il y a toujours contagion. Chère amie, ne les sentez-vous pas plus près de nous, ceux que nous avons perdus ; plus près qu'au milieu d'une ténébreuse et toujours menaçante réalité ? Ne sommes-nous pas plus près de l'avenir, de cet avenir que nous touchons, que de ce passé qui fuit et nous échappe ? Cette âme qui aime ne sent-elle pas l'âme qui lui répond ? Voyons-nous Dieu ? Et cependant qui jamais nous a aimés et nous a parlé comme lui ?

Adieu, ma bonne, ma chère et bien chère amie. Que Dieu rende à votre bonheur cette force qu'il n'a donnée jusqu'ici qu'à votre vertu.

Paris, 10 novembre 1839.

Chère amie, je veux me faire bien venir de vous en vous transcrivant un passage d'une lettre du 6 novembre que je viens de recevoir d'Alfred de Falloux que vous connaissez bien et qui à présent est à Rome près de son frère : « Je vous ai gardé M. le duc de Bordeaux pour la fin et ce chapitre mériterait les quatre pages à lui tout seul. Il s'est échappé à travers une maille du réseau diplomatique qui prétendait l'enfermer, et il a fondu sur Rome tout à fait à l'improviste. Plus d'une ambassade a jeté de grands cris et a élevé de nombreuses difficultés de détails. Cependant le fait du séjour est sauvé et il vient de louer pour six mois le palais Conti, place de la Minerve. Le voilà donc enfin sur un théâtre où il est vu et d'où il peut voir; où son expérience va s'aguerrir et ses facultés recevoir le développement de l'exercice et de l'échange. On lui a fait prendre tout de suite l'attitude de simple particulier. Il a déjà passé une soirée chez la comtesse Rzewuska [1] et cette première épreuve a été pour lui un véritable et sérieux succès. »

Vous avez donné des regrets à notre bon archevêque qui sera pleuré par la France comme par son diocèse [2]. Rien dans sa mort n'a manqué. Tout pour

[1] La comtesse Rosalie Rzewuska, née Lubomirska. Elle a laissé des Mémoires intéressants sur la révolution de France et de Pologne qui seront bientôt publiés.

[2] M. de Quelen.

lui est devenu matière de sacrifice dans un des plus saints et des plus volontaires holocaustes. Après nous avoir fortifiés par de tels exemples, Dieu veuille paraître encore tout entier dans le choix de son successeur! Ce n'est pas à la France seulement que ce choix importe; de proche en proche, c'est sur le monde entier qu'il réagit. Ah! que de tristesses je viens de subir, chère bonne amie! Mais avec ce qu'est devenue ma seconde et heureuse nature, il me suffit de savoir que Dieu aime ce vide, en attendant qu'il le remplisse, pour le regarder comme un trésor. Je jouis de ne passer qu'après beaucoup d'autres dans les cœurs que j'aime et de pouvoir disparaître sans faire verser une seule larme amère. Causer de la douleur, même après moi, me ferait trembler! Dans cette disposition un grand zèle s'attache naturellement aux petites choses; la fatigue est absorbée par la sollicitude, et cet éparpillement, qui serait si pénible, cesse de l'être, dominé par une même pensée : l'unité de cette vie morcelée ici-bas et se reconstituant en Dieu. Je conviens que la volonté, si elle était libre, ne se condamnerait peut-être pas à exploiter un pareil fouillis; mais, dans la maison de notre Sauveur, les pis-aller mêmes sont pleins de charme.

Ce que les journaux vous ont dit des malheurs de la foi consommés en Russie n'a, je crois, rien de controuvé. Quel malheur, dites-vous, qu'un tel clergé! Mais, sous les conditions qui jusqu'ici lui avaient permis de vivre ou plutôt de végéter spirituellement, comment aurait-il été autre? De telles prévarications sont préparées de loin et s'expliquent souvent par les causes auxquelles de bons esprits d'ailleurs assigne-

raient des effets précisément contraires. Chère amie, vous avez deux amours que vous voudriez bien faire marcher de conserve, tâche ardue sinon impossible ; moi, toujours davantage, à mesure que ma vie décline, je sens mieux n'en avoir qu'un. Je ne demande plus aux hommes et aux choses de ce monde de faire du bien à ce que j'aime ; je leur demanderais de ne pas lui faire de mal, ou plutôt je désirerais de toute la force de mon âme et de mon intelligence qu'ils n'en aient pas le pouvoir. La vérité n'aime guère les appuis humains, ils sont trop caducs, et, dans les conditions les plus favorables, c'est toujours un glaive à deux tranchants.

Comme j'aurais été contente de vous faire faire la connaissance de cette excellente amie qui est venue me trouver [1]! Je ne sais personne à qui je doive davantage, qui me soit plus chère, et ce serait un bonheur immense si les esprits étaient à l'unisson comme les cœurs.

Adieu, ma bonne et chère amie, je vous embrasse et vous aime bien.

Paris, 27 septembre 1840.

Chère amie, on ne sait vraiment que penser de ce temps-ci. Tous les raisonnements sont pour la guerre, toutes les impressions sont contre; tout le monde voudrait la paix et personne n'ose la vouloir.

Ma bonne sœur est à Moscou avec ses deux plus jeunes fils qui lui donnent grande consolation. L'aîné nous inquiète pour le moment : il est d'une expédition

[1] La comtesse de Nesselrode.

en Géorgie, expédition où il n'a que le titre de diplomate. Mais à peine engagé dans le Caucase, il y a fait une maladie dont la convalescence même ne suffit pas encore à nous rassurer ; ce climat est perfide et nous tremblons. C'est cet aîné dont je vous ai parlé souvent, qui a un très-beau talent pour la peinture et un cœur qui lui gagne tous ceux qui le voient de près. Il a toujours été mon favori, un peu parce que je l'ai aimé avant les autres et aussi par sa nature toute sympathique. Les autres sont très-bien aussi ; ils ont tous le cœur bien placé, c'est loin de suffire, mais c'est très-bon pour commencer. Tout cela, chère bonne amie, me fait vivre sur bien des points à la fois, c'est de l'ubiquité ; ce qui ne m'empêche pas d'être immobile beaucoup plus que je ne l'aurais désiré. Mais, à mon retour de Vichy, dans les premiers jours de juillet, j'ai trouvé mon mari si peu disposé à bouger, si effrayé même de toute proposition de ce genre, que j'ai pris, quoiqu'avec un peu de peine, mon grand parti de rester, et me voilà à poste fixe dans la rue Saint-Dominique qui, en fait d'habitants, ne garde guère que ses portiers. Je ne m'en trouve pas trop mal.

La punition de mon silence envers vous est de ne pas savoir seulement où vous prendre et d'écrire au hasard. Mais voilà comme nous sommes ; nous provoquons souvent ce qui nous peine et puis il semble que toujours nous soyons trop punis. J'ai revu ici il y a peu de jours Constance de Maistre. Je ne l'avais pas vue depuis son mariage avec le duc de Laval d'aujourd'hui. Elle s'est chargée des enfants de son frère, entre autres d'Eugène, petit garçon qui a de fort beaux

yeux et que j'ai embrassé bien tendrement en souvenir de son excellent grand-père.

Adieu, ma bonne excellente et bien chère amie.

Paris, 16 avril 1841.

Chère amie, c'est bien avec vérité que je puis me montrer accablée de votre malheur [1]. Je n'avais pas eu la plus simple idée de l'inquiétude qui l'a précédé; c'est le journal qui m'a appris le coup affreux qui vous frappe et je ne puis vous rendre mon saisissement en pensant à vous. Hélas! un malheur analogue si récent encore nous a bien mis sur la voie de ce que vous pourriez souffrir! Dieu ayant prévu que vous ne souffririez jamais de vos fautes, vous a douée d'une sensibilité exquise qui devait faire de vos épreuves une grande part de vos mérites. Aujourd'hui, ma bien-aimée Fanny, tout ce que je crains c'est que cette force si souvent sanctifiée ne tourne contre vous, contre nous, et que les déchirements de la nature n'achèvent d'altérer une santé souvent ébranlée. Je vous en prie, quand vous le pourrez, un mot sur elle; mes sollicitudes sont là, parce que là aussi sont mes complètes ignorances. Pourvu que votre vertu soutenue de votre foi ait paré à la première impulsion d'une douleur aveugle, je serai rassurée. Dieu, sa force et toutes ses miséricordes ne vous manqueront pas. Dès cette terre, il vous fera comprendre comment des douleurs telles même que les vôtres, peuvent être embaumées de sa grâce. Ma chère, ma

[1] Mlle de Virieu venait de perdre une nièce qu'elle avait élevée comme sa fille.

bien chère amie, depuis hier que j'ai su cette cruelle nouvelle, je ne vous ai pas quittée un instant, et je me sens si près de vous que je suis bien sûre de ne vivre avec vous que d'une seule pensée, si ce n'est d'un même sentiment. Je vous en conjure, prévenez ces ravages par la considération du peu d'intervalle qui nous sépare de ceux que nous avons perdus ! Prenons courage pour supporter dignement ce qui nous reste à subir de la vie ; pensons que le plus fort est fait, que nous sommes sur cet heureux revers de la montagne où les ombres sont en arrière et la lumière en avant.

Ecrivez-moi ou faites-moi écrire, mais par pitié ne me laissez pas sans nouvelles.

Vichy, 11 juin 1841.

Chère excellente amie, votre lettre ne m'a fait aucune peine qui ne fût en germe dans le profond ébranlement que m'a causé votre malheur. Telles sont les voies impénétrables de Dieu. Je me demande quelquefois ce que sont à ses yeux même les consolations pieuses, quand c'est à vous qu'il les refuse et à moi qu'il les donne. Il faut que la foi pure et simple, la volonté droite, l'irréprochabilité, l'abnégation du soi, le dévouement aux autres, comptent pour d'immenses grâces, si grandes, qu'afin qu'elles ne dérangent pas tout équilibre, le bonheur de cette terre se retire et que Dieu lui-même se rende moins sensible. Mon amie, j'ai pour vous une telle vénération, une tendresse si vive et à la fois si respectueuse, vous me représentez tellement l'âme la plus haute et la plus limpide, que je ne sais où chercher les causes de vos

apparentes lacunes ou imperfections. Si, avec la foi, toute de vertu et de sacrifice, vous aviez celle qui transporte l'impression de la réalité dans les choses invisibles, ne seriez-vous pas trop bien partagée? Ah! chère amie, pourquoi n'oserais-je pas vous le dire, quand je le puis avec tant de vérité? vous me faites envie. Vous, qui avez tant aimé sur la terre et qui avez été parfaitement aimée, pour souffrir beaucoup, il vous fallait survivre! Que nous faut-il faire, chère amie, si ce n'est de nous jeter les yeux fermés dans le sein de Dieu, de consentir sincèrement à tous ses décrets, de tâcher de nous les rendre intelligibles par cette compréhension qui me semble être la chose du monde la mieux faite pour accompagner ce qu'on appelle les obscurités de la foi? Les desseins de Dieu sur le salut de sa pauvre créature me paraissent le seul but qui explique ce monde. Si nous voulons y correspondre, pas une minute n'est perdue; tout le hâte, jusqu'à nos tentations et nos fautes. Chère amie, que ne puis-je vous donner quelque chose du sentiment que j'ai du néant de cette pauvre vie et de tout ce qu'elle contient! Néant, du moment qu'on la prend pour terme, et déjà l'immortalité, quand on la prend comme moyen. J'ai hésité longtemps à vous parler; on est si maladroit à distance! Une pensée innocente ou bonne, mal exprimée et partant mal comprise, peut quelquefois faire tant de mal! Voilà ce que je ne craindrais jamais si nous vivions près l'une de l'autre; timide en vous écrivant, c'est une souveraine confiance que je mettrais dans tous mes épanchements parlés.

Adieu, ma bonne, ma bien chère amie.

Marly-le-Roy, 3 octobre 1845.

Ma bien chère amie, comment avez-vous pu croire que j'avais su en son temps le nouveau coup qui vient de frapper votre famille? C'est vous qui me l'avez appris. Les journaux se partagent les noms aussi bien que les idées et les systèmes. Comme je lis précisément celui de tous qui m'est le plus opposé, je n'y trouve jamais, outre cette marche de l'ennemi que je crois utile de suivre, les notions qui m'intéressent en ce qui touche les personnes. Les *Débats* ne m'avaient donc rien dit.

Au nombre, à la nature, à l'incessant renouvellement de vos épreuves, je sens l'estime que Dieu fait de vous. Quoi qu'on dise, je penche à croire qu'il use d'une sévérité toute particulière pour les siens, mais que seulement elle répond à une plus grande miséricorde. Aux devoirs difficiles que Dieu vous impose, comment ne pas conclure qu'il a mis en vous une énergie pleine de lumière? Chère amie, j'ose vous le dire, parce que c'est ma conscience qui parle : Vous êtes par un seul bout inégale à votre tâche ; je veux parler ici de cette confiance en vous-même qui vous manque, de cette confiance si absolument nécessaire quand de l'état de passivité on veut passer à celui de l'action. L'orgueil n'est orgueil que parce qu'il s'appuie sur lui-même ; mais, quand c'est sur Dieu qu'on fonde une ferme espérance d'accomplir une mission que positivement il vous donne, douter de soi, c'est presque douter de lui.

Chère amie, je vous en supplie, de vos nouvelles ;

entrez dans les détails; n'omettez rien. Je vous ai laissé quelque temps de repos, mais voilà le pauvre fleuve rentré dans son lit, poursuivant son cours, et, après avoir énuméré les dévastations et les malheurs causés par la tourmente, laissez-moi suivre avec vous les sages mesures qui peuvent les réparer, autant hélas ! que peuvent se réparer les conséquences d'un irréparable malheur. Je ne puis vous dire combien souvent j'y pense et avec quel tendre intérêt !

La date de ma lettre vous dira que, sans m'éloigner de Paris, je n'y suis pourtant pas en dehors de toutes mes habitudes. Nous avons cédé pour venir ici à l'insistance de l'excellente comtesse de Gontaut, sœur du cardinal de Rohan et lui ressemblant beaucoup. C'était bien le cas de faire une exception, à tout le reste s'ajoutant le bonheur de se trouver sous le même toit que le P. de Ravignan, son saint hôte qui y est à demeure. Vivre dans son atmosphère est une de ces grâces qu'on se reprocherait de négliger, et il faut convenir qu'elle renferme tout, l'essentiel et le superflu ; jamais plus d'agrément, de facilité d'humeur ne s'est joint à plus de vertu.

Adieu, chère excellente amie. C'est de toute mon âme que je vous embrasse, en demandant pour vous force et consolation.

Paris, vendredi, 1847.

Chère amie, perdre en deux années deux frères dans la primeur de l'âge, voilà des coups bien sensibles et qui sortent de la proportion commune, quand ils frappent un cœur comme celui de M. de Saint-Ferréol et cette amitié fraternelle qu'il sait si bien

paterniser [1]. Nous vivons dans un temps où l'on ne sait si ce sont les malheurs publics qui doivent nous fortifier contre les malheurs particuliers, ou bien si c'est à ceux-là à nous préparer aux calamités sur la grande échelle. Jamais la prévision n'a été plus trompée; jamais l'inouï ne s'est produit avec plus d'audace, et jamais la déception sur tous les points n'a été plus entière. La misère humaine est mise comme en enluminure.

J'ignorais que vos neveux fussent à Fribourg, et, néanmoins, pendant cette lutte si courte et si inégale, bien des fois, chère amie, ma pensée s'est reportée sur vous [2]. Tout afflige, mais rien n'étonne dans la manière dont procède la Providence. Je disais à quelqu'un que j'estimais fort : Vous me représentez précisément ce qu'il faut de mérite pour être puni. Je crois, en effet, qu'il en faut beaucoup pour s'attirer l'épreuve, tandis que le châtiment proprement dit est l'abandon. Les pauvres Jésuites n'ont assurément pas cela à craindre. Du reste, vienne le choléra ou quelque autre occasion de dévouement, et la flagrante injustice dont ils sont l'objet aura bientôt disparu ; car on trouverait difficilement ailleurs un tel esprit de foi et d'abnégation. Leurs vues politiques ne sont peut-être pas parfaitement les miennes, mais plus la persécution et la haine les atteignent, plus je me serre contre eux. Ce qui me plaît, dans les

[1] Le marquis de Saint-Ferréol, possesseur aujourd'hui du château et des eaux d'Uriage, dans le Dauphiné.

[2] La guerre du *Sunderbund* venait de se terminer par la défaite des catholiques à Lucerne et la fermeture du collége des Jésuites à Fribourg.

vicissitudes de ce monde, c'est l'occasion pour ceux qui veulent faire le bien de déployer et d'appliquer leur conscience et leurs bons sentiments. Moins il y a de repos, plus il y a lieu à l'activité morale, à l'exercice de la volonté, à la puissance du sacrifice. Que serions-nous, grand Dieu, si nous marchions toujours de plain pied? Il y a telle circonstance qui, nous incitant à l'effort sur nous-même, décide de notre vie. La sage, prudente et dévouée conduite de votre neveu est une de ces circonstances-là; elle lui aura appris ce qu'il devait attendre, exiger de lui-même et ce qu'il pouvait accomplir. Vous devez en être très-heureuse, chère amie, et jamais bonheur ne fut mieux mérité.

Mon mari continue à aller très-bien ; j'ai retrouvé encore ma sœur ici, mais au milieu de tribulations qui assombrissent les moments qui nous restent.

Adieu, chère amie. Rien de triste comme un adieu là où le revoir n'a pas une chance.

Vichy, 18 août 1847.

Ma bien chère amie, au départ de votre neveu, je voulais vous écrire, d'abord par lui et puis après lui, pour vous dire que c'est toujours avec un plaisir attendri que je revois ce véritable ouvrage de vos mains. Combien je suis heureuse de retrouver en lui cette tendresse que n'ont pas toujours ceux-là même qui ont le plus besoin d'être aimés !

Au moment où ce cher neveu vous rapportait de mes nouvelles, toutes les préoccupations pénibles, tous les chagrins et toutes les menaces qui se peuvent figurer tombaient sur moi. En fait d'affaires, de

vrais désastres. Les tristesses sont, depuis bien des années, mon lot sur la terre, mais le soleil d'en-haut, grâce à Dieu, ne se couche pas dans le désert. J'ai comme une vraie passion de la volonté de Dieu; imaginez-vous qu'à la lettre j'éprouve du soulagement quand je me sens punie. Cela vient d'une telle peur, d'une telle terreur de l'abandon de Dieu que peu m'importe comment il parle, pourvu que je l'entende; mais la pauvre nature n'en porte pas moins le poids des épreuves et surtout celui de ses fautes à la fin d'une longue vie. Ma bien chère amie, à ces paroles qui tombent de ma plume, ne sentez-vous pas combien il faut que je vous aime pour que mon premier mouvement, vers vous si loin, soit pourtant l'intime vérité?

Après le vrai bien que Vichy a fait à mon mari et à moi, nous obéissons au désir de le consolider en allant nous établir à Tours pour deux ou trois mois. On y trouve, me dit-on, aisément à se loger, mais de vous à moi ce que je cherche c'est, après les ressources nécessaires à mon mari, de la solitude; j'en ai soif. Ce pauvre M. de*** à qui vous conservez un si bienveillant souvenir est très-près de nous, à Néris, d'où il devait venir nous faire une petite visite, dérangée par un obstacle imprévu. C'est une santé déplorable et qui me donne de l'inquiétude, comme aussi celle de sa femme, bien digne de lui. Une activité intérieure, qui du cœur passe dans l'intelligence, détruit en eux tout équilibre avec leur frêle et délicate organisation. Il résulte de cette prédominance de l'âme que ses conseils passent toujours avant les considérations de santé; je l'approuve et je m'en plains.

Tours, 4 octobre 1847.

Ma bien chère amie, à peine établis ici d'une manière complétement satisfaisante pour mon mari et qui me faisait espérer pour moi-même tout ce que j'y venais chercher, un effroyable saisissement est venu remettre en question tout ce bien-être. De la troisième marche d'un escalier que nous montions ensemble, un faux mouvement fit perdre l'équilibre à mon mari. Il tomba renversé en arrière, et, tout le poids du corps portant sur le bras qu'instinctivement il avait avancé pour préserver la tête, il en est résulté une fracture au petit os du poignet, fracture sans déplacement, sans douleur, qui n'a été suivie d'aucune perturbation, pas même dans ses habitudes. Vous pouvez vous figurer ce qu'a été ma première terreur et les angoisses bien fondées des premiers jours. Dieu dans sa miséricorde m'a épargnée! Jeudi on délivre complétement le bras de son appareil. Puis-je vous rendre tout ce qui a traversé mon esprit et mon âme depuis ce terrible jour, tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai appréhendé à la fois, toutes les douleurs et tous les frémissements de mon pauvre cœur! Dans ce que j'ai éprouvé, il y aurait de quoi convertir mille âmes. Aussi j'espère bien qu'il y en aura une, au moins, qui ne disputera plus rien à Dieu. Vous savez tout ce que j'ai à obtenir comme dispositions religieuses dans mon mari; la seule vue du malheur irrévocable auquel j'échappais suffisait pour me bouleverser; la menace ne me révélait que la pensée habituelle de ma vie, mais sous une forme

saisissante qui la confondait presque avec la réalité. J'ai eu beaucoup de peine à me remettre de cette cruelle épreuve. Voilà donc, ma bien chère amie, l'historique du repos que je venais chercher ici, bien fait pour démontrer combien nos pensées sont vaines quant aux moyens que nous nous proposons : Dieu, après avoir sanctionné notre but, se réserve presque toujours le choix des voies qui doivent nous y conduire.

Vous reconnaîtrez, j'espère, ici que si vous avez confiance dans mon amitié, ce qui est tout simplement faire preuve à la fois de bonté et de bon sens, l'abandon avec lequel je vous parle, vous le rend avec usure. Tours répond merveilleusement à nos exigences en offrant le mouvement dont mon mari a besoin, le libre choix entre le monde dont les châteaux abondent, et le calme d'une ville presque déserte, à portée des nouvelles, comme si on était à Paris, et des visites si bonnes qu'elles n'en sont plus.

Est-ce à Grenoble que votre neveu Virieu (je vous demande de me donner leurs noms de baptême à tous) vient faire auprès de vous cet établissement qui me fait si bien penser de lui? Ah! comme vous avez raison de vous féliciter surtout qu'on en ait fait un honnête homme. S'il tient, du côté de l'esprit, quelque chose de son père, il aura bientôt acquis ce qui s'acquiert en tout temps. On distribue, on décore tant qu'on veut la maison que l'on bâtit; ce qui importe c'est que ses fondations soient solides. Ne soyez pas inquiète de son avenir; présente ou absente vous lui aurez ménagé toutes les grâces. La prévision du mal possible dans l'avenir est vraiment en disproportion avec les forces humaines; voilà pourquoi Notre-

Seigneur nous impose de vivre au jour le jour. Prévoir ce qui sera, quand ce n'est pas pour espérer, c'est doubler la colonne d'air qui pèse sur notre tête et en rester nécessairement écrasé.

Adieu, ma bonne et chère amie, je vous presse sur mon cœur.

Paris, 20 avril 1848.

Ma bien chère amie, au lieu de ne me faire que l'interprète de vos excellentes réflexions sur le P. Lacordaire, j'ai pris le chemin le plus court et le moyen le plus efficace, en lui envoyant votre lettre au moment où je venais de la recevoir. Si vous le connaissiez comme je le connais, vous verriez que je ne pouvais mieux faire que de substituer à ma voix un peu usée et trop familière à son oreille un avis franc, indépendant, pris de haut, et venant d'un milieu nouveau. A la manière dont je l'ai vu reconnaître la bienveillance et la justesse de votre accent, je n'ai pu douter d'un premier bon effet. Je suis certaine aussi qu'une raison ferme et nette dans son expression est toujours sûre d'agir sur lui.

Que vous dirai-je de l'effet sur moi de la nouvelle carrière où je vois lancé le P. Lacordaire? Vous pourrez juger de l'impression que m'a faite l'idée de son journal, sa présence deux ou trois fois dans les clubs, sa candidature à l'assemblée nationale, quand je vous dirai que, dans mon premier mouvement, je n'aurais pas même souhaité un prêtre parmi les électeurs. Voilà pour le sentiment. Pour mon intelligence, elle est plus réconciliée avec ces voies jusqu'ici insolites. J'entrevois que si saint Jérôme eût

vécu de nos jours, au lieu de sa Thébaïde il se serait peut-être fait journaliste, et, quoi qu'il en soit, me récusant à cause même de la vivacité de mes répugnances, je baisse pavillon devant l'autorité suprême du diocèse qui non-seulement l'approuve, mais le pousse dans cette voie. Si vous lisez l'*Ere nouvelle*, vous aurez vu dans l'article du 22 que le P. Lacordaire ne considère l'immersion du clergé dans les affaires politiques du pays que comme tout à fait temporaire, et propre seulement à constater une sorte de retour populaire vers le clergé et l'alliance des préceptes de la foi avec les principes d'une liberté raisonnable. A présent, arrivera-t-il dans cette assemblée, lui et tant d'autres qui ranimeraient en nous la confiance? Je ne crois pas au succès du P. Lacordaire à Paris; je ne sais rien de Grenoble, mais on assure qu'il a beaucoup de chances dans le Var. Je ne sais rien non plus pour Alfred de Falloux, dont on doute peu, ni pour Montalembert, qui dans le Doubs a beaucoup de chances : toutes choses qu'on se demande oiseusement encore aujourd'hui, comme si on n'était pas certain de le savoir après-demain. L'honneur, l'éclat d'une grande assemblée tient aux hommes qui s'élèvent beaucoup au-dessus du niveau général ; l'important néanmoins est que ce niveau ne soit pas trop abaissé, que sa direction ne soit pas trop mauvaise, et vraiment il me semble que c'est ce qu'il est permis d'espérer. Je le conclus des efforts mêmes qu'on a faits pour pervertir et surtout forcer l'opinion publique [1]. Il y a des temps où le bon Dieu

[1] Le jour du scrutin pour les élections générales à l'*Assemblée constituante* avait été fixé au dimanche de Pâques, et l'on

veut que personne n'y voie clair : c'est l'égalité de la cécité. Je ne crois nullement aux prodiges immédiats, mais je ne désespère pas qu'à long cours nos épreuves présentes ne profitent à l'humanité, qu'il ne sorte de là des droits acquis, que bien des idées de justice éternelle ne prennent droit de cité dans les intelligences, qu'il n'y ait enfin quelque chose de comblé dans les abîmes et d'abaissé dans les montagnes. Ce peuple-ci s'est montré dans tant de difficiles circonstances si accessible à la raison, que je crois à son bon jugement, par conséquent à son progrès véritable et au retour de l'ordre, si ce n'est d'une immuable stabilité. Tout ce que j'ai de confiance repose sur cette raison publique, qui n'a point de nom propre, et que nous avons vue concentrer à elle seule la résolution et l'énergie.

Ma préoccupation de votre France a été, chère amie, des plus sincères ; néanmoins, elle ne m'a pas seule absorbée. L'Italie a eu et a encore sa grande part, l'Italie qui est un peu le temple en regard du foyer domestique. Puis, mon propre pays est entré aussi en partage, et enfin de graves inquiétudes personnelles. Les projets n'ont pas beau jeu par le temps qui court ; aussi n'en formons-nous aucun autre que celui de rester bien immobiles. La peur de quitter les lieux que j'habite m'y a rattachée encore considérablement, et j'ai vraie joie de cet été à Paris que je redoutais autrefois. Quel secret ne possède pas Dieu,

avait généralement attribué ce choix au désir d'écarter du scrutin les hommes les plus préoccupés de leurs devoirs religieux.

de nous faire découvrir l'attrait que nous n'apercevions plus au fond des choses !

Paris, 11 juillet 1848.

Je n'ai rien perdu, chère amie, de la tempête homicide ; j'ai assisté à ces sanglantes scènes avec le cœur ému, comme vous pouvez le croire, par les plus douloureux sentiments qui puissent le partager. En France, le mal comme le bien est toujours en saillie ; mais le mal, dans ces derniers jours, avait pris de si gigantesques proportions, que pour dépasser en hauteur l'espace qu'il se creusait dans l'abîme, il ne fallait rien moins que la surnaturelle beauté de la mort de notre archevêque. Nous sommes néanmoins en vraie trêve; reste à savoir combien elle durera ! Le bon esprit serait d'en jouir sans prévision ; car prévoir n'est bon que s'il est utile; mais vivre en aveugle, voilà le difficile, un peu d'avenir entrant toujours dans l'impression du vrai repos. Nous joignons la pratique à la théorie en ne fuyant pas ce pauvre sol si ébranlé. Ma sœur et son plus jeune fils étaient encore ici ; c'est vraiment pour eux et surtout pour lui qu'a été mon inquiétude. Dieu nous a tous épargnés. Maintenant, un terrible voyage les attend. Ma sœur se rend dans le midi de la Russie par les contrées que le Danube traverse et qui viennent d'être si troublées; elle me promet bien de ne rien hasarder, mais aujourd'hui on ne choisit guère qu'entre des dangers, et humainement nulle promesse ne rassure. Le P. Lacordaire est bien près de vous, chère amie; il est allé, profitant d'un moment de loisir, respirer l'air de ses Alpes. Je ne lui ai jamais vu l'idée

de se donner complétement à son journal; il s'est toujours borné à vouloir le fonder et le mettre simplement à flot. Comme vous le dites très-bien, le P. Lacordaire n'est nullement homme d'État : il n'a d'autre politique que celledu christianisme ; rien n'en pourra faire un homme de parti, et la ligne suivie par lui jusqu'à présent n'est absolument que celle de sa conscience. Les motifs qui lui ont fait quitter l'assemblée se réduisent à la certitude acquise (et qu'il aurait pu deviner, je le confesse) qu'il n'y pouvait faire de bien et que l'énorme temps qu'il y donnait pouvait être plus utilement employé ailleurs. Quant à des engagements pris avec qui que ce puisse être, je puis, comme M. Royer-Collard, affirmer ce que j'ignore. C'est là un de ces mille bruits explicatifs qui compliquent par des raisonnements à perte de vue la raison vraie, la plus simple du monde.

Adieu, chère amie, je vous remercie de votre bonne sollicitude.

9 janvier 1849.

Chère amie, je vous avais quittée le cœur gros et je puis dire que, pendant tout l'intervalle écoulé jusqu'à votre lettre, j'ai toujours attendu, attendu d'une attente anxieuse. Si vous avez été mécontente de vous-même, je vous en offre encore beaucoup mieux que la contre-partie. Je me suis fort reproché d'avoir inconsidérément blessé un point sensible quand aucune affection positive n'était pour moi en jeu. Nous perdions des moments précieux ; rien de bon ne pouvait en résulter, car nous avions le temps de divaguer, mais nullement celui de nous persuader, ni d'agir

utilement sur nos jugements respectifs. C'était donc mille fois le cas de se taire, ou bien après avoir parlé, de s'interrompre bien vite pour s'embrasser plus cordialement, plus tendrement que jamais, reconnaissant, comme gloire rendue à Dieu et justice à nous-même, qu'au-dessus du terrain livré à la dispute des hommes nous en avons un libre, solide, immuable, où nos sentiments à l'aise et directement éclairés d'en haut pouvaient se promettre d'être à l'unisson. N'est-ce pas assez, chère amie, n'est-ce pas même tout pour de pauvres êtres qui ont la mesure de l'infirmité des choses d'ici-bas, et qui, chaque jour s'approchant du terme, lui demandent d'absorber toutes leurs pensées?

Chère amie, vous vivez loin du monde; j'y suis plongée aux trois quarts, mais je n'y vis pas moins solitaire que vous. Mes pensées y sont aussi entières et pas plus usées par le frottement que les vôtres : elles dorment habituellement au fond de moi-même, et, quand elles se réveillent et m'échappent, cette soudaineté même les produit dans un état peu fait pour la lumière. Nous nous rencontrerions sur les grands résultats, mais nous ne nous arrêterions pas au même moyen pour y conduire. Peut-être aussi ne sont-ce pas les mêmes formes extérieures qui nous plaisent ; car si le goût ou la répugnance ne sont pas de mise dans les choses sérieuses, on ne saurait disconvenir qu'une part est toujours faite à ce je ne sais quoi d'involontaire qui nous incline plutôt d'un côté que de l'autre.

J'avoue qu'un retour à la protection trop étroite de l'État envers l'Église, qui rendrait si improductifs les

malheurs passés, me paraîtrait fâcheux, comme une expérience manquée et qu'il faudrait recommencer plus tard. Ce serait un peu comme une vie d'homme qui, après avoir traversé de douloureuses vicissitudes, se retrouverait sous les mêmes conditions qu'à son point de départ. Les plus belles inféodations me paraissent n'appartenir qu'au jeune âge ; je n'en exclus que par exception même les inféodations religieuses, et ma confiance dans les hommes est tellement ébranlée, qu'ils ne disparaissent jamais assez à mon gré devant les institutions qui ont pour elles la double garantie de la publicité et de l'assentiment du nombre.

Chère amie, quelle peur ne me causerait pas cette longue habitude d'incorporer à soi l'Église, de la protéger ; protection trop souvent bien venue du clergé et invoquée par lui comme position aisée et commode ; protection qui, avec l'esprit actuel de suprême contradiction, ne se produira qu'au détriment de sa réelle et désirable influence ! Combien d'âmes faibles que le respect humain ferait reculer ou arrêterait dans la voie de la réconciliation et de la vérité ! Je ne serais pas moins contristée par les tendances infaillibles à l'esprit courtisanesque, par les rechutes de servilité, de vanité puérile, d'idolâtrique dépendance d'un visage froid ou d'un sourire. Voudriez-vous revoir la lutte pour arriver à la faveur d'un seul substituée à la noble ambition que nourrissent les grands intérêts d'un pays ? Et cela, quand il importerait tant d'élever le niveau des aspirations humaines !

Chère bonne amie, vous avez beaucoup vécu de

traditions de famille ; vous les continuez pour ce qui vous entoure. Vos sentiments ont nécessairement déteint sur vos idées : la foi vous a imprimé une grande largeur ; elle a tout redressé, tout épuré, mais en même temps tout maintenu. Pour moi, déracinée comme je suis, tous mes liens brisés, je me trouve forcément affranchie de tout ce qui n'est pas la loi de Dieu. Là seulement sont mes dogmes positifs, et en tout ce qui ne les blesse pas, le choix me paraît permis. Cette indulgence, qui est dans votre cœur et qui pour les personnes ne se dément jamais, commence chez moi dans l'intelligence.

En effleurant librement ce sujet, voue voyez que je ne dis pas comme vous : Je n'y reviendrai jamais. Mauvaise parole qui blesse l'affection et qui la tuerait si elle pouvait mourir. Prenons-nous bien comme nous sommes. Je vous assure, chère amie, que je n'y ai aucune peine. Si vous en aviez trop, dites-vous que j'ai un droit sur vous que vous ne pouvez méconnaître, c'est le besoin de votre amitié, le besoin de savoir que quoique indéfiniment séparées, je vis toujours dans votre pensée et dans votre cœur.

Paris, 4 mai 1849.

Chère bonne amie, jamais vous n'avez vu un homme plus content que le P. Lacordaire de s'être débarrassé à la fois de l'assemblée, de l'*Ere nouvelle*, du monde politique, hommes et choses. Ses idées, qui ne font que résumer ses sentiments, ne sont point en lui à l'état de système, et je ne sais pas un parti avec lequel il pût consentir à marcher toujours. Il est trop fidèle à la vérité, telle qu'elle lui apparaît, pour fléchir

devant des considérations purement humaines et je ne puis encore me rendre compte par quelle déception toute de surprise il a pu sortir de la sphère du certain et de l'immuable, pour tomber dans celle des affaires humaines, susceptibles, selon la face à laquelle on s'arrête, de jugements si divers.

Celui de nos amis communs dont j'ai le moins à vous dire, c'est Cazalès. Nous nous retrouvons au même point, mais c'est toujours après nous être perdus de vue. Ses plus intimes en disent autant ; lui-même s'en plaint et n'en peut mais. C'est une nature tout à part ; seulement on dirait qu'il a promesse d'une seconde vie à laquelle il ajourne l'action. Il faut que son pouls batte autrement qu'un autre. Ce que tout le monde voit de lui, c'est son apparence d'inertie, son impassibilité qui ne laisse pas d'être traversée par des traits fins et pénétrants ; mais il faut l'occasion favorable pour révéler tout ce qu'il y a en lui de profondeur, de fécondité de vues, de lumière divine et d'humble bon sens. Moi qui le sais, à l'épreuve je l'apprends encore. Mais je crains bien que tous ces trésors d'une intelligence si harmonieuse et si puissante ne laissent de trace que dans l'esprit de ceux qui l'ont approché. Il ne se soucie guère d'être réélu et pourtant se laissera faire. Nous touchons à ce moment d'appréhension et d'espérance ; toutes les vraisemblances sont pour l'élément de l'ordre ; mais les hommes expérimentés s'accordent à dire qu'avec le suffrage universel, perfide sans l'être, comme le serait la légèreté d'un enfant, rien n'est à calculer ni à prévoir avec quelque certitude. Le mal me paraît bien profond ; il gagne d'un pays à l'autre

et s'en augmente. Un remède possible ne peut être ici qu'un remède divin et jamais le monde n'a attendu davantage du christianisme seul sa régénération.

Adieu, chère et bien chère amie ; parlez bien de moi à votre nièce de Chabons et laissez-moi vous embrasser toutes deux.

Vichy, 26 juin 1849.

Chère amie, avez-vous lu l'écrit de M. de Melun qui lui a valu les suffrages les plus flatteurs par leur compétence[1] ? Si vous ne le connaissez que par l'*Univers*, il est impossible que vous n'en preniez une défavorable idée. M. de Melun a réclamé avec force contre ces deux articles dictés par cet esprit d'exclusion et de malveillante interprétation qui depuis longtemps m'a fait renoncer à la lecture de l'*Univers*. Je n'ai donc pas lu ces articles que M. de Falloux a blâmés vivement et que M. de Montalembert s'est abstenu de défendre. L'heure presse, je ne puis vous en dire davantage.

Vichy, 15 juillet 1849.

Chère amie, les si douces consolations ne sont guère de réalisation probable. Commencer par vous voir faire soixante-dix lieues, sous une chaleur accablante et pour deux jours, me livre un combat où ma joie personnelle n'ose vraiment pas être la plus forte ; c'est acheter trop cher, au prix de votre fatigue, un

[1] Études de M. le vicomte Armand de Melun sur l'Économie charitable et sur l'Assistance publique.

bonheur avalé, au lieu de celui qui se verserait goutte à goutte et qui me ferait tant de bien. Deux jours pour tant de choses que nous avons à nous dire ! Cela me représente le temps nécessaire pour ne pas se comprendre, parce qu'en effleurant tous les sujets, sur aucun on n'a le temps de développer sa pensée véritable. C'est cependant bien doux que de s'apercevoir! Voilà, chère amie, comment je tourne et retourne ma médaille, pressentant tristement qu'il me faudra m'arrêter à son revers.

Que vous ne fassiez pas soixante-dix lieues pour nous donner deux jours, je le conçois, mais à présent que tous vos neveux sont sur pied, que Mme de Chabons est libre, pourquoi, y retrouvant bien des membres de votre famille, répugnez-vous tant à donner quelques mois d'hiver à Paris ? En en prenant bien à l'aise, il me semble que vous échapperiez à la fatigue et que d'un autre côté vous en auriez le dédommagement. Rien ne remplace, je crois, pour nos opinions, leur contact avec toutes les autres. Leur nombre infini est à lui seul un enseignement.

Paris, 1850.

Pour le mariage dont vous me parlez, chère amie, l'âge serait ici l'objection unique. Mais tout ce que j'ai d'expérience me démontre que les arguments qu'on en tire sont des plus faibles. La nature du caractère, l'éducation, l'atmosphère où on a vécu ont bien un autre poids dans la balance que les années. Les volontés *à priori* de fixer une date au mariage d'un jeune homme sont de celles que j'ai vues les plus déjouées. On arrive aisément à détourner du mariage

l'esprit d'un homme de vingt-cinq ans, mais est-on certain de l'y ramener toujours à trente? La liberté devient plus chère à mesure qu'on en use; les habitudes s'engagent souvent; l'appréciation des vrais biens, plus facile à la générosité d'un jeune cœur, perd plus tard de sa rectitude. C'est la vanité et tout ce qui peut la satisfaire qui l'emporte, et quelquefois aussi, sans qu'il y ait véritable égarement, le cœur est dupe de l'imagination, et, s'il est délicat, par cela seul qu'il est moins libre, il ne se croit plus le droit de sacrifier à son propre bonheur. Les dangers sont partout; on n'en évite pas la menace à quelque face qu'on s'arrête; mais peut-être les moindres de tous se rencontrent-ils dans la place marquée aux différents sentiments inhérents à chaque phase de la vie humaine.

Paris, 9 janvier 1851.

Chère amie, dans votre accent il y a plus que de la bonté, il y a même plus que de l'affection; j'y découvre la compréhension de ce que je souffre. D'instinct, je crois que vous me connaissez mieux que la plupart de ceux qui croient me connaître, et alors vous avez mieux qu'eux la mesure de ma souffrance qui eût été intolérable sans le secours divin, aussi rapide que la foudre qui me frappait[1]. Une demi-minute, chère amie, et tout était fini, tous les moyens étaient impuissants, hors ceux qui confirmaient mon irrévocable malheur, cet effroi de toute ma vie! Comme dans tous ceux dont je porte le poids, nulle

[1] La mort subite du général Swetchine.

consolation n'est venue s'y joindre. Cependant, le comprendrez-vous, chère amie ? Je vivais de menace ; aujourd'hui je vis de confiance, d'espoir en la solidarité de tant de prières, de tant de mérites ajoutés à ceux qui me manquent, et aussi de ma foi, seule chose dont j'aie pour deux ! Vous pouvez croire ce qu'a été le premier saisissement, l'absorption violente qui l'a suivi, et depuis, l'indicible dépaysement de ma pensée inclinée par une si longue habitude vers un même point, par toutes les sortes de préoccupations possibles. Pour me retrouver un peu moi-même, j'essaie de la retraite au couvent des Augustines. Ses remèdes vont seuls aux maux profonds. Je me sens mieux pourtant : cette vie de pure foi, sévère en elle-même, commence à se laisser pénétrer par la rosée céleste. Ce que je repousse le plus de moi, c'est l'abattement. Si Dieu me rend des forces, je les mettrai au service d'une volonté plus résolue, plus dévouée que jamais. La douleur est au rang des choses saintes et leurs effets doivent s'assimiler.

Chère amie, aux détails dans lesquels j'entre, vous verrez que j'apprécie, dans tout ce qu'elle porte en elle-même d'intérêt véritable, l'attente où vous êtes de mes vraies nouvelles. Du reste, de votre part, des paroles venues du cœur ne m'apprennent rien. Je suis convaincue que notre mutuelle affection est inaltérable. Avec plus de ce ressort humain que tout tend à affaiblir, à user, nous ferions davantage pour nous rapprocher, pour multiplier nos rapports. Mais qu'au fond de nous-même, nous ne nous en aimons pas moins ! Ce n'est pas l'apologie de mes longs silences que je prétends glisser ici. Je devrais pouvoir faire

passer ce que je veux toujours avant ce que le moment me fait vouloir. Chère amie, ce que je puis vous dire à la fois de plus tendre et de plus vrai, c'est que si vous étiez là, je vous parlerais comme je pense et comme je sens. Je suis bien entourée, et vous bien solitaire ; peut-être cependant votre isolement n'est-il pas beaucoup plus grand que le mien. Il ne suffit pas que l'amitié soit déjà ancienne ; elle demande qu'on soit à peu près contemporains. Le rapprochement des années est aussi nécessaire que l'identité de lieu au complet rapprochement des esprits ; l'important est d'avoir bu à cette même coupe de l'expérience qui n'est guère que celle des tristesses humaines.

Adieu, ma bonne et chère amie, prions toujours ensemble.

Paris, 27 février 1851.

Chère amie, c'est tout un mois que j'ai passé chez les Augustines. Je m'y suis sentie délivrée de toute contrainte, soulagée d'autant ; pas un instant d'ennui ; je comptais les minutes écoulées dans la solitude qui m'apaisait et me rendait un peu de liberté d'esprit. Tout m'a convenu dans cette maison ; les religieuses ont été excellentes pour moi ; mais la vie si douce et en elle-même si attrayante que j'ai menée, au fond, ne me conviendrait pas. La passion de l'étude me reprendrait pour m'absorber ; je manquerais d'activité, de cet exercice de ma volonté qui est nécessaire à son perfectionnement. Si j'étais moins avancée en âge, je sens que la vie religieuse m'attirerait beaucoup, mais, hors du sacrifice absolu, la vie dans un couvent me frappe à la fois comme un peu vide, insi-

pide et molle, si on la renferme dans ses murs et sans raison de préférence, si l'on garde au dehors le centre de son activité. Les demi-partis ne vont pas à ma nature. Ce que je comprends, après le cloître pris dans toute son austérité, c'est la retraite au fond d'une terre qu'on ne quitterait plus, ce que vous faites, mais, j'espère, temporairement, vos devoirs n'ayant rien de commun avec une pauvre destinée comme la mienne, dépouillée de toute obligation immédiate.

Adieu, ma chère et si véritable amie, c'est de cœur et d'âme que je vous aime et vous embrasse.

Vichy, 10 juin 1851.

Que vous dirai-je de moi, ma bien chère amie, sinon que tout dans le voyage, l'arrivée, la vue de ces lieux empreints à chaque pas de retours douloureux, a été navrant. Peu à peu l'apaisement s'est fait : la solitude, ce vrai lieu des âmes souffrantes, s'est montrée bienfaisante comme de coutume. C'est incomparablement dans le silence et le recueillement que je souffre moins, mais sans prévoir encore ces douceurs de la tristesse qui me paraissent aujourd'hui les seules enviables. Qu'elle est belle la douleur franche, tranquille, vraiment une ! Quelle ignorance dans ceux qui l'éprouvent et qui croiraient que tous les chagrins sont ainsi faits ! Après le bonheur de ce monde auquel, somme toute, il n'est pas si difficile de renoncer, rien ne me paraît au-dessus de la douleur prise sous ses conditions les meilleures. Si le bonheur, d'ordinaire chèrement acheté, révèle la puissance de l'âme, la douleur en révèle bien toute la dignité.

Vous me demandez, très-chère amie, mes projets pour l'avenir. Je vous répondrai que je ne sais plus ce que c'est qu'un projet. De toutes parts, je vois des limites qui me resserrent forcément dans le provisoire. Je suis un peu sur le plan de la chose publique qui subsiste par les négations et les impossibilités qui l'entourent. Rien ne me convient dans ce que je fais ; mille choses y contredisent mon sens intime, me montrent inégale à ma tâche, épuisent par la fatigue un reste de vie, et, quand je me demande quel autre parti je pourrais prendre, sous quel signe ma volonté s'encouragerait à détruire d'un côté et à essayer d'édifier de l'autre, rien ne se présente à moi que sous des objections dont il faut bien reconnaître la force et quelquefois le droit. Dieu voit en moi, j'ose le croire, une volonté passionnée de lui obéir. Je l'interroge, je l'écoute, et c'est seulement par la réalité des obstacles qui m'arrêtent que jusqu'ici sa bonté m'a répondu.

Adieu, ma bien chère amie. Voilà une lettre très-courte et où j'en dis néanmoins plus que je n'en dis à personne.

Paris, 16 août 1851.

Chère amie, je vous envoie l'ouvrage de M. Nicolas, tiré de ma bibliothèque et que je suis heureuse de voir passer dans la vôtre[1]. Le monde en général est fort dévôt au succès, et l'objet dans bien des cas ne vaut pas mieux que l'hommage qui lui est rendu ; mais il y a ici une bien éclatante exception à faire.

[1] *Études sur le Christianisme,* par Auguste Nicolas.

Celui-là est marqué non plus seulement du sceau de la parole admiratrice, mais du retour intégral à la vérité pour beaucoup de lecteurs. Dieu attache des grâces toutes particulières à ce livre, et de manière à ce qu'acun autre de ce genre, dans notre temps, ne puisse supporter la comparaison. N'est-ce pas que vous m'avez dit ne l'avoir pas lu ?

Si j'ignore où vous êtes, chère amie, je suis forcément obligée de vous laisser dans une égale ignorance, parce que j'y suis moi-même en plein, quant à la direction que mon essor va prendre. Tout est incertain et dans l'ombre pour moi, à l'exception d'un instinct de retraite, de vraie solitude, qui détache sa lumière sombre de tout ce qui lui sert de fond. La seule pensée du calme et du silence me fait du bien. Je ne me permets au delà aucune sollicitude ; je sens que j'obéis aujourd'hui en me cachant, prête à suivre toute autre indication si elle m'est donnée.

Paris, 4 janvier 1852.

Chère amie, j'aurais aimé votre curé et je me serais mise à sa disposition ; mais il m'a trouvée en pleine retraite terminée par ma rentrée chez moi le vingt du mois dernier. C'est un temps d'absolu repos que je me suis donné, renouvelant mon Chantilly de l'année dernière dans les murs de Paris, mais sous une clôture qui me mettait à deux cents lieues. Je n'ai donc rien pu tenter pour ce bon curé et n'ai rien su même de ce qu'il a pu faire. Dans tous les cas, ne regrettez pas mon abstention involontaire ; j'y aurais mis de la bonne volonté, mais elle aurait été parfaitement inefficace. Je n'ai aucun aboutissant auprès des

personnes influentes. Quand les habiles mêmes font peu autour d'eux, je vous laisse à conclure ce qu'il y aurait à attendre de mon impéritie et incapacité profondes.

Un petit mot de M. de Saint-Ferréol m'a appris que vous êtes établie à Grenoble pour votre hiver, fort doucement entourée de tous les vôtres; trois jeunes ménages faisant le noyau d'un intérieur dont vous restez l'âme. C'est de quoi, chère amie, vous faire bien facilement oublier votre Gascogne, à qui je reproche de vous être trop chère, et, par cela même, de vous diviser un peu.

Je ne puis vous dire la joie vraie, vive et que je puis nommer pieuse, que me cause le mariage de votre neveu Émilien. Je dis pieuse, car j'y vois une nouvelle preuve de ce que j'ai toujours cru, c'est que les récompenses sont de ce monde beaucoup plus qu'on ne pense.

Adieu, je ne sais si nous nous retrouverons jamais et c'est une incitation de plus faite à l'affection de savoir vivre d'elle-même.

Chantilly, mercredi.

Concevez-vous, chère amie, que je viens d'être frappée comme d'un trait de lumière d'un mensonge que je vous ai fait et dont assurément je suis bien innocente. A l'occasion de M. Montoya, je vous disais que je ne connaissais pas l'ambassadeur d'Espagne, oubliant complétement que M. Donoso Cortès était le représentant de cette dignité! Je l'ai vu plusieurs fois chez moi, mais en m'attachant si bien à l'excellent chrétien et à l'homme d'esprit, que toute espèce

de connexité entre lui et ses hautes fonctions avait disparu de ma pensée. Ma réponse se rapportait donc je ne sais plus auquel des ambassadeurs d'Espagne qui se sont succédé à Paris et dont je n'ai jamais vu les noms que dans la Gazette. Cela a dû vous paraître bien extraordinaire, mais certainement vous n'en aurez pas inféré mon mauvais vouloir [1].

Sous peu je rentre à Paris ; c'est moi qui provoquerai la visite de M. Donoso Cortès et je saurai par lui ce que je puis espérer pour M. Montoya.

J'ai eu votre bonne lettre, chère amie, et je vous en remercierai autrement que par le hors-d'œuvre d'aujourd'hui.

Chantilly, 8 novembre.

Chère amie, je prolonge jusqu'au 8 ou 10 décembre mes tristes, mes paisibles et fortifiantes vacances dans une solitude complète, et je ne puis jusqu'ici me blaser sur ces journées qui m'appartiennent du matin au soir ; elles me rendent plus avare du temps que jamais et cela prouve bien que le démon de la propriété se joint à tout.

Pendant que je cherchais encore une maison, vous me demandiez si c'était dans l'intention d'acheter. Mon Dieu, non. Ce que je voulais, c'était percher quelque part pendant les trois mois que je m'accor-

[1] Cette méprise de Mme Swetchine, oubliant que Donoso Cortès était diplomate pour ne voir en lui que son mérite personnel, est assurément un des plus grands hommages qu'on ait pu lui rendre. Il n'étonnera aucun de ceux qui ont connu l'allure si originale et si piquante d'un homme dont la mémoire subsiste encore avec tant de puissance parmi nous.

dais. La terre, dans plus d'une acception, s'est réduite pour moi à une notion métaphysique. L'argent pour vivre m'arrive comme s'il tombait du ciel. Je ne serais nullement disposée à multiplier une préoccupation quelconque, et, comme propriétaire, je n'ai plus que le souci du bien-être de mes pauvres paysans qu'à la distance de plus de mille lieues je soigne de mon mieux. C'est à Chantilly, à dix lieues de Paris, que j'ai trouvé le plus strict nécessaire. J'ai une chambre, précisément ce qu'ont mes gens et exactement dans les mêmes proportions, mais j'ai en face de moi l'église, et derrière moi le beau parc dont la réputation, par les souvenirs surtout, est presqu'aussi européenne que Versailles. C'est donc dans ce réduit, où je me trouve mieux que dans tous les palais du monde, que ma pauvre vie se passe entre toutes les douleurs qui l'ont remplie et toutes les salutaires réflexions qui en ressortent. Il y a une parole de l'Écriture qui dit : « Quand tu auras fini, tu commenceras. » Vers la fin de la carrière, bien des idées, bien de sages paroles qui n'ont été qu'un son, viennent prendre une âme et une vie inconnue jusque-là. On ne craint tant la vieillesse que parce qu'on la sépare de Dieu ; la mienne ne fait plus de rêves, mais de tous ceux qu'elle pourrait faire, le repos est encore celui qui la séduirait le moins. Assurément l'activité en nous change de nature et voit circonscrire son terrain ; elle est bien obligée de ralentir son pas par le déclin des forces corporelles, mais puisant dans l'âme son principe et visant au même but, son instinct reste inaltérable. Ce sont les mêmes notes touchées quelques gammes plus bas. Ce que j'ai compris

jusqu'ici et même toujours davantage, c'est que la volonté établisse une lutte entre elle et l'affaiblissement de la vitalité matérielle.

Voyez, chère amie, la confiance que m'inspire votre caractère! J'interromps un long silence pour vous dire ce que je ne dis pas autour de moi, pour vous faire pénétrer dans mon âme où je n'introduis personne, du fond duquel aucune parole n'échappe, tout ce qui est gémissement devant Dieu devenant plainte devant les hommes.

A MADAME LA MARQUISE DE PASTORET.

Adélaïde-Anne-Louise Piscatory, marquise de Pastoret, naquit à Marseille en 1765 sous les yeux de son aïeule, Mme de Rouillé, qui présida jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans aux destinées intérieures de sa famille.

Mme de Rouillé vivait habituellement dans sa terre de Châteaurouge en Berry. C'est là qu'Adélaïde Piscatory reçut les premières impressions de l'enfance et les premières directions de l'âme. Elle avait vingt-deux ans quand on l'amena pour la première fois à Paris, en 1787. Belle, jeune et riche, elle ne pouvait tarder à se marier que pour mieux assurer son choix. Deux ans après son arrivée à Paris, elle épousa un de ses compatriotes de Provence, M. de Pastoret, alors maître des requêtes, et déjà connu par des travaux couronnés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans laquelle il entra à l'âge de vingt-huit ans, sous le patronage de l'intime amitié d'hommes tels que Turgot, Buffon et Malesherbes.

Cette union, qui offrait les garanties les plus enviables, fut célébrée à Saint-Germain-l'Auxerrois le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille. Bientôt

Louis XVI appela M. de Pastoret au ministère de la justice; mais celui-ci, croyant le moment des concessions passé, et ne pouvant, malgré l'appui de la reine, faire partager sa manière de voir par le roi, se retira respectueusement.

Ayant suivi avec anxiété les mouvements populaires de la journée du 10 août, il voulut se rendre à l'Assemblée dès que le roi y fut réfugié. Mme de Pastoret, déjà habituée à faire mieux que son devoir, ne se borna pas à montrer une passive résignation; elle comprit la généreuse volonté de son mari, et, se flattant sans doute de lui servir d'égide, elle prit son bras, traversa la foule menaçante qui vociférait autour des Feuillants, et l'accompagna jusqu'aux portes de l'Assemblée, où, violemment séparée de lui, elle pleura non sur ses propres périls, mais sur l'impuissance du dévouement qui l'animait. M. de Pastoret ne cachait point son horreur pour l'horrible procédure suivie contre la royale victime; il n'en fallut pas davantage pour faire décréter son arrestation. Il dut quitter la France, mais Mme de Pastoret, devenue mère, ne put le suivre; elle fut retenue prisonnière et gardée à vue dans son propre hôtel, situé sur la place Louis XV. Chaque fois que la triste recluse s'approchait d'une fenêtre, elle était exposée à devenir témoin de quelque scène sanglante. Un jour elle recula épouvantée en poussant un cri d'horreur. Elle venait d'apercevoir l'échafaud, et c'était le 21 janvier!

Dès qu'un peu de sécurité succéda au règne de la Terreur, Mme de Pastoret, se sentant de plus en plus attirée vers ceux qui souffrent et vers Celui qui con-

sole, prit naturellement l'habitude de tourner ses pas vers l'hôpital, la prison et l'église.

M. de Pastoret, rentré en France à la fin de 1795, fut nommé l'année suivante député de Paris et du Var au Conseil des Cinq-Cents, et Mme de Pastoret dévoua une partie de son activité bienfaisante à la Société de Charité maternelle fondée en 1788, par Mme de Fourgeret, sous les auspices de la reine Marie-Antoinette. Cette œuvre, répondant à des besoins immenses, était sortie des ruines en même temps que le culte catholique, et la digne Mme de Fourgeret, en reprenant la présidence, avait voulu s'adjoindre Mme de Pastoret comme secrétaire, avec la pensée qu'elle serait sa continuatrice. Tous les éléments dispersés de la société d'autrefois commençaient à se rapprocher; Mme de Pastoret avait retrouvé dans Mlle Necker, devenue Mme de Staël, une relation pleine de charme, et dans Mme Cottin une amie. Mme de Pastoret touchait à sa trentième année, elle atteignait aux mérites de la maturité sans avoir rien perdu des grâces de la jeunesse, et ce mélange d'autorité et de séduction lui donnait un ascendant vraiment irrésistible. Le 18 fructidor éclata, et M. de Pastoret, forcé de reprendre le chemin de l'exil, désira retourner en Savoie où il avait une première fois trouvé une sympathique hospitalité. Un passeport était indispensable pour franchir la frontière. Mme de Pastoret court chez le comte de Balbo, ambassadeur de Sardaigne, se nomme et demande un passeport pour son mari. Le diplomate lui montre les instructions de son gouvernement, interdisant formellement de se prêter à aucune tentative d'évasion. La jeune femme lui remet

la dépêche sans la lire : « Je le savais, M. le comte, c'est pour cela que je suis venue et vous ne me laisserez point sortir d'ici sans que j'emporte le salut de mon mari. » A ce simple langage, animé d'un accent et d'un regard pénétrants, le comte de Balbo se lève, signe un passeport, et le remet à Mme de Pastoret en lui baisant la main avec respect et émotion. M. de Pastoret arriva sans accident dans son asile, et, la crise passée, vint reprendre à Paris, pour toute fonction, une place dans le conseil des hôpitaux. Il n'entra au Sénat qu'en 1809.

Quoique vivant de la vie élégante et agitée du monde, Mme de Pastoret qui, selon l'expression de son mari, aimait à bien faire le bien qu'elle faisait, ne se contentait pas d'accorder quelques instants d'une attention distraite aux œuvres charitables qui lui étaient confiées; elle voulait se rendre compte de tout, comparait les institutions anciennes et les besoins nouveaux, se tenait en garde contre l'esprit de système autant que contre la précipitation, et fuyait surtout avec soin tout ce qui ressemblait à l'ostentation. Elle savait aussi que la charité ne se borne pas à la compassion et au soulagement des misères qu'à juste titre on nomme criantes; mais que la bonté, la bienveillance, l'aménité, sont aussi de son domaine, et ont des droits qu'il importe de respecter partout, toujours, et particulièrement dans ces réunions de bonnes œuvres dont l'un des grands avantages est de rapprocher et de mettre en contact des personnes de toutes les conditions sociales. L'habitude de visiter les pauvres à domicile lui apprit à quels dangers les jeunes enfants des ouvriers se trouvaient exposés,

quand la nécessité contraignait les parents à les laisser au logis pour aller dehors gagner leur vie. Un jour la Providence plaça sur son chemin une démonstration déchirante de ce genre de péril : l'avertissement fut compris et la première salle d'asile fondée. Une maison fut louée près de Saint-Philippe-du-Roule, à l'angle de la rue Verte, et douze enfants du quartier y furent placés sous la surveillance d'une fille de Saint-Vincent-de-Paul, la sœur Françoise, qui demeura trente ans à la tête de cette petite famille et contribua beaucoup à son développement. Ce premier modèle de nos salles d'asile n'eut pas immédiatement de nombreuses imitations; il fallut que l'idée mère, l'idée française, largement appliquée par nos voisins, nous revînt comme une importation anglaise avant de se naturaliser chez nous. La réorganisation des Dames de charité dans les paroisses donna bientôt lieu à la fondation d'une autre œuvre, celle de la visite des hôpitaux qui grandit et se développa sous la direction éclairée de Mme de Pastoret.

C'est sous la Restauration que la fortune du marquis de Pastoret fut portée à son comble. Nommé pair de France en 1814, il fut élu cinq fois secrétaire de la Chambre, vice-président en 1820, et chancelier en 1829. Sa femme avait reçu depuis plusieurs années et par exception les honneurs du tabouret et du Louvre. Un privilége plus personnel encore lui était réservé : Madame la Dauphine disposait d'une faveur sans prix pour une âme telle que celle de Mme de Pastoret, c'était le témoignage de sa confiance. La fille de Louis XVI passait en prières tous les anni-

versaires du 21 janvier ; elle ne paraissait à aucune des solennités consacrées à ce jour, mais elle se renfermait dans son oratoire et n'y admettait qu'un très-petit nombre de personnes. Mme de Pastoret fut souvent appelée à cette religieuse distinction, et cette noble femme qui, soit dans la puissance, soit dans la disgrâce, ne parlait qu'avec calme des vicissitudes politiques, maîtrisait à peine son émotion quand elle consentait à parler de ces douloureuses audiences et de tout ce qui s'y rattachait. Dès son retour en France, Madame la Dauphine avait accepté le titre de présidente de l'œuvre de la Charité maternelle et confirmé Mme de Pastoret dans celui de vice-présidente. Le registre des procès-verbaux de l'œuvre constate le don de sommes importantes remises de la part de la famille royale, par Mme de Pastoret, à M. Grivel, trésorier, et il suffirait d'ouvrir les registres des différentes œuvres de cette époque pour y suivre, dans la progression des dons royaux, les progrès du crédit de M. et Mme de Pastoret. On trouve aussi dans ces registres ce que Mme de Pastoret n'y a mis qu'à son insu, son propre portrait écrit par elle-même, quand elle ne voulait peindre que celui de ses coopératrices. Parlant de l'une d'elles, Mme Carré, et retraçant la modestie de son dévouement, elle dit : « Sa vie s'est passée, je devrais dire s'est épuisée, à faire du bien. »

La révolution de 1830 fit rentrer M. et Mme de Pastoret dans la vie privée. Mme de Pastoret se démit de la vice-présidence de la Société maternelle, mais sans se ralentir dans le service de l'œuvre elle-même. Dans l'œuvre des hôpitaux, elle garda la présidence

qui lui avait été déférée à la mort de Mme de Damas, parce que là elle n'avait pas, comme dans la Société maternelle, à éviter des rapprochements que le souvenir de Madame la Dauphine lui eût rendus trop pénibles.

Un affaiblissement graduel conduisit M. de Pastoret au tombeau. La vie de cet homme de bien s'éteignit pieusement le 28 septembre 1839. Il avait atteint sa 83e année.

Jusqu'à son dernier jour, Mme de Pastoret conserva la fraîcheur de ses inspirations charitables. La sensibilité qui s'émousse à force de plaindre et de consoler ne perdit en elle rien de ses premiers élans, et ceux qui l'ont connue au déclin de la vie l'ont connue tout entière, avec beaucoup de dignité de plus et pas une grâce de moins. Tous ses traits avaient conservé leur régularité : ses longs cheveux blancs et ses vêtements, habituellement noirs, sa taille haute et mince, sans raideur, donnaient à tout son extérieur une apparence particulièrement vénérable. Le son de sa voix, d'une douceur exquise, était en même temps plein d'autorité, et sa vieillesse avait un sourire que la jeunesse pouvait envier.

Elle avait assisté trop de douleurs, elle en avait trop ressenti elle-même pour se faire aucune illusion sur aucune chose de la terre, et, quand vint le moment de tout quitter, la mort la trouva calme et résignée. Au mois de juin 1843, elle s'était rendue comme à l'ordinaire à Fleury, près de Meudon. Aux premiers froids de l'automne elle fut saisie d'une fluxion de poitrine, et, au bout de quelques semaines, on reconnut que sa fin était proche. Il fallut lui an-

noncer cette vérité, bien plus douloureuse pour les siens que pour elle-même, mais on n'eut rien à faire ni pour l'y préparer, ni pour l'y soumettre. La charité veillait à son chevet sous les traits de la mère S.-Benoist, l'une des plus vénérables sœurs de l'Hôtel-Dieu. Les sacrements furent administrés à Mme de Pastoret en présence de sa famille et de sa maison. Ses dernières paroles, ses dernières volontés, firent encore l'édification et la consolation de ceux qui l'avaient attachée à la terre. Les sœurs de S.-Vincent-de-Paul et les salles d'asile firent célébrer en son honneur des services funèbres dans la plupart des paroisses de Paris.

1er juin 1828.

Combien il serait souvent impossible, madame, de prévoir un instant auparavant la voie nouvelle qui va s'ouvrir à nos impressions! Lorsque je vous parlai de l'idée la plus vague, la plus rejetée dans un avenir incertain et que je n'entretenais que pour m'éviter le chagrin d'y renoncer, je vous vis, madame, prendre si vivement à mon idée, qu'à mesure que vous parliez, ses avantages m'étaient rendus plus sensibles et je voyais prendre corps à la pensée la plus fugitive. Il y a tant de choses qu'on ne trouverait jamais à soi seul, et le secours d'un autre peut être si puissant dans cela même qui paraît ne dépendre que de nous! Abandonnée à moi-même, je n'aurais pas trouvé dans ma pauvre volonté la force d'un sacrifice de huit

jours. Je me soucie peu de ce qu'on appelle les biens de la vie ; il y aurait eu un bonheur de mon choix, mais je crois plus que jamais qu'il n'y en a qu'un véritable, c'est de savoir franchement et courageusement s'en passer. C'est une étude dont il ne faut pas se lasser et ses progrès ne sont jamais assez assurés. Que de fois, dans ce monde, on recommence à vivre et on achève de mourir !

Adieu, madame, vivez, portez-vous bien, soyez heureuse ; c'est le bonheur de tout ce qui vous entoure.

Mardi matin.

Ah ! madame, que ne vous dois-je pas ! Il me semble que si je pouvais vous faire sentir quelque chose de mon bonheur, vous seriez récompensée du bien que vous me faites. Me voilà enfin devant vous, madame, telle que je suis, susceptible, irréfléchie, tout entière à une seule impression. Combien ne me suis-je pas encore attachée à vous pendant ces derniers jours ! A son insu, on fait quelquefois bien du chemin dans la tempête. Regardez-moi désormais comme quelque chose à vous, dussiez-vous ne faire aucun usage d'une si triste propriété.

C'est demain de grand matin que je compte partir. Il m'en coûte beaucoup de m'éloigner, mais qu'il y a loin de ce chagrin à l'autre ! Maintenant, c'est la joie qui va au fond et c'est la peine, comme bien plus légère, qui surnage.

Vichy, 10 juin 1828.

N'est-ce pas, madame, c'est vous écrire trop tôt ? Aussi ai-je hésité, comme j'hésite quand je suis dé-

cidée, mes doutes n'étant plus qu'une manière d'honorer ma défaite. Mais vous êtes si bonne, madame, que l'exil compte sûrement à vos yeux, et la confiance, qui n'est que la vertu des absents, devient toujours avec vous celle des affligés !

Je suis ici depuis le 7. M. Lucas m'a paru très-frappé de l'urgence du remède que je venais chercher. J'aime beaucoup qu'il en soit ainsi : du moins, sais-je bien maintenant pourquoi je suis venue. Ce qu'il y a de pis dans une grande privation, c'est assurément de ne pas croire à la nécessité qui l'impose. Jusqu'ici, il y a peu de monde à Vichy, personne que j'y connaisse, et, dans cet isolement complet, je ne suis accessible qu'à des regrets dont la plus aimable et la plus nombreuse société ne me consolerait pas. Ce qui manque par l'affection est le véritable vide : tous ne rempliraient jamais l'espace d'un seul. Après le mouvement et la contrainte de Paris, j'éprouve cependant une sorte de bien dans ce repos qui aide au recueillement ; en nous faisant utilement revenir sur nous-mêmes, il nous donne aussi pour dédommagement de cette triste vue la consolation de vivre de plus près avec les souvenirs qui nous sont chers. Vous m'êtes aussi présente, madame, que si vous étiez là, près de cette table où j'écris. J'ai souvent pensé que c'était une récompense de ceux qui avaient beaucoup vécu avec ce qu'ils n'avaient pas vu que de conserver plus sensible dans leur mémoire ce qu'ils ont quitté. Il n'y a de moins dans cette réalisation du souvenir que la joie du cœur et sa sécurité. Mais je vous sais à Fleury, vous y avez du repos, du beau temps, et cela me rassure de la seule façon dont j'ai besoin d'être rassurée !

Vichy, 18 juin 1828.

Toutes vos paroles, Madame, se gravent dans mon cœur. J'ai toujours besoin de ce que vous me dites, comme je crois que nous avons toujours besoin de ce que Dieu nous envoie. J'apprends avec vous ce que j'ignore, j'apprends encore avec vous ce que je sais, votre sanction ajoutant à la vérité même. J'espère que vous ne me donnerez jamais le désir de vivre, mais il est bien sûr que je vous dois le désir de guérir et ce qu'il y a de plus consciencieux dans les efforts que j'y fais. Le simple accomplissement du devoir ne s'accommode que trop des entraves de la maladie; la volonté se repose ou se relâche de tout ce que gagne la souffrance, mais on ne saurait, je crois, avoir dans ce monde un but qui nous soit vraiment cher, sans avoir envie de se mieux porter.

Paris, 1er juin 1829.

Ce n'est pas seulement sur l'ensemble de ma vie que vous agissez, c'est sur chaque détail. Votre affection me place si haut dans ma propre pensée que, par un mouvement qui n'est cependant pas de l'orgueil, il n'y a pas un progrès auquel je n'aspire.

Par un résultat nécessaire toutes les délices d'une affection partagée se lient au sentiment des devoirs rigoureux qu'une telle grâce impose. Jamais je n'aurai été plus tendre pour Dieu et plus sévère pour moi, vous pouvez y compter. Je sentirai à chaque instant que je puis vous mériter et on ne s'endort pas sur cette pensée-là. J'ai été porter hier votre lettre à

Mme Mounier, elle n'y était pas, je lui ai écrit en la lui envoyant. Je suis bien sûre que son zèle et celui de M. Mounier vont redoubler, et que cette fois encore vous verrez tout ce que peut un mot de vous.

7 juin 1829.

Qu'il était imprévu le chagrin que me fait craindre votre lettre d'aujourd'hui ! Mon cœur s'est serré à la menace de cette séparation nouvelle. Je ne suis pas si forte que vous contre les privations, mais je suis bien loin cependant de les mettre en première ligne pour ce qui fait souffrir. Ce qu'on émonde de l'arbre tourne souvent au profit de la sève, et certes, dès lors, il n'y a pas à se plaindre. Vous l'avez pu juger, je sais attendre. Je vous aime en ce monde comme ayant promesse de vous aimer ailleurs. Donner tout et pour toujours, on ne sait pas ce qu'il y a de force et de repos dans ces mots-là ! On a beau dire, il n'y a que l'irrévocable qui convienne à notre cœur, et ceux qui ont voulu l'en affranchir l'ont bien mal connu. Jadis, qui n'est pas très-loin d'aujourd'hui, au moins comme date, j'aurais craint de vous voir abuser de mes efforts de courage. A présent, je ne vous crains plus. Dans nos rapports vous ne laisserez approcher de vous pas plus le calcul que l'indifférence.

Vichy, 13 juin 1829.

Toutes les fois que vous ne me direz pas précisément le contraire, je vous verrai malgré moi, souffrant avec cet oubli de vous-même dont vous punissez vos amis. Si au lieu de Marseille vous alliez à Aix ! Mais on ne choisit rien, pas même ses sacrifices.

Pour moi, jamais la solitude ne m'a été si chère, jamais je ne me suis sentie si près de la nature. Tout ce qui est simple et vrai se touche et la contemplation se nourrit d'une idée, d'une fleur, d'un souvenir comme de Dieu même.

Je viens de lire le *Dernier des Mohicans* qui achève de me mettre en train d'exercice. Si je rencontrais Œil-de-Faucon ou Cerf-Agile, j'aurais quelque peine à ne pas essayer avec eux de cette vie des sauvages qui doit être si propre à empêcher le foie de grossir.

Madame *** vient de passer quelques jours en France. Aura-t-elle pu vous voir? Je ne crois pas qu'il y ait une manière plus fastidieuse et plus desséchante de vivre que de se trouver à Paris oiseau de passage et pressée de soins que n'ont pas les oiseaux.

Vichy, 15 juin 1829.

La phrase que vous me dites du comte Balbo est charmante; elle est pleine de naïveté et de douceur. Cette langue italienne a fléchi si souvent sous la pompe et l'exagération des mots, qu'on lui trouve un charme singulier et tout nouveau, quand elle est tout à fait fidèle à la vérité. Le roman l'y conduira bien plus sûrement que l'histoire. Pour sortir des lieux communs qui ont suffi si longtemps à l'imagination des Italiens façonnée au madrigal, il leur faudra étudier la nature. J'ai toujours pensé que Manzoni avait ouvert à ses compatriotes une carrière toute nouvelle et la séduction même d'un si beau talent peut en faire éclore beaucoup d'autres. Je viens de lire en anglais le dernier roman de Walter Scott, *Anne de Gerstein*. Ce sont d'autres sites et toujours le même pinceau.

Dans tout ce qu'il produit il y a plus près du peintre à lui-même qu'il n'y a de différence entre les objets qu'il décrit; il en résulte une sorte de monotonie dont il y aurait peut-être de l'ingratitude à se plaindre. Pour ma part, j'aime à retrouver toujours ce qui m'a plu une fois. Que de délices nous attendent encore! Nous n'avons jamais ni lu, ni prié ensemble, c'est-à-dire l'une à côté de l'autre; car des pensées qui se croisent doivent se mêler bien souvent.

Vichy, 18 juin 1829.

Comment avez-vous pu croire que d'être malade pût empêcher de vous écrire? Tant qu'on vit on peut écrire deux lignes. Je suis difficile en obstacles. Mais vous avez été inquiète; ma prudence n'est plus qu'un sophisme. M'avez-vous bien pardonné?

Je fais ce que je puis pour reprendre et faire durer mon courage. Je l'étourdis au moyen de deux bains, de cinq verres de l'eau la plus active et la plus chaude et aussi de l'espèce d'enivrement où toutes ces vapeurs jettent le cerveau. C'est la vie la plus animale qu'il soit possible d'imaginer : on quitte son lit pour boire et ses eaux pour manger; à peine a-t-on repris ses forces et ses esprits, qu'il faut les user de nouveau par l'exercice le plus machinal; on marche la montre à la main, et, pour ma part, j'ai encore tant de peine à faire aller mes jambes et à respirer en marchant, que le plaisir de la promenade est tout à fait absorbé par la fatigue, par cette fatigue qui poursuit même dans le repos, qui ne donne pas le sommeil et qu'on retrouve à peu près intacte au commencement comme à la fin du jour.

Pour vous, chère amie, s'il se peut, restez ce que vous êtes. Tant jouir de ce qu'on possède inquiète malgré soi.

Vichy, 21 juin 1829.

Vous savez bien que vous ne devez pas être inquiète ; mais cela n'y fait rien, cela surtout ne soustrait pas à l'impression laissée dans une âme par un précédent malheur. Tout ici-bas peut ressembler au présage de la chouette. Pour ma part, sans le braver, car un cœur qui aime ne brave rien, ce ne sont pas là mes terreurs. Le malheur même de mourir loin de vous m'ôterait-il de vous avoir connue, de vous avoir aimée, et par cela seul d'emporter plus de foi dans toutes les autres promesses ? Je ne sais, mais il me semble que dans les affections très-intimes et très-profondes et dont l'horizon est le ciel, le temps disparaît ainsi que la distance. Il est impossible du moins de les soumettre au calcul ou aux proportions ordinaires.

Que de bonnes nouvelles vous me donnez ! Vous êtes à Fleury. Vous y êtes contente et les projets de Provence paraissent éloignés. Jouissez, comme vous le méritez si bien, de ce repos dont il faut acheter aussi la douceur par tant de soumission et de fidélité à ses devoirs. Les gens qui croient faire leur volonté, et qui ne font que celle du hasard ou du caprice, ne soupçonnent rien de pareil ; ils ignorent parfaitement le principe qui rend l'action facile et le repos attrayant.

Vichy, 25 juin 1829.

Il y a aujourd'hui trois semaines que je suis ici. Me voilà presque sur le revers de la montagne et emportant déjà assez de butin pour ne plus croire ma peine perdue. On n'avance guère à Vichy que par bourrasque : tant qu'elle dure on ignore où l'on va être jeté, et puis, lorsque le ciel vient à s'éclaircir, on se trouve avoir fait beaucoup de chemin. Je ne me promène pas vite encore, mais je marche longtemps, sans m'arrêter comme les premiers jours tous les soixante ou quatre-vingts pas. Je sens que c'est surtout beaucoup d'exercice qu'il me faut ; je me hâte de vous le dire, parce que je me défie déjà de la persévérance de ma volonté et que, pour en avoir beaucoup, il me suffit que vous soyez avec elle. En toutes choses vous mettre dans le secret de ma faiblesse, c'est presque en triompher.

Nous sommes dans cette veine d'orages qui, s'engouffrant dans la vallée, ne peuvent plus en sortir ; une chaleur lourde, molle et humide nous accable ; partout ailleurs elle remettrait en question l'emploi de chaque journée, mais ici cet emploi a presque l'inflexibilité du destin : ce sont les heures données qui décident et jamais la convenance. Personne ne se plaît assez à Vichy pour y perdre son temps, et la santé y est vraiment traitée comme une affaire. Pour les jeunes gens mêmes on croirait la confiance au plaisir un peu ébranlée. On l'appelle bien pour remplir un vide, mais on ne ferait pas un vide à son intention ; on lui marque sa place sans lui accorder un quart

d'heure au delà. Ah! qu'ils le traiteraient plus légèrement encore s'ils savaient à quel point il est un pis aller! Mais pour être même tenté de le leur apprendre il faudrait pouvoir leur donner le bonheur!

Paris, 1830.

J'ai vu hier M. de Gérando qui est accouru sur ma réponse[1]. Je lui ai exposé mes motifs; il s'est montré peu disposé à les entendre, et, tout en se contenant beaucoup, l'humeur et le mécontentement perçaient visiblement. Plus je le voyais aigri, plus je me faisais douce, mais avant tout, ferme dans ma résolution. Il m'a parlé de vous et d'une tentative directe de la Reine, qui devait vous écrire pour vous demander de se mettre en relation avec vous pour la Société maternelle. En apprenant cela, je fis un mouvement involontaire qui n'échappa point à M. de Gérando, mais où il n'a pu voir qu'une impression toute personnelle. Ce qui m'a surpris c'est sa surprise; car enfin il y a une délicatesse d'esprit qui fait comprendre les sentiments qu'on ne partage pas; mais à la contrariété du moment s'ajoute l'embarras de devoir ôter quelque chose à l'unanimité des hommages dont on aimerait à se faire l'interprète, et on regrette naturellement la petite part qui revient de l'encens offert. Ah! qu'il augmente sans cesse en moi l'impérieux besoin de

[1] Mme de Pastoret et Mme Swetchine avaient quitté la présidence de plusieurs œuvres de charité après la révolution de juillet, sans se séparer de ces œuvres elles-mêmes. La reine Marie-Amélie, qui prenait dans la direction générale la place de madame la Dauphine, faisait exprimer à ces Dames le désir qu'elles conservassent leur situation précédente.

me séparer de tout ce qui ne me lie pas par une affinité réelle! Je sens deux forces contraires, dont l'une me repousse violemment loin de ce que je ne puis approuver, et l'autre m'attire irrésistiblement vers ce qui est conforme à ma nature. Je sens que je n'ai plus que le temps d'être vraie, conséquente à moi-même et de répondre à la voix intérieure au lieu de compter ou de consulter les suffrages du dehors.

Paris, 1830.

Rien n'est plus positif, ni moins passager, que le jugement que je forme du bonheur de ma position; que l'impression de gratitude qui me domine. Je possède humainement tout ce que j'estime; pas un regret, pas un coup d'œil en arrière pour les biens perdus : *t'is trash*, *t'is nothing*[1]. Je renoncerais pour une autre existence, s'il me fallait la recommencer, à tout ce qui n'est pas dans la mienne aujourd'hui, et cela sans peine. A cette haute félicité de tous mes vœux accomplis ne se joint aucune terreur, aucune souffrance aiguë ou vive. Je n'ai en fait de chagrin que la part qu'il faut dans l'équilibre des biens et des maux, pour croire à la conservation de ce qui m'importe. Cependant, je ne vais pas jusqu'à penser que, si je jetais ma bague à la mer, elle me fût rapportée. Voilà pour ce monde; et pour l'autre, que d'intimes et chères espérances! espérances qui ne seraient pas assez humbles sans un abandon complet.

Si vous étiez plus près de la nature, me dites-vous! Mais, chère amie, est-ce le joug de cette nature com-

[1] C'est un rien, ce n'est rien.

plexe qu'il faut toujours porter, ou ne faut-il pas plutôt se laisser doucement soulever par cette autre gravitation en sens inverse qui a bien aussi ses lois et son point de repos? Je sais que nous ne pouvons pas y rester immobiles, mais aux forces qu'on y reprend, aux délices qu'on y goûte, on sent bien que la plus grande des grâces est au moins d'y être appelé. Chère amie, rien ne m'unit plus à vous que cette séparation intérieure de tout ce qui est visible. Un seul bien est resté pour moi subsistant et fixe, en regard du ciel, et ce bien, c'est l'amitié.

Le Havre, 21 juillet 1830.

Les douze ou quinze jours sans Marie[1], quoique passés à Fleury, seront bien tristes. La solitude nous rend de la liberté d'esprit et de la force de résolution, mais elle ne dissipe pas les chagrins profonds; elle ne fait justice que des sentiments que l'on désapprouve et des illusions que l'on regrette.

Pourquoi ne viendriez-vous pas au Havre?

Sidmouth, 25 juillet 1831.

Chère amie, la mer à Sidmouth n'est pas l'Océan avec la ligne droite de ses rivages et l'infini de ses horizons; elle présente plutôt l'aspect d'un lac, dont on suit les contours, et qui ne laisse d'invisible que la rive opposée. Des rochers d'un rouge foncé, striés de verdure, s'élèvent sur les côtes de cette espèce de baie, comme autant d'ouvrages avancés et dessinent

[1] Mlle de Pastoret, petite-fille de Mme de Pastoret, mariée plus tard à Hervé de Rougé, marquis du Plessis-Bellière.

une courbe gracieuse et très-ouverte qui rappelle des parties du golfe de Gênes. Protégé de tous les côtés, même de celui de la mer, Sidmouth repousse également tous les excès de la température : c'est le Nice de l'Angleterre, quant à la douceur du climat, et la serre chaude des trois royaumes, par le luxe et la beauté exotique de sa végétation ; entretenue dans presque tous les temps de l'année par une brise tiède et humide, elle ne perd jamais sa riche fécondité. Les plantes qui couvrent son sol sont celles du midi ; le laurier et le myrthe y arrivent à la hauteur des plus grands arbres. Sous de tels ombrages, on a peine à se croire quelques degrés plus au nord que la France, mais la nature a aussi ses artifices et ses prédilections comme les hommes ; elle protége ce qui lui plaît et semble pour les lieux qu'elle favorise déroger presque à ses propres lois. Ce que la main humaine a tenté près d'elle n'y a du moins rien gâté. Brigthon et Sidmouth, situés sur la même côte, bâtis et habités par un même peuple et dans un but commun, expriment dans leur aspect les principes divers de leur création. Sidmouth a lentement attiré une population modeste ; Brigthon est le caprice du rang et de l'opulence, l'improvisation d'une de ces volontés royales et blasées que la difficulté aiguillonne et qui se plaisent à créer de rien. L'architecture riche et fantastique de sa façade tournée vers la grève a quelque chose d'une féerie arabe ; on la prendrait pour un magnifique mirage continué par la mer et qu'instantanément elle pourrait faire rentrer dans son sein. De Brigthon à Sidmouth il y a loin, si l'on s'arrête aux préférences du monde élégant. Mais à mes yeux, cet orientalisme

d'emprunt a bien peu de charme, auprès de ces humbles et gracieux cottages de Sidmouth, types d'un goût exquis et pour lesquels semble avoir été fait ce charmant mot *neat* qui vaut bien des éloges.

Il serait difficile d'échapper à un sentiment de bienveillance pour les habitants de Sidmouth. Il y a dans leur accueil de la véritable urbanité, quelque chose d'affectueux et de digne à la fois. On sent ici que la liberté n'y est pas un bonheur nouveau ; ainsi que la vertu éprouvée, elle est sans orgueil. D'ailleurs, les bons sentiments sont à eux seuls une civilisation toute entière, ils passent jusque dans les formes extérieures et Sidmouth est très-religieux. Pourquoi son culte local repousse-t-il l'étranger et l'isole-t-il même de ses frères ? Mère tendre, prévoyante, justement confiante dans son universalité, l'Église romaine assure seule à ses enfants, par une langue commune, par des formes identiques, de saintes communications en dehors de toutes les nationalités. A travers toutes les variétés de pays et d'idiomes, un catholique, sous quelque latitude que son berceau ait été placé, trouve partout où son église a dressé ses tentes un asile pour le recevoir, un ami pour l'entendre, son Dieu pour lui parler et se donner à lui.

Sidmouth, 27 juillet 1831.

Ma bien chère amie, j'ai reçu aujourd'hui votre lettre de vendredi, arrivée par l'estafette jusqu'à Londres, et, par conséquent, aussi fraîche que possible, malgré ses cinq grands jours de date. Je vous le répète, la poste ne vient à Sidmouth et n'en repart que deux fois la semaine, pour porter les lettres à

Londres. Quelle lenteur, et combien elle était imprévue! La facilité et l'exactitude des correspondances est un des symptômes de civilisation qu'on est étonné de ne point trouver en Angleterre. Mais qui compte les jours, les heures comme moi? Et heureusement pour le cœur humain, une seule de ses affections parle plus haut, si elle est vraiment sincère, que la réunion de ces intérêts qui passent pour le dominer si impérieusement.

De meilleurs jours luiront pour nous, chère amie. Si nous ne pouvons habiter sous le même toit, nous serons du moins bien près l'une de l'autre, et chaque jour renouvellera les mêmes consolations. Chère amie, fiez-vous à moi. Une idée est bien puissante quand elle survit également à tous les intérêts et qu'elle domine jusqu'aux habitudes du caractère.

Mon amitié pour Mme de Nesselrode est peut-être augmentée par cette dernière entrevue; son âme est bien capable aussi d'aimer et de souffrir. Vous pouvez penser ce qu'est pour elle l'inquiétude du fléau qui ravage Saint-Pétersbourg [1]! Elle y a son mari et ses enfants, et, dans cette douleur qui nous est commune pour les graves intérêts du pays, que de déchirements qui ne sont encore que pour elle seule! Elle brûle de rentrer et de se retrouver parmi les siens. Ce désir et beaucoup d'autres incertitudes qui résultent de la santé très-attaquée de notre grande duchesse, peuvent, d'un moment à l'autre, déterminer mon retour en France. Vous pensez bien qu'il n'est plus question de Londres. Vous ne me dites pas si

[1] La première apparition du choléra en Europe.

vous avez eu des nouvelles de vos voyageurs, si Marie est près de revenir; pas un mot sur votre santé. Je continue à aller très-bien. Jamais je n'ai mené une vie aussi libre et aussi paisible extérieurement. Mme de Nesselrode n'exige rien et je suis traitée en personne dont on ménage jusqu'aux caprices.

Sidmouth, 29 juillet 1831.

Chère amie, je vous envoie une petite esquisse du paysage que j'ai sans cesse sous les yeux. Cette colline verte, ces arbres, ces cottages sont une des vues de mon balcon. Plus loin est l'église dont je n'aperçois que le clocher quadrangulaire et crénelé. Rien de plus frais, de plus paisible que cette enceinte abritée de toutes parts : elle touche au champ du repos et prépare à son silence. Hors les heures trop lentes et le son lugubre, qui annonce la mort sans demander pour elle de prières, livrant ainsi l'homme tout entier à sa misère native et à l'impuissance de sa douleur, aucun bruit n'interrompt un calme profond. En fixant machinalement ces objets, que d'heures, chère injuste amie, où, allant de Dieu à vous, de ses bienfaits, de ses appels tantôt tendres et pressants, tantôt seulement sévères, au souvenir de vos paroles, à l'impression toujours agissante de votre bonté, je me sentais enlevée à moi-même! Cette cruelle séparation n'était-elle pas dans votre esprit une épreuve qui me restait à subir? Le passé ne devait-il pas revivre ici avec mes compatriotes pour m'entraîner dans d'autres voies, vers d'autres espérances? C'est ainsi que vous vous armiez contre moi. Ah! que ne voyez-vous à quel point je démens

ces blessantes prévisions? Peut-être vous le dirai-je un jour. A présent je ne veux pas me plaindre : la tristesse doit être muette; la force s'échappe trop avec la plainte. D'ailleurs qui osera aimer s'il ne sait souffrir? Le courage est au fond de la véritable affection comme il est au fond de toutes les vertus. Son aliment n'est-il pas aussi le dévouement et le sacrifice; pour vivre lui faut-il donc le bonheur? Ah! si même pour le ciel la félicité promise entre dans nos espérances, elle n'est pas le principe de l'amour. Le cœur choisit, il aime, il adore, avant d'espérer.

Sidmouth, 31 juillet 1831.

Chère amie, l'air de Sidmouth est si lourd, si immobile, qu'il a bientôt fait d'une idée dominante une idée fixe, et la mienne est cette folie du cœur, qui est peut-être la suprême sagesse. Car enfin, pour qui la sent, l'affection est la seule chose dont on ne puisse accuser le néant, Dieu lui laissant espérer l'être, le droit de cité, dans le ciel même. Si je n'étais pas sans cesse la proie d'une inquiétude nouvelle, trop justifiée pour Pétersbourg, si menaçante pour l'Italie, je porterais mes peines avec plus de courage; mais ma sœur et sa famille et cette terrible contagion qui d'un moment à l'autre peut mettre une redoutable distance entre les pays les plus rapprochés! Chaque jour à présent est *eventful*, et la tristesse de la veille est un mauvais antidote contre les terreurs du lendemain. Je n'ai pas un autre recours, une autre confiance que Dieu même. Ces psaumes que je lis et relis sans cesse parlent vraiment à mon âme, en repoussant avec une pieuse et exclusive volonté

tout bras de chair qui viendrait s'offrir comme appui. La plus humble, la plus naïve, la plus enfantine des formes de notre culte, porte plus de paix et de force dans mon âme que les combinaisons les plus savantes et la protection des plus puissants. J'oppose à la marche probable des affaires humaines la marche possible de la volonté de Dieu, et c'est celle-là que j'étudie, ou plutôt que je cherche à fléchir. Tous mes vœux sont renfermés dans chacune de mes effusions. Le bonheur tel que je l'attends, que je l'appelle, je puis l'offrir à Dieu : il est grave, sérieux, profond, compatible même avec la souffrance, c'est une fin de vie où je ne demande grâce que pour la plus chère des réalités. Lorsque le poids de la séparation aura été soulevé, je conviendrai peut-être franchement qu'il a été utile que je vinsse ici. Bien des points sont déjà éclaircis : Mme de Nesselrode est entrée parfaitement dans tous mes jugements ; elle approuve la marche que j'ai suivie ; enfin tout finira par être bien, comme pour le combattant, lorsqu'il a fourni sa carrière.

Sidmouth, 13 août 1831.

C'est votre lettre du 6 que j'ai reçue ce matin. Vos paroles me recueillent comme la prière ; elles en ont tous les effets ; elles me séparent entièrement du monde extérieur ; elles m'élèvent si près du ciel que c'est presque y toucher. Chère amie, j'avais encore plus besoin que jamais de vous entendre aujourd'hui : j'éprouve une vive inquiétude. M. Desjardins a été bien malade ; il était mieux ; on cherchait à me rassurer en me laissant toutefois craindre que son

affaiblissement n'eût bien du danger. Depuis quelque temps je m'étais résignée à la douloureuse crainte de lui survivre. Mais n'être pas là, ne pas recevoir ses dernières bénédictions, ne pas le suivre à sa dernière demeure, voilà des sacrifices qui me trouvent sans nulle préparation et qui portent le trouble dans mon âme. Depuis que je suis ici, j'ai pensé bien des fois qu'il n'avait tant insisté pour que je m'éloignasse, que par l'idée des dangers dont on menaçait Paris et peut-être par une prévision encore plus sinistre. Ah ! si mes craintes pouvaient être vaines !

Le départ de la grande duchesse pour des eaux dans l'intérieur de l'Angleterre paraissant décidé pour la fin de ce mois, Mme de Nesselrode veut que nous prenions les devants en quittant Sidmouth, samedi 20. Nous prendrons la route de Londres qui abrège de deux milles et donne des communications faciles et directes. J'ai longtemps résisté à cette idée de Londres. Quand on est souffrante et préoccupée, un intérêt de simple curiosité fait presque un aussi pénible contraste que le bruit du monde et de ses plaisirs. Mais il y aurait eu de l'affectation aussi à repousser ce qui se trouvait sur mon passage, à en priver Hélène, et je concilie tout en donnant à Londres quatre ou cinq jours.

Cette guerre de Hollande a été une bien vive alerte. Des résolutions telles que je pouvais les désirer sont prises pour l'éventualité la plus fâcheuse qui puisse naître. Il n'en est pas moins désirable que rien ne vienne déranger le plan que nous avons arrêté. Plus tard j'attirerai bien moins les regards, et l'obs-

curité dont je m'envelopperai sera telle que j'ai tout espoir d'obtenir grâce, du moins à force d'oubli. Mon mari me répète qu'il approuvera tout ce que j'aurai dit ici et que ses vœux sont conformes aux miens. Cet accord ou cette condescendance donne à ma volonté une nouvelle force : elle vise surtout à présent à bien poser, à bien éclaircir les questions d'avenir.

Les nouvelles du choléra à Saint-Pétersbourg étaient infiniment meilleures : on paraissait tout-à-fait rassuré. Mais ces angoisses diminuées ôtent peu à l'ardent désir de Mme de Nesselrode de retourner en Russie. On a tant besoin de revoir ceux pour qui on a tremblé ! Les journaux sont moins inquiétants sur l'Italie, et pourtant je n'ai point de nouvelles de ma sœur, depuis le jour de mon départ de Paris. Il y a près de six semaines, c'est bien long ! Que cette solitude autour de vous cesse ; elle m'afflige dans l'absence ; elle me troublerait si j'étais près de vous. Non, il ne m'appartient pas de faire le bonheur de votre vie ; une assez grande grâce est d'y concourir. Que tout ce qui est séparé de vous vous rejoigne, et, s'il est possible, que nous n'ayons tous qu'une âme pour vous soigner et vous chérir. Chère amie, l'inégalité des parts en fait seule la justice. Je n'ai pu découvrir cette chapelle catholique dont on m'avait parlé ; il m'a fallu subir une privation complète. Je n'ai pourtant pas perdu mon temps ici. D'abord j'ai pu m'assurer du peu que j'étais, surtout abandonnée à moi-même, et j'ai puisé dans ma faiblesse une nouvelle source de reconnaissance et d'adoration. Je me suis confirmée davantage dans toutes mes idées

et tous mes jugements. Nulle vacillation ne me serait possible aujourd'hui, je suis sûre de n'obéir à rien d'aveugle. Il n'est plus qu'une seule manière d'être dont la rectitude et la convenance me soient démontrées. Tout, dans cet intervalle, s'est prononcé pour moi en traits plus distincts; ce qu'il y avait encore de vague dans mon instinct moral s'est résolu en une sorte de nécessité, qui peut laisser lieu à des peines, mais point aux regrets. Le monde comme pour une dernière fois semble s'abîmer à mes yeux. Si j'osais, je dirais avec Bossuet : Je sens mon cœur plus grand que lui, et Dieu seul, chère amie, plus grand que nos cœurs. Je sais à présent, je sais à peu près du moins, pourquoi je suis venue à Sidmouth. C'est dans la vraie solitude, dans la sévérité des vraies privations que l'intelligence s'éclaire et s'assure pour ainsi dire d'elle-même. La Trappe ne m'aurait pas fait tant de bien. J'y aurais vécu trop près de mon Maître pour savoir que je ne puis vivre sans lui. Chère amie, bénissons Dieu; offrons-lui le bonheur qu'il nous donne; remercions-le de nous avoir fait connaître les vrais biens de ce monde et de l'autre. Adieu, c'est bien mon cœur que je vous donne en vous disant : *Tolle et lege.*

19 août.

Un mot de souvenir, chère amie : hier, jour de votre arrivée possible à Holyrood [1]; aujourd'hui, jour de votre joie certaine de revoir Mme la Dauphine.

[1] Le roi Charles X et la famille royale s'étaient rendus en Écosse et avaient habité quelques mois le château de Marie Stuart avant de se fixer en Autriche.

J'imagine tout ce que j'ignore. Que de tristesse dans ce bonheur si grand ; mais que de consolations aussi ! Celles que vous donnez, celles d'avoir fait si bien ne sont pas les moindres.

Au revoir mille fois, chère amie.

10 septembre.

Chère amie, si j'avais pu imaginer l'épreuve que vous venez de subir, c'est à genoux que je vous aurais suppliée de ne pas l'affronter[1]. Pourtant, il est bien vrai que ce qui est témérité pour les âmes communes est l'emploi de leur énergie pour les âmes supérieures. Pour celles qui sont vraiment capables de souffrir, rien au dehors ne peut être redoutable, parce qu'il n'est pour celles-là ni transition brusque, ni point qui les dépasse. Tout cela est vrai, tout cela s'applique à vous, et pourtant j'aurais tremblé, je vous aurais conjurée de ne point tant oser. Suis-je sûre encore que vous ne vous en ressentirez pas ?

Ah ! chère amie, pourquoi n'ai-je pas toujours été quelque chose pour vous ? N'est-il pas injuste que vous ne me retrouviez point dans le passé ?

Paris, 14 octobre 1833.

Ma bien chère amie, nous le conservons encore[2], et il semble que l'arrêt renouvelé tant de fois peut être ajourné. La faiblesse augmente un peu, mais la tête reste libre. Ce matin, il m'a reconnue, et comme

[1] Mme de Pastoret venait de visiter les lieux où elle avait perdu un fils dans la force de l'âge et doué des plus brillantes qualités.

[2] M. l'abbé Desjardins.

j'allais me lever, plus d'une fois il a fait un mouvement de la main pour m'arrêter et me bénir. Cela m'a été d'une grande consolation, quoiqu'il n'y ait pas d'alternative, puisque ces hauts et ces bas sont sans une lueur d'espoir. Je suis étonnée de tout ce qu'il y a d'inégal dans ma douleur et dans mon courage. Par moments il me semble que le voir mourir n'est point le perdre, que la mort ne changera presque rien à nos rapports et même qu'il me saura mieux, qu'il sera plus près de moi parce qu'il me connaîtra davantage; et puis dans d'autres moments, mon cœur se serre comme s'il allait se briser; je n'ai la force d'aucun sacrifice; je sens par le déchirement intérieur que je vais faire une grande perte, sans que ma pensée en mesure l'étendue. La chambre de M. Desjardins, ses abords ne désemplissent pas. Jamais ce pauvre Saint-Michel n'a vu tant de mouvement; les pauvres bannis qui allaient, il y a trois ans, y chercher refuge se doutaient peu de tout ce qui les y poursuivrait d'hommages[1]. On aime à voir rendre une éclatante justice, mais c'est presque trop grand jour pour une affliction tendre et pieuse.

17 octobre 1833.

Je devrais renoncer à mon système des analogies, chère amie. Car je cherche très-vainement dans la nature une eau qui, furieuse à sa surface, n'en poursuit pas moins, un seul degré plus bas, son cours

[1] M. de Quélen et M. Desjardins, son grand vicaire, vivaient au couvent de Saint-Michel depuis la dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché, le 13 février 1831.

également limpide et profond. Voilà pourtant comment est notre amitié : nos disputes et nos impatiences viennent la remuer comme pour nous en donner un sentiment plus vif et plus intime. Que de choses dans un quart d'heure ! Nous avions perdu beaucoup de temps avant de savoir l'employer si bien. J'y suis revenue mille fois dans la journée. Chère bonne amie, ne recommençons plus ; mais si nous recommencions, finissons toujours comme nous avons fini.

Vichy, 28 mai 1834.

Chère amie, la campagne est partout admirable de richesse et de fraîcheur ; il y avait si longtemps que je ne l'avais vue dans son éclat du mois de mai, que vraiment je croyais la découvrir. Vichy est un désert qui, peuplé, ne vaudra jamais pour moi sa solitude. Deux Anglaises m'ont précédée et quelques Auvergnats. Pour qui se reporte à l'année déplorable où la Fille des Rois vint y subir un funeste arrêt, sa morne tristesse est le seul caractère qu'on lui voudrait conserver [1]. Le souvenir de ce pauvre docteur Lucas, en respectant toutes les distances, plane à côté de celui de la malheureuse princesse. Les pauvres, lorsqu'eux-mêmes gardent la simplicité de la pauvreté, ne connaissent des rangs élevés que le privilége de faire

[1] Madame la Dauphine prenait les eaux lorsque furent promulguées les ordonnances de Juillet. Elle quitta aussitôt Vichy pour aller rejoindre le Roi, trouva à Dijon les premiers symptômes de la révolution, alla coucher au château d'Ancy-le-Franc, chez le marquis de Louvois, et regagna Saint-Cloud sans avoir pu pénétrer dans Paris.

le bien ; ici, ils associent sans cesse l'homme qui les soulageait dans leurs maladies à la main qui prévenait leurs besoins. Ces deux mémoires sont comme les divinités tutélaires du pays. Il m'a été conté des traits de reconnaissance bien touchants.

Et vous, chère bonne amie, comment êtes-vous? Que m'avez-vous dit dans l'intervalle, quand ce ne serait que mentalement ?

Vichy.

La chaleur, qui est excessive, entre dans mon régime : depuis deux jours, je me sens soulagée et dans la bonne voie, ce qui rend facile le courage qui s'applique à tant d'ennuyeux détails. Je garde toujours ma chambre pour éviter le salon. Je vois pourtant quelques personnes qui ont eu la bonté de me venir chercher et de forcer ma porte, entre autres le marquis de Biancourt, qui m'a parlé de vous ; Mme de Moustier[1], veuve de l'ambassadeur, personne spirituelle et d'un jugement droit ; et puis un ami de M. Abel de Rémusat et de M. Saint-Martin[2] ; M. Lajard[3], qui se désolait de ne pouvoir lire à personne ses mémoires sur la Vénus assyrienne, et que des amis communs ont mis en relation avec moi. Dès sa première visite, il m'a déclaré qu'il me choisissait pour victime, et que si je voulais, ni la Perse, ni

[1] La marquise de Moustier, fille du comte de la Foret, qui joua un grand rôle dans la diplomatie du premier Empire.

[2] De l'Académie des inscriptions et belles-lettres, remplacé aujourd'hui par M. Stanislas Julien.

[3] De la même Académie, remplacé aujourd'hui par M. Salomon Munk.

l'Assyrie n'auraient de mystères pour moi. Je n'ai dit ni oui, ni non, et je n'en suis pas moins à une seconde lecture sur un fragment de Persépolis, etc. : ce n'est pourtant pas là ce qui me retiendra à Vichy.

Pour vous, chère amie, vous êtes soustraite aux ennuis d'un traitement ; j'en bénis Dieu et par-dessus tout de la bonne santé qu'il vous laisse. C'est une part de la mienne et une répartition telle que je l'aurais faite. Il y a bien de la douceur à n'aimer que ce qui est, à croire uniquement à l'opportunité de la chose que Dieu nous envoie. Alors la volonté, le goût même, tournent comme une girouette au vent qu'il fait souffler.

Vichy, 3 juin 1834.

Non, chère amie, je ne repousse le temps ni comme force, ni comme sanction, mais je l'admets simplement comme auxiliaire. Il ne peut conserver que ce qui est ; et, si les affections reçoivent de lui une sorte de consécration, leur nature, leur intensité, la place qu'elles occupent dans la vie en sont tout à fait indépendantes. Les amitiés, comme j'ai vu le temps les faire, quoique conservées à travers beaucoup d'années, m'ont souvent peu touchée, et j'aimerais bien mieux ce degré de force qui porte en lui-même la durée et qui, au-dessus du temps, domine le temps et ne l'admet, comme vous dites, tout au plus que pour témoin. Mais, chère amie, il y a loin de ces chagrins qui, tout chagrins qu'ils sont, reposent sur un fond de bonheur, à la cruelle et redoutable épreuve qui vient encore m'assaillir ! Nous nous étions livrés sur la perpétuité de mon séjour en France à l'espoir d'une

sécurité parfaite et pendant ce temps l'orage se faisait plus menaçant et plus inévitable à Saint-Pétersbourg. C'est samedi, avant-hier, que j'ai été saisie par ce nouveau chagrin. Mon premier mouvement avait été de partir immédiatement pour retourner à Paris, mais obéir à cette impulsion, c'était trop faire comme j'aurais fait jadis pour que je me le permisse aujourd'hui. Je me dis qu'avec la grâce de Dieu je ne perdrais ni la douce paix ni la sincère soumission, et c'est ce qui est arrivé : mon âme, profondément affligée, n'a pas été troublée un seul instant, et, dès ce même soir, du premier chaos de mes pensées est sortie la résolution que je ne pourrai peut-être pas exécuter, ma volonté n'étant pas seule, mais que rien, je pense, n'ébranlera dans mon intime conviction. Pour ce qui me concernait, il a fallu écrire, arrêter, répondre, etc. Pouvez-vous imaginer ce cruel travail dans l'isolement le plus complet? Eh bien! le bon Dieu y a tellement mis sa miséricorde, tellement éclairé tous les doutes, signalé le but, le seul but auquel il m'importe de tout sacrifier, que jamais je n'ai été moins combattue, plus consolée, plus heureuse. Ah! oui, plus heureuse! Il me semble que mon bonheur et ma liberté commencent d'aujourd'hui ; vous comprenez que je ne puisse vous en dire davantage.

De tous les actes de raison et de résignation, le plus grand était de rester ici. Ce matin, sans témoigner à M. Prunelle, dont au reste je suis fort contente, aucun désir d'abréger ma cure, je lui ai demandé ce qu'elle pourrait durer. — De vingt à vingt-cinq jours, m'a-t-il répondu. Je resterai donc ici jusque-là, tant que je croirai pourtant à l'ignorance où mon

mari est encore, car mon devoir de soigner ma santé fléchirait alors devant un devoir bien autrement positif. Silence donc, chère amie, silence absolu. J'avais voulu vous épargner la peine que je vous fais ; mais, d'une part, c'était manquer à l'amitié, et de l'autre, dans la préoccupation de mon secret, je n'aurais pu vous dissimuler au moins ma contrainte, et vous en auriez accusé mon ingratitude, ce qui est encore pire que compatir à mon sort.

Vichy, 8 juin 1834.

J'ai reçu ce matin, chère amie, votre lettre de jeudi, et je vous en remercie bien, ainsi que de tant de bontés que vous avez pour mon mari et de tant d'intérêt que vous donnez à nos peines. Cependant, vous n'avez pu encore juger les miennes ce qu'elles sont, si vous avez pensé que c'était sur des notions vagues et générales, empruntées aux journaux, que je me mettais en frais de courage et de résolution. Si telles avaient été mes bases, je n'aurais pu un instant espérer que mon mari restât dans l'ignorance, et, par cela même, il m'eût été inutile de vous demander le secret sur la vivacité de mon chagrin. Malheureusement, je suis informée par des communications beaucoup plus directes, plus positives, et, lorsque vous me croyez une année par-devers moi, c'est pour un temps bien autrement court que la plus grave alternative est laissée à mon choix. Voilà ce qui, dans les premières vingt-quatre heures, m'avait presque décidée à repartir sur-le-champ. Depuis, je me suis félicitée d'y avoir renoncé; d'abord, parce que chaque jour a fixé mes idées, et que, d'ailleurs, la cure que je fais m'étant

évidemment bonne, il est raisonnable de la poursuivre dans une situation dont l'avenir, comme vous dites si bien, peut rendre la santé encore plus nécessaire.

Chère amie, je vous mets simplement sur la voie afin de vous faire éviter les fausses conclusions, plus que cela ne peut s'écrire, et je vous demande le secret pour ces énigmes mêmes.

Bade, 23 août 1834.

Vous aurez su sans doute, chère amie, par mon mari, que j'allais subir cet arrêt qu'il me faut croire inévitable, puisque rien ne s'est présenté à moi pour me le faire éviter. Ce qui a été laissé à ma volonté dans cette grave décision ajoute à ma douleur. J'ai le cœur navré; pourtant ma raison est satisfaite, ma conscience tranquille. Je me voue à la fois à tous les périls, à toutes les tristesses, mais du moins je n'expose le bien-être de personne, et ce qu'il y a de dévorant dans mon chagrin n'est que pour moi seule. L'exigence de l'Empereur étant directe et personnelle, c'était à moi d'obéir, et lorsque la volonté suprême se manifeste d'une manière si prononcée, il est évident que des amis ne sauraient agir avec succès et qu'il faut se résoudre à assumer sur soi une redoutable responsabilité. Il n'y a pas de doutes que l'on n'ait cherché à m'inspirer. Je ne veux me livrer qu'à la confiance, afin de ne rien perdre de ma force, et, quand elle s'ébranle, je me hâte de la retremper à sa véritable et unique source.

Ma santé, que je fais entrer dans tous les arrangements de mon voyage, n'entre pour rien dans mes

appréhensions ; je crois que je supporterai très-bien ma route et que la perte de toute espérance, s'il me faut la subir, aurait de bien autres conséquences que l'extrême fatigue. C'est le 25, lundi, que je compte partir pour Francfort ; écrivez-moi là si rien n'est parvenu à diminuer la répugnance de mon mari pour mon voyage. Dans les choses où la conscience se complique d'intérêts sensibles, on a besoin d'approbation, et rien ne coûterait autant que de voir juger comme inutile ce qu'on n'aurait accompli qu'avec déchirement. Je pense que je ne serai guère à Pétersbourg avant le commencement d'octobre, car il me faudra cinq semaines de marche continue, en exceptant les nuits, pour franchir cette énorme distance. J'aurai donc revu Pétersbourg avant que vous n'ayez quitté Fleury ! Qui l'eût dit l'année dernière et même cette année ? Mais nous ne prévoyons rien des douleurs qui nous attendent, ni leur nature, ni leur degré. Depuis dix mois, j'ai beaucoup appris ; on pourrait aussi appeler cela faire ses humanités.

Adieu, chère amie, soyez assez bonne pour me rappeler au bienveillant souvenir de votre famille.

Saint-Pétersbourg, 19 septembre.

Chère amie, si l'affection peut blesser en se blessant, elle a d'une autre part tant de force réparatrice, qu'elle guérit plus vite encore qu'elle ne frappe. De la peine que vous m'avez faite, il ne me reste que la certitude, l'impression plus vive de mon indestructible tendresse pour vous et ces vicissitudes de notre amitié n'auront servi qu'à nous unir davantage ; tant il est vrai que la souffrance est une des forces de ce

monde et qu'elle ajoute à tout ce qu'elle ne détruit pas. Vous savez déjà que mon voyage a été protégé jusqu'au bout par la bonne Providence. La dernière partie en a été pénible, mais je n'ai point été arrêtée. L'Empereur est absent, cela ajourne beaucoup mes démarches; peut-être n'y a-t-il pas d'inconvénient à avoir le temps de se reconnaître, surtout quand ces délais peuvent être utilement remplis par la connaissance prise de ses propres affaires et d'intérêts que l'on retrouve toujours dans son pays. Chère amie, j'ose à peine me livrer à l'espoir ; mais particulièrement vers la fin de mon voyage, une impression de paix et de sécurité ne m'a plus quittée. Je sens que je remplis un grand devoir, et en abandonnant le succès à celui en qui seul j'ai mis ma confiance, je puis souffrir beaucoup, mais du moins le trouble et le regret me seront épargnés. J'ai retrouvé ici beaucoup de bienveillance ; d'anciens amis me comblent des témoignages les moins suspects. Je n'ai jamais qu'à remercier autour de moi et surtout au-dessus de moi. Dieu n'est jamais plus ingénieux dans les consolations qu'il donne qu'au milieu des épreuves qui pourraient faire croire à sa sévérité.

Vous serez informée des départs de courriers par votre voisin, mon excellent ami Labensky; profitez-en pour me parler de vous et encore de vous et puis de tout ce qui vous entoure, de vos amis, de votre société. Je suis si près de vous par le cœur, qu'il ne faut pas m'en tenir éloignée pour tous les détails, hélas ! trop insuffisants, que la correspondance comporte.

Saint-Pétersbourg, 30 octobre.

Ma bien chère amie, à mesure que j'approche du moment décisif, rien n'égale la monotonie, la fixité de mon idée. Je ne dis plus qu'en avoir une, c'est en avoir mille. Je suis absorbée tout entière dans l'alternative qui peut entraîner tout ce qui me reste à sauver sur la terre. A mesure que j'avance, tout se résout en peur. Les confiances humaines ont beau jeu dans l'éloignement ; on dirait qu'il laisse plus de latitude à l'espérance, mais plus on se rapproche du centre et du moment qui prononceront l'arrêt, plus s'agitent confusément et douloureusement au fond de l'âme des craintes toujours justes, lorsqu'il y va de tout. Encore douze ou quinze jours, ma bien chère amie ! Jusque-là je ne me sentirai pas vivre ; je détourne, je distrais, j'émousse en moi tout ce qui peut ressembler à l'émotion. Comme les gens qui craignent un éblouissement, je marche en avant sans oser regarder autour de moi, invoquant le courage au lieu de chercher la consolation et m'efforçant de former en moi la volonté inflexible, nue et sèche, de vouloir tout ce que Dieu aura voulu. Il me semble qu'un seul mouvement d'abandon et de tendresse m'ôterait cette force employée à souffrir et à attendre.

Mon amie, ma bien chère amie, si Dieu bénit mes efforts, si je puis vous revoir, vous serrer contre mon cœur, retrouver ce bonheur si grand, si complet que vous m'avez fait connaître, alors rien n'aura été trop acheté. L'épreuve, la cruelle épreuve passée, ne servira plus qu'à la sécurité de l'avenir. De tous les

regrets qui peuvent subsister près d'un tel bonheur, je n'en éprouverai qu'un, celui de quitter la princesse Alexis Galitzin, de la laisser isolée, souffrante, et demandant, par la nature de son caractère si différent du mien, quelque chose d'une amie imparfaite comme moi. Elle conçoit, elle approuve mon désir de rentrer en France, et pourtant je ne suis pas sûre qu'elle n'en soit un peu blessée. Ma situation a mille peines, mais quant à ma disposition intérieure, il n'y a de division que du côté de mon patriotisme, ce qui suffit pour mêler des consolations à mes chagrins et préparer de l'amertume à ma joie.

A MADAME SWISTOUNOF.

Paris, 27 janvier 1830.

Je ne vous l'apprendrai pas, chère amie, cette douloureuse nouvelle, elle est de celles qui vont vite. Vous savez déjà que nous avons perdu cette chère Mme de Duras, qui ralliait à elle tant d'affections, et qui aujourd'hui confond en une seule tant de tristesses. Après trois semaines, qu'on peut qualifier d'agonie, et qui jour par jour nous remplissaient de désolation, est venue la nouvelle de sa mort. Elle a été précédée de toutes les souffrances qui peuvent atteindre une pauvre créature humaine, mais aussi de toutes les consolations qui adoucissent le difficile passage et en font la route du ciel. Mme de la Rochejaquelein et son mari, M. de Kersaint, son neveu, ont eu le temps d'arriver et de la consoler par cette preuve de leur dévouement. Mme de Duras a demandé tous les secours religieux, avec une foi, une piété qui fait le baume que Dieu verse sur notre blessure. Les imperfections de son caractère, son ardent désir de vivre, tout ce qui venait de la nature, a cédé à une influence plus haute; elle a pratiqué dans les der-

niers temps de sa vie jusqu'à ces vertus humbles et pourtant nécessaires dont on est quelquefois distrait par d'éminentes qualités. Sa douceur, sa soumission ne se sont pas démenties; il semble que la bonté de Dieu ait voulu ne pas nous laisser un doute sur la récompense qu'il lui destinait. On dit que Clara [1] est restée vingt-six nuits sans se coucher, elle qui avait si besoin de soins et de ménagements; aussi sa faiblesse était si grande qu'à l'arrivée de sa sœur, elle eut un évanouissement très-long. M. de la Rochejaquelein et M. de Kersaint viennent d'arriver. Clara et sa sœur sont encore en route; elles arriveront bientôt, et l'on peut dire que c'est l'intérêt général qui les attend ici. Voilà, chère amie, quelles sont les impressions qui composent pour le moment notre vie. Je n'ai pour la distraire que la vue d'une mère désolée, Mme de Lillers, qui touche au moment de perdre sa fille, Mme de la Fare, jeune femme de vingt-quatre ans. Mme de Ségur est au plus mal, on n'entend pas parler d'autre chose, et tout prend la teinte lugubre de ces sombres événements. J'apprends avec un vrai chagrin, par une lettre de Mme de Nesselrode, que vous-même, chère amie, n'êtes pas plus épargnée, et qu'une forte épreuve vous accable dans le malheur de votre fille. Pauvre jeune mère! que de fois déjà le même coup a frappé pour elle dans la même blessure! Eh bien, tout cela n'empêche pas plus à Pétersbourg sans doute qu'à Paris que les choses du monde n'aillent leur train. Quand, d'une part, il semble que tout se voile d'un crêpe funèbre,

[1] La duchesse de Rauzan.

de l'autre on court, on danse, on rit, on joue. Hier nous avions été réunis à Saint-Louis d'Antin pour le service anniversaire de la duchesse Charles de Damas : au même instant, pendant que nos oreilles étaient frappées de chants de mort, on baptisait, à la joie la plus vive de tous les d'Orglandes, un fils que le Ciel venait enfin d'accorder à la longue attente de M. et de Mme Louis de Châteaubriand [1], et des flots d'orgueil et d'argent coulaient à pleins bords à Saint-Roch, témoin du mariage de Mlle Lafitte avec le prince de la Moskowa. Les contrastes sont partout, mais le grand nombre des gens qu'on connaît les multiplie à Paris ; les reliefs y sont aussi plus saillants, ce qui fait de cette ville, pour qui veut y regarder, la plus philosophique de toutes. Les faits s'y prononcent tellement qu'il serait presque de luxe d'insister sur la pensée.

Je vous loue sérieusement d'avoir entrepris votre réforme. Cependant, j'ai un peu ri de cette grande privation des truffes, confitures et coulis ! Il est donc encore pareille chose au monde? Pour moi, je défie un régime quelconque, le régime de quelqu'un debout sur ses deux jambes, d'être aussi sévère que le mien ; cela ne fait pourtant pas que je me porte beaucoup mieux. Mon visage a vieilli de dix ans depuis qu'il n'a eu l'honneur de vous voir ; d'ici à quinze ou vingt ans, il pourra ne pas bouger, sans démentir les années qui se sont accumulées tout d'un coup.

[1] Neveux du vicomte de Châteaubriand et aujourd'hui possesseurs du château de Combourg.

AU MARQUIS DE LA BOURDONNAYE.

La famille de la Bourdonnaye, partagée entre la Bretagne et l'Anjou, a joué depuis le douzième siècle un rôle considérable dans ces deux provinces ; elle figure à la croisade de 1249 par titres authentiques en commun avec Guillaume de Sévigné. Le marquis de la Bourdonnaye, père de celui à qui ces lettres sont adressées, fut, comme son fils, maréchal de camp. Il avait épousé Louise de Chauvelin, fille du marquis de Chauvelin, maître de la garde-robe du roi Louis XVI, et sœur de M. de Chauvelin qui siégea sur les bancs de la gauche, à la chambre des députés, sous la Restauration.

Arthur de la Bourdonnaye naquit à Paris le 29 janvier 1785. Il entra fort jeune dans l'armée par un engagement volontaire. Soldat à vingt ans, il était colonel à vingt-huit, après dix campagnes et quatre blessures. Il fut durant un an officier d'ordonnance de l'Empereur, déploya une remarquable bravoure durant les campagnes de Russie et de France, et demeura fidèle à Napoléon jusqu'à ce que l'abdication de Fontainebleau lui eût rendu son entière liberté. Après avoir salué le retour des Bourbons et leur avoir voué loyalement son épée, il ne voulut plus

la consacrer à d'autres causes. Les *Cent-jours* le trouvèrent inébranlable, et il fit de courageux efforts pour organiser à Angers et à Rennes une résistance royaliste. Le roi Louis XVIII lui rendit en 1815 un régiment de chasseurs, qu'on désigna sous le nom de *chasseurs du Morbihan*, et bientôt après le nomma gentilhomme de la Chambre. L'année suivante il épousait Charlotte de Lantivy, fille du comte de Lantivy, officier de marine avant la révolution. En 1821, il fut promu au grade de maréchal de camp. Les officiers de son régiment lui offrirent une épée d'honneur.

L'activité de sa vie militaire ne l'avait point empêché de se livrer à de fortes études et de suivre avec une attention pénétrante les événements politiques de son pays. Il était mûr pour cette vie parlementaire inaugurée par la Restauration, et, en 1827, les électeurs de Pontivy l'envoyèrent à la chambre des députés. Il trouvait à l'extrême droite son cousin, le comte de la Bourdonnaye, député d'Angers. Cependant il ne se rangea pas sous sa direction et choisit sa place au centre droit, traitant, de préférence, à la tribune, les questions qui intéressaient l'armée. La présence de son cousin dans le ministère du prince de Polignac ne lui fit aucune illusion sur les dangers de la monarchie, et, en apprenant la nomination du comte de la Bourdonnaye au ministère de l'intérieur en remplacement de M. de Martignac, il lui écrivit : « Mon cher cousin, je ne sais si je dois vous faire mon compliment. Dans la position où nous sommes, les affaires sont un pénible fardeau, même pour les talents les plus éprouvés, et le ministère qui vient de se

former ne peut manquer de rencontrer de grandes difficultés. Dissoudre la chambre et recourir à d'autres élections serait un grand danger et il serait plus périlleux encore d'essayer de s'en passer [1]. » Le comte de la Bourdonnaye lui-même ne tarda point à être du même avis et donna promptement sa démission. La chambre des députés fut dissoute et le marquis de la Bourdonnaye fut réélu sans être ni combattu, ni appuyé par le pouvoir. Son action dans la chambre prit de plus en plus le caractère d'une conciliation éclairée et ferme. La mort de son père l'ayant récemment placé à la tête d'une fortune considérable, il réunissait souvent ses collègues dans son salon : ce fut chez lui que fut discuté et rédigé un amendement présenté par M. de Lorgeril, député de Rennes, et qui avait pour but d'exprimer dans l'adresse à la Couronne de respectueuses inquiétudes, tout en empêchant la chambre d'articuler en termes formels son refus de concours. L'amendement Lorgeril, repoussé à la fois par les votes ministériels et par les votes de l'opposition, réunit seulement le suffrage de ces hommes, souvent en trop petit nombre dans les assemblées politiques, qui veulent sincèrement conjurer les conflits et désarmer les passions. Cette tentative de modération indépendante n'est point effacée aujourd'hui du souvenir des hommes politiques, et plus d'un de ceux qui la repoussèrent alors ont hautement et profondément regretté depuis de ne l'avoir pas mieux accueillie.

[1] Cette lettre, qui fait un grand honneur à la sagacité désintéressée du général de la Bourdonnaye, a été publiée tout entière dans sa biographie par M. Saint-Maurice Cabany.

Lorsque les ordonnances de juillet furent insérées au *Moniteur*, M. de la Bourdonnaye remplissait à Saint-Cloud ses fonctions de gentilhomme de la Chambre. Sa situation à la cour, loin d'enchaîner sa franchise, n'était à ses yeux qu'un devoir de plus. Lorsque le roi Charles X eut député le duc de Mortemart à Paris, il voulut quelques heures après lui faire parvenir un message. Il fallait déjà beaucoup de résolution et de présence d'esprit pour tenter de franchir les barricades, et l'on désigna M. de la Bourdonnaye comme le plus propre à cette mission périlleuse. Le Roi, qui n'ignorait pas le blâme du gentilhomme de la Chambre et du député, montra d'abord quelque hésitation. — « Ah! sire, dit-on au Roi, en quel dévouement vous fierez-vous, si ce n'est en celui de M. de la Bourdonnaye? » — Le Roi le fit alors appeler et lui confia ses intentions. Elles confirmaient les concessions déjà faites, mais attestaient encore plus d'une illusion sur la gravité des périls. Avant de s'éloigner du vieux monarque, M. de la Bourdonnaye fléchit le genou devant lui et voulut faire entendre quelques avertissements qu'il croyait utiles. — « Non, non, lui dit le Roi en l'éloignant du geste; partez, et revenez au plus tôt. » — Déjà les troupes royales se repliaient sur le bois de Boulogne, et la plupart des postes militaires étaient occupés par le peuple. M. de la Bourdonnaye ne songea pas un instant à employer la ruse et résolut de se présenter ouvertement aux barrières en sa qualité de député. Il partit de Saint-Cloud en tilbury; mais, arrivé au pont de Grenelle, il fut arrêté et questionné. Un homme du peuple s'avança alors et lui dit : « Si vous êtes député, dites

votre nom ; je les connais tous, je saurai si vous dites vrai. » Craignant l'effet que pourrait produire son nom sur cette multitude exaltée, M. de la Bourdonnaye répondit qu'il s'appelait le général Arthur. — « En effet, répliqua son interlocuteur, il y a à la chambre un général Arthur, mais c'est le général de la Bourdonnaye, un député de la droite. » — A ce nom des propos menaçants s'élevèrent dans la foule. Le général s'écria alors — : « Êtes-vous des soldats ou une multitude indisciplinée ? S'il y a quelque ordre parmi vous, prouvez-le, et conduisez-moi à celui qui vous commande. » — Un élève de l'école polytechnique le prit alors sous sa protection et le fit parvenir de barricade en barricade jusqu'au poste de l'*Hôtel de Ville*, où M. de la Bourdonnaye fut retenu prisonnier durant toute la nuit. Le lendemain seulement, à force d'insistance et d'énergie, il fut conduit devant le général Gérard et lui fit part des dispositions du Roi. Mais celui-ci lui répondit comme M. de Lafayette l'avait fait la veille : — « Il est trop tard ! » — Il voulut du moins veiller à la sûreté de M. de la Bourdonnaye et lui fit donner un sauf-conduit, afin qu'il put retourner auprès du Roi déjà en marche sur Rambouillet.

Les devoirs du fidèle sujet étant remplis, ceux du député commencèrent, et, après avoir vu douloureusement la famille royale s'acheminer sur la route de Cherbourg, M. de la Bourdonnaye vint occuper son poste à la chambre qui délibérait sur le sort de la monarchie. Il trouvait les hommes d'ordre divisés en deux camps principaux : ceux qui croyaient sauver la liberté en en confiant la garde aux mains de M. le duc

d'Orléans ; ceux qui pensaient qu'on allait compromettre pour bien des années ce que l'on voulait sauver. — Vous croyez trop à la puissance des principes, disaient les uns. — Et vous, vous n'y croyez pas assez, répondaient les autres. Vous fonderez à jamais le régime constitutionnel en France, disaient ceux-ci, si vous commencez par respecter la Charte qui contient à la fois la responsabilité ministérielle et l'inviolabilité royale. — Maintenir la Charte n'est pas assez, disaient ceux-là ; il faut aussi la venger. — Ce pernicieux débat, qui, après trente-cinq ans d'expérience, dure encore aujourd'hui, eut alors pour dénoûment momentané la royauté du 9 août. M. de la Bourdonnaye protesta contre elle. Mais une nouvelle délibération s'ouvrait pour les consciences délicates. Après avoir lutté au sein de la chambre et à la tribune pour le triomphe de leurs propres convictions, les députés de la droite devaient-ils résigner leur mandat et renoncer à toute participation aux affaires de leur pays ? Le patriotisme et l'honneur ne tenaient point le même langage à des hommes sur qui ils exerçaient le même empire. Les uns croyaient que leur protestation ne pouvait avoir d'autre forme que celle d'une éclatante retraite ; les autres pensaient qu'après avoir élevé leur voix aussi haut et aussi loin qu'ils pouvaient la faire entendre, le péril même de la situation les enchaînait à leur poste. On ne crée point le vide dans un pays tel que la France ; la végétation politique ne s'y ralentit jamais, et il n'y a point d'absence qui puisse opérer par elle-même ce que les efforts les plus courageux et les plus persévérants obtiendraient à grand'peine de la

raison publique. M. de la Bourdonnaye fut plus que personne en proie à de douloureuses perplexités. Cependant il voulut rester jusqu'au bout fidèle à la modération habituelle de ses opinions et au groupe d'amis politiques avec lesquels il s'était concerté de préférence. Il demeura à la chambre jusqu'à sa dissolution, écrivit une lettre publique à ses électeurs pour leur rendre compte de sa conduite et de ses motifs, en se tenant à leur disposition pour l'avenir. Les hommes monarchiques du Morbihan ne voulurent point à cette époque prêter le serment qui était imposé aux électeurs comme aux députés, et M. de la Bourdonnaye ne fut pas réélu. Il n'en témoigna et n'en éprouva aucun déplaisir; il se voua avec une grande activité aux soins que réclamaient de lui l'éducation de ses enfants et la régénération agricole de deux grandes terres en Bretagne. Il fit du château de la Bourdonnaye, dans le Morbihan, et surtout du château de Blossac, dans l'Ille-et-Vilaine, le centre d'une administration féconde en résultats populaires, fonda des écoles et institua des comices d'agriculture. Pendant ce temps le duc de Fitz-James, le marquis de Brezé, le duc de Noailles à la chambre des pairs, M. Berryer à la chambre des députés, avaient relevé le drapeau du droit monarchique uni à celui des libertés publiques. Des hommes tels que MM. Benoist d'Azy, Béchard, de Larcy, se groupaient successivement autour du grand orateur, et apportaient à son attitude la sanction de plusieurs colléges importants. Enfin, le duc de Fitz-James, le vieux et fidèle ami du roi Charles X, quittait volontairement le Luxembourg et demandait à l'une des premières villes de

France, à Toulouse, un mandat de député. La Bretagne ne voulut point demeurer étrangère à ce mouvement, et, en 1837, Hennebon rendit M. de la Bourdonnaye à la vie politique.

Député laborieux, M. de la Bourdonnaye prit toujours une part très-active, très-assidue à tous les travaux de la chambre, et il fut réélu jusqu'à la fin de sa carrière avec une majorité croissante. Ceux qui l'ont connu de près ont le droit d'affirmer que sa mort même fut le résultat de son profond dévouement à ses convictions. En 1843, M. le comte de Chambord avait voulu visiter l'Angleterre. M. de Chateaubriand et M. Berryer rejoignirent le prince à Londres et y passèrent quelques jours près de lui. En Angleterre comme en France, leur langage n'avait rien de factieux. Le député en possession de son mandat, et le pair de France démissionnaire crurent qu'ils pouvaient porter partout la loyauté de leurs pensées et de leurs conseils. Le gouvernement n'en jugea point ainsi; il insista pour que la chambre *flétrît*, dans son adresse, la démarche de M. Berryer et des quatre collègues, qui avaient cru pouvoir imiter son exemple. M. de la Bourdonnaye s'était d'abord proposé d'être de ce nombre, puis il y avait renoncé. Mais le fait seul de cette intention passagère suffit pour le troubler profondément, lorsqu'il vit M. Berryer et ses collègues qu'on nommait dans la langue du temps les pèlerins de *Belgrave-square*, donner leur démission, se présenter devant leurs électeurs, et obtenir un nouveau mandat. Les députés de la droite avaient résolu que cette démission ne s'étendrait pas au-delà des députés qui avaient été person-

nellement à Londres, et la portée de leurs motifs ne pouvait manquer de frapper un esprit aussi juste que celui de M. de la Bourdonnaye. Il obéit donc à cette détermination collective, mais il en demeura agité, attristé, et, aux premiers symptômes d'une congestion cérébrale, ses amis conçurent une inquiétude qui ne fut que trop tôt justifiée. Le marquis de la Bourdonnaye mourut à Paris, le 11 avril 1844, à peine âgé de 59 ans. Il fut, selon son désir, inhumé dans la chapelle du château de Blossac.

Doué de qualités chevaleresques et d'une rare distinction d'esprit, M. de la Bourdonnaye mérite d'être rangé parmi ces gardiens fidèles des anciennes traditions, également intelligents des besoins et des sentiments nouveaux, également étrangers à l'esprit du courtisan et à l'esprit de la révolution. Placé en face de circonstances moins tragiques que le comte de Virieu, M. de la Bourdonnaye se rattache comme lui à cette école monarchique qui ne voulut s'associer à aucune émigration soit extérieure, soit intérieure, qui voulut constamment servir et défendre à la lumière de la discussion et de l'expérience tous les intérêts français. A ce titre, il présente une physionomie distincte, délicate et ferme. D'autres carrières ont pu avoir plus d'éclat; aucune n'a été parcourue avec plus de désintéressement, d'abnégation et de vrai dévouement à ce qu'il avait une fois considéré comme la vérité.

Paris, 22 mai 1829.

J'ai tant suivi votre inquiétude, tant senti votre douleur, qu'en devançant votre lettre j'aurais été bien sûre de répondre à toutes vos pensées. Mais si je me passe de vous pour m'unir à tout ce qui vous touche, j'ai besoin de vous pour ce qui me concerne, et j'ai été peinée de ne pas trouver mon nom dans votre billet à Mme de Ségur[1].

Votre affliction est, de toutes, celle que je comprends le mieux. Je la retrouve encore ineffaçable dans mon cœur après tant d'années écoulées; mais si je vous plains, je sens aussi la grâce immense qui vous a été faite d'avoir pu remplir à la fois le plus cher et le plus solennel des devoirs, d'avoir donné à celui que vous avez perdu, avec le bonheur de toute sa vie, cet autre bonheur des mourants de reposer leurs derniers regards sur ce qui leur a été le plus cher. Non, il n'y a rien de fortuit dans la consolation qui vous a été laissée. Les desseins de la Providence vous la réservaient comme un témoignage de ce profond sentiment du devoir, l'âme de toute votre vie. Dans tous ses intérêts, votre cœur se trouvera semblable à lui-même, et partout aussi il recueillera ce qu'il aura semé. Combien cette impression si juste, et qui naît de votre affliction même, n'est-elle pas propre à l'adoucir! Les douleurs de cette terre sont vives et en grand nombre; mais il est bien vrai que l'amertume des fautes qui s'y joignent les rend seules insupportables.

[1] M. de La Bourdonnaye venait de perdre son père.

Je pense que vous allez être retenu chez vous; la session étant très-avancée, vous ne vous croirez pas obligé à un simple acte de présence. Si je devais rester à Paris, je ne calculerais pas aussi froidement les chances qui peuvent vous en tenir éloigné, mais me voilà à la veille de mon départ pour Vichy. Si je m'écoutais, je ne partirais pas; car à présent que vous me connaissez mieux, vous devez savoir que j'ai toujours bien de la peine à sacrifier ainsi toutes mes habitudes. Je ne me le reproche pas quant à aujourd'hui : si notre amitié est bonne, elle est destinée à vieillir, et, pour durer, il faut avant tout non pas seulement cette vérité qui exclut le mensonge, mais cette vérité plus rare qui croit mentir si elle ne dit pas tout.

Adieu; quand je n'aurai plus personne pour me donner de vos nouvelles, c'est vous qui m'en donnerez, n'est-ce pas?

Paris, 2 novembre 1829.

Vous trouverez déjà en arrivant ici les esprits dans une situation différente de celle où les avaient violemment placés le changement du ministère et la perspective imminente d'un coup d'état[1]. Mes

[1] Le brusque avénement du prince de Polignac, amenant la retraite d'hommes tels que MM. de Martignac, Hyde de Neuville et de la Ferronnays, avait fait supposer tout d'abord un plan de mesures préalablement concertées. On ouvrait chaque matin les journaux avec une fiévreuse impression soit d'espérance, soit de crainte. Les espérances et les craintes furent également trompées : ni le nouveau ministère, ni le Roi n'avaient cru qu'ils seraient infailliblement conduits à

craintes sont bien calmées, les miennes et beaucoup d'autres. Il est probable que de longtemps les choses n'iront ni très-bien, ni très-mal : les astres ont leur orbite; les routes d'ici-bas leurs ornières. Il n'est pas aisé de s'en écarter, et ne perd plus la France qui veut.

Combien je suis heureuse de vous savoir rassuré et tranquille sur tout ce qui vous intéresse davantage et content aussi, comme vous devez l'être, d'une existence qu'on eût faite *à priori* pour vous? Je suis loin de craindre dans votre vie le nombre des devoirs et des obligations; ce qui exerce vos forces ne peut, dans la direction que vous avez prise, tourner qu'au profit de votre bonheur.

Adieu, à bientôt.

Paris, 28 novembre 1829.

C'est au milieu de tout un conflit de préoccupations que je sauve un moment pour vous écrire : quand on jette un coup d'œil sur un passé, même

des mesures extrêmes. Pour bien faire comprendre le sentiment public à cette date par ceux qui n'en furent point contemporains, on pourrait se reporter à l'impression qu'éprouva l'Europe en 1859, lorsque l'Autriche, prenant tout d'un coup le parti de répondre aux provocations du Piémont, déclara la guerre sans entrer en campagne, et donna à son adversaire tout le temps dont il pouvait avoir besoin pour appeler la France à son secours. Une femme de beaucoup d'esprit et qui ne s'associait point aux promoteurs de coups d'état, la princesse de la Trémouille, disait quelques jours après l'avénement du ministère : « C'est singulier, il me semble que je suis au théâtre pour un grand drame, que le rideau est levé, et que les acteurs ne paraissent pas! »

raisonnablement rempli, mais dont un mouvement irrégulier a morcelé toutes les parties, il en reste bien peu de chose, sinon la conviction qu'on s'est soumis, avec plus ou moins de bonne grâce, à la nécessité du moment. Voilà la plaie des existences de Paris. Vous êtes heureux de vous y soustraire pendant quelques mois! c'est se ménager d'utiles résultats, se retremper et arriver à la bataille comme des troupes fraîches au milieu de gens bien fatigués. Eh mon Dieu, qui ne l'est pas? J'ai toujours été étonnée du peu de vogue d'une divinité que pourtant l'ancien monde avait conçue, celle qui présidait aux voyageurs épuisés. La force romaine elle-même reconnaissait l'empire de la lassitude.

Vous n'écrivez peut-être pas parce que vous allez venir; cela vaudrait bien mieux.

Paris, 21 juin 1830.

Je conçois que vous vous absteniez d'attacher une trop grande importance à une réélection que vous avez si bien la conscience d'avoir méritée [1]. J'admets que l'élévation si naturelle de vos sentiments vous fasse répugner à mendier des suffrages; si j'osais le dire, votre bon goût seul s'y opposerait. Ces mœurs-là ont encore pour vous quelque chose d'étrange; mais, quelle que puisse être votre véritable indépendance à l'égard de chances qu'on ne saurait ni calculer, ni prévoir, vous ne pouvez exiger que vos amis la partagent. C'est pour un peu plus qu'eux-mêmes

[1] Le roi Charles X avait dissous la Chambre après le vote des 221.

qu'ils s'émeuvent; il leur est bien permis de mettre un grand prix à un acte d'équité qui, s'il était repoussé par les passions extrêmes, serait un bien mauvais symptôme. Je voudrais bien que cette circonstance ne prouvât pas une fois de plus comment elles s'entendent à conduire les choses, et que cet heureux succès d'Alger pût remettre une sorte d'équilibre en relevant les courages sans exciter les présomptions. Mais quel est aujourd'hui l'événement qui pourrait ramener dans la route du milieu, dans la route du vrai, des partis acharnés et presque en présence? L'impression la plus vive, celle du moment, n'a de véritable force que pour accélérer l'impulsion donnée; elle n'en a pas pour la combattre. Enfin après-demain, mercredi, vous saurez ce que nous autres brûlerons encore de savoir, et je vous envie ces deux jours que vous avez d'avance sur nous.

Paris, 27 juin 1830.

Pour la première fois de ma vie, j'ai regretté de n'avoir pas le *Moniteur*. Il aurait avancé de plusieurs heures la joie que j'ai eue de votre nomination. Les *Débats* avaient annoncé celle de Rennes. Je n'osais pas compter sur celle de Pontivy; j'étais, je l'avoue, d'assez méchante humeur, lorsque, vers la fin de la matinée, j'appris que justice vous avait été rendue. Il ne fallait rien moins que cela pour me réconcilier avec d'autres noms qui viennent se placer naturellement près du vôtre et dont la vue, quelques heures auparavant, m'avait froissée. Pardonnez-moi d'être si imparfaite, et, en m'identifiant à vous, de ne

prendre que les sentiments dont vous seriez incapable ou dont vous ne voudriez pas. On ne choisit pas ses propres impressions, et, dans les intérêts des gens qu'on aime, on prend surtout ce qu'ils laissent. Je suis bien sûre pourtant que vous êtes content et aussi disposé à en convenir franchement que vous l'étiez à ne pas provoquer les suffrages. Vous pouvez jouir d'autant plus de la position qui vous est rendue que vous vous en êtes fait plus indépendant. Bien des choses se simplifieront par là; on trouve bonheur et repos à penser que vous n'avez rendu irrévocable que votre plus libre et plus franche manière de voir et de sentir.

Adieu. Les vingt-quatre heures m'ont paru longues.

Le Hàvre, 7 août 1830.

Une première fois je n'ai pas cherché votre nom dans les journaux et j'ai eu la satisfaction que j'attendais, celle de ne l'y pas trouver. Plus tard votre nom était placé comme il devait l'être et marquait la ligne du devoir. Dans des temps comme ceux-ci, on a bien sujet de remercier ceux qu'on aime, lorsqu'ils nous donnent la confiance que nous les entendrons toujours; c'est là la reconnaissance que je vous offre. Votre petite lettre du 30, datée de Saint-Cloud, m'est venue presque en même temps que celle du 6. Si je n'ai pas prévenu l'une et l'autre, c'est que vraiment il est des impressions qui n'ont point de paroles. Ce que j'ai souffert est inexprimable. Le dépôt qui m'est confié me soumettait nécessairement à une loi bien sévère et je secouais ma chaîne sans oser même son-

ger à la briser. A présent, j'ai beau dire à mon impatience que le plus fort est fait, je compte les jours, les heures de ce pénible exil, comme si j'étais près du terme. Dans les temps ordinaires j'espère que je m'oublierais moi-même ; il n'en est pas ainsi à présent. J'ai pitié de moi comme si j'étais une autre, et je vous demande d'entrer en part de cette faiblesse lâchement consentie.

Adieu. Pour vous il valait mieux sans doute que Mme de la Bourdonnaye fût éloignée ; mais elle n'en aura pas jugé ainsi. Je plains surtout les absents du lieu du danger, lorsqu'ils ne le sont que pour la partie d'eux-mêmes qui les intéresse moins.

Dimanche, 22 août 1830.

Oui, je vous approuverai davantage à mesure que vous resterez plus vous-même et que vous obéirez, non-seulement à votre voix intérieure, mais encore à ce qui fait votre individualité. C'est seulement ainsi qu'un accord plein et entier avec vos propres sentiments vous affranchira de tant de regrets, présumables si vous cherchez au dehors le point d'appui et la récompense que vous n'êtes sûr de trouver qu'en vous-même. Vous méritez tant de ne pas vous tromper que ma confiance aide encore ma conviction. J'ai partagé votre trouble ; j'éprouve aujourd'hui quelque chose du calme d'une résolution prise et je reprendrai avec vous cette rude voie de difficultés et de sacrifices. Il me semble vous voir lancé sur cette mer qui est devant mes yeux, et, tant que vous y êtes, ce dont je suis sûre, c'est de ne point quitter le rivage.

Le Hâvre, 25 août.

Combien votre trouble, vos doutes sur vous-même, le peu de justice que vous vous rendez m'affligent profondément ! Hélas, je le savais, vouloir faire trop bien, viser au delà de ce qu'on peut accomplir est le supplice des âmes délicates. Rien ne peut faire qu'elles soient contentes d'elles-mêmes ; elles oublient qu'elles ne peuvent pas l'être sur cette terre, et elles s'en prennent à elles-mêmes des maux qui sont ceux de leur destinée. Vous vous trompez sur vous, mais les autres ne s'y tromperont pas. C'est dans l'ensemble du caractère que l'on va chercher le secret des motifs qui ont déterminé dans une circonstance spéciale, et tout ce qui est de bonne foi ne voit dans une situation que la manière dont celui qui l'accepte l'a comprise. Le plus difficile m'a paru bien sincèrement le plus digne de vous ; je savais les souffrances qui vous attendaient dans cette lutte qu'une force aveugle rend inégale, mais j'avais l'arrière-pensée que ce combat ne pouvait pas durer et que vous seriez promptement dédommagé de votre volontaire sacrifice. Bientôt nous pourrons causer librement, et, ce moment-là, je le devance de tout le besoin que j'en ai.

Paris, 29 août 1830.

Combien n'ai-je pas été occupée de vous dans ce changement intégral d'hommes, de choses et surtout de principes ! J'ai cru bien souvent deviner ou achever votre pensée. Votre parti pris d'éloignement a causé chez moi un premier mouvement de consterna-

tion. Quand il ne s'agit que de soi, j'aime bien quelquefois qu'on brûle ses vaisseaux ; mais ceux que vous venez de brûler tiennent l'État même à la remorque.

A peine arrivée ici, je n'y ai encore vu absolument personne. Je ne sais donc si l'impression si vive sur laquelle j'avais quitté Paris subsiste encore ; les choses et les idées y marchent si vite, que je trouverai peut-être tout à fait rassurées les personnes que j'y avais laissées inquiètes. Déjà, pendant mes derniers jours à Dieppe, des gens qui à coup sûr ne voudraient pas de la force pour eux-mêmes, pas plus pour l'employer à leur profit que pour en être victimes, me disaient que c'était la seule chose qui pût réussir en France. Je pense qu'elle peut être un grand moyen en tout pays, mais à l'usage d'un très-petit nombre d'hommes. Je ne sais si la curiosité inquiète, qui s'attache à des voies si nouvelles, vous fait regretter votre éloignement du centre de tant de mouvements, de passions et d'intrigues ; mais il me semble que c'est précisément dans les circonstances semblables à celles-ci que le repos d'une existence si utilement occupée a vraiment de la dignité et du charme. Ce ne sont, au fond, que les résultats qui importent, et six mois nous en diront plus que toutes les argumentations du monde.

Vous voilà au milieu d'objets anciens, mais que votre changement de situation vous présentera sous une face nouvelle. Chaque jour, sans les éteindre, adoucira vos souvenirs. L'unité d'impression, les regrets qui ne sont que d'une seule et même nature, ceux qui ne comprennent en eux que ce terrible passage du bonheur à l'affliction sont cependant encore les

épreuves qui fatiguent le moins l'âme; ils la placent dans une disposition triste et douce à la fois; un seul soin alors est nécessaire, c'est d'éviter de sortir de sa douleur afin de s'épargner d'y rentrer.

Vous voulez être jugé par moi ce que vous êtes ; laissez-moi vous répondre que, si j'avais attendu ce que vous pouvez m'en dire, j'aurais perdu bien du temps. Vous oubliez donc la pénétration qui accompagne tout sentiment qui n'est pas précisément d'une nature aveugle. Certes, il n'y a rien dans cela dont l'esprit puisse se faire honneur, encore moins la raison. Les paroles les plus tendres qui m'aient jamais été dites, c'est : « Je ne vous ai jamais jugée. » J'y gagne plus que vous, mais il est bien vrai que la simple affection possède cette inspiration rapide qui rend inutile jusqu'à l'observation.

Adieu. Grondez-moi, si vous voulez ; quant à m'en vouloir, je vous en défie.

Paris, 24 octobre 1830.

Votre lettre me fait éprouver une inexprimable consolation. Le voilà expliqué le mystère de cette inquiétude, de cette affliction d'esprit, qui n'avait d'autre mesure que la délicatesse de votre âme. Pour guérir le malade Dieu lui-même agitait la piscine. Ah ! oui, vous deviez les franchir ces dernières limites du progrès chrétien, ce plus haut degré auquel puissent atteindre les nobles mouvements de la nature humaine, et marcher enfin dans ces voies où la simplicité humble et libre donne la paix. Vos vertus n'attendaient que cet affranchissement pour vous donner tout le bonheur qu'elles portent en elles, et

faire disparaître avec l'élément étranger tout principe de séparation, tout obstacle à la vraie possession de vous-même. Au point où vous étiez, il ne dépendait plus de vous de juger la vie autre qu'elle n'est; son but seul pouvait soulever son poids, et, n'ayant plus rien à acquérir, à régler dans la région purement humaine, force était pour vous de vous élever plus haut. Ces lumières, qui partent d'un centre nouveau, n'ont point de sacrifices à vous demander, elles n'ont que des sanctions à vous offrir; seulement elles feront paraître les objets à vos yeux dans leur proportion réelle; leur face aura changé, vous les verrez de plus haut, et, si quelquefois encore vous étiez vulnérable par ce que votre caractère a de plus élevé et de plus touchant, un baume certain guérirait vos blessures. Ah! que je vous remercie de me donner la certitude de vous voir heureux et vraiment paisible! Des cordes nouvelles s'ajouteront à l'accord de tant d'autres sentiments; j'étais loin de prévoir un degré de plus de sympathie, mais il n'est point d'arrêt dans l'infini.

Vous ne me dites rien de votre retour; la Chambre vous rappelle cependant huit jours plus tôt. Jusqu'à quel point cette sommation est-elle obligatoire? Mme de Nesselrode me promettait de renouveler ses instances pour la prolongation de notre permis de séjour en France. Cette incertitude est pénible, et, comme il arrive souvent de l'incertitude, nous aurons peut-être à la regretter. Nous avons le plus beau temps du monde et je vais très-bien en tout. Je suis contente, je suis heureuse, et dans cette si bonne part, prenez la vôtre.

Paris, 2 juillet 1831.

Comment, dans une époque qui met à nu tous les genres de misère humaine, ne serait-on pas impérieusement ramené aux grandes vérités? Les illusions n'ont plus rien d'opaque; elles sont traversées de part en part, et pour d'excellents esprits comme le vôtre, leur évanouissement ne mène pas au découragement; il est tout au profit des réalités les plus précieuses. Ces réalités, vous les possédez, elles se pressent autour de vous, et vous ne pouvez plus à présent faire un progrès qu'il ne crée simultanément une double félicité.

Adieu très à la hâte. Je pars tout à l'heure; je suis bien sûre que vous serez aise de savoir de mes nouvelles après mon voyage. Dès mon arrivée à Sidmouth je vous écrirai.

Paris, 17 novembre 1832.

Me voici beaucoup mieux et comme acclimatée à la suite d'une petite crise qui épuise toujours un peu le principe du mal; c'est sûrement à recommencer; mais c'est quelque chose qu'une trêve. La politique n'en est pas là; ses incertitudes sont toujours aussi inquiètes, aussi variables, et les plus habiles dans la prescience des affaires de ce monde me paraissent n'en savoir pas plus que les moins sagaces et les plus ignorants. Les grands politiques sont presque aussi humiliés que les médecins : à chacun son choléra, et il est singulier de voir à quel degré l'on confesse aujourd'hui l'incapacité absolue de prédire le lende-

main. Personne ne peut se permettre un calcul, par la raison qu'il n'y a pas une base d'assurée. Quelques gens prennent pour point de départ leurs goûts ou leurs aversions, mais ceux-là rappellent un peu cette femme qui, pour comprendre le système du monde de M. de Laplace, se livrait à ses impressions.

Vos affaires vont vous distraire un peu de vos préoccupations. Tâchez pourtant de n'avoir pas trop de temps à leur donner, et revenez bientôt partager toutes nos tristesses. Hélas! il semble vraiment qu'il y en ait pour tout le monde et comme poids à porter et comme diversité de nature.

Paris, 1833.

Il y avait longtemps que vous ne m'aviez écrit, mais il y a des silences qui ne sont pas un mauvais symptôme, et, en retranchant un plaisir, ils ne mettent jamais une peine à la place. Vous êtes plus content de vous-même, si j'ose me permettre cette traduction libre des expressions dont s'enveloppe votre sincère et touchante modestie. Sans doute vous n'étiez rien moins qu'étranger à la voie qui vous paraît nouvelle. On a la vue du temple en ne le considérant même que du parvis; mais il est également vrai que c'est seulement lorsqu'on y pénètre, qu'à chaque pas la surprise s'ajoute à la reconnaissance. Dieu, admirable en tout, est surtout ineffablement bon à l'user. Comme vous le sentez bien, on recueille par la réflexion ce qui a été semé par la souffrance, on met pour soi tout ce qui avait été contre. Vraiment le temps de cet enseignement était arrivé pour vous! car rien n'était plus élevé que votre point de

départ. Le monde avait obtenu de vous toute la perfection qu'il imagine et, pour avancer, forcément il vous fallait passer à un autre maître. Celui qui vous attendait accepte, après l'avoir consacré, même ce qui s'est fait sans lui ; il transforme bien plus qu'il ne détruit, et, tout en plaçant les intelligences qu'il domine dans un milieu spécial, elles restent en contact avec tout ce qu'il y a de vérités éparses sur la terre. Je suis toujours frappée de voir les esprits le plus rigoureusement engagés dans la foi, les esprits qui, dans toutes les questions, ne parlent ou ne traduisent jamais que le dogme, se trouver pourtant en communion avec la raison universelle, si bien que leur justesse est reconnue habituellement par ceux qui en méconnaissent la source. Croire devrait isoler dans un siècle où la foi est rare, et il en arrive bien autrement. Toutes les sympathies, toutes les compréhensions sont encore pour ceux qui croient, et on dirait que de ce point élevé on jouit de l'avantage de ceux qui savent beaucoup de langues, d'entendre et d'être entendu d'un plus grand nombre de personnes.

Adieu. Rien n'est si vrai que ces associations de pensées, de personnes et d'impressions que je trouve dans votre dernière lettre : tout ce qui nous frappe vivement se fait son cortége.

Paris, 10 juillet 1833.

C'est changer deux fois d'air que de quitter le lieu qu'on habite et les salons, de se soustraire à la fatigue de ce qu'on fait et à l'inquiétude de ce qu'on ne fait pas. Vraiment, avec le mouvement des saisons, il est juste de dire aussi : Autres temps, autres mœurs.

Pour moi qui suis immobile, j'ai changé quelque peu au moins mon règlement de vie et sa discipline ; les deux extrémités de ma journée sont inviolablement vouées à la solitude, et je fais comme les gens qui retournent leur habit faute d'en avoir un neuf. Je m'en trouve bien, parce qu'on finit toujours par s'arranger, et que mes privations mêmes ne me rejettent jamais que dans une situation à laquelle, de date bien ancienne, j'ai reconnu mille douceurs. Ma journée est toujours trop courte et toujours assez animée.

Mme de Pastoret est absente depuis huit jours, et je pense que la fin du mois la ramènera ici et bientôt à Fleury, où j'irai habituellement passer deux ou trois jours de la semaine. Le voyage de Mme de Pastoret ne la conduira pas au delà du Rhin ; celui de son mari et de son fils se prolongera davantage [1]. Si leur retour était plus prochain, je l'attendrais avec bien de l'impatience pour savoir la vérité sur les tristes débats dont l'éloignement de M. Barande paraît avoir

[1] Le chancelier de Pastoret, tuteur de M. le comte de Chambord, était appelé en Allemagne par les plus graves intérêts de son royal pupille. Le roi Charles X et la famille royale n'avaient séjourné que peu de mois en Écosse après la révolution de 1830. L'empereur d'Autriche avait mis à leur disposition le château du Rhadshin à Prague. Le baron de Damas, gouverneur de M. le comte de Chambord, voyant le prince grandir dans l'exil, voulut appeler des membres d'une corporation religieuse pour concourir à son éducation. Ce projet souleva de vives contradictions dans l'entourage du Roi, et quelques dévoués serviteurs demandèrent à être déchargés de toute responsabilité à cet égard. Bientôt le roi mit fin à ces douloureux dissentiments par une résolution qui concilia tous les suffrages, en donnant M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, pour coopérateur au baron de Damas.

été le résultat. Cette nouvelle, que des gens bien informés croient certaine, est bien fâcheuse. La plus haute distinction, dans l'homme qui le remplacerait, ne compenserait pas l'avantage d'une autorité ancienne et d'un dévouement éprouvé, qui sont des droits aussi. Tout en reconnaissant que le malheur peut s'appeler très-justement légion, comme le démon de l'Évangile, il me paraît bien singulier que la division ne soit pas un de ces tributs dont se rachète la mauvaise fortune. Comment l'instinct seul ne fait-il pas devenir compactes ceux qui n'ont pour eux ni le nombre, ni l'action, ni le pouvoir. *Ah!* comme me disait un homme d'esprit, *si M. le duc de Bordeaux n'avait en France que des ennemis!* Le contre-coup de ces lointaines divisions se fait sentir dans la société de Paris, et cela avec une amertume proportionnée, comme de coutume, à l'ignorance des détails principaux. Il y a longtemps que je regarde les partis en eux-mêmes comme les plus grands obstacles au triomphe du principe qu'ils servent; mais ce qui est déplorable, c'est de voir les passions basses et étroites s'élever assez haut pour compromettre les plus importants succès, et porter la désorganisation là d'où on attendait le remède. Ce que vous me dites du dégoût et du dédain dans lesquels semblent être tombées les choses autrefois placées le plus haut dans l'ambition des hommes, si ce n'est dans leur véritable estime, m'a bien frappée. Bientôt peut-être on dira du pouvoir, comme cette princesse de France à l'agonie qu'on voulait rassurer : « Fi de la vie, je n'en veux plus. »

Adieu, vous savez si mon amitié pour vous est vive, sincère, et vraiment de bon aloi.

Paris, 30 novembre 1833.

Je saisis avidement vos conclusions sur la rencontre de nos souvenirs, et je pense, ce que vous ne désavouerez pas, qu'ils s'échangent beaucoup plus souvent qu'ils ne s'expriment. Je suis vraiment mieux depuis quelques jours, mais je porte mon trésor de santé dans un vase bien fragile, ne pouvant douter qu'il se brise à la première gelée ou à la première neige fondue.

Je vous approuve beaucoup de vouloir bien terminer vos affaires ; il faut faire toute chose de son mieux, et ce n'est pas le temps qu'on peut retirer inconsidérément des nécessités humaines. A votre retour, il est probable que vous nous trouverez au point où vous nous aviez laissés. Vous aurez vu dans les journaux de combien de façons nous avons préoccupé nos loisirs, et combien de détails et de suppositions ridicules se sont liées à l'idée d'un détestable attentat.

Avec la tragédie unir la mascarade !

Ce vers est bien souvent volé à M. Hugo pour être mis en scène. Il faut convenir qu'au temps où nous vivons les choses humaines, sous leurs faces les plus différentes, ont bien perdu de leur dignité ; espérons que la Providence fera triompher la sienne. Mais malheur à ceux qui ne la laisseraient pas faire et qui compteraient pour quelque chose des importances d'atomes !

Paris, 10 janvier 1834.

Vous avez bien raison d'aimer les bons vieux usages qui consacrent les anniversaires, qui sont eux-mêmes des refrains réveillant toutes les impressions, toutes les joies, toutes les tristesses du passé. C'est en se serrant de plus près, en se renouvelant de précieux témoignages qu'on se fait plus fort contre les regrets passés et même contre les menaces futures. La confiance sert à tout, et rien de ce qui l'entretient n'est à négliger. Aussi n'aurais-je pas laissé écouler ces derniers huit jours sans vous rien dire, si je n'avais été induite en erreur par quelques mots de votre dernière lettre qui me laissaient penser que votre retour serait pour les tout premiers jours de ce mois. Vos délais se conçoivent bien ; on a toujours de la peine à se tirer du nid qui rassemble tous les comforts de la vie avec tous ses intérêts ; hors de là, tout doit paraître terre étrangère, et la campagne est vraiment la patrie en comparaison du pavé cosmopolite d'une grande ville. Quand je pense que dans peu de semaines je vous reverrai, que nous pourrons causer à l'aise, j'en éprouve un plaisir assez grand pour me faire croire que vous le partagerez un peu. Les impressions et les jugements mis en commun ont bientôt effacé toutes les traces de l'absence : on s'est remis au courant, on ne s'est plus quitté, dès qu'on s'est entendu.

Adieu. Je ne vous dis pas que je suis impatiente ; j'estime, j'aime avec vous ce que vous faites de sage, d'utile, de raisonnable ; mais enfin, cette carrière fournie, laissez-moi saluer les commencements

de l'autre et vous dire que j'aimerai bien aussi le jour de votre retour.

Vichy, 28 mai 1834.

Je suis ici depuis hier au soir, logée dans la chambre, à ce qu'on m'assure, de M[me] la Dauphine, là où elle a vu encore une fois briser le sort de la monarchie et le sien. A vingt pas est la maison de M. Lucas; un peu plus loin sa sépulture. Personne pour distraire de ces lugubres souvenirs, et seulement des sœurs et des pauvres pour les faire revivre davantage et les nourrir. Pour ma part, je suis bien sûre d'aimer beaucoup plus Vichy aujourd'hui que je ne l'aimerai dans trois semaines; je vais mettre d'ici-là également à profit et ses eaux et son silence, double et salutaire manière de se retremper. Me voilà déjà beaucoup mieux ce soir; j'ai voulu vous le dire moi-même.

Saint-Pétersbourg, 6 octobre 1834.

L'accueil que je reçois ici est bien fait pour me faire prendre patience. A beaucoup de bienveillance générale s'ajoutent de vieilles amitiés qui reprennent du soir au lendemain, quand elles n'ont eu contre elles que le défaut d'habitude. Tout cela ne me rend pas infidèle à la France, au milieu de laquelle je n'ai cessé de vivre ni un jour, ni un instant. Il est singulier à quel point l'âme a la faculté d'agir en sens inverse du mouvement qui assujettit le corps, et combien elle se plaît à le contrecarrer ; vraiment de là à l'ubiquité il ne doit y avoir qu'un pas.

Je ne suis entrée avec vous dans aucun détail sur

les motifs de mon départ, bien sûre que votre raison n'a pas accusé la mienne et que vous avez eu, dans le parti que j'ai pris, la mesure des motifs qui m'ont déterminée. Je crois moins que jamais en avoir trop fait; sous ce rapport, j'ai avec moi-même toute la paix désirable, et, dans toutes les éventualités, j'aurai le droit de me dire que je n'ai rien négligé dans l'intérêt le plus grave et le plus pressant de ma vie. Soyez certain qu'aucune crainte réelle, qu'aucune espérance ne s'élèvera pour moi sans que vous en soyez informé. Mon silence ne vous annoncera jamais que le *statu quo* pour ce qui me regarde.

Saint-Pétersbourg, 12 décembre 1834.

Vous savez déjà que toute liberté m'est rendue et la part que vous voulez y prendre m'est presque aussi sensible que celle que vous vous faisiez dans ma tristesse. Je ne m'étais pas montrée à vous dans toute la faiblesse de mon chagrin et de mon inquiétude, mais la joie a moins de décorum; elle se laisse voir dans sa vivacité, son abandon et même son enfantillage. Ah! oui, je suis heureuse comme un enfant, puisque cela se dit encore. Cela ne m'empêche pas d'être heureuse comme une vieille femme à qui l'on rend la douceur et la consolation des dernières années de sa vie. Je croyais comme vous que bien des chances étaient pour moi dans la bonté de l'Empereur et dans sa justice. Mais je le savais, et je ne le sentais pas; si bien que rien n'a manqué à mon bonheur, pas même la surprise. Vous pensez bien que ce bonheur étant de ceux qui sont plus particulièrement dispensés par la Providence, il me donne tous les genres

de confiance. Aussi je ne suis plus effrayée de rien, à commencer par l'hiver ; je laisse pour ce qu'elles sont ses rigueurs et je passe outre. Vous le voulez bien, j'espère. D'ailleurs, j'ai moins souffert ici du froid que je ne le craignais. Je ne pars pas immédiatement, me trouvant arrêtée par quelques affaires ; j'éprouve aussi le besoin d'exprimer, par un sacrifice de temps libre, la reconnaissance qu'on me fait contracter.

Adieu. Rien n'est plus différent que l'impression de ce mot, selon qu'on le prononce au commencement d'une séparation ou à son issue.

Paris, 11 janvier 1836.

Vous savez que le calcul de ma consolation personnelle n'entre pas plus dans les habitudes de mon cœur que tout autre calcul, et que, d'ailleurs, ce qui est profondément sincère se passe de l'actuel et trouve dans une vive approbation son véritable aliment. Les considérations qui vous déterminent aux longs séjours et aux grands travaux en Bretagne, si puissantes en elles-mêmes, reçoivent des circonstances comme une nouvelle sanction. Il m'en coûte, et pourtant je sens que vous ne pouvez mieux faire que de donner à cette existence si noble, si utile, si véritablement digne et élevée, le caractère d'un établissement. Partager sa vie en deux parts égales serait peut-être les mettre toutes deux contre soi. Jusque dans les choses extérieures, nous avons besoin d'unité, d'un centre, et tout tient au choix qu'on fait. Mme de la Bourdonnaye entrant si librement dans la

même voie, vos enfants[1] y marchant avec tant de goût et d'attrait ne me laisseraient pas la faculté d'une objection.

J'ai dit à Mme de Pastoret votre impression du mariage de sa petite-fille, et elle la met au nombre des augures favorables.

Paris, 13 juin 1836.

Je crois me rencontrer souvent avec vous, comme encore aujourd'hui dans la pénible impression de la mort de Charles X et dans l'appréciation des difficultés qui lui survivent[2]. Sa fin a concentré, comme dans un foyer, tous les sentiments de sa vie, et ses souffrances abrégées ont laissé cependant le temps et la liberté nécessaires aux pieux exemples et à cet admirable enseignement du pardon, qui est devenu pour les Bourbons une vraie tradition de famille. En apprenant cette triste nouvelle, vous vous êtes bien félicité de cet instinct tout loyal qui vous pressait de porter un dernier tribut, et, vous devez en convenir, si vous avez toujours été fidèle au devoir, il vous le rend bien jusque dans les inspirations. Vous aurez su d'ailleurs que l'impression générale a été bonne, presque unanime dans son respect, ou du moins dans

[1] Claire de la Bourdonnaye, aujourd'hui comtesse de Bréon; Roger de la Bourdonnaye, aujourd'hui marquis de la Bourdonnaye.

[2] Le roi Charles X et monsieur le Dauphin sont morts et ont été inhumés dans la petite ville de Goritz, près de Trieste. Ils y avaient transporté leur résidence lorsque Prague était devenue le centre des rendez-vous politiques de plusieurs souverains et notamment de l'empereur Nicolas.

sa convenance. Quand les mauvaises passions sont apaisées ou contenues, le discernement parle haut en France. A beaucoup d'égards, nous sommes au-delà de son réveil; il s'agit d'arriver à sa maturité, et ce sacrifice de temps est moins pénible, quand on emploie, comme vous faites, celui de l'attente. A l'âge de Roger il en coûte davantage. C'est à une spécialité qu'on voudrait se dévouer. Cependant n'y a-t-il pas quelque profit dans cette grande latitude qu'on n'eût pas choisie et qui ouvre une carrière à tous les genres de développements et d'efforts. Les jeunes gens qui grandissent aujourd'hui sous la seule influence de la force d'arrêt ne sont-ils pas d'autant mieux placés pour connaître et embrasser les intérêts généraux du pays, de façon à se rendre plus tard vraiment utiles à la chose publique? Ce qui importe c'est de rester fidèle à ce point de vue, et c'est ce qui ne peut manquer avec des avis et des exemples comme les vôtres.

L'autre jour, M. l'abbé Dupanloup a dîné avec nous et m'a reportée tout au milieu de Blossac. J'ai revu aussi M. Mounier, et votre souvenir s'est trouvé mêlé à tout [1].

Paris, 26 juillet 1837.

Toutes les fois qu'une ruche sera de cristal, on y apercevra le même travail, les mêmes mouvements rétrogrades et progressifs; le mérite, la bonne grâce, c'est d'y laisser pénétrer. Jamais on ne se place si

[1] Le baron Mounier, pair de France, fils de M. Mounier, de l'Assemblée constituante.

haut que par une entière ouverture, et il y a un degré de confiance qui peut donner à celui qui l'éprouve le plus juste orgueil. Quant à celui qui l'inspire, sa part est encore meilleure. Les troubles qui se montrent ainsi sont toujours guérissables et leur terme presque toujours prochain. Pourquoi ne vous dirais-je pas que l'impression que vous a faite ma lettre a été pour moi une vraie consolation. Vous m'avez fait du bien comme j'ai voulu vous en faire ; tout cela est accepté en même temps qu'offert, et des échanges de si bon aloi resserrent tous les liens. Cependant, si un peu de trouble, un peu de lie était resté au fond du vase, il me paraîtrait bien désirable de vous le voir secouer. Tous les résidus sont pesants et c'est bien assez de ce que chaque jour amasse.

Votre marche est d'autant mieux assurée que les devoirs et les intérêts de votre vie sont un admirable support aux sentiments les meilleurs ; ils en sont comme l'extension et la conséquence ; vous n'avez plus qu'à appliquer. Que fait-on de son âme quand on ne l'élève pas vers Dieu, et comment s'étonner des profonds ravages de cette force immense, aveugle, lorsqu'elle est refoulée sur elle-même ? A présent, vous n'avez plus rien à craindre de cette force ; elle s'est creusé son lit, et son flot paisible deviendra toujours plus abondant. Adieu, ne m'oubliez pas.

Paris, 7 novembre 1837.

Sans doute, Dieu a tempéré la perte de M. Desjardins par tout ce qui pouvait l'adoucir : l'admiration, le respect, l'espérance ont mêlé leur baume aux impressions les plus déchirantes ; mais c'est une

grande et cruelle lacune que laisse la perte d'un père qui était à la fois un guide et un ami, et dont la tendresse indulgente permettait une confiance absolue. Il faut savoir quitter même cela ! et quand un devoir disparaît demander aux devoirs qui restent ce que la mort obtient si aisément des hommes, de resserrer leurs rangs.

Mme de Pastoret, depuis son retour d'Allemagne, n'a plus quitté Fleury. Elle va rentrer à présent pour ma bien vive et bien réelle consolation, et Fleury, qui me donne sa santé, est bien pardonné de m'ôter sa présence.

Chaque jour je me convaincs davantage que l'existence que vous vous faites et les occupations qui l'alimentent sont la seule attitude qui, dans les temps semblables aux nôtres, soit de l'indépendance et de la dignité. Trop de choses, d'événements et d'hommes dégoûtent aujourd'hui de l'action autrement exercée que dans le rayon d'impérieux devoirs. C'est un grand bien aussi que de préparer vos enfants à l'utilité de cette existence, un grand bien de la leur faire aimer. Cette vie de la campagne a quelque chose d'élémentaire qui, goûté de bonne heure, ne saurait être remplacé par rien ; elle prépare à la retraite par la simplicité et aux succès dans le monde par le recueillement favorable à l'étude.

Je vous remercie de me reparler de Solesmes ; le bon abbé Nicolle m'a rapporté un bon nombre de souscripteurs pour cette résurrection bénédictine. Ce n'est pas Solesmes seulement qui me fait penser à lui, mais son désir que je vous parle de son attachement pour vous. Roger lui inspire toujours un vif intérêt.

Paris, 20 novembre 1838.

L'automne ne s'est pas annoncé pour moi sous de bons auspices, et je suis encore en assez mauvaise veine ; je veux bien en convenir comme vous voyez, la négation de la douleur m'ayant toujours paru fort orgueilleusement déraisonnable et tenant de la bravade. Seulement la science des contrepoids fait admettre que toute force peut être balancée ou même dominée par une autre ; c'est des conditions de cette force supérieure que manquait le stoïcisme, tandis que le chrétien les trouve dans l'appréciation de sa misère profonde et de la nécessité d'une expiation en vue de ses immortelles espérances. Au lieu de nier la douleur, le secours divin la convertit en joie, tout comme par la résistance les mauvais penchants se changent en vertus. Le fond de tout cela n'est que l'alchimie mise à la portée de tout le monde.

Il y a un homme ici que vous aurez grand plaisir à revoir, et que j'ai revu avec un respect mêlé d'attendrissement, c'est M. Frayssinous. Je ne sais pas une plus belle carrière que la sienne et dont la fin ait été plus digne de ses commencements. On oublie trop que c'est à lui qu'est due la première impulsion du mouvement religieux en France, et que le plus difficile était d'ouvrir la voie. Je l'ai trouvé assez peu changé de visage, quoique très-vieilli ; mais sa pauvre jambe qu'il traîne lui est bien incommode et le tient sous de bien tristes menaces. Tout ce qu'il rapporte de son royal élève est bien satisfaisant, et le montre

très-fidèle aux paroles qu'il a prises pour devise : *Réfléchir et se vaincre !*

Adieu, vous me faites toujours guetter avec impatience l'ouverture des Chambres.

Paris, 22 août 1839.

Ne vous plaignez plus de ces souffrances fomentées par votre nature. Moi qui les ai tant plaintes, tant partagées, je me réconcilie avec elles. L'action croissante de la souffrance marche parallèlement avec la vérité qu'on entrevoit, et celle-ci, qui ne se découvre tout entière qu'au besoin, attend qu'on soit préparé aux bienfaits qu'elle porte en elle-même. Quoiqu'il n'y ait plus dans votre fait ni idole ni sicambre, ce qu'il nous faut, c'est adorer ce que nous négligions et négliger ce que nous adorions. Changer de centre implique un changement dans presque toutes les appréciations qui, à leur tour, modifient toutes nos impressions; mais ce travail est difficile; il ne faut pas se décourager de ses lenteurs ni douter, à cause d'elles, que Dieu y mette la main.

J'applaudis de tout mon cœur à vos intentions de lectures; seulement je ne pense pas que M. Buchez réponde à ce que vous attendez; quand on s'engage dans une sphère nouvelle, il ne faut pas se méfier de son guide. Je veux croire que le livre de M. Buchez renferme des vues neuves et utiles; mais j'ai su que même les personnes qui lui étaient favorables lui reprochaient d'y mêler beaucoup d'erreurs, et que lui-même n'avait rien de la simplicité et de la fidélité d'un vrai chrétien. Ces catéchistes sans mission, dont le nombre croît, ne préparent guère que des

dangers, et tout en admettant que, pour beaucoup de gens, ils peuvent dégrossir le bloc de la vérité, je ne leur reproche pas moins vivement d'usurper ce nom de catholique qui trompe sur l'étiquette.

Quant à l'Orient, les gens qui passent pour bien informés ne conçoivent pas de véritable inquiétude. Le trop plein de l'activité s'usera en démonstrations et en paroles, et toute initiative prise serait si grave que personne ne s'y décidera. On recule devant les déterminations hardies comme devant l'application des lois très-sévères, et les choses marchent leur train, jusqu'à ce qu'on arrive à l'imprévu providentiel.

Paris, 6 octobre 1839.

J'ai eu grand plaisir à faire lire à Hélène l'article de votre lettre où vous me parliez de l'accueil que notre ambassade de Constantinople a fait à Roger. M. de Boutenieff, notre représentant auprès de la Porte, est tout-à-fait un homme de mérite, et j'étais bien sûre de son sincère empressement. Tout ce qui est russe est de bonne compagnie avec un goût inné pour la vieille France réfugiée tout entière dans les individus. Combien je suis heureuse de voir que tout dans le voyage de Roger, le parti et l'agrément qu'il en tire, vous dédommage de votre consentement à son absence! Vous y être résolu vous rendra bien autrement content à son retour, et son progrès, son développement, vont devenir pour vous un élément de bonheur plus grand encore que sa présence. Si l'on veut recueillir, même dans un autre, il faut encore se renoncer! C'est partout la même loi, car ce qui est vrai l'est de toutes les ma-

nières. J'en suis restée au départ par mer pour Trébizonde; faites-le moi suivre, je vous prie.

Deux longues conversations avec M. de la Ferronnays m'ont reportée sur l'impression qu'il vous a faite, et les miennes s'y sont bien complétement associées. Comme la loyauté du caractère à ce degré-là sied à la vérité! L'esprit du monde a été vaincu dans M. de la Ferronnays, et il me semble que vous ne le verriez pas souvent sans acquérir une vraie force. Contre le seul ennemi un peu redoutable que vous ayez à combattre les exemples sont le meilleur des arguments, et il arrive souvent que les choses ne paraissent difficiles que parce qu'on les a crues longtemps impossibles. Je voudrais bien que vous voulussiez vous épargner les récriminations et que votre équité s'étendît à vous-même. Douter de vos progrès à cause d'obscurcissements passagers, c'est pour l'éclipse nier le soleil. Avant d'arriver à voir et à juger toujours comme on voit et comme on juge quelquefois, il faut avoir suivi longtemps la même route, s'être proposé un même but et s'en être rapproché par ces mêmes mouvements d'oscillation qui, dans le moment, font craindre qu'on ne recule. L'instinct de ce que nous cherchons et le sentiment de ne l'avoir pas trouvé ne nous trompent pas; seulement nous nous décourageons pour vouloir aller trop vite. L'important avant tout serait de se persuader qu'au fond il n'y a dans la vie que ce qu'on y met, que tout dépend comme bonheur et dignité de la disposition intérieure, et que c'est à la lumière de l'Évangile que doivent être faites toutes les appréciations. Ces regrets et ces reproches que nous nous adressons à nous-même et

qui nous font tant de mal, ces suffrages ou ces blâmes qui nous blessent ou nous enivrent, combien ils pèsent peu à notre jugement même, dans la balance d'un autre ! Ce qu'il y a en effet d'insupportable dans ce poids, c'est ce que la recherche de nous-même et une ardente personnalité y ajoutent. Toutes les difficultés se surmontent quand on veut suivre la voie qui les domine toutes. Il est étonnant combien le principe intérieur modifié modifie à son tour tout ce qui s'exprime au dehors, et combien, uniquement parce qu'on est à Dieu, on devient plus soi-même au milieu des hommes, plus soi-même dans la plénitude et la liberté de toutes ses facultés.

Paris, 29 août 1841.

De bien tristes préoccupations m'ont absorbée. Vous vous rappelez peut-être d'avoir rencontré dans le monde M. ***, que nous venons de perdre avec toutes les circonstances qui peuvent rendre la mort redoutable. J'en ai été consternée ; c'est un de nos plus anciens amis que j'avais toujours vu sûr et dévoué, mais dont les qualités naturelles manquaient malheureusement de ce qui seul soutient et répare la débilité humaine. On laisse la foi aux faibles, et on ne voit pas que ce sont surtout les forts qui en ont besoin : une paille ou une plume peuvent à la rigueur se soutenir dans les airs, tandis que le métal précieux va au fond : plus il y a de puissance, plus il y a besoin de point d'appui. Archimède savait bien cela quand il en demandait un pour soulever le monde.

Nous ne nous sommes rien dit sur le grave accident du duc de Bordeaux qui m'a tant fait penser à vous,

Les bons sentiments, du moins dans ce qui s'exprimait, se sont montrés unanimes, le *Journal des Débats* seul excepté; mais la clameur et l'indignation en ont fait justice. L'inutile dans l'hostilité me paraît toujours un problème, et il semble que ce soit un premier châtiment que de se nuire en pareil cas par ses propres actes et ses propres paroles.

Pourquoi vous et moi ne nous serions-nous pas bons l'un à l'autre? N'est-ce pas précisément ce que l'on gagne à vivre, et tout ce qu'on apprend à ce redoutable métier ne doit-il pas tourner à l'efficacité des bons soins mutuels?

Saint-Germain, 22 octobre 1843.

J'étais bien pressée de vous écrire sous deux impressions bien différentes, mon affliction de la perte de Mme de Pastoret et tout le plaisir que j'ai eu à revoir Roger et à m'occuper de lui.

Je ne puis vous dire combien de fois, malgré votre silence, je me suis dit que vous me plaigniez, et j'ai été au moment de vous écrire de ce mouvement qui fait répondre. Mon chagrin est bien grand : il est de ceux qu'on sent devoir porter jusqu'au bout et qui se détachent encore de cette masse de tristesses dont le poids n'est soulevé que par la pensée du néant qui va finir et de la réalité qu'on voit poindre. Comme vous le dites si bien, Mme de Pastoret ne fera pas seulement un vide dans le cœur de ses amis; sa mémoire sera honorée par d'autres larmes encore; elle ne sera pas plus remplacée dans les bonnes œuvres dont elle possédait le génie, que pour cette perfection de langage, ce goût exquis, cet esprit si fin et si gracieux.

C'était un type, et ceux-là brisés ne reparaissent plus, avec le même caractère du moins et dans les mêmes proportions.

Quant à Roger, malgré tous les semeurs d'ivraie qui l'ont précédé, je ne mets pas en doute qu'il ne fasse une très-bonne moisson en Russie. Tout ce qui est extérieur et vient des autres lui sera ménagé, et il a en lui-même beaucoup mieux que cela encore, c'est cette bienveillance qui protége, quoi qu'on dise, l'indépendance du jugement. Plaire généralement est un moyen de plus de mieux connaître cette société européenne qu'il se propose particulièrement d'étudier.

Je ne vois jamais ce cher enfant sans le trouver encore plus agréable que je ne l'avais vu; ce n'est pas seulement mon dire gagné et suspect, c'est l'opinion que je recueille de tous ceux qui le voient. On vous retrouve en lui, sans que pour cela il en soit moins lui-même : c'est bien encore ici la nature qui répète sans imiter.

A MONSIEUR ALEXANDRE TOURGUENIEF [1].

Fleury, 5 juillet 1832.

Mon cher Tourguenief, vous ne donnez pas signe de vie à vos amis de Paris, mais cela ne fait pas qu'ils vous oublient, ni même qu'ils doutent de votre affectueux souvenir. Cela est si vrai qu'ils ne craignent pas de rompre le silence, surtout lorsqu'il s'agit de vous demander un service, petit, grand, moyen, de quelque proportion qu'il puisse se présenter. Ce n'est pas en mon nom que je vous parle aujourd'hui ; je ne fais qu'obéir aux instances de ma sœur qui, depuis plusieurs mois, me demande votre adresse pour vous lancer la plus vive, la plus impatiente, la plus passionnée des requêtes. A tout âge, même après avoir fait ses preuves, la raison humaine peut avoir ses écueils et ses échecs. Vous ne serez donc pas étonné d'apprendre que ma sage, ma raisonnable et judicieuse sœur vient d'être prise du goût le plus vio-

[1] Il avait occupé au ministère de l'instruction publique et des cultes, en Russie, un poste important sous le règne de l'empereur Alexandre.

lent, le plus entraîné, le plus excessif pour.... les autographes! A la lettre, elle a été mordue. Dans cette convoitise d'imagination qui embrasse à la fois tous les moyens d'accroître les richesses qu'elle possède déjà, votre idée a été une des premières à se présenter. Elle vous conjure de rassembler à son intention ce que vous auriez sous la main, d'exploiter les ressources qui pourraient s'offrir. Tout excite son désir : célébrité, famosité, illustration quelconque, autographes anciens et modernes, de personnages vivants ou morts, bons ou méchants, utiles ou dangereux, s'ils ont eu, ne serait-ce qu'un instant, le triste honneur d'occuper le public. Toutes les gloires lui sont bonnes et jusqu'à leur fantôme. Je connais, mon cher Tourguenief, la manière si aimable dont vous vous plaisez à satisfaire vos amis. Cette obligeance préférera presque s'exercer dans l'intérêt de leurs innocents caprices et de leurs vives fantaisies, parce qu'elle connaît tout l'attrait de l'amitié pour des soins en apparence superflus. L'amitié aussi a son luxe et sa profusion.

Après avoir remis entre vos mains ce grave intérêt, je ne veux m'en fier qu'à moi seulement pour vous dire que je voudrais bien savoir si vos plans futurs vous ramèneront près de nous. S'il vous faut courir, voltiger d'une perruque de savant à l'autre, comme autrefois de fleur en fleur, prenez du bon temps : je ne suis sûre de pouvoir vous attendre de pied ferme qu'à partir des premiers jours du mois prochain ; mais alors je puis répondre d'une immobilité que j'aimerais bien à vous faire goûter. Vous retrouverez ici des amis bien sûrs, bien fidèles, et des

cœurs bien malheureux. Rien ne peut égaler la douleur de Mme Cuvier et de sa bonne et intéressante fille. Elles ont été frappées sur tous les points de leur existence et aucune consolation humaine n'est possible dans un tel malheur. Je les ai vues plusieurs fois ; elles m'ont beaucoup parlé de vous. Vous avez dû sentir vivement cette perte immense que non-seulement l'Europe, mais le monde entier a faite dans M. Cuvier. Il y a eu unanimité de regrets et d'éloges. L'universalité de cet homme prodigieux était telle que chacun par un bout et à sa manière a pu comprendre ce que la mort faisait perdre en lui. Et Abel de Rémusat ? Quelle terrible moisson !

Adieu, mon cher Tourguenief. Mille amitiés.

A MADAME LA COMTESSE DE CHELAINCOURT [1].

Paris, 25 juin 1830.

Vous voilà donc contente, ma bien chère, de vous trouver à la campagne malgré la pluie battante et les gémissements à l'approche d'une récolte douteuse, n'ayant pour vous en distraire que la fièvre des élections. Cela prouve votre bon esprit et surtout votre bonheur; tout est assez bien avec ce double point de départ. A mesure que vous vous accoutumerez à être contente, vous le serez davantage. Votre liberté d'esprit y gagnera toujours et vous l'appliquerez avec plus de facilité encore aux seules choses utiles. C'est pour atteindre ce but-là que Dieu garde dans le monde des gens qui n'en sont pour ainsi dire pas, ou qui n'y ont pas grand goût, et il est certain que sans eux une

[1] La comtesse de Chelaincourt, née princesse Shérébatof, avait épousé en premières noces le comte Shouvalof. Elle fut mère du comte Grégoire Shouvalof qui, ayant perdu sa femme, née comtesse Soltikof, embrassa peu après l'état ecclésiastique, et ramena en France l'ordre des Barnabites, dans lequel il est mort il y a peu d'années. Le P. Shouvalof a laissé un intéressant volume intitulé : *Ma Vocation*.

partie de la besogne sainte et pieuse ne se ferait pas. Ah ! chère amie, combien je goûte avec vous tous les motifs que vous avez de vous sentir indissolublement unie à Dieu ! Votre fidélité fait justice maintenant de tous les prétextes, de toutes les pitoyables raisons dont la raison humaine couvre maladroitement les résistances du cœur. Une fois dévoilées, ces résistances ne peuvent plus nous rendre dupes, et, dans nos mauvais moments, s'ils reviennent jamais, nous pourrons savoir quel est le chemin qu'il faut prendre pour retrouver la sérénité. Alors, au lieu de rencontrer dans notre âme la mobilité, le dépit, l'amertume, autrefois ses seuls hôtes, nous découvrons à la place ce je ne sais quoi de doux et de tendre, qui, se mêlant à la soumission, nous laisse une impression délicieuse. Puis à mesure que la lumière se fait ainsi au dedans de nous, c'est au dehors tout un paysage qui s'éclaire et s'embellit : les sombres présages s'évanouissent ; on se sent plus porté à se laisser aller au courant des événements sans vouloir les forcer ; on fait volontiers le sacrifice de ses jugements et de ses goûts, surtout quand on sait que la volonté de Dieu entre jusque dans les innombrables détails des situations où il nous met. Plus j'avance en âge et plus il me paraît démontré que la bonne lutte n'est guère qu'avec soi-même, et que là seulement il nous importe vraiment d'être victorieux. Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent en arriver là, chère amie, et aujourd'hui surtout ! Car voilà le soleil qui luit à travers une atmosphère presque embrasée, et peut-être reste-t-il encore quelque chance d'écarter ce qui nous embraserait plus que le soleil lui-même. Les nou-

velles d'Alger sont un baume sur des cœurs bien malades. Ce ne sera pas un spécifique, même en admettant un plein succès, mais enfin suspendre et tempérer c'est toujours quelque chose.

Paris, 1840.

Vos aimables hôtes nous sont arrivés hier, chère amie. La pluie a menacé leur départ et respecté leur voyage. Moi qui puis habituellement compter toutes les nuances de l'aube matinale, j'avais vu s'amonceler de grand matin de gros nuages, vaste complot qui a eu à peine un commencement d'exécution.

Les mérites de monsieur votre fils touchent vivement tous les gens qui l'approchent. Il est difficile de joindre des sentiments plus droits et plus élevés à plus de bonté naturelle, à plus de vraie sensibilité pour les affections qui lui restent et qui sont toutes marquées au coin du devoir. Je conçois, chère amie, la vivacité de reconnaissance que vous devez mettre à remercier Dieu de vous avoir donné un tel fils! Son abnégation de lui-même paraît en toutes choses comme son dévouement, et à présent que son attrait pour le bien est éclairé, réglé par la foi, on peut être certain de lui voir porter les fruits les plus solides. Je ne sais pas si parmi les motifs de notre reconnaissance envers Dieu qui nous donne tout, il en est un aussi puissant, aussi légitime que celui d'une mère à la conversion de son fils. C'est vraiment, quand elle s'accomplit jusqu'au bout, la grâce des grâces. Quelle joie pour elle de penser que cette naissance que lui doit son cher enfant devient pour lui le commencement d'une heureuse immortalité! Vous pouvez

croire, chère amie, que je serai aise de voir monsieur votre fils. Malgré son affliction toujours si touchante, c'est une vue qui console profondément. En même temps vous n'avez point à craindre que je laisse percer quelque chose de vos espérances, ni que mon zèle prenne l'initiative. Plus je vis et plus je demeure convaincue qu'il n'y a que des inconvénients et des dangers à ces efforts sans mission et sans opportunité que se permet trop souvent l'activité imprudente ou trop humaine.

C'est une véritable affliction pour moi et une perte irréparable que celle de M. de Quélen. Car c'est à la fois l'homme de ce monde qui a fait le plus pour moi et celui qui, dans les occasions difficiles, devenait mon conseil et presque toujours mon appui. Jusque dans le peuple sa perte a été ressentie; pendant neuf jours sa dépouille mortelle a été l'objet de la vénération publique. Les témoignages les plus touchants d'affection lui ont été donnés, et l'impression générale s'est trouvée si naturellement engagée dans cette voie que presque aucune clameur, aucun son discordant n'est venu s'y mêler. La mobilité de l'opinion n'est donc pas toujours une si mauvaise chose, et, si elle fait trembler quelquefois pour ceux qui sont encore dans la vérité, elle permet d'espérer de ceux-là même qui sont dans l'erreur.

Les nouvelles que vous me donnez de Mme de Damas me font bien de la peine. C'est un ange, et mieux que cela, d'après ce que j'en entends, c'est une sainte! Je crois comme vous que le principe de cette souffrance si menaçante est tout moral. Une espérance qui s'est fait jour longtemps à travers les

obstacles et qui s'est trouvée tout à coup refoulée! Quelqu'un qui doit être pour vous beaucoup plus qu'une simple distraction, c'est la bonne Adèle de Maistre, dont le contact est solidement doux et profitable. Et la comtesse Fredro est-elle encore avec vous? Quels sont ses projets? Pauvres existences primitivement destinées à être si brillantes, et qui ont à lutter contre des épreuves auxquelles aucune habitude contractée de bonne heure n'a pu les préparer. Si on réfléchissait davantage et en temps plus utile à la place que prend l'argent comme préoccupation inévitable dans la vie des personnes qui en sont le moins avides, on le traiterait avec plus de prudence, afin seulement de n'en être pas dépendant. L'économie est ce grand secret-là.

Ce que vous me mandez du père Lacordaire me fait un plaisir toujours nouveau. Il est lui-même une spécialité que d'autres spécialités rebelles encore à la vérité semblent attendre pour y revenir. Je suis heureuse du bien qu'il fait aux autres, mais heureuse surtout de ses progrès intérieurs qui me paraissent non moins incontestables. Adieu, chère amie, mon mari se joint à moi pour vous offrir mille tendres amitiés.

Paris, novembre 1841.

Ah! chère bonne amie, remercions Dieu, ne cessons pas de le remercier de nous avoir mises dans son Église! Chaque jour, chaque heure me laisse découvrir dans cette permission-là une miséricorde nouvelle. Quand une fois on est dans la bienheureuse barque, tous les secours viennent par complément,

parce qu'il est simple que ce soit aux embarcations qui ne doivent pas périr que soient donnés les bons pilotes. Cela me mène tout droit, chère amie, à M. Dupanloup. Personne ne sent et n'apprécie mieux que moi la chaleur de votre reconnaissance pour lui. Dieu a permis qu'il fût auprès de vous l'instrument de ses grâces, et c'est une nouvelle vie que vous lui devez. Je suis bien contente de la lettre qu'il vous a écrite; c'est un prodige dans sa vie occupée de pouvoir écrire, mais il est bien simple que pour vous il en trouve le temps. Vous êtes une exception qui se détache encore en saillie au milieu de tout le bien qu'il fait, et vous lui êtes chère, comme le sont toujours ceux que Dieu nous a très-positivement donnés. Il y a bien peu d'hommes parmi les intelligences supérieures qui me fassent l'impression de M. Dupanloup. Il réunit d'une manière bien rare ce qu'il y a de haut et d'incisif dans la pensée avec cette ardeur de la volonté qui en fait la puissance. Ces deux forces en lui sont en parfait équilibre, et c'est là ce qui constitue et ce qui explique l'autorité dont chacune de ses paroles est empreinte. Je ne cause jamais un peu longuement avec lui sans mieux apprécier les grâces dont vous avez été comblée. On sent en lui l'autorité qui protége, la voix qui guide et le bras qui appuie. Tout est vivant dans sa pensée parce qu'il met toute sa force a être conséquent avec chacune de ses convictions. Je n'ai jamais vu plus de sollicitude pour les âmes dont Dieu l'a chargé. On sent que la prise de possession est complète au fond de son âme à lui-même, et qu'il ne perdra aucune de celles qui lui ont été données. Cette autorité exercée l'est bien au profit de

ceux qu'elle régit, et si quelque chose vaut mieux que posséder soi-même une intelligence forte, étendue et pénétrante, c'est le bonheur d'en rencontrer une de cette trempe et de se laisser conduire par elle. J'ai assisté dernièrement à l'une de ces fêtes qui touchent et consolent davantage les cœurs croyants, je veux parler d'une abjuration. La jeune anglaise qui est entrée dans le sein de l'Église y avait été amenée par M. Dupanloup. D'après toute apparence, cette conversion en contient plusieurs autres. Le bien vient rarement seul, et heureusement il y a de l'espoir dans toute joie.

De M. Dupanloup, chère amie, je passe à monsieur votre fils, et c'est passer d'une bénédiction à l'autre. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir un plus attendrissant, plus édifiant spectacle que celui d'une âme qui, dans la force des séductions de l'âge, quitte non pas le mal, mais l'imparfaite vertu humaine pour s'élever à la morale surnaturelle de la foi. La vue de cette douleur si intime, si présente et qui ne cherche que des consolations si dignes d'elle, afflige et réjouit à la fois en faisant mieux comprendre toutes les miséricordes promises au malheur. Et ce qui ne gâte rien à ce cœur droit et pur, c'est sa belle intelligence fine et colorée qui lui donne l'instinct de tout ce qui est grand et élevé et lui fait en même temps saisir avec une grande justesse le fort et le faible de tout ce qui passe devant elle. On m'avait bien dit, chère amie, tout ce qu'était monsieur votre fils, mais mon impression personnelle m'en a appris davantage, et je ne puis vous rendre ma joie, en pressentant combien nos admirations désintéressées doivent être encore

alimentées dans votre cœur par tout ce que la tendresse maternelle a de plus absolu et de plus exclusif.

Au moment où je finis cette lettre, on m'annonce M. Dupanloup. Je pense bien à vous, chère amie, à ce bonheur que vous auriez en ce moment, bonheur qui vous est donné sous la forme sévère de tous les trésors que nous ont amassés la patience et la soumission. Que ne vous préparez-vous pas de biens pour l'avenir, et pour l'avenir même de cette terre! Après ce rude apprentissage de la privation et de la souffrance, vous ne marcherez plus que de plain-pied et vos moindres impressions, acceptées avec douceur, vous seront profitables. Je veux du moins en terminant vous donner des nouvelles de sa santé qui est très-bonne. Je m'en réjouis pour vous : on aime particulièrement dans les autres ce qui nous manque et il y a des santés qui deviennent partie intégrante de nous-mêmes.

AU RÉVÉREND PÈRE SCHOUVALOF.

Paris, lundi de Pâques.

Mon cher excellent ami, je m'étais promis de vous écrire mercredi dernier, jour de la Saint-Barnabé dans le calendrier romain, et j'ai été fort contrariée de ne pouvoir prendre ma part de votre grande fête de famille. Mon silence ne vous a pas empêché de me savoir bien occupée de vous et de cette occupation qui remue les plus profonds sentiments de l'âme. Votre lettre à Mme de Gontaut a été la confirmation pleine et entière de tous les bruits successivement recueillis, mais dont les plus vagues ont porté en moi-même une impression de certitude, l'issue de la lutte, au moins comme essai, n'ayant jamais été douteuse à mes yeux. Il fallait bien que votre cœur généreux fût à un jour donné le plus fort : il fallait pour décider une expérience complète que votre âme pût constater non-seulement l'état de vos forces, mais l'emploi que Dieu leur assignait. A présent, mon cher ami, il n'y aura plus d'appel à faire qu'à votre raison et à votre conscience pour les armer toutes les deux contre tout chagrin et tout respect humain, si

par le fait de votre santé ou de tout autre raison, l'épreuve ne ratifiait pas votre pieux dessein. Le noviciat est le moment où la lumière se fait le mieux. La sagesse de l'Église, qui devance toute expérience, a voulu que dans plus d'un cas un temps d'arrêt précédât la parole irrévocable et solennelle, seule complétement digne d'une créature immortelle. Ce qui nous importe par-dessus tout étant de faire la volonté de Dieu, de réaliser sa pensée représentée par chacun de nous, ce n'est pas tant de la hauteur de la vocation qu'il s'agit que de son affinité parfaite avec nos vrais besoins intérieurs. Mais on n'a pas comme vous fait converger pendant si longtemps tous ses désirs vers un même point, on n'y a pas tendu avec une persévérance toujours renouvelée sans qu'il y ait entre ce point et nous un rapport établi et solide. Aussi, mon cher excellent ami, tout en vous exhortant à la prudence, je ne vous en crois pas moins un de ces heureux privilégiés qui ne rencontrent que dans la vocation la plus haute une réponse à toutes leurs aspirations. Tant qu'une ombre de doute subsiste encore, il nous est permis de ne pas trop combattre nos regrets personnels. Les miens sont bien vifs; mais le temps, consolidant votre pieuse volonté, saura leur imposer silence; ils seront absorbés par votre bonheur et par le bien qu'un tel exemple a chance de produire.

Quand vous pourrez m'écrire, je voudrais bien que vous me fissiez connaître un peu l'ordre auquel vous appartenez, ses conditions et son esprit. J'ai reçu les petites notices qui en donnent un aperçu historique; c'est bien déjà quelque chose pour nous qui ignorions

tout, mais je crois que le fond même qui est riche aurait tout à gagner à plus de développements et de détails. Rien ne prépare mieux la voie à l'introduction d'un ordre que des écrits de cette nature, quand ils mettent en lumière son esprit et surtout les hommes remarquables qu'il a produits et qui ne vous manquent point, si j'en juge par ce que j'ai vu et entendu dire de votre R. P. Teppa lui-même. Je lis précisément en ce moment un petit livre de ce religieux barnabite et j'en suis charmée.

Adieu. J'ai lu votre belle lettre que vous ne m'avez pas écrite, mais qui s'adresse virtuellement à tous ceux qui vous affectionnent, tant elle est faite pour les rassurer et les consoler par ce baume unique de la cordialité mise au service de la pensée pieuse.

A MADAME LA COMTESSE DE GERMINY.

Les lettres adressées à Mme de Germiny parlent avec une affectueuse sympathie de son père et de sa tante. Je dois donc préalablement rappeler ici leurs titres à l'estime publique.

Mme de Germiny est fille de Jean-Georges Humann, né à Strasbourg le 6 août 1780, mort subitement au ministère des finances le 25 avril 1842. Il avait fait d'abord partie du ministère du 11 octobre 1832 formé sous la présidence du duc de Broglie. Il exerçait une grande influence à la chambre comme financier habile et comme ferme défenseur des intérêts de l'Etat. Sa droiture dans la gestion des affaires n'acceptait jamais un compromis. En dissentiment avec ses collègues sur la conversion de la rente, il quitta le ministère à la fin de l'année 1835 plutôt que de consentir à l'ajournement d'une question si importante et dont il croyait l'heure venue. En 1840, il rentra au ministère avec M. Guizot qui lui consacre une belle page dans ses *Mémoires*. M. Humann était très-fidèle à la pratique des devoirs religieux. Le jour même où il fut frappé d'une apoplexie foudroyante,

il avait lu dans un auteur allemand qu'il affectionnait une méditation sur la préparation à la mort.

Il était le sixième enfant d'une famille peu aisée, mais connue en Alsace par ses mœurs patriarchales. Les guerres de l'Empire et le blocus continental ayant fait refluer le commerce sur les bords du Rhin, le jeune Humann avait commencé dès lors à fonder sa fortune et celle de sa famille; son frère est mort évêque de Mayence où sa mémoire est vénérée : c'est de son séminaire que sortent M. Ketteler, évêque de Mayence, et plusieurs des évêques éminents qui sont aujourd'hui l'honneur de l'épiscopat allemand. M. Humann avait été en grande partie élevé par une sœur, son aînée de quinze ans, Marie-Madeleine-Louise Humann, femme d'une rare distinction et qui a exercé un empire considérable sur tous ceux qui l'approchèrent. Les qualités viriles de son intelligence, le tact et la délicatesse de son cœur l'ont fait plus d'une fois comparer à Mme Swetchine. Elle avait été le premier instrument de la grâce près de son neveu Théodore de Bussière. On peut voir aussi dans plusieurs des ouvrages de M. l'abbé Bautain, l'hommage d'une filiale reconnaissance.

Cahors, 4 août 1836.

Ma bien chère, c'est au milieu des inquiétudes qui ont précédé mon départ de Vichy que j'ai reçu votre lettre du 12 juillet, qui m'apprenait la perte cruelle que vous aviez faite. Nous paraissions livrées

à des soins et à des objets tout différents, et pendant ce temps nos impressions se rapprochaient; elles se confondaient dans le sentiment du néant de toutes choses. Vous avez été frappée comme fille, malheur qui m'a atteinte bien jeune, malheur qu'entre tous j'ai le plus profondément senti, et, pendant que vous arriviez assez tôt pour recevoir les dernières bénédictions maternelles, j'avais le chagrin de perdre, sans la revoir, une jeune femme que nous avions élevée et mariée en France, Mme Raymond de Ségur. Son état avait subi de longues vicissitudes; après quelques faibles espérances qui suffisent toujours à l'illusion, elle vient d'être enlevée à la plus pleine, à la plus heureuse vie de femme et de mère. Comme vous venez d'en faire la douloureuse expérience, les maladies de long cours laissent lieu quelquefois, quant à leur issue, à une sorte d'imprévu; on ajourne dans ses craintes un danger qui s'est longtemps prolongé, et, comme dans bien d'autres cas, on a beau s'attendre à tout, on n'est préparé à rien. Hélas, ma bien chère, quand notre pauvre monde se mêle de réalités, qu'elles sont redoutables et poignantes! A moins d'excès d'imprudence, il faut croire pour oser aimer. Vous sentez bien cela aujourd'hui, et non pas comme votre danger, mais comme votre consolation puissante, efficace et entière. Dieu vous dit aujourd'hui tout ce qu'il attend de votre courage et peut-être tout ce qu'il impose à votre progrès. Il perfectionne, il veut achever en vous le guide, la protectrice qu'il a donné à vos enfants; il hâte le travail de votre âme, afin que la fille dans sa double et profonde affliction mérite pour la mère. Le malheur

seul peut-être achève de donner la maturité, seul peut-être, en concentrant toutes les forces sur un même point, il donne à la volonté l'énergie qui lui est nécessaire. Ma bien chère, je pleure avec vous, parce que je vous trouve bien malheureuse, mais je bénis Dieu aussi de l'immense consolation qui vous est laissée. Le malheur chrétien fait entrevoir quelque chose de la félicité qui plus tard nous est réservée.

Rappelez-moi à M. Bautain, soyez assez bonne pour lui dire combien sont inaltérables les sentiments que je lui ai voués.

Paris, 22 novembre 1836.

Qu'aurez-vous pensé de mon silence? La justice qui défie les apparences est difficile, surtout lorsque le passé ne fait pas assez autorité. Cependant jamais vous ne ferez appel à mon inviolable affection; jamais votre amitié ne s'y confiera sans la retrouver au degré qu'elle désire. Voilà qui est dit, n'est-ce pas, pour votre vie presque ascendante encore et pour toute la mienne, si heureuse et si amie de sa propre déclivité.

Je ne puis penser sans tristesse au vide immense que la mort de Mme votre tante doit laisser dans le cercle de fidèles et dévoués amis et dans toute votre existence à vous-même. Les personnes qui font centre laissent après elles des regrets que tout fait revivre, et on a beau parler de ces rangs qui se resserrent, à travers ma douloureuse expérience, je vois encore des tombes qui sont toujours demeurées ouvertes. Ici, chère amie, c'est le fil conducteur de vos pas qui s'échappe de la main qui vous avait si bien guidée;

c'est la matière d'un grand sacrifice inséparable du bienfait dont vous avez joui longtemps ; c'est toujours Dieu qui se donne à nous dans les objets de vénération et d'affection qu'il nous prête, et, en nous les retirant, il veut que nous reconnaissions davantage que lui seul est notre indispensable appui.

Je vois avec peine que les consolations qui auraient pu adoucir votre chagrin sont traversées par les difficultés auxquelles vous devez soumission et condescendance. La douceur et la prudence sont bien habiles pour amoindrir les obstacles de ce genre, mais enfin ce que vous n'aurez pu sauver vous est demandé en sacrifice, et, en l'acceptant après l'avoir exigé, Dieu s'engage à le récompenser magnifiquement. Tout ce qu'on a de discernement dans l'esprit doit être employé à bien démêler dans la hiérarchie des devoirs ceux qui doivent l'emporter sur les autres ; et puis, dans l'ordre qu'ils doivent garder, il faut les accepter et non pas les choisir. Ah ! que vous avez raison de dire que la vie est lourde ! Dieu vous fait une grande grâce d'en juger ainsi. Il n'y a qu'une chose qui soit plus vraie encore, c'est qu'en même temps le joug du Seigneur est léger. Du côté du temps, la vie est chargée de mécomptes écrasants ; du côté de l'éternité, telle que le Seigneur nous la révèle avec les moyens de la conquérir, elle est pleine de douceur et de charme. C'est une félicité mieux que promise, déjà goûtée.

Je puis dire qu'à cause de vous j'ai pris plus d'une fois intérêt aux combinaisons de la politique.

Adieu. Je vous remercie de ne point oublier ma chère petite chapelle où votre souvenir se conserve

tout comme votre place y reste marquée. Vous y manquerez bien cette heureuse nuit de Noël que j'aurais tant aimé recommencer près de vous.

Paris, 20 avril 1837.

Depuis votre lettre, j'ai été tenue comme en échec par l'espoir combattu, et chaque jour renouvelé, de votre retour à Paris, grâce à la rentrée de M. votre père aux affaires. Je puis bien dire qu'au milieu de mes vœux très-généraux pour le bien public, les noms ne m'ont fort intéressée qu'à cause de vous, et j'aimais la combinaison qui vous rendait à moi. Vous conviendrez que si la politique a le droit de se plaindre de mon indifférence, il serait bien juste que vous vous chargeassiez de ma défense. Sait-on bien ce qu'on doit vouloir dans la complication des choses humaines, si ce n'est que la volonté de Dieu s'exprime le plus intelligiblement possible ? Un peu plus ou un peu moins de prospérité, voilà ce qui châtie ou récompense les sociétés. Elles finissent toujours par se tirer d'affaire, mais il n'en est pas de même de l'individu qui, dans une fausse route, marche à une destruction finale. Aussi toute ma sollicitude et toute ma commisération sont pour chaque homme pris à part, pour le prochain que Dieu nous a donné, le prochain qui se fait toujours plus proche à mesure qu'il nous tient de plus près par l'identité des vœux, des pensées et des sentiments, ce prochain qui est tous ceux que nous aimons, en commençant ou en finissant par ceux que nous aimons le moins. C'est assurément beaucoup de monde à la fois ; mais notre cœur, s'il est chrétien, n'a pas à s'en effrayer. Il a la force né-

cessaire pour tout embrasser, et cela même sans qu'aucune de ses affections de nature ou de choix en souffre. Je défierais bien, par exemple, le nombre de mes intérêts de me rendre moins sensible à vos progrès dans la perfection ! Je vois que vous avez beaucoup gagné en confiance et en paix ; c'est le meilleur des symptômes. Néanmoins, il faut toujours combattre cette inertie que vous reprochez à votre foi. C'est par la foi seule que l'on triomphe ; avec elle le bruit au dedans de soi cesse de faire peur. Fénelon avouait bien qu'à lui tout seul il était un grand diocèse, et vraiment, du moment où il a fallu reconnaître qu'au dedans de soi on avait le malheur d'être deux, on peut faire bon marché de ce nombre mille fois multiplié.

Donnez-moi de vos nouvelles. Je compte partir pour Vichy à la fin du mois prochain.

Paris, 6 mars 1838.

Ma bien chère, quel piége je vous tends et comme il faut que votre confiance ait été pénétrante, si mon silence, désavoué par mon cœur, ne vous a pas livrée à d'injustes pensées! Toutes les inconséquences, toutes les contradictions se montrent dans une vie humaine, toutes les misères aussi, et surtout ce devoir impérieux qui oblige de marcher au plus pressé. Voilà plus de trois semaines que je lutte contre un malaise si grand que bien des fois, au milieu de cette tempête interne, je me suis dit que j'étais peut-être à quelques minutes de mon dernier moment. De plus, une immense affaire pour ma sœur et pour moi, le mariage du second de ses fils. Ce mariage est un évé-

nement heureux, mais, comme dans toutes les heureuses choses de ce monde, c'est prodigieux tout ce qui s'y rattache encore d'anxiété, de difficultés et de peines. Des détails à traiter sur quatre ou cinq points différents, chacun à cinq ou six cents lieues loin l'un de l'autre, m'ont écrasée.

Votre lettre m'a fait l'effet d'un de ces bons entretiens où je commençais par vous entendre, et où n'a manqué de ma part ni vive participation ni volonté dévouée. Cette absence momentanée de contacts pieux est, je l'avoue, ce que pour ma part aussi j'appelle la solitude, et elle me paraît la seule qui soit difficile à supporter. Mais n'allez pas croire que Dieu ne puisse suppléer à cet isolement. Ma bien chère, sans cesse sa merveilleuse baguette fait jaillir l'eau de l'aride rocher ou fait rencontrer le désert au milieu de l'abondance des richesses. On est seul toutes les fois que personne ne vous entend, que la confiance se refoule, que les esprits, identiques dans le but qu'ils se proposent, ne marchent pas pourtant ni d'un même pas, ni précisément dans la même voie. Notre penchant naturel nous met toujours à la recherche de secours humains. Nous voudrions toujours un bras ou une épaule ; mais libre à nous de marcher, de courir et même de rester assis. La seule attitude qui nous reste habituellement interdite, c'est de demeurer constamment appuyés, et cet empereur romain, qui voulait mourir debout, ne se doutait guère que c'est bien souvent ce que Dieu exige du chrétien. Je vois que vous avez fait une place dans votre journée à des lectures sérieuses, et que c'est la plume à la main que vous avez lu l'*Essai sur l'indifférence* et la *Sym-*

bolique[1] ; de telles lectures faites ainsi sont un véritable travail qu'il faut circonscrire dans un temps donné et faire suivre d'occupations plus légères et même distrayantes. Des œuvres de littérature, des récits de voyage seraient très-appropriés. Je voudrais beaucoup aussi que vous voulussiez répartir d'une manière fixe et invariable vos occupations, ordonner régulièrement votre journée. La division des heures et leurs différentes applications allégent prodigieusement le poids du temps. Avec quel goût, avec quel attrait on revient aux choses dont on s'est arraché par amour de la règle ! C'est un des secrets de la brièveté des jours dans la vie de retraite religieuse et que la retraite de la campagne peut comporter, même au milieu des joies de la famille. Après l'utilité de ces palliatifs, il est juste de se dire aussi qu'il est un poids de la vie dont rien n'affranchit entièrement et qui est comme une des tristes conditions de notre exil. Les gens frivoles s'en prennent aux lacunes de leurs plaisirs, les malheureux à leurs peines, les coupables à leurs fautes, les saints à ce ciel qu'ils ne possèdent point encore. Au fond de tout cela repose le péché originel, dont les conséquences, aggravées par nous, ne sont jamais que bien passagèrement soulevées. Vous aurez su peut-être le retour à Paris de M. Lacordaire, quinze jours avant la date fixée. Il est à merveille de santé et de disposition, très-content de Metz, d'où il a emporté les témoignages les plus flatteurs. Tous les matins à huit heures, il vient dire la messe dans ma chère chapelle, et cet arrangement,

[1] *Le Traité de la symbolique*, par Mœlher.

tout en lui convenant, ménage mes forces, qui pour le moment ne sont pas brillantes.

Les nouvelles de Rome continuent à être bonnes. On sait y concilier la justice avec les exigences d'une précision sévère et d'une rigoureuse exactitude de pensée et d'expression. J'espère que le séjour de l'abbé Bautain fera disparaître bien des préventions. Il faut de la pénétration et du temps pour bien juger Rome; les esprits légers s'arrêtent à la surface et n'aperçoivent pas les richesses qui sont à la profondeur du tuf.

Voici la loi de la conversion des rentes passée à la chambre. Les pairs espèrent encore y échapper au moins cette année; le ministère s'arrange pour fléchir devant toutes les volontés. Cela n'est pas fait pour rappeler M. votre père dont le retour aux affaires est pour moi d'un intérêt complexe qui se compose de celui de tout le monde et du mien en particulier. Je serais si contente de vous avoir près de moi à demeure! Nous causerions si bien de ces choses inépuisables qui retrempent et consolent! Seule, ne vous en laissez pas distraire.

Adieu. De ma retraite je visiterai votre solitude.

Paris, 14 octobre 1839.

Chère amie, je reçois votre lettre d'hier ce matin, et je laisse là les quatre-vingt-dix-neuf fidèles qui ne m'oublient pas pour vous ouvrir mes deux bras en vous répétant que je vous pardonnerais de grand cœur de bien autres méfaits personnels. Je vois avec une vive satisfaction que, tout en partant de degrés différents, vous naviguez de conserve avec M. de Germiny

pour toutes les déterminations graves, que vous êtes sous le même ciel et pouvez avoir par conséquent un même horizon. Quant aux choses qui font obstacle et qui entravent sans qu'on le veuille, il y a tant de paroles sur cet air-là que la mémoire sert utilement ici l'indulgence; d'ailleurs, elle vous est acquise par l'heureuse naissance de Marie, par les forces que vous reprenez, par toutes les consolations qui se sont multipliées et accrues pour vous depuis quelque temps. Vous voyez que je suis comme le monde : le succès m'attire et je lui sacrifie. C'est qu'il y a un bonheur que j'estime comme d'autres estiment les prospérités, un bonheur qui s'appelle bénédiction et qu'on mérite. Mon vœu le plus ardent est que tout ce que j'aime se passe de moi, sans rien ôter à cette affectueuse bienveillance sur laquelle je me rabats et que je réclame comme mon bien.

La vie si active et toute en plein air que je mène à Versailles m'a fait grand bien. Je vais au-devant de l'hiver sous d'assez bons auspices, et ce n'est pas seulement en parlant de saisons que je puis dire n'avoir que des grâces à rendre. Le temps est une douce et belle chose quand il nous entraîne par son mouvement propre dans la voie où nous sommes pressés de marcher!

Adieu, ma bonne chère amie, c'est du meilleur de mon cœur que j'accepte l'étrenne de votre plume ; seulement il fallait trois lignes au lieu de trois pages. Vous savez bien que la sincérité est le moyen court et que son accent rend superflues toutes les explications.

Paris, 30 octobre.

Vous êtes donc surprise, chère amie, que je trouve ce monde où nous sommes aimable. Mais n'y voit-on pas l'autre tout au travers? Demain la Toussaint! Que cette année chrétienne est belle et féconde! Là seulement les fruits sont de toutes les saisons et les roses durent toujours. Demain la fête du ciel, de ce ciel si loin de nous qui en sommes si peu dignes, et dont pourtant les rayons chauds et vivifiants descendent jusque dans nos cœurs. Espérer c'est jouir, et le comble de la miséricorde a été de nous faire un devoir, une vertu de l'espérance qui, sans cette injonction absolue, eût été une si audacieuse témérité! Ah! bénissons, ne cessons pas de bénir celui qui a tant et si diversement soigné notre bonheur, même à travers nos larmes!

Paris, 31 mars 1842.

Chère amie, c'est bien dans ces communications réelles et qui restent sans expression que l'on sent l'esprit prompt et la chair faible, faible contre le joug qu'il lui faut subir et contre tout ce qui arrête, ralentit, retarde au dehors son essor! La douleur semblable à celle que Dieu vient de vous envoyer est la plus grande de ma vie [1]. Cette douleur a traversé de longues années sans se laisser user par elles, et, bien moins consolée que la vôtre, elle m'a appris que rien ne pouvait fermer certaines blessures. Laissez faire Dieu, ma bonne chère amie, laissez-lui le temps

[1] M. Humann venait de mourir subitement.

d'agir, de vous réconcilier avec l'immense sacrifice qu'il a exigé de vous. L'étude de la miséricorde divine nous initie dès ici-bas à ses vues et nous montre qu'il faut travailler pour ceux qui ne travaillent plus et redoubler d'efforts pour achever leur tâche et la nôtre. A mesure que l'équilibre se rétablira en vous, vous vous jugerez mieux et sentirez qu'abattue vous n'avez point été découragée; car le découragement nous détourne de Dieu, tandis que le détachement nous détourne de nous-mêmes, et certes c'est bien toujours vers notre Seigneur que se sont tournés vos regards affligés.

Adieu, chère amie. Je n'entends jamais nommer monsieur votre père sans qu'une prière s'élève en moi; et c'est celui que je n'ai jamais vu qui va resserrer encore une amitié de plusieurs années.

31 juillet 1842.

Chère amie, dès que je vous ai vue, votre nature droite, simple et sincère m'a été au cœur; depuis, je me suis de plus en plus attachée à vous, et ce dernier malheur a complété les nombreuses conformités qui se rencontrent dans nos pensées et nos sentiments. Ce que vous souffrez maintenant est aussi la souffrance que je sais le mieux. De tous les vides le plus grand est celui qu'éprouve la tendresse filiale, et ce besoin de retrouver son père, il faut qu'il soit bien légitime et bien grand! car l'Église fait en sa faveur une unique exception, en nous autorisant explicitement à demander cette chère et sainte réunion. A la suite de l'office des morts, que depuis beaucoup d'années je dis une fois tous les mois pour mon père

et ma mère, il y a une oraison qui porte en toutes lettres : « Faites-moi la grâce de les voir dans la joie de la gloire éternelle. » Dieu qui se réserve la dispensation de tous nos bonheurs, nous permet de prendre ici l'initiative et de lui dire positivement ce que nous voulons.

Chère amie, je vous en prie, ne dites plus que vous vous pesez à vous-même, et, lorsqu'elle s'élève, protestez contre cette impression. Croyez-en mon amitié qui n'a point d'illusions. Tout en vous-même désavoue le découragement et vous n'avez à le faire disparaître que de vos paroles. Voyez combien vos devoirs de mère, que tant d'autres auraient suspendus, vous trouvent courageuse et assidue, combien les soins mêmes que vous vous imposez aujourd'hui sont raisonnables, combien tout se lie, s'explique, se justifie dans votre vie ! Je vous assure que ce n'est pas comme cela qu'est fait le découragement. Prendriez-vous pour lui l'instinct qui vous entraîne vers la patrie ? Chère bonne amie, qui donc pourrait n'être pas content de voir finir cette longue et périlleuse journée, pleine de luttes, où la volonté la plus droite, l'amour le plus sincère, n'affranchissent pas même de l'ingratitude ? Malheur plutôt à qui serait insensible à tant de misères et n'aspirerait pas à s'en trouver délivré.

Vous aurez été bouleversée de l'affreuse catastrophe de la mort du duc d'Orléans. Ah ! que je plains ceux que la douleur atteint dans ces hauts parages, où tout événement, quelque cruel qu'il puisse être de sa nature, est immédiatement exploité par la discorde et l'intérêt !

Saint-Germain, 12 décembre 1843.

Chère amie, le caractère de la grâce spéciale est bien marqué en vous. Une éducation chrétienne et tant d'exemples vous ont murie de bonne heure; de nombreux devoirs vous ont entourée de leur protection tutélaire, puis le malheur et le devoir n'ont pas suffi encore pour vous faire réaliser tout ce que Dieu attendait de vous! Il a voulu, comme pour achever vos mérites, qu'une infirmité portée avec courage, avec douceur, en vous isolant davantage, vous mît comme sous sa main avec le sentiment de sa présence plus intime. Je conçois l'action que cette difficulté d'entendre doit exercer sur un grand nombre de vos relations, sur celles du monde, sur celles qui sont conservées par politesse ou par l'agrément qu'on y trouve. Mais je me révolte quand je vous vois me ranger dans cette foule. Des âmes chrétiennes ont besoin de bien peu de paroles pour s'entendre, et enfin on peut s'écrire. Tant que nous sommes de ce monde, nous avons besoin de témoignages extérieurs qui rassurent sur ce que la fragilité de toutes choses menace si continuellement.

J'avais cru, cet automne, suppléer à tous les secours qui me manquaient par le grand air et le repos. L'un ne m'a pas manqué; quant à l'autre, il a si peu répondu à l'appel que j'y ai gagné une chose, c'est de ne plus l'invoquer jamais. C'est sur ces entrefaites qu'un inconsolable chagrin est venu me frapper : la mort de M[me] de Pastoret. Rien de ce qui pouvait s'ajouter à mon affliction ne m'a manqué! Je n'ai pu

la voir ; trois jours à peine de souffrances ont suffi pour l'enlever à ses amis à qui elle laisse un vide si cruel. Vraiment, quand on ne prend pas la vie par le côté de Dieu, je ne conçois pas qu'on en débrouille le noir écheveau, qu'on en surmonte la fatigue, le poids et les déchirements. Dieu est le seul rayon qui éclaircisse cette nuit sombre.

Paris, 7 juillet 1848.

Nous sortons effectivement, chère amie, d'une épreuve digne des derniers temps, et qui ne contenait rien moins que la dissolution de la société, si le désordre l'avait emporté ; mais un peu de patience et Dieu se montre. Il y a dans la beauté et la force de ce qu'il inspire plus qu'il n'en faut pour relever le courage. Je ne sais si ce fond d'optimisme me vient de la nature, mais il faut que je m'en confesse à vous : l'admirable et surnaturel dévouement de notre archevêque a plus transporté, plus dilaté mon cœur que ma tristesse ne l'a meurtri et resserré. Quelle grâce, chère amie, quelle grâce plus grande peut nous faire notre Dieu que de se montrer avec tant d'éclat dans les siens, que d'imposer universellement la vénération, l'amour pour sa loi sainte s'incorporant dans un acte humain ?

Si de gros nuages sont encore là pour tout le monde, mon ciel particulier, chère amie, n'est guère plus serein. Me voici cette fois sous la menace irrévocable et prochaine de l'éloignement de ma sœur, séparation indéfinie ! Quant aux choses extérieures, le mot de Louis XIV à Villars : « M. le maréchal, on n'est plus heureux à nos âges, » s'est, je crois, pré-

senté à toutes les vieilles gens. Ce qui importe, c'est de se pénétrer davantage de tout ce que la vérité de ce mot contient de miséricorde.

1er octobre 1848.

Chère amie, la dernière période de la vie ne se compose plus que de sacrifices. Dieu déblaie toujours de plus en plus pour se faire la place qu'au surplus je suis profondément heureuse de lui donner. Le choléra pour mes amis de Saint-Pétersbourg est une inquiétude bien diminuée mais point finie; il couve toujours en attendant les explosions. L'aurons-nous? C'est le secret d'en haut, mais les savants d'en bas assurent que dans tous les cas il ne viendra pas avant le mois de février. Il serait curieux d'avoir son itinéraire complet prédit avec ses étapes. Là encore que de craintes et de sécurités seront trompées! Quant à l'autre choléra, tout-à-fait européen pour le coup, il fait toujours son chemin, et nous n'en aurons pas raison de sitôt d'après toute apparence. Le sentiment que rien ne saurait durer dans l'état actuel de la chose publique est l'impression de tous; mais qu'est-ce qui peut venir et surtout durer? Je sais que de toutes parts il est question de voyants qui pénètrent l'avenir, de prédictions à dates précises. Mais c'est un peu la voix publique vague et à bâtons rompus qui m'apprend tout cela. Je suis tellement possédée de la foi qui sauve que j'ai peu d'attrait pour ce qui fait mine de vouloir s'en rapprocher. Les prophètes et les prophéties sentent cela en moi; le peu de goût se devine. Je crois aux miracles de chaque instant, à ces miracles de la vie intérieure où Dieu travaille

incessamment au salut des hommes. Pour les autres faits surnaturels, je n'en juge et par conséquent je n'en repousse aucun. Mon respect même y est bien, seulement mon mouvement naturel n'y est pas, surtout quand je vois l'humain de la politique se mêler toujours à ces révélations.

Vichy, 16 juillet 1849.

Chère amie, savez-vous qu'il y a longtemps que nous nous sommes vues de manière à reprendre en sous-œuvre l'intervalle? Hélas! nous aurions échangé bien des préoccupations et bien des peines! Ma vie en abonde, et ce n'est pas la vôtre, multipliée par sept, qui en manquerait. Il vient un temps où tout est à rebrousse poil et s'achète chèrement, où l'on n'a plus jamais le vent en poupe et où il faut ramer toujours. On ne marche alors qu'à coups de volonté et c'est bien rude! C'est pourtant la miséricorde divine qui veut que ce temps-là vienne; car sans les coups redoublés et incessants, sans ce fatigant et vétilleux travail, il y aurait peut-être du fer encore, mais assurément point d'acier. Quelle grâce aussi que de se dire : Dieu sait ce qu'il fait! Quelles que soient les modifications apportées par la diversité des natures, le résumé de tout est qu'il faut souffrir. C'est une loi dont l'évidence augmente encore dans les complications de ce temps, et aujourd'hui les maux publics sont armés de cette pointe acérée qui pénètre avant et surtout déchire, et qui autrefois ne semblait appartenir qu'aux maux personnels. Ce que l'Italie et Rome surtout m'ont fait souffrir est incalculable, bien plus encore par les contradictions et par l'amoindris-

sement moral que par les malheurs. Il y a néanmoins bien des grâces à rendre : plus de mal aurait pu être fait à cette Rome dont les pierres, après celles de Jérusalem, sont les plus vénérables de ce monde. Pendant longtemps, d'après toute apparence, l'ordre n'y sera que de la compression. On en peut dire autant de presque toute l'Europe. Quant à la France, il faudrait lui faire une part plus forte dans le retour des intelligences vers une voie de sagesse. Je suis convaincue que nous y tendons et qu'une halte nous attend[1]. Nous l'avons déjà vu, on commence par se livrer aux hasards ; on laisse aller le navire à la dérive ; et puis, brusquement on ressaisit le gouvernail avec une force et même avec une raideur de volonté qui laisse difficilement comprendre qu'elle ait cédé jamais. Déjà il y a moins d'encombres ! Ce que l'on bâtit ne sera pas, je pense, trop mal. Le style, comme on dit en architecture, manquera bien un peu à l'édifice, mais l'utile et l'honnête nous abriteront pendant quelques années et n'ont, je crois, rien à craindre des contemporains. Les générations qui après les ruines voient rebâtir, se gardent ordinairement de détruire.

[1] Le pouvoir exécutif venait d'être confié au général Cavaignac.

A MADAME DE B.

Vichy, 3 juillet 1836.

Quand vous serez un peu plus engagée dans la voie où je suis si heureuse de vous voir marcher, vous verrez que les mouvements qui vous atteignent péniblement sont pour ainsi dire extérieurs, qu'il faut les laisser passer comme les nuages sur nos têtes, que la confiance doit être patiente et l'esprit assez sage pour concevoir que les consolations qui nous font entrevoir le ciel ne sont, dans les commencements surtout, qu'un encouragement qui ne peut rien avoir de permanent. C'est le vent en poupe, mais il faut apprendre à ramer, et, si Dieu nous prévenait toujours de ses grâces sensibles, le progrès ne s'appuierait pas sur la volonté qu'il s'agit d'exercer et de redresser en nous. A moins de voies extraordinaires, la marche de la grâce est lente et graduée, comme tout ce qui renferme en soi les conditions de la durée :

Le temps n'accepte pas ce qui s'est fait sans lui.

Le passage des ténèbres à la lumière a son crépuscule, son aurore. Quand le jour est levé, la

lumière plus vive multiplie à nos pauvres yeux les tâches et les écueils, et, si la fidélité n'a pas cru à proportion, les difficultés restent à surmonter plus nombreuses et plus grandes. Le combat est la seule loi sous laquelle nous soyons appelés à vivre, et le sourd-muet qui appelait le chrétien l'homme de guerre moral exprimait une grande vérité. C'est donc toujours à de plus grands efforts, à un zèle plus ardent, plus actif envers Dieu et contre nous-mêmes que sa bonté nous invite : la paix, oui, la paix, parce qu'elle est la foi dans le secours divin, mais jamais, jamais le repos, jamais rien qui puisse contenter dans les sacrifices du passé. Tout dans cette voie de régénération est toujours à faire, toujours à recommencer. Les saints ne sont devenus saints que parce qu'ils se convertissaient chaque jour, et que, dans leurs aspirations à un état d'âme meilleur, ils comptaient pour rien les progrès qu'ils avaient faits. Un cœur généreux et dévoué comme le vôtre ne doit-il pas comprendre ces choses? Une vie qui peut devenir si belle a-t-elle encore besoin d'être heureuse? Et quel bonheur véritable d'ailleurs lui serait interdit? Dieu ne met-il pas au rang des devoirs les affections de la nature et ne donne-t-il pas sa sanction à toutes celles d'un choix libre et innocent? Votre disposition est encore d'y mêler quelques chimères; mais je suis tranquille. Après tous les dépouillements faits, après toutes les justices accomplies, vous n'oublierez jamais ma joie de sentir les mêmes cordes vibrer dans votre âme et dans la mienne.

Vichy, 22 juillet 1836.

Si j'ai pu vous laisser croire que j'accusais votre volonté ou votre prudence de ces combats, de ces impressions passagères mais pénibles qui surgissent spontanément; si j'ai pu me montrer à vous découragée ou mécontente de vos efforts, je me suis bien mal expliquée. Non, je ne tremble pas et surtout je ne tremble plus pour vous, ni ne veux vous faire trembler. Loin de là, je voudrais ajouter un sentiment tranquille et reconnaissant de tant de grâces reçues, prélude et gage des grâces à venir. Je n'ai pas voulu davantage vous faire franchir intempestivement les espaces qui ne se découvrent que graduellement : je voulais seulement que votre humilité n'attribuât pas les difficultés que vous rencontrez, que nous rencontrons tous, dans la route où vous êtes entrée, à un défaut de votre nature. A chaque jour suffit non pas seulement son mal, mais son effort. Sans cesse il faut que le courage se retrempe, se renouvelle par la seule puissance en nous dont il nous soit demandé compte. Ce qui vous prend au dépourvu n'est qu'une épreuve. Encore une fois, des fluctuations, même d'involontaires et légères rechutes, n'ébranleraient pas en moi la confiance en votre fidélité. Vous ne pouvez plus être au monde, à ses passions, à ses erreurs, à son esprit mille fois plus funeste que ses égarements mêmes :

On ne voit pas deux fois le rivage des morts.

Vous avez versé du côté de Dieu; vous êtes mar-

quée de son sceau; il est rendu indélébile par la reconnaissance, de tous les sentiments le plus fait pour agir sur un caractère élevé et généreux. Je ne suis pas disposée à repousser la part que vous me faites et que le temps m'assurera, j'espère, en la réduisant à de plus justes termes. Tout est bon entre les mains de Dieu comme échafaudage et comme étai. Il prend souvent ses instruments entre les plus faibles et les plus indignes, et l'économie générale de sa miséricorde a été de tout faire pour les hommes par les hommes. Seulement, plus vous y mettrez de simplicité et de modération, plus je serai à l'aise. Il faut toujours me dire avec abandon ce que vous me reprochez ou ce que vous voulez de moi, même lorsqu'il peut m'être moins facile de vous satisfaire qu'en vous donnant un quart d'heure par semaine et une petite croix que je vous remercie de me demander. Entrez avec moi dans les voies de la naïve sincérité chrétienne. Dans les rapports religieux, il n'y a guère que des rapports de mère et d'enfant, et puisque l'âge et des habitudes plus anciennes me donnent droit à la maternité, soyez ma fille. En vous rappelant tout ce que l'Évangile a versé de grâces et de bénédictions sur les dispositions de l'enfance; en cherchant à les acquérir même dans nos relations d'amitié, vous préparerez mieux le terrain où l'adorable Semeur ne demande qu'à laisser tomber la semence.

Comme j'allais fermer ma lettre, je reçois la vôtre d'avant-hier; elle ajoute encore à mes espérances. Que Dieu soit loué! Tâchez d'acquérir le calme dans la ferveur et de bien conserver la paix retrouvée.

Jeudi, 15 septembre 1836.

Voulez-vous venir me voir vers deux heures? Je ne dispose aujourd'hui que d'un moment bien court, me trouvant particulièrement pressée de travail. Mais peu de temps suffit à peu de mots, qui eux-mêmes suffisent souvent en bien petit nombre.

Je n'ai voulu donner aucune interprétation à la règle dont je voulais seulement établir l'importance. Dans son application, elle varie selon les personnes et les situations, mais néanmoins elle est de l'essence même de la loi et ne se sépare pas d'elle. Le désordre remplace nécessairement la règle partout où elle manque. Son absence est souvent l'occasion du mal et nuit au bien. Pour maîtriser un torrent, on lui ménage des issues, on le divise, on distribue ses eaux dans des canaux régulièrement tracés, qui, dirigés ainsi, vont répandre le secours et la fertilité. Voilà ce que j'ai entendu vous dire, m'en tenant uniquement aux termes généraux; car je reconnais bien que l'application d'idées très-positives en elles-mêmes varie pourtant à l'infini, lorsqu'elles viennent à tomber dans le domaine de l'action.

18 septembre 1836.

Vous aimez à me faire plaisir et vous m'en avez fait beaucoup en m'envoyant cette lettre du P. Rozaven, où j'ai retrouvé avec une véritable impression de joie quelque chose de son ancienne bonté pour moi. Ce genre de suffrage n'a rien à faire avec le passé ni avec le présent. Il n'est qu'un encouragement pour

l'avenir, et c'est là ce qui importe à de pauvres créatures qui ne *sont* pas, comme dit la philosophie allemande, mais qui *deviennent*.

Je suis heureuse de me rencontrer dans mes vœux et dans mes humbles avis avec toutes les autorités qui ont droit à votre confiance. Se rencontrer dans les mêmes pensées, se placer exactement au même point de vue, c'est de nos jours un miracle qui ne se voit plus guère que dans le sein de l'Église. M. X. ne veut donc pas plus que moi que vous vous fassiez un cataclysme d'un orage passager et qu'un aspect nouveau vous paraisse toujours un bouleversement ? Il faut bien s'attendre à voir tout ce qu'on ne voyait pas et ce que le temps et non l'homme découvre, le temps que Dieu dispose et dont il dispense la lumière à nos faibles yeux, comme le vent à la brebis dépouillée. Par cela seul que vous marchez, l'horizon change, et chaque jour, chaque pas peut vous ménager une nouvelle surprise.

Je conçois très-bien votre regret de ne pouvoir aller au secours de quelqu'un qui intéresse M. X.; mais je ne comprendrais pas votre embarras. C'est l'appréhension de n'être pas crue complétement qui trouble et embarrasse. Pour ma part, je suis aux abois et n'ai plus que la ressource de faire l'aumône à crédit. Je vois que vous vous préparez par les meilleurs moyens possibles au bonheur qui vous attend. Les actes de charité accomplis dans un esprit de foi ouvrent le cœur aux consolations divines. Dieu aime que l'on prenne ce chemin pour aller à lui. Demandez dans ces moments solennels où l'on sent si bien que rien de ce qui est nécessaire à notre salut ne saurait nous

être refusé, demandez-lui de vous éclairer toujours davantage et de vous faire connaître vos véritables besoins. On a dit que dans les temps de révolution le plus difficile n'était pas de faire son devoir, mais de le connaître, et cela est vrai dans tous les temps. Lorsque nous n'avons pas encore triomphé des dispositions qui entretiennent au fond de l'âme une sorte de tempête permanente, la voix de Dieu est difficile à discerner au milieu du bruit et du mouvement intérieur.

Adieu. Recevez tous mes vœux bien sincères et bien tendres.

Mardi, 11 octobre 1836.

Vous vous entrevoyez; maintenant, il importe peu que ce soit à la lueur de l'éclair qui ne brille jamais qu'avec un peu d'orage. Un grand saint ne faisait que cette prière : « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse ! » Certes, cette prière pourrait bien suffire. Mais connaître et voir oblige. Veillons donc aux approches de ces mouvements trop naturels et presque trop vrais d'abord, dont l'impétuosité fait bientôt un mensonge en nous entraînant infiniment au delà des sentiments que nous éprouvons quand notre âme est apaisée. A la fin d'une discussion trop vive combien n'est-on pas différent du véritable soi-même et ne dément-on pas bientôt ensuite au fond du cœur l'amertume ou l'exagération des paroles qui nous ont échappé ! Ce sont celles-là, cependant, qui restent gravées dans la mémoire des autres et qui font la matière des jugements qui nous défigurent à nos propres yeux et aux yeux de ceux qui nous

approchent. En n'étant pas plus équitable le monde use de son droit; il applique la loi comme le magistrat et ne s'enquiert pas, comme le juré, de la culpabilité. Juger à la surface c'est rester dans ses attributions; heureusement nous relevons d'un autre maître, qui pour un peu d'ivraie ne détruit point une moisson, et qui pèse chaque détail de notre vie et même de nos fautes au poids de l'ensemble de nos intentions et de notre caractère. Ce que je crois fermement, c'est que celui qui aurait complète raison devant Dieu parviendrait aisément à s'imposer à la raison humaine. Pour ma part, atteinte par un blâme dont la justice m'avait semblé douteuse, j'ai maintes fois éprouvé qu'une réflexion aurait pu l'éviter. Tâchons de réfléchir avant.

Dites-moi toujours vos saintes coquetteries; je les seconderai de mon mieux. J'aime qu'on s'aime, et les rapports de bienveillance entre personnes pieuses sont un des moyens les plus efficaces employés à leur salut.

23 octobre 1836.

Pourquoi donc n'avoir pas voulu monter hier? C'est vraiment trop de coquetterie de ne m'arriver que par le doux parfum des plus belles fleurs. Je sais bien qu'elles ont un langage et qu'on leur a fait dire parfois de charmantes choses, mais rien que je sache qui fût de la nature de votre entretien avec M. X., et c'est là ce que j'aurais désiré savoir. Quelle est l'impression que vous en avez rapportée? quelle est celle qui a survécu au premier mouvement? Est-ce la volonté dans toute son énergie ou la faiblesse bat-

tue par les vents? Vous savez si c'est ma curiosité qui interroge, et si, d'autre part, vous pouvez brutalement me dire de me mêler de mes affaires.

Par quel beau soleil la persistance de votre goût pour la campagne est récompensée! Je viens de prendre la résolution de sortir régulièrement chaque jour de trois heures à cinq. De plus, hormis pour les affaires et le genre d'intérêt qui vous faisait me demander un quart-d'heure par semaine, je me suis imposé d'avoir ma porte hermétiquement fermée depuis le déjeuner jusqu'à trois heures. J'ai mis ces résolutions, après en avoir bien médité l'absolue nécessité, sous la garde d'un engagement presque solennel. Voilà donc que j'ai une charte aussi! Voulez-vous que, traitant de puissance à puissance, nous nous garantissions mutuellement l'exécution de nos deux codes respectifs?

J'ai vu hier M. *** qui a passé la soirée avec nous. Il a été souffrant, et me paraît toujours attristé, comme on l'est par les contrariétés non vaincues. Hélas! ce n'est pas à elles qu'il faut s'en prendre dans ce triste monde, mais à la réaction que nous leur permettons d'exercer sur notre âme. C'est la lumière intérieure qui, comme l'autre lumière, colore et dessine la véritable forme des objets.

Adieu. Soyez heureuse, et je vous saurai chrétienne, car vous n'avez plus une autre manière d'être heureuse. Les cœurs que Dieu a touchés, peuvent bien perdre momentanément le repos, mais ils ne le retrouvent plus que sous la main paternelle.

18 novembre 1836.

Les conseils que vous demande votre intéressante amie sont bien difficiles à donner, et je pense qu'il faut tout-à-fait s'en abstenir, tant la question est grave, difficile, et ressort exclusivement du domaine de l'autorité compétente. C'est une des plus hautes et des plus importantes solutions que la direction puisse donner. Jugez comme il nous siérait, à vous et à moi, d'aller mettre ainsi notre doigt entre l'arbre et l'écorce. Le choix d'une vocation est le salut tout entier, quand Dieu daigne l'inspirer et qu'on l'a reconnu à des signes certains. L'objection du bien qu'on pourrait faire dans le monde devient bien frivole. La solitude et la séparation ont aussi leur puissance et leur charité. Le premier mérite, la seule sécurité, c'est d'obéir à la voix intérieure, lorsque l'humilité et la foi, par l'organe du guide spirituel, ont mûrement constaté que cette voix intérieure était bien l'écho de la voix de Dieu.

27 novembre 1836.

Votre bouquet m'a suivie dans mon salon, où je me tiens maintenant, et il l'embaume. Je suis charmée que cette seconde visite par semaine rive votre chaîne ; ce mot n'est presque pas une figure quand il s'agit de visiter Notre-Seigneur en prison. Je crois qu'il faut faire beaucoup et souvent ce que l'on veut faire bien et toujours mieux. Les vertus gagnent à cesser d'être nouvelles, et par l'exercice les actions les plus difficiles et les plus hautes viennent à s'accomplir avec aisance et facilité. Ne regrettez plus

l'*Hôtel-Dieu;* plusieurs des salles de la prison contiennent des malades qui le sont de deux sortes, et qui, par cela même, ne laissent rien à désirer à votre charité.

Mon intention n'a jamais été de vous décourager, c'est au contraire tout ce que j'aurais craint, mais la lumière portée au fond de nous-même ne me paraît pas avoir ce résultat. Voir clair ne me semble propre qu'à faire qu'on se défie de soi, et je pense que notre plus grande force réside dans cette juste défiance.

La sœur Rosalie est la supérieure des sœurs de la Charité, rue de l'Épée-de-Bois. Voilà sa qualité dans ce monde; mais qui pourrait dire ce qu'elle est devant Dieu [1] ! Je fais mieux que de vous donner une lettre en lui annonçant votre visite et en vous recommandant très-particulièrement à elle.

26 février 1837.

Le guignon qui nous sépare, bien contraire à ma volonté, a été si long, si suivi, si lié et si habile que je finis par croire qu'il renferme un sens, un sens qui s'est dégagé plus d'une fois de complications de ce genre, en nous laissant croire qu'il était bon que de temps en temps vous restassiez un peu abandonnée à vous-même. Sans cesse Dieu permet que tout le monde soit l'instrument de ce dont personne n'a voulu.

Je me remets lentement du premier effet des eaux. Il faut toujours souffrir pour guérir.

[1] M[lle] Rendu. Sa vie a été admirablement retracée par M. de Melun.

20 avril 1837.

Je vous ai attendue pendant plusieurs jours, et hier j'allais chez vous, quand j'ai été forcément entraînée à des courses lointaines. Je vous assure qu'il me tardait d'effacer jusqu'à la trace des dissentiments que cette fois encore votre imagination a tant grossis. Vous m'avez fait dire ce qui n'avait jamais été dans mon intention. Ce n'est qu'un malentendu, seulement j'en conclurais que vos premiers mouvements ont besoin de rencontrer avant tout une autorité dont mes conseils ne peuvent pas être revêtus. Vous savez qu'ils me coûtent toujours beaucoup, et que trouvant pour ma part de vrais délices à me soumettre, ce n'est qu'avec contrainte et presque avec effroi que j'ouvre un avis. Du reste, dans celui que je me suis permis, il n'est rien que je ne voulusse proposer aux plus parfaits, qui ne sont pas plus frustrés que les autres du bonheur d'avoir toujours à apprendre, toujours à avancer.

29 avril 1837.

En toutes choses il faut partir d'un point fixe et déterminé, distinguer nettement ce qui est obligé de ce qui est facultatif. Ainsi, dans cette circonstance, on ne peut exiger de vous que ce qui est de précepte, et c'est à vous de voir, en vous consultant bien, si vous voulez entrer dans la voie du conseil. Vous êtes, je crois, et restez parfaitement libre d'attendre le retour de M. X., ou bien, ne l'attendant pas, de ne pas recourir à M. ***. En voulez-vous davantage? recher-

chez-vous le sacrifice? Certes, bien mieux que libre à vous. Mais alors il doit vous paraître tout simple de vous soumettre aux avis que vous avez demandés et vous devez vous trouver contente de toutes les facilités si charitablement multipliées autour de vous. Qui pourrait donc ici décider pour vous? Cette question contient en elle-même toutes les tendances de votre volonté, vos dispositions véritables, vos idées pour votre avenir, et la réponse ne saurait être cherchée qu'au fond de vous-même. Je vous l'avoue, les difficultés dans lesquelles vous vous embarrassez ne me paraissent pas raisonnables, et la piété s'accommode bien moins qu'on ne le croit de ce qui manque à la raison.

Mme de Z. ne peut assurément redouter dans l'œuvre qu'elle a créée aucune influence, je ne dis pas supérieure à la sienne, mais simplement en concurrence. Cependant toute impulsion devant venir d'elle, ce qui s'en écarterait doit avoir beaucoup d'inconvénients qu'il est bien juste qu'elle prévienne et qu'elle réprime. Il serait certainement impossible de douter des excellentes intentions que vous apportez dans votre zèle, mais j'ai peine à concevoir que vos jugements, si nouvellement formés, puissent vous inspirer quelque confiance en opposition avec le plan tracé par une main expérimentée et habile. Nos impressions peuvent être indépendantes de notre soumission ; nous pouvons ne pas saisir, ne pas pénétrer entièrement la pensée de nos supérieurs, mais alors on combat au dedans de soi ce qu'on préjuge par la conscience de tout ce qu'on ignore. Je crois que l'humilité ne se déroute jamais. Elle cherche,

elle attend, elle aspire à comprendre et presque toujours elle y arrive, car pour elle sont les vraies clartés. Vous me demandez ce que je faisais quand je rencontrais les oppositions qui vous peinent. J'obéissais et puis j'étais heureuse d'obéir. Ce n'est pas le devoir qui me fait parler ainsi, c'est aussi ma nature. J'ai toujours eu plaisir à fléchir devant ce que je reconnaissais supérieur à moi, si bien que j'ai dit souvent, avec une sorte de vérité, que je détestais mes égaux. Je vous demande en finissant, et comme toujours, de me pardonner mes irrévérences et de ne point oublier qu'il doit y avoir de l'indulgence pour celles qui font qu'on échappe au langage officiel ou à une silencieuse réserve.

Samedi, 6 mai 1837.

Je vous remercie avec des larmes de joie, et c'est de toute mon âme que je bénis Dieu des grâces dont il vous prévient. N'en oubliez rien, ni les obscurités, ni les troubles de l'épreuve, ni cette vive et sainte lumière qu'il fait briller à vos yeux. La peine profonde que vous m'aviez faite est effacée. Je ne vois plus que la consolation et les gages de sa durée. Croyez-le, je ne suis si difficile, je ne me montre à vous si dure, que parce que je ne conçois pas qu'on aime une autre âme autrement qu'on aime la sienne et parce que la vérité, lorsque Dieu intervient, est le premier des besoins. Dieu a tant fait pour vous! J'ai pu tellement compter avec vous ses grâces avec chacun de vos pas; comment pourrais-je braver la menace de dangers qui vous éloigneraient de lui! Ne les appelleriez-vous pas, ces dangers, par la tiédeur, la

révolte ou la mollesse d'un cœur qui désormais doit être tout à lui ?

Ah ! croyez-le, comme nous dit l'Imitation : Il n'y a que deux ailes pour s'élever à Dieu, c'est la pureté et la simplicité. Dans la pureté est tout ce qui nous élève, dans la simplicité tout ce qui nous garde. Toutes les vertus que vous n'estimez pas encore assez, l'humilité, la douceur, le détachement du sens propre, le silence, l'obscurité dans l'attrait et le saint exercice nourrissent au fond de nous-mêmes l'amour qui fait notre félicité et notre paix.

29 juin 1837.

Le petit mot qui accompagnait vos pastilles est bien aimable. Vous êtes toujours bonne pour moi, et c'est bonne pour vous-même que je voudrais vous trouver toujours. Ce vague, cette hésitation, ces dégoûts qui ne sont pas même de la lutte me font une vraie peine. Vous allez bien au devant de l'observation, vous vous hâtez de vous condamner, mais vous restez toujours dans le même état comme pour en épuiser l'ennui. On dirait un livre dont on recommencerait toujours les premières pages sans aller plus avant. Ne pourriez-vous donc vous exercer à un peu plus de volonté? Voyez toute celle qui se meut dans le monde et qui agit pour Dieu. Je ne parle pas de Mme de P., elle est tout à fait hors ligne. Mais à bien des degrés au-dessous, combien d'existences qui manifestent une seule et même pensée dans tout ce qu'elle peut avoir de rectitude et de persévérance! Je me rappelle qu'il y a plusieurs mois, en apprenant le généreux dévouement de Mme de P.,

un de mes premiers mouvements fut l'espoir qu'il ferait une grande impression sur vous, non assurément comme imitation extérieure (il n'y a rien de commun entre vos circonstances et les siennes), mais comme émulation de courage. Je vous en prie, dites-moi que je ne me suis pas trompée. Pour ma part, je ne puis vous dire quelle joie j'ai sentie d'un si touchant exemple de la préférence donnée à Dieu sur une existence que les sentiments naturels pouvaient rendre encore si riche et si belle. J'en ai joui avec mille autres autant que Mme de P. elle-même. C'est ainsi que dans l'Église tous les biens sont communs; on ne possède rien en propre ni à soi seul, pas même sa vertu.

Juin 1837.

Mon désir de votre bien, de votre plus grand bien est toujours resté le même. J'ai souvent regretté de me trouver si incapable de vous faire goûter la simplicité dans la foi. Là pourtant est la paix et la voie sûre et abrégée qui met à l'abri, sauf de rares exceptions, des perturbations violentes, des incertitudes, dont vous me parlez et que vous croyez peut-être un peu trop le partage des personnes même très-pieuses. La générosité qui ne dispute rien de ce qu'elle a une fois donné, la soumission qui sait attendre la préférence de tout ce qui est humble et obscur sont les fruits du véritable abandon chrétien, qui laisse bien loin derrière lui la force infirme et caduque que vous croiriez pouvoir puiser dans les satisfactions d'une confiance humaine. Que je serais heureuse de vous persuader cela !

Juillet 1837.

J'ai lu avec grand plaisir Mme de P. et le baron et vous-même. Ces trois lettres parlant les mêmes sentiments dans les trois langues de vos personnalités respectives n'en ont pas moins beaucoup d'harmonie: le baron, à l'état de très-méritoire volonté; Mme de P. à l'état de possession; vous, à celui d'aspiration. J'espère que ma classification ne vous offensera pas. Ce qu'il y a de mieux après le bonheur d'être arrivé, c'est de marcher vers le but et de s'y animer par tous les moyens dont on dispose. Vous reconnaissez n'avoir jamais fait autant d'efforts que vous en faites aujourd'hui. Je suis très-disposée à croire que vous ne vous trompez pas. On sent au service de Dieu, que c'est seulement dans les choses opposées à notre nature propre que s'accomplit le progrès, et cette contrainte imposée à la nature, ce régime de rebrousse-poil, la persévérance et la continuité d'une lutte si pénible ne sont pas possibles à la nature seule. Même dans ses désirs les plus passionnés, il faut toujours qu'elle se lasse et qu'elle se démonte, ce n'est que par le secours de Dieu que désarçonnée, harassée, elle remonte, elle poursuit, et, remettant sans cesse la main à l'œuvre, regarde le découragement comme la pire des infidélités. Ce n'est pas à vous seulement que s'applique le besoin absolu que nous avons de la grâce; elle seule rapproche la sainteté même de l'abîme du péché. Dieu donne tout et puis il nous dit : Veillez et priez.

Quant à vos terreurs de la mort, je vous ferai

observer qu'elles ne se présentent guère qu'aux personnes qui se portent bien, et qu'elles sont presque un certificat de force et de santé. Il faut les laisser passer, comme tant d'autres imaginations qui nous trompent, quand les réalisations sur lesquelles elles croient s'exercer sont encore loin de nous. Vous venez de voir récemment combien sont différents les sentiments que la pensée de la mort inspire à une âme profondément unie à Dieu. Cela viendra pour vous, je n'en doute pas un instant. On parcourt bien du pays, on change bien souvent d'aspect en marchant toujours, surtout quand on gravit, et vous pouvez bien déjà puiser dans votre expérience du passé le pressentiment de l'avenir.

J'ai eu beaucoup de plaisir à revoir M. Deguerry, que j'ai trouvé fort intéressant sur Rome. Il a bien observé et il juge avec cette équité qui admet dans une égale proportion le respect, l'intelligence et la vérité.

Juillet 1837.

J'ai joui pour vous des quinze jours que vous a donnés votre amie. Je suis convaincue que, cette fois, vous avez découvert près d'elle mille biens encore inaperçus. La province pour voir les gens qu'on aime, vaut bien mieux que Paris. On y possède ce qu'ici on saisit au passage ; et puis, la retraite fait merveilleusement ressortir les jouissances qui s'en détachent.

Je regrette toujours de voir si peu Mme de P.; aux heures données à tout le monde on s'entend bien difficilement. Le vrai mal ici c'est que les seize heures de la journée, qui suffisaient à nos aïeux, ne

nous suffisent plus, sans qu'il soit dit pourtant que nous fassions beaucoup plus de vraie besogne.

Les motifs qui tiennent éloigné le baron d'Eckstein, que nous ne voyons presque plus, sont encore plus impérieux et bien tristes : sa santé et son peu d'aisance. Il lui faudrait un matériel d'existence qui marchât tout seul, et, au lieu de cela, c'est de l'inquiétude et de la gêne. Il porte ses ennuis avec beaucoup de courage et de sérénité ; sa philosophie pratique dit bien la source où elle est puisée.

Vendredi, 27 juillet 1837.

Votre dernière lettre m'a fait un immense plaisir par l'accent si persuasif qui l'anime. Elle exprime non pas seulement un progrès, mais une transformation ; on sent que vous portez en vous-même la raison de vos paroles. Je puis répondre de moi, me dites-vous. J'apprécie complétement le mouvement qui vous dicte ce langage ; il y a quelque chose aussi en moi qui sanctionne le droit que vous avez de le tenir. Du reste, au milieu même des plus vives inquiétudes que vous m'ayez données, j'aurais encore en un sens répondu de vous, répondu que Dieu ne vous laisserait jamais finalement échapper, que toutes les déviations, tous les écarts, s'ils eussent été possibles, ne vous empêcheraient pas de retomber sous sa main miséricordieuse. Mais que de regrets amers, que d'inconsolables reproches, que de desséchantes douleurs vous vous seriez préparés ! Le sentiment de l'ingratitude eût flétri toutes vos joies et la confiance tendre et abandonnée vous serait devenue difficile, si ce n'est impossible. Il n'en a pas

été ainsi, Dieu soit béni, il n'en sera jamais ainsi. Votre charité, votre noble et généreux dévouement ont attiré sur vous le secours puissant et efficace qui empêche de tomber. Il me semble démontré que vous avez obtenu une fois pour toutes, que par la douceur et par la sévérité Dieu ne vous abandonnât jamais à vous-même. Quand il n'y aurait dans votre vie que cette excellente action dont vous recueillez maintenant le fruit, elle suffirait pour expliquer une multitude de grâces. Jouissez-en, cela vous est permis, et remerciez afin que ce désintéressement de vous-même qui vient d'être si magnifiquement récompensé, soit désormais au fond de tous vos mouvements et de toutes vos pensées. Je crois comme vous que votre volonté trop peu exercée jusqu'ici ne manque nullement en elle-même de force véritable. Le tout est d'en user, de vouloir vouloir.

Le premier exercice de cette bonne volonté devrait être, ce me semble, de contenir la rapidité des mouvements irreflêchis qui vous jettent d'un extrême à l'autre et de rechercher cette égalité que Dieu met au fond des âmes où il domine. Non seulement la vertu, mais aussi les affections gagnent à la possession de soi-même; on apprend à mieux aimer ceux qu'on doit aimer toujours d'une égale affection. Les mouvements impétueux produisent les alternatives qui usent le sentiment. Quelle est la disposition qui suit immédiatement les explosions violentes, si ce n'est un immense besoin de repos qui nous fait fuir à tout prix une agitation douloureuse et tourmentante? Enfin en domptant cette impétuosité on n'agit pas seulement sur soi-même, mais aussi sur les autres,

et on ouvre leur cœur aux sentiments qu'ils sont alors heureux d'éprouver.

28 août 1837.

Vos deux petites lettres vous montrent à moi telle que vous êtes, toute pleine de droiture, de ferveur et de bons désirs. J'en ai le cœur bien consolé. Non pas que j'y compte comme sur un état permanent et inébranlable, telle chose n'est pas donnée à la pauvre créature humaine, mais je regarde ces mouvements d'ardente piété comme des arrhes divines, par lesquelles Dieu vous fait connaître tout ce qu'il vous réserve un jour. Vous savez bien que j'aime vos sacrifices et que j'en accepte en vous la volonté ; mais si l'amour de Dieu les inspire, il faut que la prudence les règle et que l'ordre y préside. La violence ravit le ciel, dit l'Évangile; mais les violents qu'il demande sont en même temps les humbles et doux de cœur qui entreront dans le royaume des cieux. La violence sera pour les occasions de résistance, de sacrifice ; l'humilité et la douceur avec la paix qu'elles produisent seront pour l'habitude de la vie. C'est donc dans ce dernier état que je désirerais vous voir comme établie et sans trop de préoccupation de ce que votre zèle pourra être appelé à y ajouter un jour. Attachez-vous d'abord à bien faire ce que vous faites et puis laissez venir. Tous les cercles s'étendent par une naturelle élasticité; le bien se multiplie par lui-même, il s'accélère par son propre mouvement, et il n'y a qu'à s'abandonner au cours des flots que Dieu dirige pour trouver sur son passage tout ce qui peut assouvir une dévorante activité. Mais encore une fois,

avant tout, la douceur et l'humilité et avec elles la paix ! Voilà le fond qu'il faut préparer à notre bon maître, et, quand nous l'aurons possédé par sa grâce, il saura bien y faire fructifier des actions dignes de lui être offertes.

Adieu. N'oubliez jamais avec le Psalmiste les grâces dont vous avez été comblée. Ah ! que nous vivons, que nous mourons insolvables !

18 décembre 1837.

Je n'ai qu'une seconde pour répondre au renseignement que vous me demandez. Avez-vous lu les Conférences de M. Frayssinous ? Ce n'est pas précisément un livre de piété, mais d'instruction solide et de vraie sagesse chrétienne. C'est le fond commun des vérités évangéliques qui servent de base à toutes les directions spéciales et particulières. La partie spirituelle des œuvres de Bossuet pourrait bien aussi vous convenir ainsi que le Fénelon de M. Dupanloup. Les *Méditations* sur l'Évangile et les *Élévations* surtout de Bossuet sont une chose admirable, et, à leur suite, les discours spirituels, admirables du reste comme tout ce qui vient de lui. Car avec lui on peut choisir, mais à peine peut-on préférer, quand on n'est pas déterminé par un intérêt particulier. Nous sommes dans des jours précieux qui se détachent en relief sur l'ensemble d'une époque toujours bien sérieuse ; tâchons de n'en rien perdre et de faire quelques pas au-devant de notre Sauveur qui vient vers nous. Ce qu'il vient chercher, ce sont des âmes de bonne volonté. Puissent du moins les nôtres être de ce nombre !

24 décembre 1837.

L'état dont vous souffrez me paraît d'autant plus douloureux qu'il ne semble point en vous un produit naturel, un principe de mal résultant de la constitution de l'esprit ; c'est un de ces besoins d'émotion qui vous séduisent sous toutes les formes et qui n'ont rien d'inévitable comme dans les maux physiques. Il me semble que la voie la plus sûre pour vous soustraire à ces troubles serait de chercher à retrancher beaucoup des mouvements auxquels vous vous livrez, à vous détacher d'une personnalité trop ardente, à mourir saintement à vous-même. Je vous l'avoue, hors de cette voie, il me serait impossible d'admettre pour personne le progrès ou même la sécurité, sécurité toujours douteuse et qui n'a jamais qu'un sens imparfait et relatif. A demain donc.

9 janvier 1838.

J'ai bien regretté de ne pas vous voir hier. Des causes obligées m'ont tenue absente pendant toute la matinée. Modestie à part, j'ai compris pour vous l'ennui de ce petit mécompte. Il y a des jours où l'on sent plus vivement le besoin de rencontrer hors de soi les dispositions qui vivent en nous-mêmes; mais comme ce besoin de parler de Dieu n'est excité que parce que Dieu nous parle au fond du cœur, il a bientôt suppléé aux communications les plus désirables et les plus douces.

Tous les sentiments que vous m'exprimez me paraissent vrais, non pas, comme toujours, vrais rela-

tivement à vous-même, c'est-à-dire sincères, mais vrais de mesure et justes de proportion. Ils me touchent d'autant plus qu'ils m'inspirent plus de sécurité et parceque les cœurs se rapprochent en se comprenant mieux; enfin et surtout, parce qu'il y a un incontestable progrès à ces impressions dont l'impétuosité habituelle est si heureusement modifiée. Cela me démontre encore que vous commencez à vous soustraire au joug de votre imagination. Vous êtes de ceux qui ont tout avantage à le secouer parce qu'ils sont assurés de pouvoir vivre sur d'autres biens et vivre amplement.

La grâce renouvelle si souvent en vous sa touche divine, qu'il est certainement permis d'en conclure que vous n'y êtes pas infidèle. Pour vous assurer toujours davantage, appliquez-vous à la considérer comme un bienfait toujours nouveau, toujours gratuit, et dont le bonheur n'est appuyé sur aucun mérite. Ce n'est cependant pas le quiétisme que je vous prêche; car c'est surtout lorsque nous marchons seuls en apparence que nos pas comptent le plus et lorsque la volonté se fraye à travers tous les obstacles une route difficile.

La lettre qu'il faut écrire m'empêtre un peu; je n'en sais pas la forme. J'ai si peu demandé aux autorités de ce monde que mon expérience à cet égard est infiniment plus jeune que moi.

Je fais mettre ces lignes à la poste. Faites toujours comme je fais ce soir; prenez-vous-y dès la veille, dès la veille pour ce triste jour où l'abattement de nos forces empêche tout essor, dès la veille pour ce grand jour qui nous trouve si souvent au dépourvu.

Vendredi, 23, 1838.

Les sentiments que vous m'exprimez sont bien bons, comme votre mouvement intérieur vous l'apprend. Tous les actes des saints, toutes les souffrances des martyrs, toutes les vertus des chrétiens, comme toutes les joies des élus, se résument, en effet, en ces seuls mots : Mon Dieu, je vous aime! Ce qu'il faut seulement après, c'est de ne pas les démentir par nos actions. Toute la perfection est là. Mais est-ce aimer que de retomber sans cesse dans la vanité et le mensonge? Est-ce aimer surtout que de se tant aimer, tant se rechercher soi-même? Quand l'amour de Dieu est aussi vrai, aussi intime, aussi profond que nous croyons le ressentir, on ne sait pas de combien de chutes il nous garde et quels sont les progrès qu'il nous fait faire. Nous prenons trop souvent le passager désir d'être fidèle pour la fidélité même, nos velléités pour de la volonté. Ces soudaines élévations vers Dieu, ces ineffables douceurs ne sont encore que la touche de la grâce, qui attend notre correspondance volontaire et consciencieuse pour éclairer et échauffer toujours davantage notre cœur.

Adieu. Tout est bon dans l'alternative que vous me proposez.

Mardi, 31 janvier 1838.

Le plus grand de tous les torts serait de vous décourager; gardez-vous-en, soyez certaine que le découragement n'approchera jamais non plus de ceux à qui votre âme est si chère. Ces secousses violentes,

ces premières et involontaires résistances à la lumière disent tout ce qu'il y a de vie et de puissance en vous et aussi tout ce qu'il y aura de force, quand vous aurez voulu l'exercer par une action régulière.

Vous m'avez fait éprouver de la douleur, et autant de surprise que de douleur, tant il me paraît incompréhensible que moi qui vous parle comme je me parlerais à moi-même, je puisse jamais vous blesser. tant aussi ma disposition du moment était dégagée de tout mélange qui pouvait l'altérer ou l'aigrir. Je voudrais vous remercier de tout ce que vous me dites de bon et d'aimable, et je le ferai de tout mon cœur quand je vous retrouverai simple et à l'aise. C'est votre imagination que vous ne voulez pas encore assez gouverner ; c'est elle qui vous arrête et qui complique tout. Songez aux regrets que laissent tous les pas rétrogrades ; songez combien il est pénible, lorsqu'une heure meilleure est venue, de ne pouvoir l'appuyer sur un passé qui lui appartienne. Je vous en conjure, prenez soin, prenez pitié de vous-même et soyez plus timide pour les peines que vous vous attireriez et dont désormais vous ne souffririez pas toute seule.

7 mars 1838.

Il n'y a pas à vous troubler de votre trouble. Dieu l'aime celui-là ; c'est pour une action bonne, excellente que vous vous y êtes engagée. Sous de tels auspices, il y a immensément d'indulgence dans le cœur de notre bon maître. Sans doute, si vous aviez été plus avancée, plus fidèle dans vos premiers pas, vous auriez mieux concilié les deux mouvements qui vous

partagent. Mais enfin, c'est comme vous êtes que Dieu vous a choisie pour être l'instrument de sa sollicitude et, dans la récompense qu'il vous a accordée, il y a le gage de bien d'autres grâces encore.

Priez M. X. de venir vendredi ou samedi, s'il le peut, à une heure. Je lui réserve ce moment-là, et surtout je me le réserve à moi-même. Son illusion sur le secours qu'il peut trouver auprès de moi vient d'un cœur qui aime Dieu, qui l'aime tant qu'il veut l'aimer davantage. Il y a dans cette disposition tout ce qui peut toucher et rassurer le mien. Ah ! si l'on savait combien l'on peut la sentir vivement son indignité, et s'en humilier avec bonheur ! Toutefois, ma bien chère, je suis triste de ne pouvoir faire ce que vous souhaiteriez, et cela par une complication d'obstacles dont je ne puis même vous rendre compte. Vous savez bien que mon plaisir eût été de vous en faire. On est trop peu sûr dans ce monde d'y réussir dans les grandes occasions pour se refuser aux petites.

15 juin 1838.

Les choses me semblent marcher à merveille ; laissons Dieu et M. Lacordaire régler leurs pas. C'est le mouvement de la grâce qui en décidera. « S'il voulait je me ferais catholique. » C'est bien ce qui sera, je l'espère ; mais il appartient à la prudence de mener à bien ce que le zèle a provoqué, ce que la grâce a développé. Ah! sûrement M. N. a ici un ami, et, comme vous le dites si bien, mieux qu'un ami même chrétien, un guide, un père, par cette puissante génération spirituelle qui donne des enfants aux stériles

et le bonheur filial aux orphelins. Je ne puis décider si dans cet état de division et de trouble pour un si jeune cœur, la vue de nos augustes mystères est opportune. Voyez, examinez; je crois que tout dépend de la disposition qu'on y apporte. Pour ma part, j'ai grand'peine à croire que ce qui me semble si sublime et m'est si intime et si cher puisse manquer son impression sur une âme; mais enfin, voyez et priez Dieu.

Quant aux ménagements envers le premier catéchiste, se sentir heureux d'être quitté me semble si facile, quand le bien est opéré par un autre, que mes conseils ne doivent pas beaucoup compter. Je ne suis, vous le savez, nullement exclusive en ce sens; je suis même un peu jalouse pour Dieu. Le seul nom de celui qu'on aime suffit pour communiquer du charme et de la puissance à celui qui le prononce.

Je suis désolée des incertitudes où vous êtes encore au sujet du mariage qui vous préoccupe. Notre ignorance en toute chose aide bien notre soumission et, s'il est convenable que nous agissions selon les lumières de notre raison, il est bien plus convenable encore que nous apprenions à nous en défier.

30 juillet 1838.

Votre lettre m'a fait une bien douce impression et j'ai besoin d'y répondre immédiatement. A présent que vous voyez clairement ce qui doit être, je n'ai plus d'inquiétude. Vous y manquerez peut-être encore, mais vous y reviendrez toujours. La lumière fait naître en nous le désir de la fidélité, et la fidélité fait naître la lumière. C'est là toute l'admirable éco-

nomie de la grâce. Vous serez plus contente de moi, parce que nous nous entendons mieux et vous sentirez que malgré ma dureté, malgré mon insensibilité, vous n'avez pas, vous ne pouvez pas avoir une meilleure amie que moi. Certes je n'oserais pas dire cela s'il s'agissait d'une affection tout humaine ; mes yeux ne sont plus tournés que sur la tombe, et je ne le dirais pas davantage dans le sens spirituel, si dans tout ce long passé de combats, de vicissitudes et de confiance toujours nouvelle, il n'y avait ces signes éclatants qui nous tracent la route que nous devons suivre. Même pour vous fortifier, pour vous consoler, j'ai besoin de la volonté de Dieu, et je puis dire que j'en ai particulièrement besoin pour encourager mon action dans tout ce qui peut toucher à une âme. Mon seul mouvement premier et naturel est de rentrer en moi-même, comme le colimaçon, et d'exprimer mes vœux dans la prière. Hors de là, je n'aperçois de sécurité que si Dieu parle et si les résultats répondent.

Adieu. Mettez bien à profit les bonnes dispositions. Il y a des temps dans la vie où nous n'avons autre chose à faire qu'à laisser passer l'orage et à braver l'hiver. Il en est d'autres plus heureux, où la terre de notre âme s'entr'ouvre et fait germer le Sauveur.

Chantilly, 25 septembre 1838.

Il y a dix jours que m'est arrivé ici l'aîné de mes neveux que j'espère sous peu aller vous présenter. Depuis longtemps nous tramions cette entrevue, et enfin le passage de toutes les majestés du monde à Munich m'a valu le modeste et intime bonheur de posséder ce cher enfant dont j'étais séparée depuis

huit ans. Après quelques courses à Paris et dans les environs que j'ai imposées à sa curiosité d'artiste et de voyageur, il me revient ce soir. Chantilly nous plaît et convient à mon mari et à moi, plus encore que tous les lieux où nous avons passé. Ce repos, bien plus actif que le mouvement morcelé de Paris, est bon à ma santé. Mon véritable goût est la vie que je mène ici, un goût même tout humain, ce qui explique bien comment Dieu m'en sèvre. Je ne dis pas que l'action de l'âge et l'amour des choses sérieuses n'y ajoute beaucoup, mais il y entre pour moi de la nature aussi, et cette solitude, qu'autrefois je recherchais par un mouvement brusque et passionné, est encore ce qui dans l'habitude même me plaît davantage. Vous éprouvez la même chose, mais accompagnée de tristesse. Cela est bien simple. Comment s'en défendre avec un regard sur le passé? Je la ressens comme vous ; mais quand elle est revêtue de ses vraies conditions, ne la sentez-vous pas sainte, utile, délectable? Et d'ailleurs quelles sont les joies de ce monde qui pourraient valoir certaines tristesses?

Ah! si vous saviez comme vous me rendez heureuse, quand je vous entends me dire que toutes les comparaisons que vous faites vous font pencher vers la situation présente de votre cœur! Vous sentirez de plus en plus que Dieu dominant tout est simplement l'ordre mis à la place des désordres de notre âme, et que par conséquent il ne peut que régler nos autres affections sans les altérer jamais.

Je conçois bien que vous ne soyez pas insensible à la triste nouvelle qui vient de vous être donnée. De

quelque côté qu'on l'envisage, la mort est toujours le plus grand événement de la vie.

30 octobre 1838.

Votre bon cœur vous a fait entrer, ma bien chère, dans un monde tout nouveau dont les peines, les inquiétudes et les dangers sont tout autres que les inquiétudes et les chagrins auxquels vous donniez autrefois ce nom. Souffrir est la loi commune de ces deux mondes-là si différents de réalité et d'aspect; mais Dieu demande encore quelque chose de plus que de souffrir à ceux qui veulent vivre pour lui et ne veulent plus vivre pour le monde, c'est de combattre à tous les instants, sur tous les points et toutes les natures de mal à la fois. Sans cesse sa miséricorde nous fait passer d'une épreuve à l'autre; après les troubles de l'esprit et les tempêtes du cœur, il permet que nous soyons menacés dans ce que notre être a de plus infirme et de plus misérable. L'ennemi est là qui veille, cherchant à faire brèche, et il faut que notre vigilance, notre constance, notre courage, soient toujours prêts à se porter vers le point menacé. C'est la présence de Dieu, sa seule présence devenue habituelle, qui peut nous rendre pour ainsi dire présents à nous-mêmes. C'est à posséder cette divine et efficace présence que se réduit, je crois, toute la prudence spirituelle. Tout ce qui nous en distrait nous expose. Si l'on pouvait concentrer dans son esprit tant de vues providentielles dont l'évidence nous a frappés, tant de grâces directes et spéciales qu'on a reçues, tant d'appels, tant de touches mystérieuses et puissantes, tant d'impressions inti-

mes, profondes, pénétrantes, qui dans le moment substituaient la claire vision à la foi, le doute ne pourrait plus nous atteindre. De même, Dieu, présent dans notre cœur, y mettrait à chaque instant la pratique de toutes les vertus qu'il nous impose. Si l'on y regardait bien, toutes ou presque toutes nos fautes se résoudraient en ingratitude, ingratitude heureusement non consentie, arrachée à notre faiblesse, à notre inexpérience, à notre misère, et mille fois désavouée par le fond de notre âme. S'il ne s'agissait que d'un seul acte de volonté pour assurer notre salut, notre finale et irrévocable union avec Dieu, combien au prix même de tous les sacrifices ne nous paraîtrait-il pas facile! Mais ce n'est pas ainsi que l'économie de notre régénération a été arrêtée. Nous devons reconquérir la grâce de la même manière dont nous l'avons si souvent contristée et perdue. Nos fautes, nos déviations, nos oublis ont été innombrables; il faut que nos réparations, nos efforts de réhabilitation le soient également. Notre longue et ancienne indifférence doit être expiée par une lutte acharnée contre le mal et par une volonté qui renouvelle sans cesse sa force et son ardeur. N'espérons pas qu'il nous soit jamais permis de nous reposer; ne le désirons même pas, fût-ce dans une situation qui nous semblerait innocente. Chaque pas nous rapproche de notre maître et de notre père. N'est-ce pas une raison suffisante pour marcher toujours?

Dieu a dit qu'il aimait mieux la miséricorde que le sacrifice. Je crois que ce que sa sagesse préfère encore au sacrifice, c'est la soumission et l'obéissance

qui s'égalent dans la direction chrétienne aux plus hautes vertus et se légitiment par les plus puissants effets. Quelques bonnes et simples paroles pourront encore vous être bien utiles, et vous armer d'une force divine en n'exprimant cependant que ce que vous saviez déjà. Car tel est le privilége du saint tribunal : les choses les plus simples y reçoivent une transfiguration glorieuse et toute-puissante sur la bonne volonté.

5 novembre 1838.

Mon silence ne serait pas excusable à mes yeux, si depuis cinq ou six jours je ne me trouvais dans une très-mauvaise veine de santé. Le mal ne serait encore rien sans ses effets ; mais l'activité intérieure aux prises avec l'incapacité absolue est une de ces luttes dans lesquelles on ne succombe pas sans remords. Encore ici les battus payent l'amende.

Vous me paraîtriez mécontente de vous, si je pouvais me prendre à votre langage humble et contristé, qui n'empêche pas que tout n'aille pour vous de mieux en mieux. Seulement vous sentez que vous avez beaucoup de chemin à faire et vous brûlez d'arriver. Soyez sûre que cette volonté vous sera comptée, et surtout les efforts qu'il faut recommencer sans cesse. Ce sont les convertis qui ne pensent plus qu'à se convertir. Chaque jour, dans notre appréciation du passé, dans nos espérances pour l'avenir, est destiné à recommencer une nouvelle vie. Le chemin qu'on a fait ne sert plus que de point de départ à celui qu'on fera et tout ce qu'on acquiert n'est bon qu'à faire acquérir davantage.

Mais vous savez déjà si bien tout cela; vous savez si bien ce qui arrête le mouvement de la grâce et ce qui l'accélère; vous savez si bien qu'après avoir goûté Dieu rien hors de lui ne suffit! Il n'y a personne qui ne puisse reconnaître en soi-même une force qui n'a point d'emploi en ce monde, quelque chose que nous pouvons donner et que nul sur la terre ne peut nous rendre. Ce que toutes les affections humaines renferment d'incomplet nous avertit que cette surabondance de vie appartient à Dieu seul et qu'il se l'est réservée de toute éternité dans sa créature.

J'ai eu ce matin une petite lettre de M. Lacordaire, qui m'annonce son arrivée pour jeudi. Il ne se doute pas qu'il vient fêter ce jour-là avec moi l'anniversaire de mon abjuration, ce jour entre tous les autres qui a posé la première pierre de mon bonheur.

18 novembre 1838.

Je reçois vos deux lettres et je veux au moins par un mot vous remercier de la bonne nouvelle que vous me donnez. Je me promets une grande et vraie douceur de votre voisinage. Quant aux heures où nous nous verrons, laissez-moi vous faire votre part. Vous y reconnaîtrez, j'espère, le soin qu'on apporte toujours à se faire la sienne la meilleure possible.

Je suivrai chacun de vos mouvements dans ces jours de pénibles et laborieuses réflexions. Le regard en arrière a toujours quelque chose de triste, et il faut du courage pour remonter le torrent si facile à descendre, si rapide quand il entraîne. Mais Dieu sera là, présent et sensible à votre âme. A chaque regret, à chaque douleur réveillée, à chaque désir, à

chaque espérance de mieux faire, il sera là pour les consacrer et les bénir.

Adieu, je vous remercie encore de la joie que vous me donnez, la seule maintenant qui aille à mon âme. Vous ne pouvez plus ni goûter, ni perdre seule le bonheur dont vous commencez à jouir; il est devenu ma propriété aussi et je le mets sous la garde de votre fidélité.

27 novembre 1838.

Personne ne comprend mieux que moi votre tristesse pour cette âme qui recule après avoir paru toucher au port, et c'est bien sincèrement que je partage votre peine. Ce sont de cruelles épreuves, mais elles n'en comportent pas moins l'abandon complet et la soumission profonde. Contre cette nature de souffrances et de tentations je ne vois guère que le silence et la prière, tout ce qui constate enfin l'impuissance de l'homme et la seule confiance en Dieu.

Mille grâces de votre charmant bouquet. C'est une vraie négation de la neige qui est sous nos yeux et comme un prodige de votre bonté.

Vendredi, 10 mai 1839.

Je ne pense pas qu'il y ait jamais de présomption à redouter dans tous les mouvements de l'âme qui sont profonds et sincères, dans ces bons désirs qui ne naissent pas de l'imagination et qui nous prennent, pour ainsi dire, au dépourvu ; seulement il me semble que, qnand ils viennent tout à fait de Dieu et non point de notre amour-propre, leur élan ne nous

porte qu'à un degré immédiatement au-dessus de nous, qu'ils touchent notre cœur et l'échauffent pour le bien le plus proche et le plus promptement réalisable. L'avenir non pas seulement éloigné, mais celui même auquel nous touchons presque est si incertain! Les plus beaux rêves de perfection, de détachement et de sacrifice, quand ils ne font qu'embellir et étendre notre horizon, nous avancent peu, tandis que l'action dans le présent, fût-elle beaucoup moins relevée, nous ferait recueillir des fruits bien plus abondants. Le cœur se soulage du poids qui l'oppresse par les illusions comme par les réalités, et il faut redouter comme chimériques les espérances qui nous laissent après qu'elles sont évanouies tels que nous étions avant de les concevoir. Cherchons donc à soulever ce poids qui nous accable souvent, et à discerner l'effort sur nous-mêmes que Dieu demande de nous à l'instant même où nous sommes.

Je vous remettrai ce que j'aurai pu faire pour la pauvre femme que vous soignez. Je ne me suis rien fait donner, mon incapacité en ce genre est absolue. Je veux bien faire la part la plus humiliante à ma sotte timidité, quoiqu'il n'en soit pas moins vrai qu'une vieille femme dans son salon est bien mal placée pour quêter.

26 octobre 1839.

Je comprends bien qu'à la distance où vous êtes vous ne multipliez pas les voyages à Paris. Dans cette saison on n'est très-bien que là où l'on demeure et de toute façon rien ne vaut à la fin d'octobre le foyer de famille à la campagne. Je vous l'envierais

presque, non de cette envie qui prive, mais de cette autre plus permise qui voudrait partager. Jouissez bien de ce bon reste de retraite au milieu de vos arbres, dont le dépouillement a bien aussi son efficace et pénétrante prédication. Croyez moi, la tristesse quand elle est douce ne gâte rien; elle porte en elle-même bien du recueillement, bien des reflexions et par conséquent la vérité pour qui est dans la droite voie. Tous les sentiments que vous m'exprimez vont à mon cœur, mais rappelez-vous que c'est par les actes d'abnégation, d'empire sur soi-même, qu'on les entretient davantage, et qu'un rude et persévérant travail nous mène seul aux consolations.

Demain matin je m'unirai très-particulièrement à vous pour demander et remercier surtout. Nous savons quelquefois demander, mais nous ne savons jamais assez remercier.

17 février 1840.

Je sens tous vos chagrins. Oui sans doute, il n'y a pas de courage possible, de ce courage du moins qui se distrait de la blessure, quand il s'agit des souffrances réelles de ce qui nous est cher. L'affliction fait partie alors de la vertu que Dieu exerce en nous; seulement, il y a lieu à la soumission, à cet acquiescement libre et volontaire qui, à travers toutes les obscurités, reconnaît pour sage et miséricordieux tout ce que Dieu nous envoie. Plus Dieu nous paraît bon, et c'est ce qu'il nous paraît de plus en plus à mesure que nous l'aimons davantage, plus les épreuves se présentent à nous comme nécessaires. Il

mettrait toute sa puissance à nous les épargner, si les conditions de notre liberté ne les arrachaient sans cesse à son amour.

Vous avez reçu bien des grâces, vous avez bien des secours; marchez donc. Croyez-moi, c'est au tronc même de l'arbre, là où se réunissent les fibres les plus sensibles, les dispositions les plus profondes, qu'il faut mettre la cognée, et c'est parce qu'on s'est épargné trop longtemps qu'on reste dans un milieu où les difficultés deviennent grandes, les peines vives et les consolations trop faibles pour compenser les efforts.

Paris, 1840.

Tenez-vous en garde, je vous en conjure, contre cette disposition où nous sommes tous, nous qui avons pourtant le désir d'être véritablement chrétiens, de parler alternativement deux langues : la langue de la foi et la langue du monde. M. de Maistre disait : « A Paris, passé huit heures du soir, il n'est plus permis d'être chrétien. » Mais c'est bien tout le long du jour que notre langage nous fait assez connaître pour des mondains. Ainsi, nous détruisons au lieu d'édifier ; nous scandalisons les gens du monde, qui exigent volontiers que les chrétiens soient complets et tout d'une pièce. Nous nous scandalisons nous-mêmes dans le sens littéral du mot. La légèreté de nos discours n'est pas seulement un symptôme, elle nous étourdit et nous dissipe : l'effet devient cause. On s'engage, on s'avance par ses paroles, soit dans le bien, soit dans le mal. L'action de l'extérieur sur l'intérieur, du corps sur l'âme, est aussi incon-

testable que celle de l'âme sur le corps. Ce n'est pas pour paraître mais pour être meilleurs que nous devons régler notre extérieur. L'effort pour rasséréner sa physionomie rappelle la sérénité dans l'âme ; on se dispose à l'humeur en fronçant le sourcil ; on se prépare à l'adoration en se prosternant. A la résurrection des corps, nous saurons le secret de cette mystérieuse union ; peut-être avant, si, comme on le dit, la forme n'est pas la matière. Mais je me perds, je voulais seulement vous demander l'unité dans le langage comme dans le cœur. Le contraire est une infidélité qui, pour être commune, n'en est pas moins grave. De l'abondance du cœur la bouche parle ; si la langue du monde se trouve sur nos lèvres si facile et si riche, il est bien à craindre que l'abondance de notre cœur ne se verse pas du côté de Dieu.

A MADAME DE C.

Septembre 1846.

Vous avez bien raison, chère madame ; notre siècle a pour lui d'avoir défait bien des gloires malfaisantes. Il est fâcheux seulement que sa gloire elle-même y ait un peu passé. Rien ou presque rien n'y est resté debout ou entier et l'admiration ne s'est plus appliquée qu'aux détails, allure assez mesquine et contraire à l'essence des grandes choses. Ce contre-sens, comme bien d'autres aberrations, ne vous donne pourtant pas, à mon avis, le droit de vous plaindre d'avoir commencé à vivre dans ce siècle. Entre nous, je croirais bien que ce pauvre malade de genre humain, comme l'appelait saint Augustin, n'est jamais très-différent de lui-même, et que certaines âmes à l'étroit sur cette terre n'y ont jamais respiré fort librement, si ce n'est du côté du ciel. De plus, je suis disposée à admettre, en vue d'un ordre supérieur, la convenance de ce qui est, et à penser que de mystérieux rapports préexistent entre un siècle et ceux qui vivent dans son atmosphère. Il me paraît simple que chacun de nous, connu de Dieu de toute éternité,

ayant été placé par la miséricordieuse sagesse dans un temps donné, une sorte de corrélation existe entre l'un et l'autre de ces deux termes. La sévérité exercée par les meilleurs esprits contre leur temps ne ressemble-t-elle pas un peu à celle qui s'attache aux inconvénients que dissimulent les théories, mais que révèle la pratique? Et puis, sans la méconnaître, on se distrait souvent de cette grande loi du combat sous laquelle il nous faut vivre tout en changeant d'armes et de terrains. Je conviens bien avec vous, chère madame, qu'en fait de terrains, il en est de plus ou moins difficiles. Dans tous les cas, ce n'est pas lorsque j'y vois apporter le dévouement de tant de forces que je me sens disposée à admettre que tout de nos jours soit fermé à de nobles espérances, et vous me pardonnerez de croire que l'exhérédation ne s'applique point aux siècles et que le nôtre a eu sa part d'enfant.

Pour ce qui est de M[me] de ***, c'est un grand malheur, mais un malheur défini. Le malaise et l'abattement sont presque toujours le résultat de peines lentement accumulées, cachées bien avant dans le cœur. Celles-là se confient quelquefois, mais ne se montrent jamais.

Tours, 19 septembre 1847.

Grâce à Dieu, mon mari s'est rapidement rétabli et je me trouve très-bien ici. Dans la jeunesse on a moins d'attrait pour la retraite, et c'est tout simple; on ne sait ce que c'est que la fatigue et tout scintille au dehors ; mais que les années viennent, qu'elles fassent prendre aux accidents de notre vie le rang qui

leur appartient, cela suffit pour qu'on aime à renouveler le temps de la retraite, même mêlé d'épreuves, comme un temps de propitiation qui a fécondé tous les germes dont on recueille les fruits.

Rien ne me paraît plus désirable que l'acquisition que vous projetez. En affaires, je ne vois que la terre de solide. N'en déplaise à M. Proudhon, c'est encore elle que toucherait Antée pour renouveler en lui-même la force et la sécurité. Je crois facilement sur ce sujet à tous les châteaux en Espagne des rêveurs, aux projets spoliateurs et plus positifs de ceux que le vol, confondu dans l'idée de propriété, n'effaroucherait pas : à l'état de violence ou de crime tout peut survenir ; mais ce à quoi je ne croirai jamais, c'est l'établissement stable d'un ordre de choses fondé sur le renversement de tous les instincts. Faire ce qui ne s'est jamais fait est déjà bien difficile, lors même que ce n'est qu'un pas de plus, qu'une conséquence immédiate d'un principe déjà reconnu et appliqué ; mais lorsqu'on imagine de traiter à rebrousse-poil la plus universelle tendance de l'homme, individu ou société, de changer la direction imprimée à la racine même de l'être, on ne fait preuve, ce me semble, que d'une criminelle absurdité, dont le châtiment aurait été immédiat sans l'espèce de torpeur qui suit toujours les grands déploiements de la force brutale. Non, le monde ne se laissera pas plus faire de ce côté que du côté de la charité.

31 décembre 1848.

Je finis mon année comme je voudrais la commencer et surtout la continuer, ma très-chère, en vous

rappelant le tendre et incessant intérêt que mon long silence calomnie, mais pourvu que l'herbe ne croisse pas sur le chemin qui va de vous à moi, peu m'importe qui de nous deux le foule.

Je voudrais bien savoir si vous avez revu cette jeune femme qui s'est montrée si aimable pour *madame la comtesse* et qui convenait si naïvement de tout le bonheur qu'elle aurait eu à l'être, fantaisie non pas seulement commune, mais indestructible. En général, les hommes ont un vrai culte pour ce qui est don, pour ce qui vient immédiatement des mains de la nature, pour ce qui se reçoit et ne s'acquiert pas, comme la beauté, la naissance, l'esprit. Cela seul plaît beaucoup, tandis que la vertu laborieuse n'arrive guère qu'au respect et à l'estime.

9 mai 1849.

Votre héroïne est une charmante création ; votre pinceau m'a bien rendu sa candeur, son instinct de tendresse et de générosité. Rien ne me touche plus d'elle que le calme de toute sa personne, le *statu quo* de ses sentiments en présence de ce maître nouveau qui se fait si aisément exclusif et absolu. Il y a des âmes qui auraient d'elles-mêmes inventé le désintéressement. Celles-là ne l'auraient pas nommé; car le vrai caractère des qualités naturelles est surtout de s'ignorer.

D'après tout ce que vous me dites, ma bien chère, je vois que si vous avez un ennemi, c'est l'imagination. Que vous le reconnaissiez ou non comme tel, il sera prudent de s'en défier. Vous déjoueriez bien encore ses prestiges attrayants, mais vous pourriez

être prise aux chagrins qu'elle cause, et ce piége est dangereux. Il importe beaucoup plus qu'on ne le croit à notre avancement, à notre justice, à notre conscience, de ne point trop souffrir. Ce sont précisément ces souffrances non pas de la création de Dieu, mais de la nôtre, qui émoussent et finissent par éteindre les forces vives de notre âme. La raison s'entend avec les vraies blessures du cœur, mais elle se chamaille éternellement avec les papillons noirs de l'imagination qui prétend tout refaire à son usage. Que d'absences d'intention le plus souvent dans ceux qui nous affligeaient, que d'incompréhensions forcées, inévitables, qui ne sont que le résultat des différences essentielles qui nous constituent ! Nous sommes déçus sur un point de notre attente, mais à notre tour, d'autres ne le seront-ils pas par nous dans quelque cas donné ? L'imagination est moins à craindre en ce qui est positif et défini, car c'est surtout dans le vide qu'elle se plaît à créer. Il y a pourtant toujours à se méfier d'elle. Un des moyens de s'en garer, que d'expérience j'ai reconnu le plus puissant, c'est, dans les perturbations intérieures, de se récuser soi-même. C'est un grand acte de sagesse de nommer par son nom la tempête que l'on subit, de plier ses voiles, et de se répéter dans une sainte immobilité, qu'avec l'action de moins on peut, même au sein de l'obscurité et du trouble, s'épargner l'offense. Quant à cette imagination qui n'est que l'excès de la douleur et qui vous fait me demander s'il n'est pas pour elle une miséricorde spéciale, je serais bien tentée de dire oui. Je sais que les saints ne connaissent pas ce genre de souffrance qui à un certain degré com-

promet notre empire sur nous-mêmes; néanmoins il ne faut rien exagérer : un cœur transpercé d'amour divin et que la révolte menace est un de ces mystères qui échappent à l'œil humain. Et puis la peur même de cette révolte n'en donne-t-elle pas l'idée? le cœur, qui est si près de la conscience, une fois ravagé, ne suffit-il pas à la troubler? Seulement nous ne gagnerions rien à nous montrer indulgents pour ce que la miséricorde divine peut absoudre. Il nous est bien plutôt profitable de verser du côté de la sévérité, en ce qui nous regarde. Si nous nous trompions à notre détriment, Dieu le démêlerait si bien! Mais, ma très-chère, tout n'est pas inaction résignée et confiance passive dans ce que Dieu attend de nous.

Comme nos devoirs sont de natures différentes, nos efforts doivent être également divers, et il importe beaucoup de ne pas confondre. Autant la soumission est belle, autant il est licite et même commandé de défendre pied-à-pied le terrain de l'ordre et du vrai, et la douceur qui dicterait des concessions funestes serait une trahison. Hélas! les dégoûts avancent bien plus les affaires de ce monde que les chagrins, et, comme la vie humaine est quelque chose que nous recommençons toujours, le mécompte est un bon moment pour la reprendre en sous-œuvre. Dans les voyages au long cours, on est contraint de subir toutes les variétés de la température, et ce qu'il y a de pis quand le ciel se rembrunit, c'est d'oublier le soleil qui d'un sourire les mettra à néant. Même du naufrage il ne faut rien voir que les débris et cela pour les faire servir à des constructions nouvelles.

Ne me dites donc plus, chère bonne amie, ce que

vous me disiez dans votre dernière lettre. Je sais ce que peut être cette accumulation de peines, je sais ce que peut être chacune de nos facultés envahies l'une après l'autre par la souffrance; mais croyez-le, jusqu'au milieu de la tourmente, la mesure ne sera pas dépassée; elle s'arrêtera au degré où la confiance de Dieu en nous se met en proportion exacte avec notre courage. Vous savez le mot de M. de Maistre : les batailles perdues sont celles que l'on croit perdues. Ne vous croyez donc pas vaincue et vous l'emporterez toujours; ne contestez pas à vos peines ce qu'elles ont de réel; osez les regarder en face, mais dégagez-les soigneusement de toute superfétation.

Adieu. Je vous recommande à ce beau soleil et surtout à beaucoup mieux que lui.

20 août 1849.

Je ne vous dirai pas, ma bien chère, que je me suis personnellement associée à vos très-aimables joies, mais bien que je les ai trouvées à leur place, que je les ai aimées dans leur vivacité, dans cette simplicité pleine d'effusion que l'esprit du monde tarit dans sa source. Vous me paraissiez là heureuse comme la nature sous l'œil de Dieu. Je suis convaincue que l'impression de joie causée par la sympathie qu'on rencontre est souvent parfaitement pure, affranchie de toute vanité; seulement c'est du bonheur sans mérite. La sympathie est gratuite d'une part et spontanée de l'autre; elle est, comme la plupart de nos qualités, un pur don. La bienveillance réfléchie aurait plus de droit à notre estime, car elle s'acquiert, se mérite, se cultive et se conserve,

comme se conservent, hélas! les choses d'ici bas, mais enfin elle se fait reconnaître comme ayant quelque air de famille avec la vertu.

Scrutez-vous toujours, ma bien chère, forcez tout mouvement douteux à venir au grand jour, marchez avec prudence et réserve, mais aussi avec largeur dans cette voie qui n'est rien moins que large, voie d'attention persévérante, de tranquillité sereine, gage pour un cœur droit de la rectitude de sa foi. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'heureux, ils auraient été parfaitement bons et qu'il suffit d'avoir beaucoup souffert pour n'avoir pas à souffrir davantage. Quelque poids qui pèse sur nous, savons-nous celui que Dieu nous épargne? Une pauvre femme que je connais depuis longtemps ici, et qui le jour même de notre arrivée a failli perdre sa fille, âgée de 19 ans, tombée d'une fenêtre sans balustrade de 40 pieds de haut, crue morte et pourtant sauvée, me disait hier avec cet accent de la joie intense qu'on ne saurait rendre: « Je crois qu'il fallait cela pour que je me trouvasse heureuse! » La forme sensible d'un événement le lui avait appris. N'est-ce pas à l'intuition à y suppléer en nous? Que de maux dont nous sommes témoins et qui nous restent étrangers! Que d'innombrables formes notre pensée ne donne-t-elle pas à cette souffrance dont nous sommes passibles par le seul fait de la solidarité humaine! Mais là où est la loi, on ne veut voir que l'exception du moment où l'on est personnellement atteint.

Cette vue que vous m'avez fait prendre du château de *** m'a fait grand plaisir. Il y a donc encore de la franche et vive gaieté, du plaisir de bon aloi. Cette

merveille sied particulièrement bien à un nom vendéen. Je me réjouis d'une manière plus sérieuse de la nouvelle direction que vous avez prise. Chère amie, à mesure que vous pénétrerez dans ces études intéressantes par le mélange du positif et de l'hypothétique, la sphère s'agrandira, et votre imagination y trouvera plus d'aliments. Une étude qui plaît est bientôt une étude qui attache, et l'essentiel est qu'une première propension y soit. Chose étonnante, il faut toujours, pour nous en servir utilement, que nous trouvions les choses en nous. Dieu commence et finit, il est l'alpha et l'oméga ; nous ne sommes que les gens du milieu, quoi qu'on en dise.

18 octobre 1849.

Ma bien chère, depuis que je vous ai écrit, j'ai perdu Mme de Nesselrode, et pouvez-vous savoir ce que cette perte est pour moi ? A travers toute ma vie dans ses complications les plus graves, cette excellente amie n'a cessé de veiller providentiellement sur moi, de s'interposer entre les coups qui m'étaient destinés, redoublant ostensiblement d'affection et de confiance pendant que l'orage grondait, et plus tard me donnant sa fille comme pour mieux constater ses sentiments. Enfin tout ce que j'ai eu depuis trente ans de liberté, de repos, de sécurité, c'est à elle que je le dois. Sa perte comprend un grand nombre de malheurs dans un seul, et pourtant tous disparaissent devant l'inconsolable vide que me laisse cette affection éprouvée, solide, résistante, qui volontairement ne m'eût jamais manqué et à laquelle se joignent d'inquiètes amertumes. Ma bien chère, je sanglote en

vous écrivant; personne ne voit mes larmes, et, si ce n'était l'impression de votre amitié, elles ne couleraient pas en vous parlant.

31 octobre 1850.

Ma bien chère, l'aurez-vous compris? Avez-vous compris que c'est par cela même que je vous aime sincèrement et que vous m'aimez, que c'est parce que je ne puis vous parler qu'avec tout mon cœur, que j'ai reculé jusqu'ici pleine de faiblesse devant ces douleurs terribles même à remuer [1]. Jusqu'ici j'ai été incapable de tout mouvement spontané. Hier seulement, pour la première fois, j'ai eu le courage d'écrire à ma sœur, de toucher à ces mille douleurs poignantes et divisées qui sont devenues mon partage. Qui aurait l'idée de ce que j'ai souffert, de ce que je souffre? Cinq minutes de cette compréhension me feraient connaître comme personne ne me connaît, comme je ne me connaissais pas moi-même; car il est bien vrai que ce qu'il y a encore de plus redoutable dans ce monde, c'est de ne pouvoir même se prévoir. Et en dehors des déchirements, des grands troubles, que de blessures, de froissements, de difficultés! Le malheur n'affranchit de rien. Sous le calme de ma force apparente, mon état intérieur était si violent qu'au dehors tout m'était indifférent, et que je n'aurais pas fait un effort pour choisir entre le monde et la solitude. Mais, à mesure que les jours se succédaient, la contrainte et la fatigue faisaient presque à mon insu leur travail destructeur; je me

[1] La mort du général Swetchine.

suis vue à bout de mes forces et dans l'impossibilité de continuer. Néanmoins, je sens quelque rémission, un peu de jour commence à poindre, quelque chose qui ressemble à ce point imperceptible, qui, sans éclairer au fond des mines, signale l'issue d'où vient la lumière.

Bien des fois, ma chère, je me suis demandé ce qui resterait de moi après mon malheur, ce que vous auriez encore à aimer au milieu des ruines. Mais vous vous êtes montrée trop généreuse pour que je craigne que vous vous découragiez; le moment serait mal pris. Dans un cœur comme le vôtre, jamais la compassion n'a nui à la tendresse : pourquoi les pauvres arbres où le feu du ciel a passé, quelque inutiles qu'ils soient, ne seraient-ils pas encore un abri?

Jeudi, 13, 1850.

Très-chère, si jamais vous avez cru à mes paroles, vous êtes bien autrement tenue d'y croire aujourd'hui; car nécessairement il n'y a que vérité dans un cœur où il n'y a que tristesse. Votre pensée m'est sans cesse présente. Tout ce que mon cœur garde de vous y demeure consacré, inaltérable, immobile, mais hélas! stagnant, silencieux, sans ressort aucun. Je suis comme une pauvre barque échouée : les eaux qui la soulèveraient ne viennent pas jusqu'à elle. Faut-il aussi que je renonce à vous voir à Paris? Vos goûts et ce que vous possédez de plus qu'eux vous arment contre la solitude; vous resterez marquée au sceau de ses bienfaits, mais Dieu ne permettra pas sa trop

longue continuité qui pourrait tourner contre ses meilleurs effets.

Dites-moi si vous avez lu M. Nicolas, si vous l'aimez. C'est un esprit doux, délicat, pénétrant, dont les qualités principales doivent plaire aux vôtres.

Vichy, 26 juillet 1851.

Ma très-chère, je dis comme vous : « J'aime à écouter mon âme avant de vous parler. » Ce n'est pas pourtant qu'il ne m'en coûte rien de voir manquer à notre correspondance ce qui la rendrait actuelle, vivante. J'arrive toujours trop tard pour bien joindre votre pensée ; je ne sais jamais si ce que j'ai retenu vous ne l'avez pas déjà oublié, s'il me faut adresser ma lettre à la compagne ou à la ville, n'ayant d'autre certitude que celle d'arriver trop tard pour la valse ou la polka. J'ai encore la naïveté de croire qu'il n'en sera pas toujours ainsi. Ne touchez pas, je vous en prie, à mon illusion : le bon Dieu sait trop qu'il en entre comme force jusque dans la bonne volonté la plus sincère.

Vous venez de me rassurer, chère amie, avant que je fusse vraiment inquiète. S'il est méritoire d'être généreux, c'est qu'on n'y est pas obligé, et je ne vous avertissais du danger que parce que j'étais certaine que votre cœur n'aurait de torts qu'à son insu. Du reste, l'affection vraie n'a pas besoin d'être aimable, et la vôtre pour moi vous est bonne. Cela s'estime trop peu dans le monde ; mon âge est un diapason pour les idées graves, les sentiments sérieux ; de quelque puissance que soit douée votre âme, la place que vous m'y donnez en absorbe toujours un peu, et

dans la jeunesse ce qui distrait nos forces ne laisse pas que de les servir. En tout, ma tendre sollicitude vous conseillerait l'adoption fidèle de la devise de Machiavel : Diviser pour régner. Mon libéralisme n'admet le pouvoir d'un seul qu'au dedans de soi, et encore quand on est soi-même ce seul-là.

Chantilly, 15 septembre 1851.

Pour le monde, ma bien chère, je suis à la campagne afin d'y jouir du calme des derniers beaux jours; mais pour Dieu, pour la vérité et pour moi, j'y suis pour tout autre chose, pour un repos comme celui de la tombe, pour une cessation complète de tout contact, pour un isolement dont j'avais tellement soif que j'aurais préféré la prison, si la prison seule avait pu me l'offrir. A toutes les époques de ma vie, cet instinct passionné de solitude s'est fait passagèrement sentir, et vous pouvez juger la force qu'a dû lui faire prendre une si cruelle secousse. Libre aujourd'hui, comment y aurais-je résisté, et ne me serais-je pas donné la disposition entière et sans contrainte des trois derniers mois de ma douloureuse année? La retraite en tout temps aussi est ce qui m'a toujours fait le plus de bien. Les grands chagrins résistent à tout; mais, sans guérir, il est des remèdes qui vous mettent en meilleur état, même pour souffrir. C'est ce que j'attends encore dans cette suspension de mouvement et de bruit. Je verrai plus clair en moi-même, j'entendrai mieux cette voix de Dieu qui me réconciliera avec ce que j'ai fait jusqu'ici ou m'en affranchira. Sûre d'obéir, il ne me faut qu'écouter.

La disposition où je suis vous dit, ma bien chère, comment, tout en y songeant, je ne pouvais pas penser sérieusement à cette hospitalité si tendrement, si délicatement offerte. Vous m'auriez fait ma Thébaïde trop fleurie, trop charmante, et il me la fallait aride, dévastée comme mon propre cœur. Je sais que vous m'auriez soufferte attristée, silencieuse, maussade; mais, même avec vous, l'habitude d'une égalité d'humeur menteuse l'eût emporté; je n'aurais jamais eu le courage de paraître devant vous tout-à-fait comme je suis, et vous auriez dû prendre pour de la sérénité cet empire sur soi, qui, appliqué à des efforts pitoyables, devrait bien perdre son nom pompeux. J'ai apporté de quoi travailler, beaucoup de livres; il y en a un que nous lisons ensemble, la correspondance de M. de Maistre, dont je vois tout le monde ravi. Si mes yeux résistent, je suis bien sûre que je n'éprouverai pas un moment d'ennui, et même s'ils ne résistent pas, tant au dedans de moi il y a encore d'activité! Aimer Dieu et s'ennuyer me paraît de toutes les contradictions la plus flagrante.

Paris, 14 février 1854.

Je secoue mille tristesses, ma bien chère, pour ôter enfin quelque chose au long et stérile regret de mon silence. Ceux qui m'ont vue dans l'intervalle m'auraient, de compassion, tout pardonné. Vous étiez loin, mais vous êtes de ceux qui croient sans avoir vu. La souffrance absorbe presque tout ce que j'ai de courage et ce qui m'en reste ne se réveille que pour l'action immédiate, qui s'impose quoi qu'il en soit. Job répondait quand on lui parlait, aurait-il

écrit ? Je me le demande, même en admettant une autre sorte d'amis que ses interlocuteurs connus. Voilà près de trois mois que je n'ai passé le seuil de ma maison ; deux fois seulement j'ai entr'ouvert la porte de ma terrasse, comme on mord dans un fruit encore trop vert. La politique, en ces derniers temps, vous aura probablement, ma bien chère, ramenée à moi avec quelque inquiétude de me revoir passible de ces grands événements. L'âge et les infirmités devraient ranger parmi les plus petits et les plus inaperçus du monde, parmi ces têtes si humbles que les boulets passent par-dessus ; mais une fois le ravage déchaîné, la chaumière n'est pas plus à l'abri que le château, et, dans ce monde, rien n'affranchit de rien. Les éventualités me laissent donc sans défense : à mes amis de Russie, il paraît impossible que je reste, à mes amis de Paris que je parte ; seulement ici c'est l'affection qui parle, et là-bas c'est la passion. La raison, en guise de troisième puissance, si on lui permettait de peser dans la balance, aurait bientôt décidé le *statu quo*. Dans tous les cas, chère amie, je suis sûre de ne pas vous manquer d'ici à quinze jours. Tout ce qu'il y a de plus connu dans le nombre de nos compatriotes sera parti ; la politique n'a jamais troublé d'une manière plus cavalière un hiver à Paris, et l'on a bien raison de dire que le respect est chose perdue.

16 août 1854.

Je vois, très-chère, que depuis votre retour au gîte vous n'êtes pas non plus sur des roses ; vos soins laborieux ont été de nature attristante, et je remarque

qu'en tout ordre de choses l'action pour vous c'est la lutte. Le régime est fatigant, mais remerciez bien d'y être mise à une époque de la vie où le travail d'efforts et d'expériences sur soi-même est le plus efficace et ménage aux fruits qu'il porte de longs espaces. J'aimais tant le rapprochement plus intime qui se faisait entre vous et Mme de ***, que le retour d'une froideur silencieuse m'avait peinée. Néanmoins, je me prononce contre votre avis pour l'orage sans éclairs, attendu que si l'explosion soulage, d'une autre part elle expose, et qu'il n'y a rien de si raisonnable que de craindre certains mots prononcés. Je crois qu'au prix de tout il faut s'attacher à aplanir. Sait-on jamais assez de combien de préoccupations et de malaises nous rachète quelquefois une seule condescendance? Faire son devoir de manière à y prendre plaisir, c'est, je crois, aller au-devant et au delà. C'est si peu de chose, ma très-chère, que d'avoir raison, que d'être dans son droit! La vraie paix du cœur, c'est de l'oublier.

Paris, 1854.

Votre dernière lettre, ma très-chère, m'a laissée sur vos noces de Gamache, joie qui pourrait bien faire pendant au bon moment des visites de campagne, selon Mme de Sévigné, le moment de leur départ; car la liberté des champs, quoi qu'on en dise, est un peu comme leur innocence.

Je vois que vous voudriez une consultation qui dans une phrase sérieuse, explicite, décidât si l'air de Paris convient ou non à votre santé morale, et je vous déclare, sans complaisance aucune, qu'aujour-

d'hui quelques mois de Paris me semblent ne pouvoir vous être que très-bons. Vous savez que j'ai toujours cru que rien ne vous avait été plus utile que d'être sevrée du monde presque au moment où vous y entriez. Après le régime sévère et presque austère de votre jeunesse, une réaction trop brusque pourrait amener, non pas les dangers qui sont les seuls auxquels on pense, mais ceux dont les effets sur l'intelligence et sur le caractère sont très-redoutables, effets mesquins, pitoyables, qui nuisent sourdement, qui ne rendent pas précisément coupable, mais souvent nous laissent à tout jamais médiocres et frivoles. Quelques années d'un régime sobre, fortifiant, presque dur, ont servi à condenser votre nature aimable et toute d'effusion. Vous avez pu, sous l'œil de Dieu, en appeler à toutes vos ressources, tracer votre ligne, prendre un bon pli. Vous savez aujourd'hui ce que vous voulez et ne voulez pas; difficilement vous seriez dupe de vous-même. Il ne s'agit plus que d'achever. Or, une fois que les bases sont bien assises, que la réflexion est suffisamment exercée, je ne sais rien de plus enseignant, de plus éclairant que le monde. Dans la retraite, on s'étudie, on se recueille, mais on n'expérimente jamais. Le monde est pour constater l'état vrai des dispositions, ce qu'est la bataille pour le courage du soldat, l'examen pour l'écolier. C'est une vraie pierre de touche des progrès qu'on croit avoir faits. L'inattendu nous y saisit par tant de bouts, qu'il se fait l'agent d'une foule de découvertes sur nous-mêmes. Et tout n'est pas négatif dans les services qu'il rend; la mesure, le discernement, l'art de faire accepter la vérité ne s'apprennent que là. Il

est évident que je ne parle ici que d'un certain monde où l'observation n'est pas stérile, où le contact des intelligences stimule utilement leur activité. Il est plus évident encore que les moyens qui nous viennent en aide s'élèvent avec l'essor qu'on prend, et qu'en montant toujours on finit par laisser loin derrière soi les secours qu'offre le monde tout à côté de ses dangers. On arrive alors à reconnaître avec vous que la vraie vie religieuse est celle que Mme *** s'est faite, où tout est en accord, où tout marche comme de soi entre ces deux termes : la piété filiale à la base et Dieu au sommet.

Couvent des Augustines, 29 novembre 1854.

Il vous fallait un peu d'illusion là où vous cherchiez un appui, ma chère amie. A présent, non-seulement vous marchez seule, mais il y aurait préjudice à ce que cela ne fût pas, et je ne vous représente plus qu'une pauvre couche de terre stérile, dont pourtant la solidité est bien encore quelque chose. Je sais que ce n'est pas là tout ce que le cœur cherche, mais ce qu'il appelle consolation a bien souvent son revers. L'amour de soi est presque seul dans les affections passionnées, me disiez-vous. Que c'était bien dit ! Seulement, pour appliquer ici un mot profond, voilà ce qui peut s'apprendre et ce qui ne peut s'enseigner. On est trop longtemps la dupe de soi-même, et la force et la durée de l'aveuglement tiennent souvent à une estime de ses sentiments qui s'applique à faux. Si Mme de *** avait eu toutes les conditions de l'affection qu'elle porte, je n'en doute pas, dans son cœur, c'est là l'heureuse intimité que je

vous aurais voulue. Vos souffrances et les siennes probablement sont une grande épreuve et peut-être, après tant d'années, un arrêt prononcé par ce que vos natures ont de dissemblable. Il y a quelquefois au fond des choses des obstacles insaisissables et irrésistibles. Néanmoins, faites toujours ce que vous pourrez et sans perdre courage : Dieu a quelquefois des heures marquées où nos sentiments sont ramenés par une voie surnaturelle dans leur vrai courant humain. Tout le bien que vous lui feriez vous en ferait à vous-même ; que d'hommes des plus habiles ont appris et goûté ce qu'ils savaient le mieux en l'enseignant !

Paris, 1855.

Vous me demandez, très-chère, dans quelle disposition m'a mise l'annonce de la paix. Je vous répondrai comme Mme de la Vallière interrogée par Mme de Montespan dans les premiers temps de sa retraite : « Je suis contente, mais je ne suis pas bien aise. » Voilà l'impression de tout ce qui est Russe, sans que pourtant personne méconnaisse la prudence et la sagesse qui ont dicté cette grave résolution. Aussi tout se passe en règle; la tête commande et le cœur subit de bonne grâce. Après l'orage, c'est tout au plus un ciel de demoiselle sans pluie, sans vent et sans soleil. Assurément je n'ai jamais été complice de l'esprit qui, sans le vouloir, provoque la guerre; je l'ai toujours combattu ; mais des conséquences prévues n'en sont pas moins quelquefois tristes, d'une tristesse pourtant que j'appellerai heureuse, si les grandes leçons qu'elle renferme sont bien comprises et bien retenues.

Je ne sais si vous avez suivi toute la lutte du *Correspondant* et de l'*Univers*, polémique qui, toute remarquable qu'elle soit, touche, je l'espère, à sa fin. C'est avec les dispositions du monde les plus pacifiques que je me trouve rangée du côté d'une des parties belligérantes par le fait de mes rapports habituels avec ses hommes et par mon adhésion à la ligne qu'ils suivent. Il m'est évident qu'il y a deux systèmes en regard et que ma raison répugne à celui qui outre toutes choses. Mais j'ai plus besoin de la justice que je rends que de celle qu'on me rendrait à moi-même, et la passion que je découvrirais dans mes amis me déplairait beaucoup plus que celle que je vois dans mes adversaires.

Paris, 19 avril 1856.

A votre âge, ma bien chère, on n'ajourne qu'en escomptant les bonnes chances de l'avenir; au mien, on ne le fait plus, et ce n'est pas comme nombre, vous pouvez le croire, que compte votre place vide, mais comme très-personnel regret. Je n'en approuve pas moins vos raisons de sacrifice austère, et je dois une louange de cœur au sentiment si juste et si délicat qui vous a fait tenir pour votre mari à ces distractions dont vous vous privez pour vous-même. Cela s'appelle connaître, parce que cela s'appelle aimer. C'est aussi la juste appréciation d'un besoin de mouvement dont très-peu de natures se passent, et qui tourne même souvent au profit des choses sérieuses.

Votre dernière lettre était pleine de choses attristantes. J'ai pleuré vos scandales. Par la faute d'un seul que de pauvres âmes atteintes dans leur

confiance, dans leur respect, souvent même dans leur foi, et quelquefois pour des générations successives! Comme vous, ce qui m'étonne davantage, c'est que cette solidarité qui nous lie tous ne s'accentue pas d'une manière plus douloureuse, plus vibrante dans le cœur de ceux qu'une plus étroite fraternité réclame. La légèreté qui laisse impassible en regard de la difformité du crime, étonne presque autant que le crime lui-même, n'ayant pas, comme lui quelquefois, la passion pour excuse. Que faire en pareille circonstance? Le meilleur n'est pas indifféremment toujours le bon, mais l'adoptable, l'approprié. Il me semble qu'un conseil vraiment sage ne doit pas être le reflet de celui qui le donne, mais de celui qui le reçoit, et que, pour tout graduer, il faut que la perfection sache se quitter elle-même si elle veut se rendre utile.

Fleury, 7 août 1856.

Il y a bien des choses, chère amie, qui seraient simples si elles n'étaient impossibles. Ce qui défend souvent contre elles celui qui en est capable, c'est la difficulté de rester à leur niveau, c'est la pointe de l'aiguille ou la chanterelle. Il faut descendre, et c'est désagréable pour celui qui oserait être aussi bon, aussi noble que son propre cœur. Voilà pourquoi souvent la mobilité des impressions, les inégalités d'humeur, les inconsistances moins de fond que de surface, ne sont point étrangères aux meilleures natures; on est adorable dans certains moments, mais dans d'autres? et comment celui qui donne beaucoup ne deviendrait-il pas un peu susceptible, quand après un acte exceptionnel il se retrouve plus tard en con-

tact avec la banalité des procédés? Voilà ce qui fait peur, et très-justement ce qui fait qu'on se refoule sur soi-même et qu'on dépasse si rarement les plus communes limites.

Dans votre disposition actuelle, ma très-chère, dans cet état passif, où, sans pouvoir rien produire, on n'est pas tout-à-fait incapable de concentrer son attention, un livre qui attache fortement est quelquefois un bon remède. De là à la réflexion, il n'y a souvent qu'un pas, et de la réflexion qu'un autre pas à la délivrance, comme de la nuit au crépuscule, du crépuscule à l'aube, et enfin de l'aube au jour. Pauvres gens que nous sommes ! toujours et partout la limite, si ce n'est pas le néant de nos forces.

Je ne retire pas les paroles que vous me rappelez et je les répète, au contraire, non pas seulement à l'état de vœu, mais dans la persuasion intime que vous profiterez des grands exemples mis sous vos yeux. Il y a dans la vie des contrastes de nature, des contrastes qui tiennent à la disposition primitive des desseins de Dieu. Ceux-là, rien ne les efface, mais aussi n'empêchent-ils rien. Ce que nous devons combattre, ce que nous pouvons vaincre, c'est l'opposition, qui ne tient qu'aux volontés rebelles et dont le synonyme est le mot poli et peu chrétien d'incompatibilité. Croyez bien, chère amie, que sur ce terrain-là l'on peut toujours remporter des victoires ; c'est là qu'est le véritable progrès, celui qui est à la fois le garant et la mesure de tous les autres.

A MADAME DE D.

Paris, 23 août 1835.

Je suis bien contente, ma chère amie, de tout le goût que vous prenez à la vie de famille et de la simplicité de ceux de votre mari. La chasse est de tous celui que je préfère pour les hommes. Il entretient en eux l'habitude de l'exercice, la souplesse et l'adresse des mouvements ; laissez-le donc chasser. Seulement soyez toujours plus empressée à aller à sa rencontre, et dans les courts intervalles de séparation, étudiez-vous à vous rendre encore plus aimable pour les moments de la présence. Rien n'est plus doux que de rapporter tous ses efforts, toutes ses actions à une seule pensée, quand cette pensée est pour nous la clef de voûte. Un mari, des parents que l'on aime, voilà les suprêmes biens pour cette terre. Appréciez-les de toute votre reconnaissante estime, mais avant tout n'oubliez jamais celui qui en est la source.

Je suis encore plus souffrante depuis quelque temps et souvent arrêtée par cette douleur au cœur qui détraque mes nerfs, comme une harpe dont on détend les cordes. Il y a aussi l'effet du printemps qui s'impose toujours d'une fâcheuse manière à l'âge avancé. Mais ma lune à moi, c'est le soleil ; il va nous

faire revivre, et ces jours qu'il allonge, je les emploierai à revenir avec vous sur les impressions qui vous ont si doucement et si magnifiquement charmée. Ces plaisirs-là, ma chère amie, sont bien au-dessus de la sèche et souvent dangereuse vanité des plaisirs du monde. Aussi, je veux que vous retourniez souvent par le souvenir dans ces régions enchantées; je veux vous y suivre moi-même, et lorsque vos plaisirs me trouvent sensible, vous pouvez juger si par mes vœux et par ma reconnaissance, je le serais à votre bonheur et au seul bien qui l'accroîtrait ici-bas. Cet enfant, que vous désirez toujours davantage, me manque comme à vous, à vous pour en jouir, à moi pour la douce sécurité de votre jouissance. Votre âme est bien faite pour goûter tous les sentiments de la nature. Aussi la Providence vous permet-elle les supplications tendres et humbles; mais tout ce qui les excéderait, comme le désir passionné, la tristesse, une volonté inflexible, loin de servir vos vœux, vous rendrait moins digne de tant de bienfaits reçus et vous accuserait de ne pas les reconnaître assez.

Adieu. Je vous embrasse et vous bénis du fond de mon âme.

Paris, 8 mai 1841.

Depuis votre départ, ma chère amie, je n'ai eu de vous que deux petits bouts de lettre où vous me peigniez, fort au naturel du reste, cet état de paralysie morale et ces somnolentes douceurs du canapé qui n'empêchaient pas que le sommeil lui-même n'envahît vos après-dînées, en abrégeant vos journées à un point que vous n'osez avouer. Une Chinoise, avant

l'affaire de l'opium, n'aurait pas dit mieux, et je me demande vainement par quel philtre un cœur si aimable, un esprit si éveillé et si fin, a pu se laisser ainsi aller à la torpeur. Que de zônes n'y a-t-il pas à traverser dans ce pauvre monde ! De tout ce sommeil quinze jours plus tard il n'était plus question. Mais qui sait, au milieu de la grande dissipation qui l'a suivie, si vous n'auriez pas voulu en retenir quelque chose? Dieu me garde de vouloir ici me montrer hostile à vos plaisirs ; je ne veux faire allusion qu'à ceux qui pourraient bien n'être qu'une des formes de l'ennui. Vous avez contre lui de meilleurs antidotes, si vous voulez exercer d'une manière un peu forte votre intelligence et votre attention, sans parler des ressources de conversation avec un compagnon chéri à qui on peut tout dire. Soyez certaine, chère amie, que, soit l'anglais ou l'algèbre que vous appreniez, l'intérêt des choses ne s'obtient que par la volonté. Tant que vous ne poursuivrez avec distraction que des notions superficielles, vous n'arriverez jamais au goût et à l'attrait. Les idées comme les sentiments ne viennent qu'à une certaine profondeur, et une loi du monde moral veut que ce soit par la peine qu'on s'est donnée que nous arrive la récompense.

A ce propos, je me reproche de ne vous avoir pas encore envoyé les titres de quelques ouvrages que vous m'aviez demandés. En voici quelques-uns que je compléterai plus tard : *Ombres et rayons*, de Victor Hugo ; *Correspondance* de M. Marmier ; *Littérature et Voyages en Allemagne et en Scandinavie*, de M. Ampère. En voilà assez pour le moment et j'attends vos instructions.

D'après tous les jugements que je recueille, votre mari a tout ce qu'il faut pour fournir une belle et brillante carrière. L'ambition dans un homme n'est quelquefois que le besoin d'activité, et, quand on se le reconnaît, il faut savoir lui faire des sacrifices. Les dégoûts du moment peuvent y faire renoncer, mais en y cédant on ne sait pas tous les regrets qu'on se prépare. Rien n'est moins une vocation que la mélancolie et qu'un vague dégoût du monde. Une vocation chasse avant tout le poids du vide, et sa plénitude envahissante absorbe tout ce qui n'est pas elle dans une seule et même volonté. Une vocation, c'est un but positif, c'est l'affirmation par excellence qui repousse bien loin l'emploi des conditionnels. On a beau vouloir lutter contre elle, elle se développe dans un âge plus avancé avec un degré d'intensité bien autrement considérable. C'est alors qu'on regrette de n'avoir pas poursuivi jusqu'au bout, et qu'on se distrait difficilement de ce qu'on a perdu. Croyez-le, ma chère amie, quoi qu'on fasse, qu'il s'agisse de vertu ou de carrière, la patience, l'empire sur soi-même, qui n'est autre chose que l'empire de la raison sur des mouvements presque toujours aveugles, sont de nécessité absolue pour le succès. A considérer de près les succès du monde, on voit presque toujours que c'est la persévérance qui est au fond, que c'est la volonté persistante qui arrive, parce qu'elle marche toujours vers le même but, et que les vicissitudes mêmes du monde finissent par être favorables à celui qui ne change ni de voie ni de pensée.

Adieu, bien bonne amie, parlez de moi à qui vous entoure et ne m'oubliez pas trop longtemps.

Saint-Germain-en-Laye, 22 juin 1843.

Ma bien chère amie, je regarde comme très-heureux pour vous d'être arrachée à cette dissipation, à cette agitation dans le vide dont le plus grand danger serait qu'on pût s'y accoutumer. Tant qu'on en souffre, on est sauvé; mais qui peut dire si on en souffrira toujours, et si le sentiment même d'un meilleur emploi de ses facultés ne finira pas par périr? Il n'est rien de moral ou d'intellectuel en nous qui n'ait constamment besoin de retour au dedans de nous-mêmes, d'appels à nos forces intérieures, d'attention sérieuse donnée aux appréciations de notre conscience. Le souffle du monde me fait l'effet de ces vents arides qui brûlent ce qu'ils ne déracinent pas. Cette sécheresse, dont vous vous plaignez, n'a souvent pas eu d'autre cause. Tout y passe, il ne faut pas se le dissimuler, et le cœur avant tout. Pour ceux qui dans le monde n'ont que des affaires et des plaisirs et y vivent entraînés par ce double mouvement, il y a bien dans leur esprit quelque chose qui résiste et qui s'aiguise, mais c'est la partie la plus froidement positive, celle qui rend pénétrant dans la découverte du mal, indifférent à tout ce qui est générosité, incrédule pour tout ce qui est dévouement, celle enfin qui explique tout par l'égoïsme et le prend pour unique mobile de tous les actes d'ici-bas. Eh bien, ma chère amie, cette manière de considérer les choses et les hommes n'est pas seulement désolante, elle est aussi fausse que toutes les utopies contraires. A en croire certaines gens, il n'y a dans ce monde que des anges

ou des démons, et le bon Dieu est bien attrapé de cette affaire-là, lui qui a cru avoir mis au monde des hommes ! oui, des hommes, c'est-à-dire de pauvres créatures tombées bien bas, mais relevées bien haut par la grâce et pouvant s'élever jusqu'à une complète régénération. En partant de ce point de vue-là, on rencontre encore sur cette terre beaucoup de ténèbres, mais aussi beaucoup de lumière, le feu sacré se conserve, la puissance d'affection s'entretient : on aime sur cette terre et au delà, et l'on sait que l'on aimera toujours.

J'ai bien des hommages à vous offrir de la part de M. de Montalembert que des affaires ont rappelé très-momentanément en Europe. La santé de sa femme se trouve si bien de ce délicieux climat de Madère qu'il se décide sans peine à y passer un second hiver. C'est vraiment une belle chose de l'entendre parler de cette profonde solitude où il vit et de voir les ressources de la vie de famille, de la piété et de l'étude rendues si frappantes à cause même de l'activité inhérente à son caractère. Je suis convaincue pour ma part que, dans cette histoire de saint Bernard à laquelle il travaille, tout ce qui aura été écrit à Madère, malgré les livres à consulter qui lui manquent, se détachera du reste de l'ouvrage comme puissance d'énergie et de conception.

Enfin, je vais bientôt vous revoir, chère amie ! Puisqu'il faut que je me contente de trois semaines, soyez persuadée que je ne perdrai pas un moment par ma faute. Je me sens avare de toute l'impatience de posséder.

Paris, 31 juillet 1844.

Chère amie, le mouvement qui vient de s'opérer en Angleterre était bien inattendu. Elles sont moins rares pourtant qu'on ne le croit, les batailles dont l'issue étonne autant les vainqueurs que les vaincus. Ce qui me frappe surtout dans les luttes anglaises, c'est quelque chose de vivant et pour ainsi dire de substantiel dans les passions mises en jeu. On sent que dans le vrai ou dans le faux, ils y sont jusqu'au cou, que la chose publique est leur chose à eux-mêmes, qu'ils s'y transportent tout-à-fait, que cet intérêt qu'ils sont appelés à défendre leur a été transmis par un grand nombre de générations et qu'il a passé dans leur sang. Il y a loin de là au factice, au superficiel des constitutionnalités nouvelles, où la vogue et la fantaisie du moment jouent un si grand rôle, quand ce n'est pas l'intérêt particulier qui en décide. Certes, je n'ai aucune envie d'abaisser la France devant sa rivale, mais en fait de mœurs politiques on sent qu'en Angleterre elles sont devenues une seconde et réelle nature, et qu'en France elles sont encore de convention. Il en résulte que les témoins de ces luttes les suivent ici avec un intérêt qui n'est que pour l'esprit, tandis que là-bas la préoccupation générale est contagieuse, et, au lieu d'observer simplement, on se sent entraîné. Tout cela n'empêche pas qu'on passe le détroit du nord au midi et du midi au nord avec grand plaisir, et qu'on se fasse le plus gracieux accueil. Mais, au fond, dans tous ces empressements factices, il y a toujours un

peu de spéculation réciproque; c'est l'échange au profit de l'amour-propre. Aussi, la saison close, on se quitte comme des gens qui se sont très-exactement payé leur mutuelles avances, et qui après tout ne se doivent plus rien.

Je comprends bien le charme qui vous attire vers Naples. J'ai presque peur qu'après l'avoir vue vous ne veuillez vous y fixer. Vous ai-je jamais dit ce vers sur Naples de Mme de Staël, qui pourtant n'était pas poète?

On peut mourir ici, mais qui vit est heureux.

L'impression qui a dicté ce vers est certainement très-vraie. Ecore ne faut-il pas trop s'y fier. Dans cette nature extérieure et ces aspects séduisants, il y a toujours quelque chose de Capoue, quelque chose d'amollissant qui nous détourne de la pensée par la rêverie, de l'action exercée sur nous-mêmes par l'abandon aux impressions mobiles, qui nous fait suivre enfin paresseusement le fil de l'eau sans rames ni voiles, c'est-à-dire sans le secours de la volonté et de l'intelligence. Mais, avec les meilleures intentions, rêver n'est pas sûr de mener à bien, et le bercement de la pensée est de tous les régimes celui qui convient le moins. Le monde du dehors est admirable, mais comme toute chose il a ses dangers, quand il ne nous élève pas au-dessus de lui-même en nous conduisant à l'autre par la pensée. Tout ce qui est créé n'est qu'un moyen, et c'est ainsi que tous nos sentiments pour acquérir la perfection désirable demandent non pas seulement la culture, mais encore la transformation.

J'ai revu ces jours derniers M. R. C'est un de ces hommes qui me paraissent valoir beaucoup plus que leur réputation de frivolité. Je ne lui ai vu que des dispositions bienveillantes et un respect inné pour tout ce qui est bien. Je dis inné parce que cette génération n'a rien d'acquis dans ce genre que des préjugés et des préventions, et que tout ce qu'elle devine des vérités hautes est instinctif. J'ai été fort touchée aussi des termes dans lesquels il exprime son admiration pour Mme de V. Il y a tel éloge qui remonte à celui qui le donne.

Quand à Mme de la Redorte[1], je ne sais si votre impression a gouverné la mienne, ou si c'est la libre rencontre des deux, mais ce qui est certain, c'est que j'ai trouvé de point en point ce que vous m'en aviez dit : tout me plaît en elle, sa physionomie si spirituelle, sa manière de dire si animée, si fine, si concise. Je suis toujours étonnée de tout ce que contient d'appréciations multiples, en puissance sinon en développement, la première demi-heure que l'on passe avec quelqu'un ! C'est d'abord le simple accord du diapason et puis toute une mélodie. Maintenant il est bien difficile qu'un esprit même très-distingué et nourri de choses générales ne perde pas beaucoup à un déplacement complet de terrain, d'horizon et d'habitudes; l'esprit français en particulier plonge toujours si avant dans un monde d'allusions, de choses consenties ou sous-entendues, saisies à demi-mot !

Je ne songe plus maintenant qu'à vous saisir au

[1] La comtesse de la Redorte, née d'Albuféra.

vol pour causer avec vous. En attendant je vous serre contre mon cœur.

3 avril 1848.

Ma bien chère amie, je suis à mille lieues de savoir ce que je ferai, mais je suis arrivée à savoir positivement et à voir clairement ce que je crois pouvoir faire, et quel que soit l'impérieux des circonstances, quand on est bien sûr de sa volonté, la lutte est finie. Je commence par vous dire que je n'ai aucune illusion, aucune espèce de sécurité; loin de là. Je trouve la crainte fort raisonnable, je la partage à un certain degré; seulement je n'ai pas la peur. La peur! ce mal effroyable et immoral qui aveugle, qui bouleverse, et qui tout au mieux n'est qu'une panique qui asservit le corps et fait taire l'esprit. Au temps qui court le danger est partout. J'aime encore mieux qu'il vienne me trouver que d'aller à sa rencontre, et, lorsqu'il y a lutte et problème, ce qu'il y a de plus simple c'est de rester là où l'on est. Si cependant il me fallait absolument partir et me dépouiller de tout ce qui me reste encore à perdre, cet arrêt ne m'éprouverait point. Grâce à Dieu, mes convictions portent en elles-mêmes la force et la consolation. Je ne redoute pas à beaucoup près la solitude. Il n'est pas une privation au fond de laquelle je n'aperçoive la miséricorde divine, et, s'il reste de la passion dans mon âme, c'est pour m'unir à la volonté de Dieu. Aussi je lutte tant que cette volonté suprême me paraît incertaine et je suis bien sûre de la préférer à tout quand elle aura prononcé. N'ayez donc, chère amie, aucune inquiétude pour moi : que je reste ou

que je m'en aille, je n'aurai été ni trop imprudente dans le premier cas, ni trop à plaindre dans le second, parce que j'emporte toujours avec ce que j'aime le plus un monde inépuisable de pensées et de sentiments retrempés à la même source.

Paris, 15 mai 1848.

Je ne saurais vous dire, ma chère amie, à quel point notre très-fugitive entrevue a pourtant ajouté encore à ma tendresse pour vous, combien j'avais été frappée de la profondeur de vos impressions, de la netteté de votre jugement, de ce cœur si noble et si plein de justice. Que de fois j'aurais pu vous arrêter pour vous dire que je voyais tous vos bons instincts grandis, et ce que je n'avais vu encore qu'ébauché dans votre caractère dessiné maintenant d'une main ferme ! Rien n'est si précieux à développer, à conserver intacte, qu'une individualité modeste et sincère. Chacun de nous est comme une pensée de Dieu spéciale, à part de toute autre, et toutes les fois que nous la dégageons des influences trop extérieures, nous achevons une pensée divine. Je jouis bien de toutes vos joies depuis votre brillante installation qui complète l'agrément de l'existence qui vous attend. Goûtez de plus en plus votre bonheur, chère bonne amie ; ne le laissez pas vous faire peur. Croyez bien que Dieu aime beaucoup qu'on jouisse de celui qu'il envoie et que les gens qui le gâtent par les fantômes de leur imagination, lui déplaisent fort. Le vrai de tout cela c'est que tous les biens de cette terre nous sont prêtés, et que Dieu en reste le maître. Voilà ce que l'enivrement oublie, ce qu'il faut toujours se

remettre en mémoire, et le malheur souvent n'est qu'un rappel à cette vérité. L'esprit le savait encore mais l'impression n'en tenait plus compte. Ce n'est pas avec de l'élan et de l'enthousiasme seuls qu'on évite et qu'on surmonte les innombrables périls de notre pauvre vie. Nos appuis tutélaires sont nos devoirs, ce sont ces devoirs qui, en s'imposant impérieusement à nous, retranchent bien des périls et conduisent nos pas dans une route toute providentielle..

Pour que le moment actuel ait à nos yeux quelque chose de calme, il faut que nous soyons bien dressés aux menaces et aux sourdes rumeurs. Car nous sommes en pleine Pologne comme vœux et manifestations, sans que personne en réalité se dérange, excepté les quelques milliers de gens qui s'en font un but de promenade et un prétexte nouveau d'oisiveté. Tout cela se passe dans les régions tout-à-fait inférieures, là où l'absence de toute notion géographique sert merveilleusement bien l'élan humanitaire. Quant à ceux qui savent qu'il y a l'Allemagne hostile à traverser, et qu'il faudrait les forces du monde dont disposait Napoléon pour entreprendre ce que lui-même n'a pu faire, il est impossible de montrer moins d'enthousiasme pour cette cause qui n'a jamais été servie qu'en paroles. Je puis dire pour ma part que je n'ai jamais vu les espérances conçues pour le rétablissement de la Pologne admettre moins un concours quelconque de sacrifices et de dévouements qui pourraient engager le pays. Tel a été toujours le langage des gouvernements, et, pour M. de Lamartine, c'est le fond même de sa pensée. On

sympathise bien avec une opinion qui a toujours régné en France, mais on s'en tient là. Espérons que maintenant l'expérience est faite désormais des deux parts, et que chez nous on abjurera ce système d'intrusion oppressive et irrationnelle qui soulève les consciences, qui aliène ceux dont la fidélité ne se serait jamais démentie.

13 juillet 1848.

Malgré tout, ma bien chère amie, nous restons à Paris. C'est encore de toute la France le lieu le plus sûr. Si les dangers nous y menacent, les secours et les ressources s'y multiplient. Ailleurs, dans les conditions même les plus modestes, on est toujours point de mire, et, quand on n'a contre soi que les dangers de tout le monde, on a déjà beaucoup gagné. Pour mon compte, je tâche de ne pas laisser approcher trop près de moi la marée montante, et, pour peu qu'elle fasse mine de m'atteindre, je me hisse sur mon rocher solitaire assez haut pour n'avoir plus que le ciel au-dessus de moi. L'occasion de cette manœuvre se présente souvent à l'approche de toutes ces lamentations, de toutes ces irritations, noyées aux premiers jours dans la stupéfaction générale et toujours prêtes à se redresser à la surface des eaux. J'avoue que souvent cela m'ennuie fort. J'accepte bien le sérieux de la tristesse, mais je fuis à tire d'aile les hélas de la mélancolie. Je ne veux pas davantage de l'optimisme qui se met en devoir d'espérer. Humainement je n'espère ni ne tremble, et je m'attache à cet état un peu insipide à la vérité qui rejette au loin toute passion. L'écueil ici de la philo-

sophie du plus grand nombre, c'est la proscription contre les bourses méditée par les nouveaux Sylla. Il faut convenir qu'on opère sur elles, en projets surtout, d'une façon très-irrévérente; mais j'imagine que beaucoup de ces menaces n'iront pas jusqu'à l'effet. Dans tous les cas, les Français perdront moins que beaucoup d'autres à la diminution de la richesse. Le grand luxe ne leur sied pas, et leur fait abandonner ces autres plaisirs qui leur appartiennent pour ainsi dire en propre et auxquels ils avaient été un peu infidèles. Mais il ne faut pas que la saignée soit trop forte, et, si elle ôtait l'aisance et la sécurité, l'entrain de la conversation finirait bien par y passer comme tout le reste.

Pour le moment, je suis bien sûre, ma chère amie, que vous êtes plus rassurée qu'alarmée de nous savoir sous le régime d'une dictature militaire que la licence est toujours certaine d'amener. Il faut convenir que nous n'en avons jusqu'ici que les avantages. Notre état de siége est à l'eau de rose. Il laisse circuler librement, et se réduit, quant à moi, à l'impression d'être bien gardée. Je crois qu'il est fort sage de pousser aussi loin que possible le désarmement, de bien assurer toutes les mesures de prudence avant de se départir du pouvoir discrétionnaire. Car tout n'est pas fini à en juger par les criminelles alertes, les menaces et les bruits que sèment partout les malintentionnés. Je pencherais à croire que ces moyens de panique entrent dans la tactique de ces démons, et qu'ils sont de l'école du professeur d'insurrection qui recommandait de tuer le commerce et l'industrie par la défiance et la terreur, afin d'avoir

bon marché de la société entière épuisée de lassitude. Ce calcul ne serait pas si mauvais, et je commence à me sentir assez fatiguée moi-même pour concevoir la lassitude de ceux qui sont bien autrement engagés dans la préoccupation et l'amour des biens de cette vie. Ce que je demanderais volontiers, c'est un peu de ce repos humain dont il m'eût été si agréable de doubler la paix qui vient de Dieu. Celle-là du moins ne quitte pas mon âme, et heureusement les choses du monde ne peuvent rien sur elle. Toutefois elle n'empêche ni de craindre ni de souffrir; je le sens de bien des manières et sur bien des points.

D'après votre lettre d'hier, chère bonne amie, les vertus constitutionnelles du parlement napolitain ne m'ont guère paru brillantes, au moins comme courage civil. On ne veut pas voir qu'il faudrait faire précéder tout changement de régime politique d'une éducation nouvelle, qui mît dans les mœurs ce que l'on introduit dans les lois. Des habitudes incompatibles avec de nouveaux devoirs frappent de néant les institutions les plus sages. A force de bévues, les gouvernements se trahissent tellement eux-mêmes qu'ils dépassent de beaucoup le mal que pourrait leur faire la perfidie de leurs ennemis. Les époques de crise n'admettent que l'emploi d'un très-petit nombre de moyens et presque toujours les mêmes, mais c'est dans l'intervalle des crises qu'il faudrait gouverner, et, pour en revenir à la France, c'est là où j'attends ceux qui régissent nos destinées.

Laissez-moi vous dire, ma chère amie, avant d'en finir, combien je suis contente de la trempe de votre esprit qui se révèle toujours davantage dans la sa-

gesse de vos jugements et dans leur force d'arrêt. La chaleur, voire même un peu de passion, ne vous manque pas, mais ce n'est pas de l'aveuglement. Vous avez le courage d'aborder de front ce que vous redoutez et d'en prévoir les conséquences. Le besoin de vous rendre compte de la réalité des choses en elles-mêmes fait qu'en apercevant leur côté faible ou douteux, vous êtes moins portée à cette intensité, à cette inflexibilité d'opinion, qui expose si souvent à l'injustice et à la déraison. De plus, je me dis aussi que l'emploi de sages réserves, en ôtant en vous à la surprise des mécomptes, atténuera souvent la peine qu'ils font. Votre intelligence peut porter beaucoup. Ce que je lui demande, c'est de l'habituer à la mûre réflexion, de peu croire sur parole, et, après avoir créé un petit tribunal au fond de vous-même, d'y recourir souvent. Adieu, ne vous préoccupez pas de moi. Si je vois de trop gros nuages à l'horizon, je me déciderai à lever le camp. Ce ne sera certainement pas pour aller à Tours ou à Versailles, mais probablement en Belgique, dans une de ces jolies villes dont la physionomie nous donne l'illusion d'avoir changé de siècle.

Paris, 15 septembre 1848.

Je partage bien toutes vos inquiétudes, ma chère amie. J'avoue, pour ma part, que j'aime la cause italienne, et, que de tout temps, les Autrichiens en Italie m'ont fort déplu ; et, quand je dis de tout temps, je donne à ma répugnance une ancienneté qui la soustrait à toute connivence révolutionnaire. La cause

de l'Italie est de celles qui ont toujours ému la générosité. Mais le parti qui a défendu cette cause ne méritait que la défiance, la répulsion et le blâme. Tous les jours on voit les meilleures choses dans les mains les plus propres à les gâter. C'est bien le cas ici de rappeler le proverbe du matelot anglais : « Dieu nous envoie les viandes et le diable le cuisinier. » Je n'attends pas, comme vous voyez, la victoire pour confesser mes sympathies. Je me sens en moi-même un si profond sentiment de la nationalité que, lorsque je rencontre dans les autres cette impression qui est dans le sang avant d'être dans l'esprit, je me sens touchée et je partage volontiers ce désir d'affranchissement, sans toutefois me laisser aveugler au point de ne pas reconnaître les passions haineuses et désordonnées qu'on y mêle si souvent. J'espérais plus de l'Italie que de la Pologne ; mais quand j'ai vu les Italiens blessant mortellement les droits de la liberté qu'ils prétendaient reconquérir, quand je les ai vus aux moments les plus critiques s'abandonner à ces mêmes instincts de division qui les ont perdus dans le passé, non seulement ils ne m'ont pas paru mûrs pour l'indépendance, mais encore j'ai compris comment ils avaient mérité que le joug s'appesantît sur eux. S'ils avaient marché de concert avec Pie IX, se renfermant dans les limites qu'il posait, posant eux-mêmes la première pierre d'une reconnaissance que le temps aurait rendue certaine, avant d'être libres de fait, ils l'eussent été de droit dans les intelligences, et l'opinion générale eût aplani les obstacles au revirement qu'elle aurait elle-même préparé. Les sentiments profonds savent attendre.

Du reste, ce n'est pas un procès que j'intente à ce pauvre peuple. Je crois qu'il y a chez lui beaucoup d'exceptions à faire. On rend souvent un parti tout entier trop solidaire de ceux qui, dans un incident ou une démonstration, compromettent son drapeau. Depuis que tout le monde a une voix et que de toutes parts c'est un peuple entier qui agit, il ne faut pas oublier qu'une chose quelconque, absurde ou révoltante, a son public plus ou moins restreint, et l'unanimité appartient encore moins au mouvement qui déshonore qu'à tout autre.

Quant à la Papauté, n'a-t-elle pas survécu à tout? Je crois de plus que, l'indépendance même de l'Italie proclamée, la place du Pape sera toujours à Rome, et que les liens d'affinité entre le Pontificat suprême et la ville qui n'est éternelle que par lui ne seront point anéantis. Comme on l'a très-bien dit, la puissance temporelle protége l'indépendance de l'Église. C'est la cause de toute la chrétienté qui est en jeu. Mais nous avons, chère amie, d'autres garanties que des garanties humaines. Aussi suis-je bien tranquille sur le pouvoir spirituel, si nécessaire au monde, quoiqu'il n'en soit pas et que le monde le connaisse si peu. Les catholiques peuvent souffrir beaucoup pour l'Église, mais ils ne trembleront jamais pour elle; les tempêtes lui font faire son chemin tout comme le sang des martyrs a été la semence des chrétiens. On aura beau lui ôter son territoire, l'arracher au tombeau des apôtres, rien n'arrêtera ses progrès dans les intelligences, et, plus que jamais, la partie croyante de l'univers inclinera vers elle. Que de fois n'a-t-on pas cru voir pâlir son étoile! et toujours, toujours,

elle a reparu plus radieuse. Une foi dans laquelle on ne peut vivre avec quelque fidélité sans que l'esprit, le cœur, l'âme n'y découvrent sans cesse des faces de la vérité toujours plus frappantes, des beautés, des consolations, des forces toujours plus en analogie avec nos besoins intimes ; une foi qui, dans ses conseils et ses préceptes, verse la lumière à flots et nourrit journellement les siens de grâces incessantes, n'a rien à redouter des volontés adverses. Les tristesses du Pape ne peuvent être que pour un pays qui a mérité le châtiment de son absence. Vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'élan unanime de la France vers l'espoir de posséder Pie IX. Tout ce qu'il y a de plus divisé comme parti rivalise ici d'ardeur, d'aspiration vive au bonheur de sa présence. Le progrès religieux, qui est des plus frappants depuis quelques années, se formule dans cette circonstance par le mouvement le plus général, et, même hors du monde pieux, tout ce qui est honorable et élevé partage ces sentiments. Si vous aviez vu ma joie quand M. Rossi fut appelé aux conseils du Pape, vous sauriez le chagrin que j'ai eu de sa mort. Je puis dire que dès cet affreux moment j'ai prévu tout le reste.

Vous savez sans doute, chère amie, que la république vient d'envoyer en mission en Russie le général Leflô, choisi par Cavaignac qui, après un long séjour avec lui en Afrique, paraît l'estimer fort. C'est un homme sérieux, simple et très-bon militaire. Il doit s'embarquer aujourd'hui même à Stettin.

Mai, 1849.

Ma chère amie, je ne puis vous rendre combien il m'est doux de penser que mon souvenir en vous n'est jamais séparé de vos profonds regrets. Mes larmes seules en vous écrivant le diraient, larmes d'attendrissement; car, ma bien chère amie, quand l'âge vient, on ne pleure plus que celles-là. L'affliction va au delà de tout ce qui s'exprime au dehors. C'est en vain qu'on veut l'étourdir; elle sort de ce tumulte où on la plonge, plus irritée et plus amère, elle pèse sur nous comme le poids de la pierre sépulcrale que l'éternité seule soulèvera. La véritable douleur n'a ni jour, ni heure, ni date, et c'est par cela même qu'elle est devenue la vie que les nécessités l'arrachent à elle-même. Mais dans les moments où un mouvement rapide l'affranchit de ce qui la distrait ou l'absorbe, comme elle nous replace vite au plus profond de nous-mêmes dans la réalité des choses! Cet effet qu'elle produit est en tout semblable à celui de la pensée divine, qui révèle immédiatement en nous le principe immatériel et repousse dans l'ombre tout ce qui l'offusque. Pour revenir à la vie et en même temps ne pas manquer à la justice, regardez tout autour de vous et puis aussi loin de vous. Voyez combien d'êtres chers auxquels vous êtes nécessaire et que vous reconnaîtrez vous être indispensables à la plus légère appréhension qu'ils pourraient vous causer. Quand vous vous sentez bien fatiguée, à bout de forces, sous cette terreur qui perd jusqu'au sentiment de la consolation possible, comparez non pas votre présent à

votre passé (hélas ! il s'est fait pour vous un vide trop sensible), mais comparez votre état à celui de tant d'autres. Les plus pauvres ont toujours à perdre et vous êtes encore si riche! La douleur m'a toujours paru élevée au rang des choses saintes, s'assimilant dans ses effets aux effets des vertus mêmes. En conséquence, elle ne doit rien amoindrir, elle doit tout activer et ne jamais nous faire profiter sur un point aux dépens d'un autre. Ce qu'elle donne par excellence, c'est le vrai point de vue de la réalité triste et caduque de tout ce qui n'est qu'humain. Soyez-en assurée, chère amie, l'acceptation de la destinée est aussi le commencement de la sagesse. Il faut se garder de prendre une volonté brisée pour une volonté soumise, le dégoût pour le détachement. La douleur vraie et résignée est destinée à croître toujours, non pas sous les conditions d'émotions plus vives et de manifestations extérieures, mais en prenant insensiblement plus de racine et en se mettant plus au large dans les profondeurs du cœur. Elle est, ce me semble, de toutes les possessions, celle dont on est le plus jaloux, celle qu'on préserve davantage du regard d'autrui ; il n'y a d'exception que pour le regard de Dieu, parce qu'il porte en lui-même cette force qui est l'espérance d'abord et plus tard la consolation. Vous savez si je l'aime en vous cette douleur, chère amie ; seulement, il ne faut pas que toutes les joies en deviennent peines. Si tout ici-bas a été calculé sur la souffrance, les consolations effectives, les considérations plus hautes qui nous aident à la supporter ne sont pas moins entrées dans les desseins de Dieu. Les affections humaines qui sont dans l'ordre ne manquent

pas leur effet sur un cœur soumis, et, quant aux vérités divines, je ne vous accorde pas, chère amie, qu'à part quelques moments, comme vous le prétendez, elles soient tellement au-dessus de nous. Il peut en être ainsi pour les vérités spéculatives qui se perdent dans les espaces, mais le christianisme a bien autrement rapproché le ciel de la terre. Il passe, pour ainsi dire, dans toutes les habitudes de notre âme, se met en rapport direct avec nos sentiments, et les conséquences de ses principes sont toutes à hauteur d'appui. Dieu n'est pas moins notre meilleur ami que notre maître. Nous pouvons être absents de lui, mais lui n'est jamais absent de nous.

Dans douze jours les élections! Tous mes amis sont sur les rangs. J'ai la main heureuse; car je les prends modestes et je les laisse sur le pavois. Aussi Mme de Liancourt les appelle-t-elle *mes illustres*. On a bien raison de rechercher la députation. C'est de nos jours la seule action qui ait quelque consistance et quelque durée, bien qu'elle ne soit qu'une faible fraction du pouvoir. Trois ans d'assuré, s'il y a quelque chose qui le soit, c'est une éternité au temps où nous sommes. On croit que les élections seront bonnes et calmes, sauf les désordres partiels qu'on peut toujours admettre d'avance. Vous avez cru que nous touchions à l'Empire. L'opinion la plus généralement accréditée dans ceux-là mêmes qui y répugnent davantage, c'est le maintien de ce qui existe aujourd'hui. On ne se fait pas idée de ce que c'est comme force que le fait pur et simple d'exister.

Paris, 27 décembre 1849.

Vous êtes restée longtemps sans m'écrire, ma bien chère amie, et on conçoit que, suspendues comme nous le sommes aux événements, ils nous aient gagné de vitesse. Il n'y a que la pensée qui puisse se mettre à leur pas. Dans tous ces derniers temps, j'ai vécu plus douloureusement et de plus habituelle préoccupation en Italie qu'en France. Néanmoins les choses présentes ont toujours le privilége de se faire leur part quand on ne la leur fait pas, et ce sont des perplexités assez inquiétantes qui ont fait mes diversions. Du médiocre au pire, voilà depuis longtemps notre régime. Depuis la nomination du président il faut prendre ces paroles à l'inverse, car les appréhensions à jour fixe ont eu une très-favorable solution. De toutes parts, les intentions se montrent honnêtes et sages, le choix des hommes rassurant, et la force qu'un gouvernement nouveau a très-difficilement en lui-même, il la puise dans le besoin général d'ordre et de stabilité. N'avez-vous pas été surprise de cette recrudescence napoléonienne, de cette passion ignorée trente ans du peuple même qui la portait dans son sein? Il faut convenir qu'il entre beaucoup de haine dans cet amour, et que l'horreur de la République a fait en grande partie les frais de ce retour vers les souvenirs de l'Empire. Comme préférence individuelle, les intelligences élevées, en grande majorité, auraient choisi le général Cavaignac ; mais en lui rendant personnellement hommage, les uns redoutaient un peu de faiblesse qu'on lui supposait dans

le caractère, les autres son dévouement proclamé à la forme républicaine et, presque tous, les contacts que lui avait faits son passé, contacts avec lesquels il n'a jamais voulu rompre. J'écarte ici comme très-absurde et très-calomnieuse la supposition dans l'esprit de quelques-uns, d'engagements pris par le général Cavaignac avec les anarchistes. Singulière destinée ! Le général Cavaignac a été repoussé par la saine partie de la France en défiance d'un libéralisme trop avancé, et c'est le seul homme, dans cette même France, que les socialistes ou les communistes de toute date et de toute espèce exècrent. Il est plus que probable qu'il serait tombé sous leurs coups s'il était arrivé à la présidence. Au milieu de tout cela, son éloge, à peu d'exceptions près, est dans toutes les bouches, et, pour ma part, c'est le seul homme de ce moment qui m'ait paru toujours droit, sincère, loyal, conséquent avec lui-même et parfaitement intègre. Il y a de l'antique dans sa vertu, et si le pays avait été le moins du monde républicain, il lui aurait donné toute sa confiance.

Quant à son compétiteur, ses trouées dans le sublime à Strasbourg et à Boulogne contrastent fort avec l'esprit peu brillant mais judicieux, réfléchi, que lui reconnaissent ceux qui l'approchent. Il semble qu'il en a beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru et d'une nature sérieuse. Ce qui le ferait penser, c'est qu'avec des idées gouvernementales assez arrêtées, il consulte beaucoup, sait très-bien écouter, mais en homme qui demande un conseil pour s'éclairer et non pas pour le suivre servilement. On le dit de plus modeste, généreux, poli et d'un calme qui va jusqu'à l'impassi-

bilité orientale. Voilà donc notre nouveau point de départ, et, bien qu'on ne croie guère aujourd'hui qu'aux forces collectives, qu'à la puissance des masses, sous quelque gouvernement que ce soit un président ou un simple délégué provisoire, mis à la tête d'une nation, est toujours pour beaucoup dans ses destinées.

J'ai commencé par nous, ma bien chère amie, parce que j'ai senti qu'une fois l'Italie entamée, il ne me serait plus possible de vous parler d'autre chose. De quel intérêt a été pour moi votre lettre ! Quel texte d'interminables entretiens ! Et que de controverses aussi ! J'ai passé ma vie dans ces derniers temps à frémir d'indignation de ce qui se passait à Rome, et, comme vous, je me suis sentie moins blessée au cœur de l'audace impie de la révolte que de cet ingrat et odieux abandon de tous ceux qui devaient faire à notre bien-aimé Pie IX un rempart de leur corps. Les anarchistes et les assassins font leur métier, il est aussi ancien que le monde, et, comme dans toutes les choses de l'ordre matériel, il y a un certain degré qu'on ne dépasse pas, partant plus de surprise. Mais là où les sentiments moraux sont en jeu, là où il s'agit de ces caverneuses profondeurs du cœur humain, il y a toujours de ces terres inconnues où il faut découvrir et apprendre. Que Pie IX ait des ennemis acharnés, c'est tout simple ; mais que dans une telle catastrophe on ait cherché en vain ses amis, ceux dont le dévouement spontané n'aurait pas dû avoir besoin du stimulant du devoir, voilà ce qui recule les bornes de l'ingratitude et suscite les plus tristes réflexions que j'aie encore faites sur la nature

humaine. J'ai respiré quand j'ai su le Pape hors d'un lieu où il était sans défense. C'était un grand parti à prendre, et on comprend ses hésitations. Il se sentait divisé intérieurement entre la fidélité à ses premières intentions, si odieusement dénaturées, et les mouvements de cette paternité du pontife qui, dans le crime de ses sujets, pleure surtout l'abîme sans fond que s'ouvrent des fils égarés. Pie IX ne doit rien à la révolution italienne; mais je comprends qu'il croie se devoir à lui-même de ne rien désavouer de son passé, surtout quand ses volontés ont été si droites, si hautes et si sages !

Adieu, ma chère amie. J'espère toujours et malgré tout vous revoir. Je ne me permets plus de rêves, mais je ne désespère jamais des réalités.

Paris, 26 janvier 1850.

Vous me pardonnerez, ma bien chère amie, de ne voir que des sophismes dans cette vie routinière qui vous conviendrait tant, me dites-vous, dans ce cadre où vous vous renfermeriez pour ne plus en sortir, dans ces habitudes suivies machinalement et qui équivaudraient presque à un suicide moral. Tout cela est une promenade de votre imagination dans un paysage dont vous vous contentez de supprimer les figures, c'est un roman de psychologie nébuleusement assombri et que vous croyez vrai, parce qu'il est triste. Vous vous trompez comme les personnes généreuses qui croient que la seule morale est de décider contre soi. Non, ma chère amie, ce n'est pas s'amoindrir qu'il faut, c'est grandir en se fortifiant; ce n'est pas s'éteindre, mais traverser la lumière factice

pour aller s'allumer à la vraie, c'est ne se comprimer que juste ce qu'il faut pour ne heurter personne et concentrer ses forces, afin de les retrouver doublées au besoin. Cette vie des limbes que vous convoitez, n'est pas la vie de ce monde. Nous avons beaucoup à accomplir ici-bas, surtout sur nous-mêmes. Les mutilations sont interdites. De plus, ma bien chère, croyez-vous qu'on s'annule à volonté? C'est bien ici qu'on peut dire :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Ces efforts qui auraient tant obtenu, appliqués à nous redresser, à nous développer, à nous rapprocher de l'idéal que nous portons en nous-mêmes, se perdent dans les airs comme tout ce qui se propose un but fictif et impossible. Je crois que nous devons beaucoup aux autres, mais que dans le sens de notre valeur personnelle, nous nous devons avant tout à nous-mêmes, et c'est ainsi que les autres finissent par y gagner. Vous vous sentez, dites-vous, déjà bien assez de fil à retordre ; mais ce travail ingrat et ardu ne fera qu'augmenter, tout en restant inutile par cela même que vous faites fausse route, que vous ne marchez pas droit à l'ennemi et que vous entrez dans la voie des palliatifs.

Je sens très-bien que la solitude eût été la seule atmosphère qui pût convenir à votre pauvre cœur meurtri. Mais puisqu'il ne peut en être ainsi, il faut étudier avec soin les moyens de parer aux obsessions les plus incommodes et tâcher de se faire à celles qui sont inévitables. Dans presque tout ce qui nous éprouve et nous blesse, il y a une vertu secrète que

l'on finit par découvrir. Ce n'est nullement une raison pour ne pas s'aider contre ce qu'on redoute, mais c'est vraiment un moyen de supporter patiemment ce qu'on subit. En regard de toutes les contraintes faites-vous, à l'instar d'une grande sainte, une cellule intérieure. Retirée là, vous y serez tranquille et en même temps moins seule que partout ailleurs ; vous y retremperez vos forces qui s'usent, si elles n'augmentent. Vous vous y reposerez de toutes les discordances, vous vous recueillerez. Vous ne direz plus : j'ai horreur de moi-même, parole détestable et qui me fait vous demander compte de votre audace, de traiter ainsi une personne que je chéris, que Dieu aime et qu'il vous dit d'aimer, quand ce ne serait que par tout ce qu'il a fait pour elle. Bien chère amie, même la douleur ne l'excluez pas du catalogue des grâces. Je ne vous dis pas encore de la considérer comme un bienfait dans les rapports si étroits qui existent entre nos misères et notre salut, mais au moins de la regarder déjà comme une messagère divine, selon l'expression du poète allemand. Si vous apercevez quelque désordre dans votre équilibre intérieur, croyez que ce n'est pas toujours parce que vous aurez rétrogradé, mais au contraire parce que vous y verrez mieux, le progrès n'étant bien souvent qu'une appréciation plus juste et plus intelligente de ce qui nous manque. Bien des mouvements que nous avons mille fois raison de condamner ne nous rendent pas pour cela condamnables. A tous les degrés de perfectionnement ils peuvent se reproduire avec des nuances infinies ; ce qui met entre eux une incommensurable distance, c'est d'être involontaires et

passagers, ou bien consentis librement et stationnaires.

Vous le voyez, chère bonne amie, je ne me permets pour vous juger que le degré d'indulgence nécessaire pour connaître, car hors de la bienveillance on ne connaît pas. Adieu. Dans mes jours d'espérance terrestre, je me dis que non-seulement nous nous reverrons, mais que vous viendrez amarrer votre barque à mon rivage, et que c'est vous peut-être qui me fermerez les yeux. A chacun ses rêves!

13 novembre 1850.

Je veux vous obéir, ma chère amie, en vous parlant de ma joue, mais vraiment son caprice ne permet de vérité que pour le moment où l'on en parle. Ce que la comète est aux astres, la névralgie l'est aux autres douleurs qui ont une marche, une progression, un atténuement successifs, tandis que ce démon fantasque n'a qu'un commencement et je ne sais si je pourrai jamais dire une fin. Disparaître pour lui n'est pas mourir, et, après de longs intervalles, il reparaît aussi méchant.

Je serai bien heureuse de vous savoir dans la solitude avec votre cher mari. C'eût été la seule nature de consolation qui pût aller à vos tristesses. Les rudes campagnes empruntent au tête-à-tête une douceur particulière, qui révèle tous les biens dont la vie du monde si souvent hélas! nous sépare. La Rochefoucauld a dit qu'on n'était jamais content à la cour, mais qu'elle empêchait qu'on le fût ailleurs. Je pense que quelque chose de semblable s'appliquerait aux habitudes prises d'une vie d'activité

surabondamment chargée d'incidents et d'émotions. Je ne sais plus quel Anglais disait aussi que le mariage était le plus bel état de l'amitié. Ce mot, tout charmant qu'il me paraisse, n'a toute sa force de vérité que dans la vie à l'ombre protectrice de la retraite. Après ce bonheur qui nous échappe toujours, rien ne vaut dans ce monde le devoir accompli dont la paix ne nous trompe jamais. En disposant le mieux possible de votre temps, vous arriverez bientôt à y placer des occupations attachantes, sans vous trouver obligée de recourir à cette futilité si peu digne de vous. Croyez, ma chère amie, qu'il est un monde riche, intéressant, harmonieux dans toutes ses parties, qui vous attend. Ces éclairs qui vous le révèlent quelquefois vous disent qu'il faut écarter le nuage vous dérobant sa lumière permanente. Ne vous laissez pas trop troubler par les ébranlements, par cette nuit qui vous envahit par moment. C'est à travers mille oscillations qu'on arrive à l'équilibre, et le jour ne se fait bien qu'après un peu de chaos.

M. de Montalembert nous revient dans quelques jours de la course rapide faite à Rome, dans le but unique de sa satisfaction personnelle. Il est très-loin d'avoir renoncé à son saint Bernard. Seulement il lui est arrivé ce qui arrive toujours aux esprits capables, lorsqu'ils s'attachent à une figure qui a laissé une forte empreinte dans leur siècle, c'est qu'en l'étudiant on est conduit à une étude très-approfondie de ce fond même duquel la figure se détache et forcé d'agrandir toujours sa toile. C'est si bien ce que Montalembert a fait, qu'il est résulté de son travail préparatoire deux gros volumes d'introduction. De

ces deux volumes, il y en a un d'imprimé depuis dix-huit mois sans avoir paru. Trois ou quatre personnes ont seules été admises à le lire avec grand plaisir, si j'en juge par le mien. Pour le moment on laisse dormir ce pauvre volume, en attendant que des temps plus tranquilles permettent à ses frères de venir au monde [1].

Je crois qu'on attend en ce moment M. de ***. J'aurais voulu qu'il se dépêchât et même qu'il ne se fût pas laissé devancer à Paris par sa femme, trop jeune pour être lancée seule ainsi. La confiance est si douce chose, qu'il ne faut se l'interdire qu'à toute extrémité ; mais sous certaines conditions, on doit lui donner pour suivante la prudence, au moyen de laquelle tout se concilie. L'essentiel est de la garder d'elle-même et de la défendre contre les blâmes que s'attire continuellement l'insouciance ou l'étourderie.

Adieu, ma bien chère. Ecrivez-moi, et que je sache bien tout ce qui vous touche sans en rien exclure.

Décembre 1851.

Je suis très-aise, ma chère amie, des succès de M. ***. C'est un stimulant de plus pour se dévouer davantage et y trouver plus de bonheur. Dans les caractères médiocres la récompense endort le zèle ; elle l'enflamme au contraire dans les caractères élevés qui grandissent avec leur situation. De hauts

[1] Depuis ce temps les loisirs n'ont pas manqué à M. de Montalembert, mais le zèle de son œuvre croissant toujours en lui, la vie de saint Bernard s'est transformée en l'histoire complète des *Moines d'Occident.*

suffrages, des distinctions éclatantes ont bien leur prix et doivent être plus doux encore à sa femme, car rien n'est comparable à l'impression de voir honorer ce qu'on aime.

J'ai été aussi bien touchée du retour que vous faites sur vous-même, en vous reprochant de ne pas reconnaître assez tout ce que votre part en cette vie renferme encore de douceurs et de moyens de bonheur. L'analyse, c'est le scalpel, c'est ce regard perpétuellement scrutateur qui veut pénétrer l'essence même des choses, des caractères, des dispositions et qui frappe tout de néant. Peut-être en suivant cet instinct arrive-t-on à n'être pas dupe des autres, mais à coup sûr on l'est de soi-même ; car on détruit, comme disent les Anglais : *All the charities of life.* Efforçons-nous donc d'équilibrer le besoin que nous avons de connaître et de voir avec cet autre besoin de ne pas trop souffrir et d'aimer. Le bonheur du ciel est promis aux cœurs redevenus enfants; il se pourrait bien que le bonheur de la terre fût accordé à la même condition.

Maintenant que répondre aux interrogations que vous me faites sur la situation qui est sous mes yeux? Depuis que j'habite la France, je n'ai jamais cessé d'en entendre dire du mal. Tout en convenant qu'à certaines pages de ses annales il n'y a rien à dire pour sa défense, quand on s'adresse à ceux qui ne la connaissent que superficiellement, j'ai toujours ressenti au fond de mon cœur l'impression instinctive de sa valeur, ce quelque chose qui faisait dire à Galilée : *E pure si muove!*

Vous rappelez-vous nos deux lettres se croisant et

portant l'une et l'autre la date du 15 mai? Cette fois, la vôtre pleine de pressentiments porte la date du 2 décembre! On dirait vraiment nos mouvements en affinité directe avec ceux qui passeront à la postérité. Mais aujourd'hui, sans doute, vous n'avez pas eu d'inquiétudes pour nous : vous nous savez si bien défendus!

19 juillet 1851.

L'orage qui grondait ce matin dans le ciel a continué de gronder ce soir dans la chambre, ma bien chère amie. M. Berryer est sans contredit l'aigle de la tribune, sa splendeur, le modèle de la saine, vraie, grande éloquence. C'est de la facture antique, qui remonte du moins à soixante ans, et, quand M. Dupin a rappelé à son occasion Mirabeau, il résumait ma plus vive impression présente[1]. Je considère ici le talent en lui-même. Quant aux effets, ces prodigieuses merveilles avancent, je crois, bien peu la question; comme on l'a dit, cette partie qu'on joue on la sait perdue d'avance.

Je n'ai que le temps de vous envoyer mon souvenir avant votre départ de Wiesbaden. Cela ne m'empêche pas de vous trouver très-irrévérente pour les beautés du paysage allemand. Vous êtes un peu, en fait de nature, comme les gens qui ne veulent de Raphaël que sa dernière manière. Il vous faut le pur classique : de la terre, des ciels, des horizons. Entre votre compagne de voyage et vous, c'est toute la querelle des romantiques. Quant à ces projets de

[1] Discussion sur la révision de la Constitution.

mouvement et de distraction dont vous me parlez, je ne vous conseillerai jamais l'étourdissement, qui n'est qu'une suspension momentanée pour dissiper le chagrin. Je crois que les plaisirs de l'esprit sont les seuls qui puissent y porter remède, la lecture surtout quand elle ne laisse pas trop passive, quand elle est faite le crayon à la main. Elle porte à l'attention, qui est déjà une bonne chose, et ensuite à la réflexion, qui est encore une chose meilleure. Il ne faut pas se borner à un sentiment instinctif de ce qui est bon et vrai, mais se l'exprimer à soi-même en termes positifs et définis, seule manière d'arriver à des notions claires et arrêtées.

Adieu. Si seulement nous pouvions espérer votre visite au printemps! Le père Besson est tout ce qu'il y a de plus édifiant, et, sans le déclarer saint, on ne peut s'empêcher de dire que c'est parmi ceux qui lui ressemblent que le bon Dieu a souvent choisi les siens.

Vichy, 25 juillet 1852.

J'ai lu avec plaisir, chère amie, le passage de votre lettre où votre admiration pour M*** n'apparaissait que fort mitigée. Je vous sais gré de ne tenir vraiment compte que de l'esprit qui repose sur le caractère et qui ne fait qu'un avec lui. Il y a quelque chose d'indélébile dans la trace laissée par une éducation inférieure et surtout par les accointances vulgaires de la première jeunesse. Dans la génération de M*** et dans toutes celles au dessous, on est frappé de l'absence presque complète de savoir-vivre parmi ceux qui ont le plus de culture et quelquefois les meilleurs

sentiments. C'est qu'il y a des choses qui se hument et se respirent, sans s'apprendre, dans l'atmosphère où on est élevé ; passé un certain âge, elles ne s'apprennent plus. Les calculs sur le peu de durée des gouvernements nouveaux jouent quelquefois de mauvais tours à leurs propres prophètes. On assigne un terme sur ce qu'on a soi-même d'haleine, et on demeure essoufflé avant la carrière fournie. Après le 2 décembre, j'ai vu les parcimonieux ne donner que six semaines et les généreux aller à six mois. La guerre entre toujours dans la nomenclature des menaces ; seulement, ce qui rassure, c'est le ton et l'entrain des gens dont les paroles sont si tristes.

Les plus sages en ce moment sont, ce me semble, ceux qui laissent le pays aller pour le coup *da se*, et qui, rendus à la liberté de leurs loisirs, vaquent à leurs devoirs, affaires et occupations, comme par exemple Alfred de Falloux, que vous mettez dans l'exception d'une manière si aimable pour lui. Il vit dans son Anjou de la vraie vie de l'agriculteur et de l'éleveur ; ne vous le représentez donc plus jamais que figurant dans un Paul Potter. Montalembert, de son côté, est fort occupé d'un pont à jeter sur les fossés de son château de la Roche-en-Breny et de ses excursions dans les environs, afin de prendre sur le fait tout ce qui reste encore de vieilles églises et de ruines de couvents qui entrent dans ses études pour son saint Bernard. Sa conscience va jusqu'à vouloir visiter lui-même tous les monuments dont il parle, habitué qu'il est à avoir l'idée claire et sincère de tout ce qu'il dit. Sa verve est inépuisable ; il ne néglige rien, parce qu'il a le sentiment de suffire à

tout, illusion hélas! mais qui fait partie de notre force. Dans l'opposition, sans l'avoir voulu, il ne dépassera jamais celle de l'honnête homme, de la conscience qui ne s'élève que contre ce qui la blesse, c'est-à-dire qu'il ne fera pas d'opposition systématique, et que dans l'état actuel qu'il désapprouve il ne frappera que sur ce qu'il blâme.

Il y a un mot dans la lettre de Mme*** qui me ferait un beau texte de gronderie : « J'aime cette existence comme quelque chose qui ne me vaut rien. » Le mot est joli, ce qui le gâte c'est d'être vrai. Je disais à quelqu'un : « Gardez-vous tant que vous pouvez d'aimer les personnes qui vous plaisent. » L'attrait, le goût trompent. Ce qui trompe encore le moins, c'est le cœur tout seul. Si votre amie voulait écouter ses aspirations simples, agissantes, positives, vous verriez ce que tout ce beau dédain y perdrait. Etre rarement ou difficilement content de ce qu'on a nous met tout à côté du vide, et ce vide nous fait toucher au découragement qui commence par nous refouler sur nous-mêmes et finit par nous annihiler. La droiture de son âme, la trempe de son esprit la feront illogique à ses propres doctrines. Elle marchera forte et saine dans une voie pénétrée d'émanations délétèrés ; mais il n'est pas bon de défier les miasmes, et ceux même qui peuvent y résister en reçoivent toujours quelque atteinte. Les mortelles tristesses que le cœur comprend si bien sont une voie funeste, bordée de folies d'une part et de défaillances de l'autre.

Pour rien, je n'aurais voulu quitter Vichy sans vous écrire d'un lieu où je vous vois partout. Péné-

trée des souvenirs que vous y avez laissés, j'en avais tout emporté pour tout conserver jusqu'au grand jour où l'on ne perd plus rien de ce qu'on emporte. Adieu.

Mars, 1855.

Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-il encor ne pas venir!

Deux très-jolis vers, plus tendres encore que jolis, et que du plus lointain de ma mémoire mes fluctuations d'espoir vous adressent, ma bien chère amie. Si vous ne venez pas trop tard, j'aurai plaisir à vous conduire dans ce beau lieu de Fleury, grave et simple comme un château des temps historiques, c'est-à-dire des temps où l'histoire et les châteaux se reliaient par une foule d'affinités. Vous ne pouvez vous figurer toutes les attentions de Mme de la Rochejaquelein pour sa locataire, jusqu'à faire descendre de sa chambre dans la mienne un intérieur du cabinet de la comtesse Golowine à Pétersbourg.

Je suis charmée, ma bien chère, que, malgré vos théories d'abstention systématique, vous soyez induite à vous mêler de ce qui personnellement ne vous regarde pas. Moi qui déteste les faiseurs, vous me mettez en contradiction avec moi-même. Je voudrais voir multiplier pour vous les occasions d'agir et de vous montrer à vous-même telle que vous êtes, en dehors d'un parti pris d'imagination. Croyez que la crainte de la responsabilité, quand cette crainte est en dehors de la sagesse et de la prudence, est un sophisme qui, appliqué inconsidérément, paralyserait tout. On fait très-bien de se défier d'une certaine

disposition à se mêler de ce qui nous est étranger, mais l'action justement requise peut être souvent obligatoire. Car nous ne sommes à nous-mêmes que pour nous donner aux autres dans cette mesure progressive que les inspirations de la conscience savent si bien déterminer.

Adieu, je finis en vous embrassant de tout cœur.

Mai, 1857.

Je ferais encore bon marché, chère bonne amie, de tout ce que vous me dites dans votre dernière lettre auprès des mots les plus faux et les plus déplorables que je connaisse : Il est trop tard ! mots qui ne sont pas de cette terre et encore moins d'une religion toute d'action, d'espérances, de secours répondant à nos moindres efforts. Cet odieux « il est trop tard », dont vous me ferez, j'espère, amende honorable, n'est autre chose que l'amertume qui est au fond de la coupe du *dolce far niente*. Toutes ces tristes inspirations de notre âme, ma chère amie, se réduisent à un seul mal, le vide ! Et savez-vous ce que c'est que le vide dans le cœur de l'homme? C'est la place de Dieu. Vous ne la lui disputez point cette place, je le sais, mais le bon Dieu a derrière lui tout un cortége de consolations qui émanent de son esprit, vivent de sa vie, descendent et remontent à lui et servent de nourriture à notre âme.

Si maintenant vous me faites parler politique, je change de terrain. « N'est-ce pas vrai ? » disait quelqu'un à Mme Émile de Girardin [1] après beaucoup de

[1] Delphine Gay.

raisonnements. « Oui, répondit-elle, vrai comme le contraire. » Ces deux vrais, qui ne s'excluent pas mutuellement, ne se rencontrent certainement ni en religion, ni en morale, mais ils sont fréquents en politique dans les jugements qui, sans s'élever à l'ensemble, s'acharnent à une seule face de l'objet et se refusent, par cela même, à toute appréciation équitable. Vous pensez bien que ce gouvernement, qui nous ôte l'essence même des institutions dont il nous laisse à peine le simulacre, n'a nullement mes sympathies. Pourtant, je me refuse à tout blâme systématique, et j'approuve même plusieurs de ses actes en m'en tenant à la stricte justice. Hors les décrets du 22 janvier qui m'ont indignée, et indignée à haute voix jusqu'à l'imprudence, il y a eu sans doute bien des fautes politiques, mais rien qui pût attirer, ce me semble, l'animadversion générale. De plus, j'avoue que je ne saurais établir le président comme dépourvu de capacité, d'assiduité au travail, de bonnes intentions. Rien de tout cela ne suffit, je le sais, pour l'élever à la hauteur de sa tâche, mais je pense que d'autres comme lui la trouveraient difficile, si ce n'est impossible. On ne peut encore le juger d'une manière définitive. Comparativement, il n'a eu jusqu'ici à exécuter que la partie facile de son programme : la répression des troubles. La grande question est de savoir ce que les événements subséquents dévoileront. Pour le moment, les anomalies de son esprit, son impassibilité phénoménale, sa foi superstitieuse en lui-même en font à mes yeux une espèce de sphynx, qui a bien dit un premier mot, sans que personne peut-être encore puisse deviner le dernier.

Quant à la soumission prompte et servile de la France au nouveau pouvoir, soumission qu'on entache des mots de honte et de déshonneur, je crois que le pays n'est pas aussi coupable qu'on le suppose et qu'il n'a pas tant changé de volonté. Les hommes lui font peu, pourvu qu'on lui laisse entrevoir seulement l'ombre des principes de 89, auxquels il tient par des instincts si justes et si réels.

Je ne vous en dis pas davantage, chère amie, et ne crains pas de vous en avoir trop dit, tant je sais que pour m'aimer bien vous me voulez avant tout moi-même. Adieu. Pensez à ne rien m'ôter des bons jours que vous me promettez.

AU COMTE DE ***.

Paris, 27 janvier 1855.

C'est à vous de me dire, mon cher Hippolyte, si vous avez été conduit à vous bien assurer au fond de vous-même de ce que vous voulez, chose souvent difficile, et surtout de ce que vous pouvez attendre de vous-même.

D'ici là j'ai fort aimé les différents modes de vous transporter que vous avez rattachés les uns aux autres. Le voyage à pied, entre autres, devrait être classique en tout beau pays et regardé comme un hommage dû. L'imagination préfère de beaucoup à la rapidité des autres moyens de locomotion la lenteur relative de deux jambes cheminant en toute liberté, et nous faisant jouir en plein de tout ce qui nous attire avec le sentiment, un peu glorieux mais néanmoins permis, de se suffire à soi-même. De ces magnificences de l'exposition que vous avez admirées, vous êtes passé au tête-à-tête avec la nature non moins riche, et tout cela sans porter préjudice à l'attention que vous donnerez

de plus en plus à ces autres mondes que nous portons dans notre cœur, dans notre âme et dans notre esprit.

L'utilité de toute sorte que vous retirez de votre séjour à Rome cet hiver lui donne une telle supériorité sur Paris que, tout en regrettant votre absence, je me garderai bien d'insister sur un trop prompt retour. S'il y a, selon les lieux, des études spéciales à faire, c'est encore plus vrai, ce me semble, à Rome que partout ailleurs. Vous avez beaucoup habité Rome et vous reconnaîtrez ne pas la connaître. Par cela seul que vous êtes différent de ce que vous étiez, tous les objets seront nouveaux pour vous, les objets n'étant rien par eux-mêmes s'ils ne vivent par la lumière qui les éclaire et par l'œil plus exercé qui les contemple.

Paris, 19 décembre 1855.

Voilà bien des jours, mon cher Hippolyte, que je veux vous remercier de votre lettre de Rome et du petit mot qui l'avait précédée. J'ai suivi depuis longtemps tous les mouvements de votre esprit, sans prendre acte du dernier venu, en faisant la part de la diversité des impressions, toujours mobiles avant d'être passives, et sans me décourager de ces doutes et de ces fluctuations qui ne doivent jamais faire peur. L'inexpérience seule leur donne une importance qu'elles n'ont pas. Tant qu'on ignore on cherche, et qui cherche trouve sur son chemin le bigarré et le contradictoire. Seulement quand nous serons ensemble, je vous demanderai de bien articuler le point qui vous travaille, de me laisser voir l'ennemi ou plutôt le fantôme qui se place entre vous et la vérité.

Quand vous vous reconnaissez l'esclave de vos préventions premières, n'entrevoyez-vous pas que vous vous complaisez dans cette sorte de vague qui n'est qu'un crépuscule, que l'effort vous coûte et qu'il y a un peu de faiblesse au fond de tout cela ? Vous aurez souvent entendu dire que la force du caractère était toujours une qualité innée, qu'on en a ou qu'on n'en a pas. Croyez que c'est là une grande erreur. Il y a sûrement des exceptions dans les deux sens opposés, mais pour la généralité des êtres, l'énergie de la volonté est très-susceptible d'accroissement ; elle s'apprend, se fortifie, comme tout ce qui s'exerce. Si vous vous disiez bien qu'à votre âge et avec un passé qu'il importe de reprendre en sous-œuvre, vous ne pouvez demeurer dans une irrésolution qui est encore du temps perdu, et du temps chaque jour plus précieux, vous sortiriez de cette sorte d'apathie par un mouvement qui vous révélerait tout ce que vous pouvez attendre d'un heureux élan. Dieu fait presque tout dans nos âmes, mon cher Hippolyte, mais rien sans nous. C'est lui qui élève l'édifice, mais c'est à nous de déblayer le terrain. La grâce divine ne demande qu'une seule chose, c'est libre passage, et l'étude du cœur qui l'invoque est de rechercher consciencieusement les obstacles de natures si diverses qui se mettent sur son chemin.

Quant à votre visite à Mgr de Ségur, l'émotion que vous en avez emportée ne m'a pas surprise. Indépendamment de toute autre prévention favorable, la manière dont il porte la plus cruelle des infirmités[1]

[1] Une complète cécité.

dépasse tellement les effets du courage qu'elle suffit pour émouvoir.

Adieu, mon cher Hippolyte. Recevez encore une fois tous mes vœux. Ne mesurez pas les distances, voyez les intentions. Il n'y a de loin de la religion que ceux qui s'en éloignent. Tous ceux qui s'en rapprochent en sont près, à quelque distance qu'ils soient du but.

Fleury, 3 août 1856.

Quelle vive contrariété j'ai éprouvée, mon cher Hippolyte, en voyant la date de votre lettre ! Cinq jours pleins pour faire deux fois treize lieues en dépit de la rapidité qui proclame partout son triomphe ! Mais cet ennui est de ceux qui passent, et ne compte pour rien auprès du regret, vraiment sensible, de ne vous avoir pas revu encore tout ému des grâces dont la solennelle douceur demeurera votre sauvegarde à travers toute votre vie. J'ai bien partagé les émotions de votre âme à cette heure décisive, bénissant Dieu de ses miséricordes et les appelant plus que jamais sur vous. Oui, vous voilà chrétien, vous voilà au pied de cette montagne dont la montée peut être rude, mais dont tous les horizons sont beaux. Quoi que vous disiez, vous n'avez jamais été brebis égarée, encore moins perdue, mais simplement brebis sans pâturage et sans pasteur. Votre âme est de celles que Tertullien qualifiait d'âmes naturellement chrétiennes par leur droiture et leur simplicité. Le sauvageon étendait bien un peu ses branches à tort et à travers, mais pressentant la greffe divine et, au milieu de beaucoup d'écarts, se redressant toujours.

A présent que vous possédez votre trésor, gardez-le bien, mon cher enfant. Respectez en vous-même les grâces que Dieu vous a faites; le bonheur pour un cœur délicat, c'est d'y correspondre, afin de nous consoler de l'impuissance où nous sommes de les mériter.

AU COMTE BOLESLAS POTOCKI.

Paris, 10 octobre.

Quelle longueur de souffrances, mon cher comte, et que de complications dans les épreuves qui vous sont envoyées! Votre patience passive et résignée, après la perte déchirante que vous venez de faire, aurait eu déjà bien des mérites; il vous faut encore y ajouter une souffrance toujours active dans vos inquiétudes pour la santé de votre chère enfant. Dieu vous a bien montré qu'il comptait sur votre soumission, et, puisque vous n'avez rien contesté à sa miséricordieuse puissance, comment n'espéreriez-vous pas, et nous tous avec vous, que l'épreuve se limitera elle-même et qu'un seul sacrifice vous sera demandé? Ce n'est pas seulement la grandeur de la peine qui est un gage contre son aggravation, c'est aussi la manière dont on porte cette peine, ce sont les conditions sous lesquelles on la subit. S'il ne fallait que des larmes, tout le monde, hélas! arriverait à la couronne, les méchants peut-être plus que les bons : car leurs joies n'ont jamais la paix, et leurs souffrances, dépouillées de ce qui peut les alléger et les adoucir, ne se traduisent le plus souvent que par

les pleurs du découragement et les amers gémissements de l'égoïsme troublé.

Je conçois bien vos longues irrésolutions avant de vous décider à vous fixer à Paris cet hiver. Au milieu des hésitations, des dégoûts, des volontés sans consistance qui se partagent l'esprit que la souffrance domine, on reste longtemps en s'abstenant de tout conseil, prêt à suivre l'impulsion qui sera donnée, et qui du moins épargnera une responsabilité toujours redoutable. Mais vous, mon cher comte, vous faites bien mieux que l'éviter ; vous allez au devant de tout ce que le dévouement peut inspirer de plus pur et de meilleur. Vous sacrifiez tout à commencer par l'admirable bleu du ciel italien qui l'emporte de beaucoup pourtant sur nos grisailles. Il me semble que vous avez bien fait de vous abstenir des lieux dans la proximité du choléra. Son intensité peut être fort diminuée, sans qu'il soit raisonnable de l'affronter sciemment. Je me le représente toujours comme un de ces animaux féroces qui peuvent être apprivoisés, mais auxquels il n'est pas sage de se fier. Quant au séjour en Russie dans la saison où nous entrons, je ne saurais trop vous remercier d'y renoncer. Pour mon compte, ce que je retranche de confiance pour la médecine, je le donne à l'hygiène et au choix d'une température judicieusement appropriée aux besoins de l'organisation, à plus forte raison quand il s'agit d'une organisation aussi délicate que celle de votre chère ange. En attendant, rester à Paris encore cet hiver doit être regardé comme un exemple d'abnégation absolue de vous-même. Après tout, rien ne sert autant notre bien-être que ce que nous faisons

pour les autres. Le témoignage que Dieu vous rend au fond de vous-même vous est unanimement rendu par le monde, qui, bien que souvent léger et ingrat, pèche rarement par le jugement lorsque la passion et l'intérêt ne l'influencent pas, et qu'il l'exerce sur des objets de sa compétence. Les bons résultats, qui paraissent vous être également promis de la bonne intelligence entre tout ce qui concourt à l'éducation de votre petite Marie, sont aussi pour vous une grande récompense. Du reste, je crois qu'un des bons moyens pour faire régner autour de soi le bon accord, c'est de donner à tous le bien-être, comme vous le faites si bien, dans une répartition graduée et équitable des procédés qui expriment la confiance.

J'ai reçu hier une lettre du P. de Ravignan. Il est encore dans ses montagnes du Velay. Sa santé est bonne et sa ferveur toujours plus grande, plus admirable encore peut-être dans sa simplicité humble et tendre que dans ce qui l'élève au-dessus de la plupart des meilleurs chrétiens. Il est de ceux dont on a pu dire que la terre n'en était pas digne, et notre siècle encore moins, devrait-on ajouter, si pourtant dans ce pauvre siècle tant d'âmes ne se sentaient émues à cette parole qui vient de Dieu. Il faut voir M. de Ravignan de près pour se figurer à quel point la plus haute vertu sait, en restant toujours digne, se rendre gracieuse et affable, et combien son seul contact peut être utile, sans même que la puissance de sa parole vienne y ajouter son charme.

Adieu, mon cher comte, j'embrasse tendrement votre chère petite, et tous mes vœux pour vous passent par elle.

A LA COMTESSE FRÉDRO[1].

Paris, décembre.

Ma chère Pache, ce que j'aime de la joie (je veux parler de la joie inopinée, car celle qu'on attend est fort différente), ce que j'en aime, c'est de relever ce qui était abattu et d'encourager pour l'action : la pluie appesantit tous les plumages et le soleil les allége. Je ne veux ni retarder la lettre de M. Lacordaire, ni m'interdire d'y ajouter quelques mots qui résumeront bien mal le nombre et la tendre sollicitude des pensées qui vont vous chercher. J'avais lu la lettre de M. ***, et M. Lacordaire m'a fait lire la sienne, toutes deux représentant le maître et le disciple, le premier mouvement du jeune homme imprimé par son imagination et le premier mouvement du prêtre grave et recueilli comme la conscience. J'ai fort approuvé M. Lacordaire qui dans tous ses droits n'use que d'un seul, c'est d'oser toute la vérité, et qui la découvre davantage à mesure qu'on l'intéresse. Celle qu'on réclame ici

[1] Née comtesse Golowine.

n'est pas difficile à dire ; elle comprend jusqu'aux éloges qu'une sage réserve retranche. Les conseils de M. Lacordaire sont pris de haut ; il ne juge que du point de vue chrétien, et la distinction de l'esprit, l'essor qu'il faut prendre sont considérés par lui dans leurs écarts possibles et leurs rapports avec les vertus pieuses et les qualités solides du caractère. L'absence de toute vanité donne à ses leçons cette candeur, cette incomparable simplicité, cette sobriété philosophique enfin qui font de lui un être rare.

In wit a man, simplicity a child[1].

Ce vers lui va au moins aussi bien qu'à Gay, et il est loin de rendre encore tout ce qu'il y a de sublime dans l'alliance du génie avec une naïveté humble et désarmée. Voilà l'homme, chère Pache, qui est prêt à suivre M. *** de ses conseils et de ses vœux. Il sait qu'aucune partie de son instruction n'a été négligée, mais il n'en persiste pas moins dans son désir de le voir demeurer longtemps encore dans la région des faits et des matériaux, de le voir resserrer son cercle, concentrer ses forces pour arriver à posséder ce que l'on se contente trop souvent d'effleurer. Il voudrait le défendre de la séduction des idées purement spéculatives, le faire descendre de leur hauteur afin que plus tard il puisse s'élever jusqu'à elles d'un essor à la fois pur et rapide ; c'est sa propre expérience qui le fait parler.

Le travail assidu de Dodzio est une excellente

[1] Il a l'esprit d'un homme, la simplicité d'un enfant.
(*Épitaphe de Gay, par Pope, à Westminster.*)

chose, surtout sous votre surveillance. Car pour marcher rapidement à son but, il est nécessaire quelquefois d'enrayer. Je suis aise qu'il ait voulu subir cette épreuve du baccalauréat, lors même qu'il aurait pu s'en passer. Il vaut toujours mieux arriver en vertu de son droit qu'en vertu d'une concession, et, quand on sent pouvoir le plus, il est encore bon de bien établir aux yeux des autres qu'on peut le moins. Dites-lui, je vous en prie, que tout en ne l'animant pas du geste et de la voix, je le suis de mes vœux dans son travail, l'enviant bien un peu, persuadée que je suis qu'apprendre est la plus amusante des choses de ce monde. Vous remarquerez que je n'ai pas dit étudier, attendu que ce n'est pas de faire étudier que le baccalauréat s'inquiète.

Je ne puis, chère Pache, que vous exhorter de part et d'autre à la paix au moins du silence, la distance ne me permettant pas d'amener entre vous et Mme de *** une véritable réconciliation. J'aurais pu croire de mon devoir de me récuser, mais la sincérité affectueuse et dévouée a plus de hardiesse. C'est mon estime pour vous deux qui vous aurait garanti l'expression de ma plus vraie et plus intime pensée. Dans les circonstances douloureuses et compliquées où vous vous êtes trouvée, le mouvement a été si rapide, les points de vue si variables et si multipliés, qu'un conflit de jugements a dû s'en suivre, et qui dit nombre ici dit erreur. Dans tout ce qui nous remue profondément, il y a tant de manières d'arriver à se tromper, que pour une intelligence élevée et pénétrante comme la vôtre, ma chère Pache, aucune souffrance personnelle ne saurait empêcher

l'appréciation impartiale des réalités en elles-mêmes. Tout est difficile comme certitude pour notre pauvre nature, à l'exception de cette indulgence tendre, compatissante, mutuelle, qui, elle au moins, peut s'appliquer toujours. Le temps, voilà celui qui redresse, et c'est peut-être l'élément le plus fait pour agir en pareille circonstance. Enfin faisons de notre mieux et demandons à Dieu de bénir; tout le reste est vain sans être inutile.

La situation de Mme O. devient des plus graves. Mme de Montcalm disait : « Je crains l'espoir, il empêche la résignation. » C'est un peu applicable ici. Mme O. est tellement compromise qu'elle ne peut plus l'être. C'est un peu de pluie sur la tête de quelqu'un qui plonge, et je pense que pour tous les personnages accessoires, ce sera *much ado about nothing*[1]. Ce qu'il y a de plus faible dans ce monde, c'est ce qui essaie sa force contre Dieu.

Paris, 15 février 1836.

Je vous remercie bien tard, ma chère Pache, mais votre bonté voudra toujours que ce soit en temps utile; nous sommes de ceux qui haïssent la prescription. Vous m'avez donné avec les plus douces paroles les plus jolies choses du monde : un saint Thomas qui ferait envie à la paroisse, et deux sainte Catherine qui, avec les mêmes traits de beauté, ne se ressemblent pas plus que l'extase de l'amour

[1] *Beaucoup de bruit pour rien*, titre d'une comédie de Shakspeare.

divin ne ressemble à la méditation de ses douleurs. Rien dans l'expression ne leur est commun, excepté la paix profonde.

Je partage bien, chère bonne amie, toutes vos préoccupations au sujet de vos deux chers enfants. Pour Dodzio, les signes de prédestination dont Dieu l'a marqué m'ont paru dès l'abord incontestables[1]. Il m'a toujours bien représenté ces êtres qui n'ont presque rien à demander aux circonstances extérieures pour leur bonheur, tant ils sont certains de le trouver dans les autres et dans eux-mêmes. S'il persévère il vous assure bien des jouissances, et le milieu de votre vie si troublée fera place à ces longues et belles fins de jour qui, dans le calme, laissent délicieusement rêver même aux tempêtes. Quant à Max[2], il a déjà échappé par sa volonté à ces dangers qui menacent, hélas! sur la mer de ce monde les mousses comme les matelots faits à l'orage.

Par égard pour le malheur de famille qui vient de frapper M. Lacordaire, j'ai cru prudent de suspendre pour un temps les premiers rapports qui s'étaient établis entre lui et M. *** Du reste, son esprit eût-il été plus libre, je crois que je me serais abstenue de lui communiquer les lettres que j'ai reçues de vous, par la conviction où je suis que sa nature indépendante et toute d'une pièce n'est point propre à ce que vous désiriez. Vous savez qu'il faut encore que les meilleures choses correspondent par des affinités particulières pour porter tous leurs fruits, et c'est ce qui n'aurait

[1] Aujourd'hui l'abbé Frédro, du clergé de Paris.
[2] Le comte Max Frédro, aujourd'hui à la cour de Russie.

peut-être pas été ici. Ce n'est à aucune des parties de la précédente lettre de M*** que M. Lacordaire a répondu, mais à l'impression générale qu'elle lui a faite. Il l'a exprimée dans toute sa vérité, avec affection selon lui, mais sans ces ménagements qui sont hors de ses habitudes et auxquels aucun de ses rapports ne le façonne. J'admets avec vous que quelquefois ces ménagements peuvent être nécessaires, mais alors M. Lacordaire n'est plus l'organe convenable. Je doute que sa meilleure volonté puisse se ployer à la transaction, que son humeur sauvage et sa simplicité primitive puissent se tirer des complications qui exigent autant de soins apportés à la forme qu'à l'étude du fond. Je suis même, chère amie, si parfaitement convaincue de son incapacité à cet égard, que j'ai supprimé vos lettres, bien sûre que votre confiance en moi s'en rapporterait à un jugement fondé sur la connaissance approfondie que j'ai du caractère et de la nature d'esprit de M. Lacordaire. Tout ce qui ôterait à sa franche allure et lui suggérerait une arrière-pensée l'annulerait, et le dépouillerait de son ascendant et de sa force. Ne me croyez pourtant pas sans regret de ne point voir une suite à ces rapports que j'avais aimés. Commencez par me croire sur parole, et plus tard quelques jours de contact avec mon jeune, candide et pieux ami suffiront à votre sagacité et me justifieront. D'ici là, soyez patiente, attendez que son influence soit affranchie de toute contrainte et rendue à son génie primesautier, comme disait Montaigne, alors elle se complaira dans tous moyens d'être utile. L'adresse de Rome que je vous ai

donnée vous étonnera peut-être, si vous n'avez pas su qu'à la suite des plus marquants succès, la profonde et sincère humilité de M. Lacordaire, au milieu de l'enthousiasme dont il était l'objet, lui fit désirer quelques années d'études et de recueillement dans une vie séparée et obscure. Rome dans ce but là lui offrait toutes les convenances avec toutes les ressources. C'est toujours là que l'esprit catholique va chercher ses inspirations, et la foi qui y conduit est bien sûre de se redresser encore sous son charme divin.

Partez-vous décidément pour l'Allemagne? Je ne puis comprendre, chère Pache, comment cette chère famille que vous laisserez derrière vous, si vous suivez votre projet, pourra se passer de son principe moteur. C'est au moins le balancier ôté à la pendule dont tous les rouages restent en ordre sans qu'elle puisse marcher. Il est vrai que tout Weimar, dont Mme de Staël avait fait un grand château, peut aujourd'hui être considéré comme une grande famille, et bien des témoignages affectueux et continus vous mettent au nombre de ses membres les plus chéris.

Adieu, ma chère Pache. Vous savez si je suis pour vous stéréotypée d'affection et de souvenir. Vraiment je ne pourrais pas même dire avec la devise d'un cachet d'autrefois : *Je ne change qu'en mourant*, tant il est probable que j'emporterai tout ce que je garde, et qu'il n'y aura qu'extension et continuité assurées par la grande métamorphose.

A LA VICOMTESSE DE VIRIEU[1].

7 juillet 1848.

Si nous avons eu nos terribles batailles, on dit, chère madame, que vous avez eu de votre côté de vives alertes. Il semble que subir le mal ou le craindre soit désormais deux termes inévitables. Néanmoins je crois la situation améliorée. Les mauvaises passions qui ont coûté tant de sang ne sont pas converties à beaucoup près, mais elles ont fait surgir des forces qui ont pris conscience d'elles-mêmes, et la confiance d'une part avec le découragement de l'autre tournent au profit de l'ordre. Hélas! il ne faudrait pas s'y fier, mais enfin nous respirons et nous respirerons, pendant que renonçant aux barricades ils seront en quête de quelque autre infernal système. Sur aucun point du globe, ce pauvre genre humain n'est un, mais en France moins qu'ailleurs; tout y est tranché, porté à l'extrême, et, comme aujourd'hui, à côté des crimes les plus monstrueux, vous avez des dévouements sans

[1] Née de Lostanges.

exemple, à commencer par celui de l'archevêque de Paris. Avant d'être dans les actes, vous trouverez ce même caractère dans les sentiments, et la France m'a souvent rappelé cette côte d'Arabie qui ne donne que des poisons et des plantes médicinales. Il y a toujours de grandes ressources dans une si remarquable vitalité, mais c'est là aussi où le choix des moyens importe davantage.

Montalembert a eu depuis votre départ un bien beau succès. Vous le jugerez bien mérité si vous avez un journal qui vous le rende fidèlement. Que d'hommes qui pourraient être l'espérance du pays, si d'autres n'en étaient la ruine !

La préoccupation publique, jointe au grand et successif affaiblissement dans lequel était tombé M. de Châteaubriand, devait ôter à l'effet produit par sa mort. Néanmoins on s'en est fort ému, et de justes hommages lui sont généralement rendus. La lettre par laquelle l'abbé Deguerry annonce au journal des *Débats* la mort de M. de Châteaubriand contient de hautes et belles paroles qui expriment sincèrement les sentiments de sa vie entière, sentiments que l'humeur seule a pu désavouer quelquefois.

A LA DUCHESSE DE LAROCHEFOUCAULD [1].

Paris, 1851.

Il me semble impossible de ne pas dire que, dans la discussion sur la révision, M. Berryer s'est surpassé. Ce sont toutes les splendeurs à la fois, le résumé de tous les éléments qui constituent l'orateur, c'est cette puissance de talent à laquelle dans l'antiquité tout obéissait. La parole de M. Berryer aurait créé un peuple, comme Amphion bâtissait des villes, un peuple à son usage, bien différent, je le crains, de celui qui en l'écoutant ne s'émeut qu'à la surface. Quand on écarte les noms d'hommes et de partis, et qu'on s'attache uniquement aux résultats solides, durables et même permanents, on est étonné de voir ce que les luttes déposent après un certain temps de concessions acquises, assurées, de conquêtes reconnues légitimes et acceptées presque généralement. Il y a trois ou quatre propositions dans le discours de M. Berryer et dans celui de M. de Falloux qui sont comme le procès-verbal des réclamations de 89, et

[1] Née de Rastignac.

qui montrent bien pourquoi 89 est venu, prenant son droit de cité chez certains peuples et passant à tout jamais dans le fond commun de leurs droits. Du reste, cette discussion très-belle et très-intéressante n'aura pas de résultats sérieux. Comme on l'a dit déjà, c'est jouer une partie qu'on sait perdue d'avance. La sublimité, l'habileté, le talent de la parole mis en œuvre servent, je crois, bien plus le plaisir de la classe élevée, qu'ils n'agissent sur ses convictions pour les changer, et, dans tous les cas, ils ne pénètrent pas jusqu'aux masses. Elles n'en auront pas moins des millions de votes au service du Président, et celui-ci me paraît assez décidé à s'appliquer ces mots d'un roi d'Angleterre : « Je ne serai jamais un prince déposé. »

Vichy, 1851.

Vichy se remplit à vue d'œil; c'est un peu l'effet de la messe de minuit au diorama : les allées vides se peuplent comme par enchantement. Je suis identiquement associée à vos impressions, je ne vois en noir que la logique humaine qui après tout n'a pas le dernier mot. La force des choses, autrement dit l'impuissance générale, protégera notre sécurité à tous. On aura fait de beaux rêves, mais, au moment d'agir, chaque parti reculera, et, de toutes ces ardeurs rentrées, il se fera une moyenne de tiédeur qui maintiendra tout juste ce qui est. Les plus énergiques, les plus dévoués et les plus sincères n'oseront pas jouer plus gros jeu; ils sentiront trop que c'est risquer jusqu'à l'espérance qui, tant qu'elle vit intacte, apprend à tout supporter.

Je viens d'ouvrir les lettres du comte de Maistre qui vous plaisent tant. Figurez-vous ma surprise de m'y retrouver. Vous me dites que cette lecture, agréable à tous, doit me l'être bien davantage : oui et non. Quand la vie a été scindée si profondément, les souvenirs les plus doux ont encore leur pointe acérée. Je ne me suis jamais tirée d'affaire qu'en regardant et marchant devant moi, m'interdisant le rétrospectif. De quel bon exemple j'aurais été à Eurydice !

Montmorency, 1853.

La candidature de l'évêque d'Orléans à l'Académie soulève des oppositions qui m'étonnent. Pourquoi, dans l'état normal des choses, un évêque ne serait-il pas d'une haute institution littéraire qui date d'un siècle où rien encore n'avait été déplacé, et qui en a vu beaucoup d'exemples? Pourquoi, d'un autre côté, l'évêque ne rendrait-il pas hommage aux lettres même profanes dans ce qu'elles ont de plus élevé comme inspiration, de plus remarquable comme talent? Une des choses les plus essentielles, à mon avis, est de ne jamais faire perdre ce caractère d'universalité si frappant dans le système catholique, où le Dieu humble et doux n'en est pas moins le Dieu des armées, où le Dieu des petits, des pauvres est en même temps le Dieu des riches, des savants. J'aime à voir représenter, et comme en saillie, tout ce que le monde des fidèles recèle en puissance. Il y a des choses qui tombent en désuétude, et, quand elles reparaissent, on crie à la nouveauté ; mais on ne remonte pas un peu haut dans la tradition de l'Eglise

sans voir combien une sainte hardiesse, une habituelle largeur dans l'exposé de ses doctrines lui est familière. On s'est concentré, rétréci peut-être, sans doute pour se faire plus fort; plus d'une beauté a disparu, plus d'un droit périmé l'atteste; mais comme rien ne meurt dans l'Eglise, et que tout ce qu'elle possédait, elle le possède encore, on y peut toujours marcher sous le couvert d'autorités irrécusables.

Je me promets bien de lire ces lettres de Bossuet qui me valent de votre part une si stupéfiante révélation de ressemblance. Avant de me demander comment cette idée a pu vous venir, je déclare impossible que vous vous moquiez de moi, et, par-dessus le marché, je l'explique par mon admiration passionnée et exclusive pour Bossuet, ardente jusqu'à l'injustice de n'avoir pu aimer Fénelon. Toute ma vie, je me suis dit que, si je n'avais qu'une couronne, c'est à Bossuet que je la donnerais, et de ce feu qui couvait quelques étincelles sont allées jusqu'à vous. Comme il y a toujours une sorte de relation de l'adoration à l'objet de son culte, il s'est fait de tout cela une confusion dont votre raison n'a pas su se démêler. Je l'en remercie fort, parce que, beaucoup mieux qu'elle, votre affection était en cause.

Bourg-d'Iré, 7 octobre 1854.

Votre petite lettre du 3 est venue me chercher ici, où mon arrivée a été des plus faciles. Partie à huit heures, j'avais depuis Angers et le chemin de fer onze lieues à franchir. Ces fatigues-là sont encore de mon ressort. Tant que je suis passive, cela va.

La partie agreste de l'Anjou m'a conquise : les

grands arbres coupant les haies font un parc de toute la route. Aussi M. de Falloux n'en a-t-il pas voulu d'autre que le pays au milieu duquel il a bâti son originale demeure, dont la pierre blanche se marie à de riants aspects. Le Bourg-d'Iré est bien un des lieux de ce monde où le bonheur préparé de plus loin se soit établi davantage en permanence : tout y est en harmonie à commencer par le maître qui est d'accord avec lui-même et avec ses goûts. Vraiment, par prudence, on ne devrait jamais affronter le précaire de la vie publique qu'avec une honnête passion qu'on est sûr de retrouver.

Le 24 octobre est le terme le plus éloigné de ma réinstallation à Montmorency. C'est une vraie Thébaïde que je me suis ménagée là, jusqu'à la fin de cette année 1854, si cruelle pour moi et si désastreuse pour tous. Vous pouvez vous figurer ce qu'est dans mon cœur l'agonie des événements. On appelle cela guerre d'Orient, mais c'est un bien autre nom que je lui donne ! Toutes les douleurs et toutes les fautes des deux partis retentissent en moi. Rien ne me sépare un instant de la souffrance des miens ; je ne la supporte pas en Romaine, et cependant, écrasée par le faux bruit d'une ignominieuse reddition d'Odessa, j'ai respiré à la nouvelle du martyre continué. Nous nous en allons si irrévocablement de ce monde, et souvent avec si peu de motifs de regrets, que lorsqu'il s'agit de brèche au devoir et de la confusion qui l'accompagne, il n'est pas de trop haute rançon.

Paris, 16 octobre.

Je suis ici depuis trois jours, sans avoir eu un moment pour vous écrire mon voyage. Le retour a été des plus intéressants ; M. de Falloux est venu avec moi jusqu'à Sablé pour me conduire à Solesmes, où la réception la plus cordiale m'attendait. Les Saints de Solesmes (je ne parle encore que de ceux de pierre) ont dépassé mon attente ; je n'avais rien vu de plus curieux, de plus pieux, de plus pénétrant comme expression ; ces sculptures sont des scènes vraiment parlées. Le père abbé n'est vieilli ni d'esprit ni même de visage ; la paix de ces dernières années l'a bien restauré. Il règne dans son paisible domaine, et au dehors lui et ses religieux sont très-bien vus. Tout cela a été très-rapide, mais très-satisfaisant. On n'est pas assez étonné, au milieu de tant de choses qui croulent, de ne voir aucune entreprise religieuse péricliter.

Montmorency, 17 octobre 1854.

La campagne, en particulier cette année, me semble avoir mille attraits. Tout se réduit pour moi à la satisfaction de mon besoin de solitude, de liberté entière. Il est incroyable combien de choses mortes ou comprimées revivent, reparaissent comme de pauvres petites plantes qu'on voit croître sous le méridien de la température morale, sous la brise dont l'âme avait soif après une séquestration si longue. Tous les objets extérieurs paraissent nouveaux à mes yeux : voilà mon *Baruch* et il en est toujours de même chaque fois que je reprends à l'habitude de mes pensées

naturelles et de mes allures sans contrainte ; je me sens comme revenir à la surface de l'eau après en avoir touché le fond. Quand on est vieux, on a le bon sens de se prévoir, quitte à s'ignorer encore l'instant d'après.

Je m'alarme pour la duchesse de Narbonne[1] dont l'affaiblissement s'étend sucessivement à tout son être; on la dit très-affaissée. Quel mélancolique spectacle que ces figures qui lentement sombrent dans l'éternité, et qu'on avait vues si animées, si radieuses !

Paris, 2 juillet.

Encore des interruptions, ma très-chère. Les gens qui passent sont des tyrans; comme ils ne disposent pas de leur temps, ils disposent du nôtre. On vit sous le régime de leur bon plaisir et ce n'est pas toujours par amour du sien propre. Le vieux M. Julien disait des visites faites à la campagne : « Supplice inconnu des anciens. » Je voudrais bien savoir ce qu'il disait des visites à Paris.

Pour le moment, il y a en quelque sorte répit dans la politique; l'imminence du conflit a cessé. La semaine dernière on vivait encore sous le coup de malheurs immédiats et gigantesques. Aujourd'hui qu'on est rentré dans la voie de l'attaque régulière, on surseoit au grand trouble ; car l'angoisse, comme toute autre chose, s'améliore en approchant du but. Ce que je me fais souvent redire, c'est que pendant cette guerre, l'arme de votre cher François éloigne beaucoup votre inquiétude ; la rase campagne n'est pas près

[1] Née de Sérent.

de venir, et la cavalerie n'est guère d'emploi dans un siége.

Toutes les fois que je descends sur ma terrasse, je salue d'un regard vos petites fleurs, salut qu'elles me rendent en souriant. Je n'ai rien vu de plus fin, de plus élégant que le géranium, dont la délicatesse heureusement n'a rien de maladif. Deux fois par jour j'en fais l'inspection, mes ciseaux à la main, et je vous réponds qu'il n'est pas de censeur plus aux aguets des coupures nécessaires, sans que rien y ait paru au dehors. Pendant longtemps, à la suite du coup qui m'a frappée, je n'aurais pu prendre à rien ; il est vrai à la lettre qu'il m'a fallu rapprendre à lire ; j'ai passé par toutes les gradations. Aujourd'hui, le cœur à jamais triste n'est plus dévasté, grâce à ces plaisirs qui ne passent pas et qui étaient les miens : un livre, mes fleurs, la pensée suivie.

Ce que j'ai sans comparaison le plus de peine à supporter, c'est l'angoisse que je sais si dévorante de ma pauvre sœur qui a toujours senti si vivement ses chagrins. Depuis notre dernier malheur la mesure a été comblée, et la voilà pour la première fois dans un cruel isolement. On craint pour un autre bien plus douloureusement que pour soi : l'inconnu est toujours le lieu des terreurs. On n'a pas pour un autre l'impression de l'admirable et juste proportion entre la misère et le secours qu'on a si bien pour soi-même. Je sens comme vous que ce qui éprouve davantage le courage, ce sont les épreuves à long cours. Il faut que leur régime soit fort estimé par le médecin de nos âmes ; car rien de plus commun que les peines qui se succèdent, qui s'accumulent, ces longues

veines de sombre et lugubre couleur. J'ai cru quelquefois que le bon Dieu avait fait le proverbe : « Frapper le fer tant qu'il est chaud, » c'est-à-dire tant qu'il est malléable et propre à produire l'effet voulu.

Quant à moi, ma très-chère, j'espère que ce n'est point illusion, mais je me mets tout-à-fait en dehors des contraintes officielles qui pourraient menacer les individus. Lorsqu'on est vieux, et femme par surcroît de faiblesse, on fait comme Ulysse, on s'appelle *Personne*, et on se plonge dans une obscurité qui achève de ne laisser aucune prise. En tout état de choses, j'espère donc bien que l'hospitalité que je reçois de votre chère France ira fort au delà de moi-même.

Paris.

J'ai lu les lettres du maréchal Saint-Arnaud avec avec un goût *crescendo*. Ses lettres sont, comme il a été lui-même, beaucoup moins intéressantes jusqu'aux deux tiers du volume, et plus attachantes à mesure que l'on suit l'homme et qu'il se fait mieux connaître. La phrase banale : Il gagne à être connu, m'a toujours rendu attentive pour toute âme à l'état vrai ; elle nous explique très-souvent comment le nombre des belles morts dépasse de beaucoup celui des bonnes vies. Durant le tumulte de la vie, toutes les surprises, toutes les superfétations s'en mêlent ; tandis que la mort, quand elle souffre qu'on se recueille, montre à l'état profond, réel, incessamment existant ce qui n'apparaît dans sa splendeur qu'au point extrême, mais ce que Dieu voyait, a vu toujours, et ce à quoi au dernier moment il applique sa miséricorde sans blesser sa justice.

Je suis bien contente de votre admiration des conférences du père Lacordaire ; mais la vertu de mettre toute prévention à néant, les conférences ne l'ont pas plus qu'une autre chose. Comme disait souvent le comte de Maistre dans son style bref et original : « Il ne faut que deux lèvres pour dire non. »

Quant à ce que vous demandez au nom de votre voisine, j'ai toujours la même réponse prête : Sachons rendre la jeunesse heureuse ; car, même si elle doit arriver au malheur, qu'elle y arrive dans toute sa force et son intelligence. C'est la différence d'arriver à une opération après un bon sommeil, ou après une nuit d'insomnie.

Paris.

J'étais bien sûre que vous seriez frappée de l'article du père Lacordaire sur les deux volumes d'Albert de Broglie [1]. C'est un très-beau morceau ; c'est la statue qui sort du piédestal même et s'achève magnifiquement. J'ai eu à cette occasion une admirable lettre du père Lacordaire ; ses lettres seront peut-être un jour une durable portion de sa gloire d'écrivain. J'ai été pour quelque chose dans son rapprochement avec Albert de Broglie, et je m'en félicite. Ils se ressemblent trop peu pour se nuire, et ils ont plus d'une condition pour s'être mutuellement utiles. La sagesse prudente, l'équilibre qu'on retrouve dans le talent d'Albert de Broglie, comme dans tout le reste de sa vie, lui ménagent, quoique avec moins d'enthousiasme, des succès moins exposés et surtout moins mélangés

[1] *Correspondant*, 1856, 38e volume, p. 897.

de dégoûts que ne sont la plupart des succès. Du reste, le vrai combat toujours utile, c'est de faire bien, de dire vrai en regard de ceux qui font et disent mal, de multiplier partout les majestueuses apparitions de la vérité, au lieu de suivre l'erreur dans ses ténébreux dédales. Moins que jamais, peut-être, elle a besoin d'attaquer, cette Église catholique que tout le monde voit agir ! Ce sont ses œuvres qui la montrent incomparable dans sa forme et dans cette expansibilité qui est une des conditions de la chaleur. Quant à la protection des maîtres, je leur en sais très-bon gré, mais pas trop n'en faut ; notre paresse naturelle s'en prévaudrait. Et puis aujourd'hui l'intolérance des protestants nous sert assez bien pour que nous leur en laissions le monopole. Soyez tranquille, quand il leur vient un honnête homme, Dieu nous ménage des saints.

A DOM GUÉRANGER, ABBÉ DE SOLESMES.

Ces lettres trouveront peut-être aujourd'hui l'esprit public un peu éloigné de la disposition qui régnait généralement à la date où elles furent écrites. De 1830 à 1850 le mouvement religieux se fit dans le sens ultramontain, et plus d'un lecteur s'étonnera aujourd'hui d'une préoccupation ou d'une vivacité qui paraissait très-naturelle autrefois. Je n'ai point à rechercher ici par quels événements ce revirement a été produit; je me borne à constater un fait qui me crée une obligation spéciale, celle de rappeler quelle fut l'action personnelle de l'abbé de Solesmes à l'époque où nous reporte la correspondance de Mme Swetchine.

Prosper-Louis-Paschal Guéranger, jeune prêtre du diocèse du Mans, a marqué de son nom deux des actes considérables de son temps : la restauration de l'Ordre de saint Benoît en France et la substitution de la liturgie romaine à la liturgie gallicane. Lui-même a rendu compte de son entreprise

en ces termes : « Une nuée innombrable d'archéologues s'est levée sur le pays, et nos monuments religieux surtout sont désormais à l'abri non-seulement de la destruction, mais de toute mutilation, mais de toute réparation indiscrète. Le plus bel accord règne sur ce point entre nos autorités civiles et ecclésiastiques, et grâce à une révolution si subite et si inespérée, la France jouira de longs siècles encore des trophées de son antique gloire dans les arts catholiques. Il y a là sans doute de quoi rendre à Dieu de vives actions de grâce. Quand, en 1832, nous autres, pauvres prêtres inconnus, arrachions aux mains des démolisseurs l'admirable monument de Solesmes, qui demandait grâce au pays depuis tant d'années, nous étions loin de penser que nous étions à la veille d'une réaction universelle dont le résultat devait être la conservation passionnée de tous les débris de notre ancienne architecture religieuse et nationale.

« Aujourd'hui donc que les pierres du sanctuaire, devenues l'objet d'une étude et d'une admiration ardentes, ne courent plus le risque d'être dispersées par des mains vandales ou malhabiles, que tous les efforts sont concentrés pour produire des *restaurations* complètes et au besoin des *imitations* exactes dans les cintres, les ogives, les rosaces, les vitraux, les boiseries, n'est-il pas temps de se souvenir que nos églises n'ont pas seulement souffert dans leurs murailles, leurs voûtes et leur mobilier séculaire, mais qu'elles sont veuves surtout de ces anciens et vénérables cantiques dont elles aimaient tant à retentir; qu'elles sont lasses de ne plus répéter, depuis un siècle, que des accents nouveaux et inconnus aux

âges de foi qui les élevèrent? Après tout, les paroles de la liturgie sont plus saintes, plus précieuses encore que les pierres qu'elles sanctifient. La liturgie n'est-elle pas l'âme de nos cathédrales[1]? »

Dom Guéranger avait ici un double courage. C'est au lendemain d'une révolution, faite en grande partie contre l'esprit et contre l'influence du clergé, qu'il méditait et qu'il tentait le premier la résurrection des ordres monastiques en France. Puis, à peine revêtu du froc bénédictin, il affronta une lutte dans l'intérieur du clergé lui-même. Ses plans de réforme liturgique éveillèrent la susceptibilité de plusieurs prélats vénérables. L'évêque du Mans, M. Bouvier, homme docte et grave, donna le signal de la résistance; M. d'Astros, l'une des gloires du vieil épiscopat et confesseur héroïque de la foi sous le premier empire, prit avec une extrême chaleur la défense de l'ancienne Église de France, et M. Affre ne considéra point comme indigne de la sollicitude d'un archevêque de Paris d'intervenir dans ce grand débat. Depuis lors, le souverain Pontife a fait de sa propre main pencher la balance du côté de la réforme liturgique, et l'œuvre tant controversée est désormais en pleine voie d'exécution.

Mme Swetchine encouragea l'abbé Guéranger comme elle avait encouragé l'abbé Lacordaire. Elle apercevait et laisse entrevoir très-clairement dans sa correspondance les différences de caractère, de tendances qui existaient entre eux; mais chez l'un et chez l'autre

[1] *Institutions liturgiques*, par dom Guéranger, tome Ier, préface, page XVIII.

elle trouvait, elle applaudissait, elle aimait la même vocation, le même dévouement pour la restauration ou pour la défense des libertés religieuses dans toute leur plénitude. Demeurer l'ami du bénédictin de Solesmes comme du dominicain de Sorèze, c'est donc se montrer fidèle à la mémoire de Mme Swetchine elle-même.

Paris, 20 juillet 1833.

Quand Dieu est le principe d'un rapprochement ou qu'il en est le ciment, quand on est sûr de se retrouver en lui, aucune séparation réelle ne devient possible, et la défiance même peut la défier. On sait d'ailleurs que les saints, qu'ils écrivent ou n'écrivent pas, prient toujours; et j'étais bien sûre pour ma part de ce souvenir utile. Vous ne m'avez point écrit le 11; moi, ce jour-là, je n'ai pas eu la sainte messe dans ma petite chapelle. J'ai bien compris vos raisons, il faut que vous compreniez les miennes; c'est le temps qui vous a manqué et à moi un prêtre. Mais, croyez-moi, vous n'avez point à vous en plaindre; les voûtes de Saint-Thomas ont reçu mes vœux les plus ardents, les plus recueillis, et l'ange de l'école n'est sûrement pas resté indifférent aux destinées des nouveaux Bénédictins.

Il se rencontrera, il ne faut pas se le dissimuler, beaucoup d'obstacles, résistances sourdes, préven-

tions latentes ou imaginaires, pour que rien n'y manque, pas même les fantômes. Chaque jour il faut se battre et sur un autre terrain; les uns redoutent dans les nouveaux Bénédictins le jansénisme de leurs prédécesseurs; les membres de l'Institut tremblent de s'intéresser en vous à des ultramontains; M. de Montalembert me chargeait hier de vous dire que vos succès à Lyon étaient fort compromis par le soupçon de votre secrète attache à M. de Lamennais et à son système; le juste-milieu voit en vous des Carlistes; les Carlistes sont choqués de votre désintéressement à toutes choses de ce monde. Rien n'est si aisé que d'avoir raison contre chacun d'eux, mais qu'est-ce qu'avoir raison, lorsqu'on n'est pas assez heureux pour convaincre et pour dissiper entièrement de si étranges nébulosités? Eh bien! la prévention dans ses confusions de temps, de choses, de vérités et de personnes me paraît moins déplorable encore que cette profonde indifférence qu'on ne peut souvent réveiller, même pour lui faire donner cinq francs, et que ce terrible silence qui, en laissant deviner toutes les objections, ne donne pas même l'occasion de les combattre. J'ai pris pourtant et plus d'une fois l'initiative, surtout avec les personnes influentes dans le gouvernement, pour qu'on étendît au moins jusqu'à vous le système qui écarte les lois préventives, sauf à doubler, s'il y a lieu, la sévérité de la répression. On me dit assez que l'intention est de vous laisser tranquilles; mais lorsqu'on est dépendant des fonctionnaires publics et de leur perpétuelle succession, il est difficile de se rassurer entièrement. Vous voilà avec un nouveau Préfet; cette mutation

m'a fort préoccupée, et il me tarde bien de savoir qu'elle ne vous est pas défavorable[1].

Mon livret de souscriptions ne va pas mal; j'ai eu la très-vive satisfaction d'y inscrire le nom de M. Desjardins, qui prend chaque jour plus d'intérêt à votre œuvre. Je n'ai rien vu de comparable à l'équité, à la force, à l'indépendance de ses jugements, du moment où son attention y a répandu la lumière; c'est bien celui-là qui n'est ni à Apollo, ni à Céphas, mais à Dieu[2].

Malgré tout mon respect pour les hauts devoirs, les occupations multipliées et diverses qui vous sont imposées, je voudrais bien pouvoir conserver avec vous des relations régulières et habituelles, à des intervalles marqués par vous-même. Vous me parlerez de vos affaires, puisque toutes choses dans ce triste monde, même les choses divines, ont leurs faces arides et raboteuses; mais aussi vous me parlerez de

[1] Mme Swetchine fait ici allusion à des conversations avec Mme de Meulan, belle-sœur de M. Guizot, et, dans toutes les occasions en effet, M. Guizot donna des gages de sa sympathie aux nouveaux Bénédictins; néanmoins l'on ne devra pas conclure de là que dom Guéranger recherchait le rôle de solliciteur. Dans ses lettres, conservées par Mme Swetchine, je trouve un passage ainsi conçu, à la date du 5 août 1833: « Vous avez grand tort de prendre la peine de nous recommander aux gens du Gouvernement, c'est imprudence véritable: mon ambition a toujours été de me passer de préfet et de sous-préfet. Nous nous passerons aussi de ministres. Nous sommes dans le droit commun; il serait tout-à-fait maladroit de faire faire des actes qui supposeraient qu'on s'y sentirait mal établi. »

[2] I Épître de saint Paul aux Corinthiens, I, 12.

Dieu, de sa miséricorde, de son amour, de cette paix céleste que la mollesse mondaine ou seulement humaine voudrait prendre pour le repos. Dieu a promis la paix, parce qu'il a voulu nous donner l'onction; mais ce n'est point aux dépens de cette activité de l'âme qui est une vertu. La sainte paix concilie tout, et, ici comme ailleurs, le christianisme n'a jamais permis que les vertus se nuisissent entre elles.

M. Barrière, du *Constitutionnel*, s'est presque engagé au redressement d'un tort de ce journal, et comme il passe généralement pour son écrivain le plus spirituel, cet article pourra faire plus de bien que l'autre n'a pu faire de mal.

Paris, 21 novembre 1833.

J'attendais toujours ces loisirs qui ne viennent jamais pour personne, mais je n'attends plus et je prends d'autorité ce qu'il me faut pour dégrossir le bloc, sauf à y revenir plus tard. Que je vous dise d'abord combien j'aime vos lettres, leur naturel, leur abandon, leur mouvement qui vient de l'âme, et qui met si bien même l'esprit que vous avez à sa véritable place qui est la seconde, et cette douce chaleur si pleine de vie et dont la source est si évidente. Vos lettres me font un vrai, un sensible plaisir, celui d'être comprise, répondue avant d'avoir parlé, et de trouver dans l'accent, dans l'impression d'une autre cet unisson que je préfère à toutes les merveilles complexes de l'harmonie. Ah! vous avez bien raison, la religion transforme tout; je ne sais quelles saintes séductions sont mêlées à ses plus rudes épreuves. Combien dans M. Desjardins la mort m'a paru en-

viable et belle, comme j'y ai vu clairement qu'elle seule était la récompense du chrétien. Cette lutte même de deux principes en guerre par la différence de leur nature, et qui, par un mouvement croisé, gravitaient chacun vers son pôle, laissant dans la destruction de l'un apercevoir toujours l'affranchissement de l'autre! Et cette joie, cette tendresse de cœur, cette plénitude qui semblait puiser déjà là où les grâces, la miséricorde, l'amour sont intarissables! Les dernières paroles de ceux qui nous quittent sont toujours solennelles et pénétrantes, mais celui que je viens de voir mourir n'avait pas besoin de parler. Son regard, son sourire, sa sérénité, la foi et l'onction qui se peignaient dans ses traits disaient plus qu'aucune parole tous les secrets de la destinée humaine. Et quels enseignements, quelles pressantes exhortations ne renferment-ils pas? Il me semble que jamais ils ne m'ont été si intelligibles, et que jamais aussi mon cœur affligé n'a été plus entièrement à Dieu. J'éprouve vraiment une situation d'âme toute nouvelle. N'est-il pas juste en effet que M. Desjardins, après avoir fait si bien ses affaires, ait pensé sans retard à ses amis? Cette intercession qui m'est si chère, que j'espère si utile, chaque jour, chaque heure, je la ranime, je la rappelle par mes prières. Les indignes comme moi prient pour les saints comme lui, et les saints dans leur souvenir font passer avant tout les indignes. Mais, comme vous le dites encore, la consolation n'empêche pas la souffrance, la dure privation, cette angoisse de ne plus se sentir d'appui sensible. Bien des gens aiment encore mon cœur; mais personne, personne plus n'aime mon âme, et

que je fasse une chute ou un progrès, que j'entrevoie obscurément un devoir nouveau ou que je sois incertaine de la voix qui m'appelle, je n'ai plus une conscience qui s'identifie ma conscience, qui fasse de mon repos son repos et une partie de sa félicité future de celle qu'elle me prépare. Les plus pieux sont seulement persuadés qu'une femme qui a cinquante ans, à moins d'être impie, ne saurait manquer d'arriver au ciel tellement quellement ; et en faut-il plus pour ce degré de charité qui n'est qu'une variété de l'indifférence ?

Mais voyez comme je vous occupe de moi, quand je suis si pressée de vous parler de ce qui vous intéresse. C'est bien avant de quitter M. Desjardins que j'aurais dû vous dire que, dans les tracasseries qu'on vous a faites, il a été le confident et le consolateur du chagrin et du véritable mécontentement que j'en ai eu. Son opinion était que l'Église devait être prudente et difficile dans son approbation, que les choses et les hommes avaient à s'éprouver eux-mêmes, que l'autorité ne se hâtait pas dans ses jugements et qu'elle faisait toujours entrer le temps comme élément dans sa confiance ; mais aussi que de toutes les présomptions la plus imposante en faveur d'une œuvre comme la vôtre était l'encouragement qu'elle avait reçu de l'évêque, l'estime que méritaient les personnes, les suffrages qu'elles avaient obtenus. Tout cela, ajoutait M. Desjardins, peut ne pas décider une coopération immédiate et complète, mais doit repousser bien loin toute tentative de jeter du doute et du blâme propres à susciter tant d'hésitations dans l'avenir.

La mort de Mgr Carron s'est ajoutée d'une manière bien pénible et bien inquiétante à ces difficultés ; ses

bonnes dispositions lui survivent dans son clergé, et à moins d'une opposition systématique et toute formée, il est probable que le nouvel évêque du Mans prendra sur Solesmes les impressions de ce qui l'entoure. Dieu le veuille, car nous sommes dans un temps où, quoique le combat soit de rigueur plus que jamais, il en est un qu'il faut s'interdire : c'est la plus légère résistance à l'autorité ecclésiastique. Je sais que ce sont là vos sentiments, et ma sécurité est grande. Pourquoi Dieu nous refuserait-il, dites-vous, le courage de lui sacrifier ce cher projet? C'est dans cette disposition que me paraît renfermé le succès de votre œuvre. Les sacrifices ne sont guère exigés que pour mettre notre âme dans l'état de leur parfait accomplissement; l'effet produit, sa cause reste sans objet et la pitié de Dieu nous épargne. Quoi qu'il en soit, vous êtes également prêts à renoncer à Solesmes et prêts à y dévouer votre vie. Espérons qu'encore ici Dieu préférera la miséricorde au sacrifice et qu'au lieu de ces persécutions qui arrêtent et qui renversent, vous n'aurez que celles qui trempent et fortifient la volonté. M. Wilson [1] me disait à son retour de Solesmes : J'aurais cru les Bénédictins établis là depuis trente ans. Je ne sais pas d'éloge plus difficile à mériter quand on commence; car en toutes choses c'est sur ce qui manque de passé qu'il est difficile de se faire illusion. Vous-même paraissez content; mais ce contentement, qui est dans la sérénité de votre âme et dans la direction de votre pensée, ne me rassurerait pas assez sur les obstacles que vous

[1] L'un des fondateurs du *Correspondant*.

devez rencontrer à l'extérieur, et à vous seul vous dites sûrement avec saint Ignace : « Il nous manque bien des choses, afin que Dieu ne nous manque pas. »

Je n'ai pas perdu un instant pour dire à M. X. ma pensée. Je ne l'exprime pas tout entière, mais elle est d'autant plus intelligible et plus pénétrante lorsqu'elle laisse à deviner. J'ai été secondée dans cette tâche par M. Lacordaire, à qui le bon Dieu a fait depuis longtemps la grâce de l'éclairer et de le faire marcher hors de cette voie toute de dangers et d'écueils. C'est un homme d'un esprit bien distingué et d'un talent bien remarquable, destiné à grandir et à produire un jour, je l'espère, de grands fruits. Je le vois beaucoup; il s'est rapproché de moi d'affection et de confiance, et quand je le vois si déterminé à n'écouter, à ne consulter jamais que l'autorité, je jouis pleinement avec sécurité d'une conquête que l'Eglise ne peut perdre.

Je viens de voir votre ami; il avait dîné à Lyon avec M. le baron de Géramb qui a été seize ans Trappiste et qui est hors de sa maison depuis deux ans. Comment met-on quelque chose entre la Trappe et l'Eternité!

Paris, 20 janvier 1834.

Mon bien cher et révéré Prieur, en outre de tout le reste, vous êtes simple, franc et obligeant; avec cela on est mieux qu'agréable aux gens, on leur est commode. Voici donc ma requête d'aujourd'hui : vous saurez, en me permettant de remonter un peu haut, que je m'appelle Jeanne du nom de mon saint par excellence, saint Jean l'Evangéliste, que je me suis donné pour patron à ma confirmation reçue à

Rome bien tardivement, puisqu'il y a à peine dix ans. Cette préférence de nom impliquait une dévotion très-vive pour l'ami du Seigneur, et, comme tout ce qui aime, je me suis toujours senti le désir de faire aimer; en conséquence de quoi je voudrais que cette prière, écrite le jour de la fête de saint Jean, reçût les honneurs de la lithographie. Je ne m'élève pas à ceux de l'impression. Cependant la pierre même, cette pierre molle, où l'on écrit et où l'on efface tant qu'on veut, me paraît assez imposante encore pour que je vous prie, en lisant cette prière, d'y faire les corrections et surtout les retranchements que vous trouverez convenables. Retranchez-la tout entière comme dans ses détails, si vous le jugez à propos, je vous réponds que cela ne me choquera nullement; je vous le prouverai bien en vous soumettant autre chose et en vous laissant libre de lui infliger le même sort [1].

Adieu, soyez assez charitable pour redoubler vos prières à mon intention; je me trouve dans des circonstances graves et pénibles, qui m'y font mettre un plus haut prix que jamais; et pourtant, soyez tranquille, jamais ma foi et ma confiance dans la mi-

[1] Mme Swetchine ne donna jamais suite à cette première pensée d'une demi-publicité; la prière même ne se retrouva pas d'abord dans ses papiers, et c'est seulement dans le volume des *Méditations* qu'elle a pu paraître. Il en fut de même pour les Litanies et le Chapelet de la bonne mort, dont elle va s'occuper dans les lettres suivantes. Son zèle la portait à chercher un moyen efficace d'être utile à ses compatriotes surtout, mais bientôt sa timidité reprenait le dessus et l'emporta toujours.

séricorde de notre bon Dieu n'ont été si vives et si profondes.

Paris, 1er mars 1834.

Je vois bien que vous voulez me punir par tous *les sentiments avec lesquels vous avez l'honneur d'être*, etc.; mais en vous autorisant pleinement à me gronder toujours, je vous enjoins d'une bien autre autorité encore de ne jamais douter de moi, non seulement de mes dispositions intérieures, mais de mon exactitude. Je recule sans cesse devant une lettre et jamais devant une affaire.

Je suis obligée de vous faire partager les incertitudes d'un avenir le plus sombre que vous puissiez vous figurer. Cette cruelle menace dont je vous parlai, m'écrase encore de tout son poids; sa solution peut être terrible; mais quand je n'aurais gagné à cette redoutable épreuve que d'apprendre tout ce que notre bon Dieu m'est de force et de consolation, je ne croirais pas l'avoir trop acheté, dût ma vie humaine y passer. Vous ne pouvez ici ni avoir le mot de ces énigmes ni en concevoir la terrible portée; mais en attendant que je vous parle, parlez de moi à Notre Seigneur; demandez-lui d'accomplir au prix de tous les déchirements, s'il le faut, ses desseins sur moi.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de mon office ni de ma chapelle; quand je ne puis vous parler longuement de vos affaires, vous pouvez croire que je n'ai pas grand loisir de m'occuper des miennes, mais gardez-moi tout ce que j'aime tant à retrouver en vous, et toute chose viendra en son temps.

C'est du fond de l'âme que je me recommande à vos prières, et que je les regarde comme vraiment auxiliatrices dans ma misère, mon heureuse misère, car tout est bonheur pour le chrétien.

Paris, 12 avril 1834.

Je viens de finir ces Litanies ébauchées depuis longtemps, et, pour ne plus les voir ni m'en occuper, je vous les envoie en vous priant de les revoir et de les supprimer tout entières, si vous le trouviez convenable. J'y joins, pour dorer la pilule, une lettre du comte de Maistre, dont vous désiriez posséder l'écriture. Parmi le peu de lettres de lui qui me restent, j'ai choisi celle où il parle d'un ouvrage qui contient dans la pensée de son auteur les preuves multipliées de l'orthodoxie exclusive de l'Église d'Orient. Ce livre ne manque pas de talent; le mysticisme y remplace, à la vérité, la théologie et l'histoire, mais c'est toujours assez fort d'argumentation pour des gens du monde à peu près étrangers à ces matières. Je vous destine ce volume et ce qui l'accompagne de plein droit : c'est un cahier de notes sur ce même ouvrage par le P. Rosaven, jésuite, et qu'il me communiqua dans le temps. J'ai pensé que la lettre, le volume et le cahier faisaient une espèce de trilogie qu'il fallait laisser intacte. Revenons à mes Litanies, et permettez que je vous renouvelle les pleins pouvoirs les plus étendus; je vous arme de tous les instruments de supplice que l'écriture peut craindre; changez, effacez impitoyablement; seulement, dans vos corrections, n'usez de votre esprit que pour retrancher, afin qu'il n'y ait pas trop de dispa-

rate. Si quelque omission grave venait à vous frapper, indiquez-la moi, ou suppléez-y, mais toujours en descendant bien à mon niveau. C'est la justesse des idées, surtout leur rectitude religieuse que je vous recommande ; car il ne m'importe pas tant, à beaucoup près, de bien dire que de parler avec l'Église, avec cette mère chérie dont il me semble que mes mouvements les plus spontanés ne font que traduire le langage. Dites pourquoi, entourée d'amitiés, de talents, de complaisances chrétiennes, mondaines et au moins deux fois spirituelles, pourquoi c'est à soixante lieues que je consulte ; pourquoi c'est à vous si jeune, dont l'amitié est si nouvelle, que je soumets ces très-humbles essais ? Vous ne me le diriez pas, et c'est à cause de cela que je vais vous le dire : ma bien sincère confiance va vous chercher par cet instinct qui fait reconnaître la volonté et l'habitude de donner une attention consciencieuse aux choses les plus insignifiantes et les plus légères, dès que l'on s'en est chargé. La retraite, le recueillement où vous vivez viennent encore ajouter à la force de ces motifs, et j'en trouve le complément dans l'ascendant qu'exerce sur votre âme franche et loyale un abandon qui commande si impérieusement la plus rigoureuse vérité. Ne savez-vous pas par vous-même combien s'aiment ceux qui aiment vraiment le bon Dieu ? Ne savez-vous pas également que plus l'âme est haute et plus elle s'honore d'entendre ce que dans le monde on est si embarrassé de dire ? Blessez-moi donc à tort et à travers, et soyez sûr que lors même que je trouverais que vous vous trompez pour le fond, j'en aimerais la forme. Si vous ne trouvez pas ces litanies trop mal, je

les ferai lithographier, voire même imprimer, si cela ne me fait pas trop peur. Elles feront bien un petit volume de la grosseur des almanachs, et j'ai des amis dispersés bien loin de moi à qui elles pourraient faire plaisir.

Je me suis bien occupée de vos livres, j'avais trouvé enfin des personnes influentes auprès du duc de Coigny. Une note détaillée sur Solesmes, sur ses besoins, sur les ouvrages que Solesmes convoitait, allait lui être remise, lorsque nous apprîmes son départ pour l'Écosse ; on nous promet à présent son prochain retour, et les personnes qui se sont engagées à lui parler espèrent beaucoup de leur insistance.

LETTRE DU COMTE DE MAISTRE A MADAME SWETCHINE.

Turin, 2 mai 1818.

Il me semble, aimable et respectable amie, que vous pourriez bien avoir quelques torts avec moi. Il y a cinq ou six siècles, plus ou moins, que vous m'écrivîtes une bonne petite gronderie sur mon silence ; mais, au moment où je la reçus, une grande lettre de ma part courait vous dire que vous me faisiez tort. Bientôt une seconde lettre, plus longue encore que la première, prit aussi son chemin pour vous défendre les pensées contre la foi. La première était adressée à Vienne sous l'adresse que vous m'aviez laissée ; la seconde était directement adressée à Moscou, puisque vous datiez de cette ville sans aucune

explication. Je devais suivre la règle connue; mais ni d'une manière ni d'une autre, je n'ai rien obtenu de vous, madame, ce qui me met d'une humeur étrange et m'engage à vous dire que vous avez tort. Si cependant il vous plaisait me prouver que j'en ai menti, je disputerai peu avec vous sur les preuves; car j'ai une extrême envie d'être démenti. M. le comte de N., dans une lettre datée de Moscou, il y a cinq ou six mois, me dit bien qu'il vous a vue et qu'il n'est pas sans espoir de vous revoir à Babylone[1]; mais il s'en tient là et ce n'est pas assez pour moi, à beaucoup près. Dieu me garde de perdre mon temps à quereller, mais de grâce, madame, prenez la plume et satisfaites une amitié qui ne vous perd jamais de vue. Comment vous portez-vous d'abord? C'est le premier point; ensuite comment êtes-vous contente des hommes et des choses? Vos affaires me persécutent aussi l'imagination. Vous permettront-elles en effet de vous rapprocher de moi? Quand une fois vous serez à Paris et qu'en huit jours une de mes lettres pourra vous parvenir, je ne me croirai guère plus éloigné de vous que lorsque vous étiez à la campagne à Strelna, et moi dans la capitale. En me parlant de vous, chère amie, avec les détails attendus par un cœur qui vous appartient depuis longtemps par tous les liens de l'attachement et de l'estime, dites-moi un mot, je vous en prie, de tant d'autres amis dont je n'entends plus parler. Que fait l'excellente princesse de la rue Morskoï? et l'autre princesse qui s'appelait comme vous avant de s'appeler comme elle

[1] Paris.

s'appelle, est-elle toujours romaine[1] ? Il est plaisant qu'à la place où je suis j'en demande des nouvelles à vous, et il sera bien plus plaisant que vous lui fassiez mes compliments. On m'a dit qu'Hélène de S. s'était mariée, avec un homme sans doute, mais c'est tout ce que j'en sais. Avant de partir de Saint-Pétersbourg, j'adressai une lettre d'adieu à notre ancienne amie Roxandre, et je lui demandai formellement une réponse, car j'avais toujours beaucoup aimé son amitié, comme dit la dame de Sévigné; mais elle n'a point voulu répondre à ma révérence de départ. Je crois que le fiel du petit Alecco[2] a touché la sœur. Quels que puissent être cependant ses petits torts à mon égard, je ne cesserai de lui rendre, à la sœur, toute la justice qu'elle mérite, et de lui souhaiter tout le bonheur dont elle est digne. Persiste-t-elle toujours à n'avoir pas d'enfants ? C'est bien mal à elle. Mandez-moi, je vous prie, si les Russes ont eu la bonté de lire cinq ou six jours de suite le livre de son frère? De ce côté, je ne vois pas qu'on y fasse la moindre attention. C'est un chef-d'œuvre d'ignorance, de mauvaise foi et même de mauvais ton. Un critique de bonne humeur s'en amuserait fort, je puis vous l'assurer, et la partie de l'illuminisme surtout prêterait à des plaisanteries perçantes sans préjudice des arguments. Tout en m'avançant comme vous savez[3], j'ai rencontré ce livre sur mon chemin. Un moment j'ai été tenté, cependant j'ai passé à côté en silence. J'ai cru devoir

[1] La princesse Gagarin qui était en ce moment à Rome.

[2] Alexandre Stourdza.

[3] Le comte de Maistre fait allusion à son livre *Du Pape*, qu'il écrivait alors et qu'il allait bientôt publier.

cette réserve à d'anciennes liaisons et à d'autres considérations. Je voudrais bien, madame, pouvoir vous tenir d'autres propos de littérature sérieuse, et si vous pouviez me dépêcher un de ces pigeons si célèbres dans l'Orient, je le chargerais d'une bonne dépêche. Malheureusement, nous n'avons jamais pu naturaliser parmi nous cette élégante messagerie.

Vous me gronderiez sûrement, madame, si je m'avisais de terminer ma lettre sans vous parler de moi. Je me porte bien, je suis parfaitement libre, je travaille beaucoup, je ne cesse de m'occuper de vous et de faire des vœux pour votre bien-être dans toute l'étendue du mot. Ces nouvelles sont authentiques. Tout le reste attend les pigeons.

Vous voyez que l'horizon politique est encore bien chargé de nuages. Je suis sur tout cela d'une philosophie admirable. Je n'ai plus assez de temps à passer sur ce globe pour m'échauffer sur ce qui s'y fait. Je n'ai pu lire cependant avec froideur un certain discours prononcé, dans une occasion assez solennelle, par un orateur distingué et dans ma langue. Quelle pièce, madame ! C'est le portrait en pied le plus beau et le plus ressemblant que j'aie vu de ma vie. Je le sais par cœur. Ne trouvez-vous pas qu'il pourrait suffire à une jolie petite conversation de six mois ?

Souvenez-vous de moi, madame, et souvenez-vous de mon souvenir. Je me rappelle avec un charme toujours nouveau les heures charmantes que j'ai dues à votre esprit si sensible, à votre cœur si raisonnable. Agréez, je vous en prie, un attachement à toute épreuve et qui ne saurait finir qu'avec moi. Je n'ai aucun moyen de vous exprimer à mon gré à quel

point j'ai besoin non pas de savoir, Dieu merci, mais d'être assuré que votre pensée prend quelquefois la peine de venir chercher la mienne.

Votre très-humble serviteur et véritable ami,

M.

Paris, 30 avril 1834.

Je suis un peu inquiète de vous; l'exactitude habituelle a cet inconvénient de ne pouvoir se permettre un retard sans qu'on lui assigne une cause pénible. Il y a eu dimanche dernier quinze jours que je vous ai écrit, sans recevoir un mot de réponse. Vous pensez bien que ce n'est pas un reproche que je vous en fais ; ces torts-là sont tout ce qui met le plus à l'aise ma conscience de paresseuse. Ce que je redoute, c'est que vous ne soyez nullement coupable d'oubli et que votre volonté ne soit entrée pour rien dans votre silence. Je vous envoyais dans ce paquet une lettre autographe du comte Joseph de Maistre, et si cette lettre eût été mon seul envoi, depuis plusieurs jours je vous aurais interpellé sur son sort ; mais j'y avais joint œuvre mienne, et je ne voulais pas que mon intérêt vous parût impatience d'auteur. Il était et il est encore bien libre à vous d'avoir jeté ou de jeter au feu les pages que je vous ai soumises, aussi libre d'en ajourner l'examen ; mais seulement que je sache par vous que vous n'êtes pas malade ou que vous êtes absent.

Je compte partir pour Vichy à la fin du mois pro-

chain, si prochain qu'il commence demain. Je tiendrais beaucoup à commencer par Solesmes ; et il est probable que si vous ne venez pas avant la fin du mois, j'irai vous faire une petite visite. Ce n'est pas que cela me soit facile, mais de tous les voyages c'est le seul qui me tente, et c'est bien le cas de céder à ce qui fait exception [1]. Combien j'aimerais mieux, pour cette année surtout, que vous puissiez venir ! Voilà l'anniversaire de la bénédiction de ma chapelle qui approche, pourquoi ne viendriez-vous pas me surprendre ici ? J'en aurais, je vous assure, vraiment de la joie et de cette joie qu'un cœur tout à Dieu peut recevoir et offrir.

C'est bien le souvenir le plus affectueux que je vous demande d'agréer comme hommage.

Paris, 21 mai 1834.

Je ne vous verrai pas avant de me rendre à Vichy ; mais j'espère quelque chose du retour qui me permettra peut-être cette courbe qu'ici je préfère hardiment à la ligne droite. Si je ne vais pas causer avec vous, je me promets du moins de vous écrire de Vichy, où je serai à peu près seule et beaucoup plus libre. J'emporterai vos lettres, je les reprendrai une à une pour répondre à tant de questions qu'elles contiennent et que j'ai laissées sans réponse. Vous n'avez pas besoin de mes paroles pour savoir combien je vous ai remercié de votre dernière lettre, de l'attention si sérieuse que vous avez eu la bonté de

[1] Ce voyage à Solesmes, maintes fois projeté par Mme Swetchine, ne s'effectua qu'en octobre 1834.

donner à mes litanies. Je me soumettrai à presque toutes vos observations ; je ne préférerai mon avis au vôtre que pour le cas où votre avis aura trente ans ; car il faut que chacun parle son âge qui renferme souvent la raison des convictions appartenant à l'ordre du temps. D'ailleurs, l'individualité est là, et s'il faut tâcher de redresser toujours davantage son jugement, c'est dans la ligne que l'on a toujours suivie, et qui peut être contestée ou défendue comme toutes les choses humaines. Attendez-vous donc à une polémique obstinée sur tout ce que je ne vous abandonnerai pas de confiance aveugle et absolue. Je ne sais comment il se fait que je puis faire souvent de vous l'éloge que ma sincérité a mis le plus rarement dans ma bouche ; c'est sans doute que je vous comprends toujours, que toujours vous répondez à mon attente. Nos appréciations, nos impressions dans tout ce qui touche à la foi sont identiquement les mêmes ; nous avons les mêmes susceptibilités, nous signalons les mêmes importances, enfin, je vous en demande humblement pardon, mais quand vous exprimez une idée ou un sentiment, je crois toujours l'avoir senti ou pensé.

Adieu, agréez ma bien sincère affection qui n'ôte rien au respect le plus vrai.

Vichy, 13 juin 1834.

Je vous disais, dans ma dernière lettre de Paris, qu'arrivée à Vichy je reprendrais notre correspondance, car je la regarde comme interrompue quand elle laisse tant de questions non répondues, tant de sujets à peine effleurés. Je commence d'abord par

vous le dire, je n'aime rien tant que d'être grondée de cœur, je n'estime rien davantage que ces loyales colères, qui ne supposent rien au delà de ce qu'elles expriment. Aussi, quoique contristée du mauvais tour que je vous ai joué, je n'ai pas cessé de vous savoir gré de me si bien tancer; j'ai bien ri de vos injures et de cette belle ignorance que vous me supposez de toutes les nécessités ecclésiastiques et humaines; seulement tout en riant, je me disais que je n'oserais plus revoir Mlle Quinet, après l'avoir confirmée si complétement dans son erreur [1]. J'ai une foule de remerciements à vous adresser, qui sont, il faut en convenir, les plus singuliers du monde: d'abord ce que vous appelez votre insolence m'a fort touchée; je ne l'ai pas été moins de la suppression des phrases que tout autre m'aurait faites sur vos regrets, votre désolation, de me voir ajourner le voyage de Solesmes, sur l'espoir d'un certain et prompt dédommagement, que sais-je enfin? sur vos inquiétudes pour ma santé, etc., au lieu de cela, vous me dites crûment que vous auriez été aise de me voir, que vous n'y renoncez pas pour toujours, que vous croyez que je le ferai quand je le pourrai, enfin que pour ma santé vous vous en remettez au bon Dieu, et vous vous tenez tranquille, tout en lui recommandant cette santé qui n'est qu'une si petite partie de moi-même. Tout cela est d'un chrétien, d'un prêtre, d'un ami, empreint de ce sublime caractère de vérité, qui de-

[1] Il s'agit de la broderie et de la forme d'un ornement d'église.

vrait se retrouver jusque dans nos premiers mouvements. La parole, copie fidèle de notre idée ou de notre impression, reprend alors toute sa dignité et toute sa force. Il est inconcevable combien une expression juste et modérée porte de convictions avec elle ; il n'y a de froid que la banalité et la routine. C'est là ce qui ôte aux sentiments et aux personnes toute individualité, les fait comme neutres, et par cela seul les rend ennuyeux à l'excès. J'ai tant de choses à vous dire que je ne saurais par quel bout les prendre, si je n'avais à relever le mot de *fâcheux* que vous appliquez à mes préoccupations infinies pour ma chère chapelle; vous allez en subir tout le détail pour votre punition. D'abord il me faut vous apprendre que cet autel que vous trouvez incommode va être changé et remplacé par un autre, dont un très-bon architecte me fait le dessin et que M. l'abbé Serre a surveillé, afin que l'élégance ne l'emportât pas trop sur la commodité. L'autel auquel on travaille aujourd'hui est fort agrandi; il est arrondi un peu par les bouts, en forme de vasques soutenues par des têtes d'anges ailés. Les ornements doivent y répondre, et seront par conséquent beaucoup plus riches qu'au premier autel. J'ai longtemps résisté à cette dépense toujours considérable et qui en entraîne beaucoup d'autres; mais un argument a été irrésistible, c'est celui d'une sainte frayeur, plusieurs prêtres m'ayant dit que la plus légère maladresse pourrait amener un accident et que cette seule préoccupation était un inconvénient majeur. Ceci me parut sans réplique. Une fois l'architecte consulté sur un point, il a fallu se laisser ébranler par ses conseils sur tous

les autres; par exemple il est d'avis de tendre le sanctuaire et les pilastres qui lui appartiennent d'une étoffe d'une autre couleur que les murs de la chapelle; il veut tout ce fond-là blanc et or et les pilastres aussi, que les cannelures soient formées par l'étoffe ou remplacées par des peintures sur fond d'or. Il conseille aussi deux petits bouts de balustrade de chaque côté, pour marquer la division du sanctuaire; ces petites balustrades riches et élégantes feraient très-bien, je crois, comme effet et aussi seraient plus commodes, en offrant de l'appui au moment où on s'agenouille pour recevoir la sainte communion, et surtout au moment où de vieux genoux se relèvent. Voilà pour la partie à demi circulaire à laquelle on travaille déjà; à présent venons-en aux nouvelles richesses de ce cher petit *Lorette*. Comptez-les, je vous prie, et n'en oubliez rien. D'abord au-dessus du bénitier deux objets nouveaux : un très-bel ivoire représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, placée sur des nuages peints sur un fond d'or, cadre gothique en ogive avec un verre de couleur dans la partie supérieure; j'avais cet ivoire qui est vraiment précieux, mais je l'ai fait arranger sur ce fond d'or qui fait à merveille. Au-dessus se trouve un beau cartel en bronze : on appelle cartel ces pendules d'autrefois qui s'accrochaient au mur; le cadran est entouré de feuillage en bronze doré, et il est parfaitement en proportion avec la place qu'il occupe. A la hauteur du bénitier, deux beaux prie-dieu nouveaux brodés en tapisserie qui m'ont été donnés. De belles jardinières toutes neuves, hors des croisées. Depuis vous, trois ornements nouveaux :

un rouge et or assez beau; un ornement blanc brodé en or pour les fêtes de la sainte Vierge avec son chiffre, celui-ci est doublé en cerise, il est simple mais élégant; enfin un ornement en velours noir brodé en argent. Ce dernier est magnifique, et d'après tous les avis n'a pas son pareil; j'en ai composé moi-même le dessin, et j'en ai pris l'idée en pensant à mon bon père Desjardins, à ces chères espérances qu'il nous a léguées de son glorieux sort, qui, en laissant subsister le fond noir de nos regrets, ne doit d'une autre part nous parler que de récompenses et de joies. Je n'ai donc voulu mettre dans mon dessin que des palmes pour sa victoire, des immortelles pour son éternité, et des couronnes brillantes d'étoiles, comme des constellations qui nous rappellent ses vertus. Cet ornement n'a point encore été béni. Il a réussi à merveille quant à l'exécution; la croix lumineuse au milieu de cette riche broderie en complète l'effet. Mais tout cela n'est encore rien, nous approchons des véritables merveilles. Vous connaissez ma chapelle en vermeil, et, comme je voulais pour les messes de mort avoir un calice en argent, mon orfèvre m'en a procuré un qui est une vraie trouvaille. Ce calice est du XVIIe siècle, du trésor probablement de quelque monastère; il est très-grand, très-lourd, il pèse avec sa patène plus de 340 fr. Le travail en est exquis. Sur la coupe sont ciselés trois sujets : l'Annonciation, la Crèche, l'Adoration des Mages; trois autres sujets analogues ciselés sur la base, et tous ces sujets du bas et du haut séparés par de beaux ornements, avec des têtes d'anges admirables de travail et charmantes de dessin. Le premier nœud

du calice est orné de trois niches, dont chacune renferme une statue : Notre-Seigneur tenant le globe, emblême de la puissance, entre ses mains; la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, et sainte Anne avec la sainte Vierge enfant qui se cache dans les plis de son ample robe. Huit ou douze colonnettes séparent ces niches. A l'autre nœud sont des cariatides, et dans les intervalles des ornements représentant des fruits, et puis des têtes d'anges à profusion et toutes charmantes. La patène, dont la ciselure a eu plus de fatigue probablement, conserve moins de saillie et représente une Assomption. Ce calice n'était pas en mauvais état lorsqu'il me tomba en partage; il avait seulement besoin d'être nettoyé, et il l'a été avec beaucoup d'intelligence. L'orfèvre s'est attaché à conserver aux différentes parties le travail primitif, et j'ai été jusqu'à m'assurer de la couleur de l'or dans les dorures de cette époque pour la reproduire fidèlement, au lieu de notre or presque rouge d'aujourd'hui. C'est bien assez beau, n'est-ce pas? N'épuisez pourtant ni votre surprise ni votre admiration. Puisque nous en sommes aux choses d'un autre temps, je vais vous parler de quatre vases en porcelaine, que j'ai fait faire et peindre sur des dessins d'antiquités chrétiennes qui m'avaient été envoyés de Rome. La plupart de ces dessins ont été pris sur les pierres sépulcrales des premiers chrétiens, sur les peintures de leurs églises, de leurs livres; on y retrouve leurs anagrammes, leurs emblèmes, etc. Tout cela n'a pas été disposé aussi bien que je l'aurais voulu sur ces vases d'autel, mais l'idée première n'en a pas été moins réalisée, et il sera facile une fois sur

la voie, de faire beaucoup mieux plus tard. Je vous avais bien dit que je voulais un missel romain, et, comme ce doit être le livre de la fête de *Marie auxiliatrice*, j'ai voulu qu'il fût beau. En voici la description. Ce sont des ornements en vermeil ciselés ; il y en a un à chaque coin du livre, ce qui en fait huit, et chacun est enrichi de trois ou quatre améthystes ; au milieu du livre une belle croix formée de pierres pareilles. Tout cela sera placé sur un fond de velours foncé, et la reliure du reste ne laisse rien à désirer. Mais voilà où je vous attends pour vous faire rentrer sous terre, si ce n'est vous, du moins vos reproches de ne pas aimer assez Marie. Pour reprendre les choses d'un peu haut, il faut que je vous dise qu'il y a une trentaine d'années, je me trouvais ce qu'on appelle dans votre pays *dame d'honneur* et dans le mien *demoiselle d'honneur*, ce genre de place à la cour étant donné à des personnes non mariées. Une décoration était attachée à cette distinction, et cette décoration se composait du chiffre de l'Impératrice surmonté de la couronne impériale, le tout en diamants et porté sur un ruban bleu attaché à l'épaule. Vous imaginerez facilement que la possession de cet M. magnifique, de sa couronne brillante, dut me donner de singulières pensées. Un jour j'y cédai, et, plus ardente encore à rehausser l'éclat du rang de Marie que les Polonais qui en ont fait leur reine, un beau matin je la fis impératrice de Russie ; et voilà comment je m'y pris pour cela. Je commandai une statue de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, de 22 pouces de haut, en argent, sur un fort agréable modèle que je connaissais déjà, et cette statue je la coiffai de la

couronne impériale et la posai sur un socle de bronze doré ; sur la face de devant, j'attachai l'M en diamants, entre deux branches de lis en relief d'un travail très-élégant. Mais voilà la difficulté qui survint ; j'avais supposé dans mon ignorance que cette statue pouvait être placée au-dessus du tabernacle aux fêtes de la Vierge, et je ne pensais pas à l'obligation d'y conserver le crucifix pour le moment du saint sacrifice. L'architecte me proposa alors de ménager une place à la statue sur le mur, en face des croisées et vis-à-vis l'intervalle qui se trouve entre elles, d'y faire non une espèce de petite chapelle sans enfoncement, mais une console qui avancerait un peu, serait soutenue par des ornements analogues et supporterait la statue, des candélabres, vases, etc. Il m'avait même fait pour cela un dessin que je n'ai pas trouvé assez bien, et, avant d'y revenir, je voudrais savoir ce que vous penseriez de l'arrangement que l'on me propose. Dites-moi donc après cela que j'aime trop peu ma chapelle. Cherchez, essayez de trouver quelque chose que j'aime mieux qu'elle, je vous en défie. Cette chapelle se lie à présent à tous les actes de ma vie intérieure, et c'est par elle et par elle toute seule, que je sens la dépendance où je suis des hommes et des choses. Ce qu'un homme m'a donné, Dieu avec moi, un homme peut le reprendre ; de tous les biens, c'est le seul que je craigne de perdre. Mais, comme pour garder celui-là il faut en conserver d'autres, me voilà encore liée. Ce doit être une énigme pour vous que je puisse appeler cela de la servitude ; mais ne me répondez pas là-dessus ; vous n'en savez pas assez pour le moment.

Revenons maintenant à mes litanies pour en finir. Laissez-moi avant tout vous remercier de votre consciencieux examen, non pas de vos vérités, elles ne sont pas assez difficiles à dire pour que je vous en sache gré. Je vous dirai d'abord l'idée que j'avais eue plutôt d'instinct que de préméditation : c'est, à l'occasion des circonstances de la vie du Sauveur, de ses enseignements et de sa mort, de prendre les points de vue que donne l'Évangile sur plusieurs sujets qui ne sont pas précisément du ressort de la prière. J'ai eu le bonheur de vous entendre dire que ma prière à saint Jean était priante ; c'est ce que ne sont pas les litanies ; elles ont plutôt la philosophie que comporte le mysticisme. Voilà ma préface qui vient aider votre intelligence, les auteurs se plaignant surtout de n'être pas compris.

Votre première observation sur le titre de *Litanies du saint Evangile* est admirable ; l'Église n'a pas de plus beau et de plus haut langage. Je n'ai lu de cette lettre à un de mes amis que ce seul paragraphe, et vous avez conquis son esprit à tout jamais. Le christianisme, qui a rendu à la parole son rang, a bien le droit de retrancher les mots quand ils sont pollués et qu'il les a pris vierges. Platon était peut-être sur la voie de cette vérité quand il disait : C'est une grande chose, mon fils, que les noms. Je ne dirai donc pas les *Litanies du saint Evangile.*

« O Jésus qui refusiez d'être roi, afin qu'on ne confondît plus l'autorité avec le pouvoir. » Je vous avoue que je tiens beaucoup à cette idée, comme marquant le passage de la force brute à l'ascendant spirituel ou

moral. Voici ce que je voulais dire et ce qui n'est peut-être pas assez clair, même dans ma tête ; mais vous me traduirez pour me comprendre, et puis, si vous approuvez, vous mettrez au net. Je voulais dire que Jésus avait refusé d'être roi parce que les hommes avant lui n'avaient une idée distincte que du pouvoir et qu'il venait leur enseigner une nouvelle notion, celle de l'autorité ; qu'ainsi, en exigeant l'obéissance, ce n'était pas celle « qu'arrachent les maîtres des nations qui les gouvernent avec empire » ; que jusqu'au Christ le pouvoir avait toujours existé de fait, mais que lui, faisant faire un pas à l'humanité, il apportait l'autorité comme droit ; que le pouvoir a quelque chose de fortuit et l'autorité d'indélébile ; que le pouvoir se circonscrit, pour ainsi dire, dans le moment où il s'exerce, tandis que l'autorité, comme toutes les idées, comme tous les principes, n'a d'existence dans le présent que parce qu'elle vivait dans le passé et qu'elle vivra dans l'avenir ; que l'autorité peut être en opposition avec le pouvoir, et que dans ce conflit c'est à l'autorité de l'emporter, parce qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Jésus ne refusa-t-il pas d'être roi pour révéler à l'homme une autorité distincte du pouvoir matériel, et par conséquent lui révéler en même temps un nouveau et plus noble principe de l'obéissance ?

— La langue sociale va grand train, dites-vous, dans sa transformation ; nous autres jeunes gens pouvons seuls la suivre, parce que nous n'en avons pas une à oublier. — Cela peut être vrai pour les choses dont la transformation ou la confusion est sans importance, mais, que les mots changent ou non, il

faut toujours qu'ils se maintiennent différents pour exprimer des essences opposées.

« O Jésus qui manifestez visiblement sur le Thabor la transformation qu'opère une conversion sincère. » Condamné sans rémission ; vous avez mille fois raison.

« O Jésus qui dans Jérusalem coupable lisez la profonde affliction de la Jérusalem céleste. » C'est bien dans le sens d'Église triomphante que je dis ici Jérusalem céleste et en admettant bien que l'Église triomphante ne peut pas plus que Dieu lui-même s'affliger dans l'acception commune du mot. Mais j'ai pensé que cette métaphore n'était pas trop hardie, puisque, à peu près de la même manière, on se permet de dire que Dieu se venge, se met en colère, s'afflige ou se réjouit, etc. J'ai voulu, puisque le ciel tout entier se réjouissait de la conversion d'un pécheur, quoique, à parler rigoureusement, une augmentation de joie ne paraisse guère póssible à ceux qui la possèdent tout entière, on pouvait supposer aussi que la Jérusalem céleste conservait un cœur d'homme jusque dans le sein de l'éternelle félicité pour pleurer les crimes, seuls maux que le ciel lui-même puisse reconnaître encore.

Vous me faites une observation que je m'étais faite moi-même, c'est mon extrême froideur dans ces litanies pour le Saint-Sacrement, qui est pourtant toute ma vie. J'en fais à peine mention honorable ; et pourquoi ? c'est probablement par la raison que dans ces litanies je ne m'occupe pas de lui seul, comme ce m'est devenu habitude et irrésistible entraînement. Les gens exclusifs sont ainsi ; ils suppriment ce

qu'ils ne peuvent donner sans partage. Mais si Dieu permet, je couvrirai une si choquante lacune, et comme vous le voulez, nous aurons ici trois invocations.

« O Jésus, qui ne revêtez la pourpre des rois que pour en expier les outrages. » Je vous déclare que je tiens à celle-là obstinément quant au fond ; pour la forme, je la modifierai si vous persistez à me le conseiller. Ici je considère les rois comme ayant l'investiture divine dans le sens de saint Paul, quand il dit que toute puissance vient de Dieu, comme des délégués revêtus d'une portion de l'autorité divine, de celle qui tombe dans le domaine de l'action. Dieu, en vengeant ou en expiant dans le système chrétien les outrages que les rois subissent, venge ou expie des outrages qui en quelque sorte sont faits à lui-même. Les rois n'étant ce qu'ils sont que par Dieu, c'est Dieu lui-même qu'on méconnaît, à qui on résiste, quand on leur refuse la légitime obéissance qui leur est due, lorsque leurs ordres ne sont point en opposition avec les lois éternelles. La forme sociale peut vieillir, les rois peuvent s'en aller comme les maisons religieuses peuvent être détruites, et pourtant il y aura toujours des rois, comme il y aura toujours des moines ; c'est-à-dire que l'élément de l'autorité ou le droit divin sera toujours représenté sur la terre, ainsi que l'élément de la plus haute liberté morale, qui affranchit de la servitude du monde, qui fait vaincre le monde et le met sous nos pieds. Voilà les idées pour lesquelles je vous demande grâce, quoiqu'elles aient plus de trente ans.

Je n'ai pas ouvert mes litanies depuis votre excel-

lente lettre ; quand vous aurez répondu à mes réponses, je les reprendrai, les retoucherai dans leur ensemble. J'ajouterai une invocation exclusivement dédiée à la sainte Vierge. Si je ne le faisais pas, je vois bien que dans votre esprit même ma statue de Marie ne m'absoudrait pas de cette négligence. Mais dans ces litanies, ne trouvez-vous pas que je ne dois la considérer que comme mère ? Je vous remercie encore de vos critiques ; c'est ce qui me donne de la confiance, mais croyez-vous donc que je me laisserais faire par quelqu'un qui me louerait? Ce qui vous attire le plus mon amitié et ma parfaite ouverture, c'est votre franchise, et encore je ne suis pas bien sûre que, du milieu de vos brusqueries, vous n'ayez encore quelque chose du flatteur. Mon orgueil, si j'en mettais à quelque chose, ce qu'à Dieu ne plaise, serait de recevoir dignement la vérité ; plus elle est dure, sèche, plus elle m'honore, plus j'en jouis. Si vous saviez tout le bonheur que j'ai non pas à bien faire, c'est encore trop vu, trop récompensé par les hommes, mais à former, à aider dans la profondeur de mon âme, à aiguiser le sens, le goût, le désir de la perfection ! Ah ! oui, moi indigne, je puis m'appliquer vos paroles. La foi est pour moi le principe de la vie intellectuelle, sensible, je dirai même naturelle. Je ne vis plus que par elle.

Francfort, 28 août 1834.

Le silence que j'ai gardé avec vous sur mes peines n'a point tenu à un manque de confiance. Je ne voulais pas que la situation de mon âme vous fût

inconnue, c'était m'assurer plus particulièrement vos prières; cependant, je reculais devant la difficulté de vous initier à cette complication des chagrins qui m'accablaient. Vers le printemps l'horizon parut s'éclaircir; je pensais que Dieu, qui n'avait jamais fait que m'éprouver par des douleurs passagères, s'arrêterait encore là. Je me soumettais, et j'aimais d'autant plus avec un fond d'espoir toujours brisé et toujours renaissant. Je mettais même ma foi à poursuivre tout ce que j'avais commencé, agissant ainsi dans la confiance d'un secours prompt et visible. Cette disposition était à son comble à mon départ pour Vichy, départ même qui en fut la conséquence; et c'est le troisième jour de ma cure commencée que la nouvelle foudroyante d'une nécessité plus pressante et plus inflexible que jamais est venue m'atteindre. Mon premier mouvement fut de retourner sur-le-champ à Paris. La seule pensée qu'autrefois j'aurais obéi sans l'ombre de réflexion à ce premier mouvement, qui est dans mon caractère, a suffi pour me l'interdire. Je demeurai. Il me semblait que, lorsque toutes les angoisses s'emparaient de mon âme, il était presque généreux à moi de soigner mon pauvre corps. Dieu bénit cette résolution, de cette bénédiction des anciens temps qui rend la santé et prolonge les jours. Quand je revins, j'espérais encore contre toute espérance. Les jours s'écoulaient. Enfin une personne de mon pays, qui y est influente et mon amie depuis son enfance, vint à Baden, et m'y donna rendez-vous; ma sœur et mon beau-frère, qui est ministre de l'Empereur à Munich, s'y rendirent aussi et m'appelèrent. Je crus que dans ce congrès

de famille et d'affection quelques vues nouvelles sur les moyens de sauver ma liberté me seraient données. Loin de là, je ne pus y prendre qu'une connaissance plus exacte de la profondeur du mal et de l'importance du choix des remèdes. Bientôt tous mes doutes s'éclaircirent; je sentis qu'il fallait agir par soi-même dans des intérêts bien au delà des limites du soi. Je crus deviner alors pourquoi Dieu avait permis cette singulière amélioration de ma santé sous la menace qui devait la détruire. Je vis clairement que les remèdes héroïques n'appartiennent pas seulement à la médecine, et que le parti le plus courageux est à la fois le plus prudent et le plus sûr. Je n'hésitai plus. Mon mari, cloué à Paris par ses soixante-seize ans, n'aurait pu me remplacer dans la circonstance donnée; et moi je me sentais heureuse de pouvoir user un reste de force à travailler à son repos et au mien, heureuse à travers tous les serrements de cœur et tous les sanglots. Mais vous, homme, prêtre et chrétien vous entendez ce bonheur-là. Je quittai donc Baden pour venir ici, première halte de mon immense voyage. J'y attends un domestique que j'ai demandé à Paris; et, de l'autre côté de la rive, il me semble voir encore cette chère France en ne m'occupant que d'elle et des amis que j'y laisse. Vous êtes bien un de ceux-là. C'est vous qui demanderez pour moi le courage dont j'ai besoin, vous demanderez qu'il ne défaille jamais, et vous le demanderez à l'autel avec toute la puissance de la victime que vous offrez. Assurément j'ai beaucoup souffert depuis dix mois. Cette cruelle épreuve a été, comme une

trombe, accompagnée de troubles et de ravages; cependant ma foi et mon amour s'en sont fortifiés. Il y a un an je mêlais Dieu à tout; aujourd'hui je ne vois que lui. Je ne vois pas un homme dans ce monde, pas une volonté d'homme, et ma liberté est aussi grande que si j'obéissais à la voix même de notre Dieu. Bien des appréciations, bien des jugements sont changés ou modifiés en moi Il semble que notre cœur dans ces grands bouleversements est traité comme le temple de Jérusalem; aucune fibre n'y reste intacte, et partout on y sent la destruction.

L'ukase a déjà subi beaucoup d'exceptions, et s'il n'y avait à vaincre que des difficultés générales, je ne partirais pas; mais ma situation est très-complexe, ma présence paraît être exigée, et, vous le dirai-je? on me laisse entendre que ma foi n'est point étrangère à la sévérité qui pèse sur moi, et j'en éprouve une indicible joie. Au reproche de ma foi ils joignent celui de ce qu'ils appellent mon ardeur, et ils ne savent pas ce que vaut à mes yeux ce tort que j'ai toujours eu aux leurs. Oui, la vérité me nuit dans l'esprit des hommes; grâces en soient rendues à Dieu! Je sens que si on m'interpelle, je suis prête à souffrir pour la justice, et qu'on ne m'arrachera jamais une parole de mensonge et de duplicité. Cela n'exclut pas la prudence; il faut en mettre beaucoup jusque dans nos lettres qui seront pour moi d'une si grande consolation. Laissons-là les affaires générales, même celles de l'Eglise et surtout mon retour. On n'est jamais sûr du sort d'une lettre, et tout ce qui est peut être allégué contre nous. Seize cents lieues d'allée et venue sont une grosse affaire pour une

pauvre femme dont les os ont vieilli; mais ce n'est point sans espérance que je fais cette grande entreprise. Aussi vous a-t-on induit en erreur en vous disant que j'avais vendu mes meubles; pas une chaise de l'appartement n'a bougé. Seulement j'ai placé quelques-uns de mes gens, vendu mes chevaux et ma voiture, d'abord parce que ce déplacement violent est une ruine, ensuite parce que j'y vois pour leçon l'injonction de plus de simplicité et d'économie à l'avenir. Il n'y a que ma chère petite chapelle, si Dieu me la rend, qui ne participera pas à ces réformes, et du moins j'aurai pour excuse de parer ce que j'aime.

Dussiez-vous m'accuser d'impatience, il me tarde de voir sortir votre esprit si remarquable ou plutôt sa réputation des *Annales ecclésiastiques du Mans* [1], ou du silence de tout autre travail obscur. Depuis votre charmant discours qui m'a fait faire connaissance avec l'honorable M. Hoël [2] jusqu'à *l'Élection des évêques* [3], j'ai été si contente de votre talent libre, aisé, fécond, que je me suis demandé plus d'une fois devant Dieu s'il m'était permis de désirer, au milieu de vos graves destinées, quelqu'un de ces succès du monde toujours un peu frivoles, quelqu'éclatants qu'ils puissent être. Vous les auriez si vous le vouliez, si vous vouliez choisir un sujet, le traiter à fond et paraître enfin en personne. Mais se figurerait-on que ce soit aujourd'hui et seulement aujourd'hui que je vous parle de ces vieilleries? Où

[1] Ouvrage d'histoire locale projeté par dom Guéranger.
[2] Évêque du Mans, au XIe siècle.
[3] Premier ouvrage de dom Guéranger, publié en 1831.

en serais-je avec un homme du monde ! Eh bien, je n'imaginerais pas davantage pouvoir blesser votre vanité que pourfendre un pur esprit.

Vous m'avez fait consulter mon beau missel romain avec un frémissement dont vous auriez ri ; d'une main tremblante j'ai été au supplément, et là j'ai reconnu la vanité de mes craintes ; l'office de *Notre-Dame auxiliatrice* s'y trouve en plein. Rien que pour vous avoir raconté mon missel, vous devriez me faire mon office ; j'y tiens plus que jamais, il viendrait me trouver dans ma captivité et en ferait la joie. Tant que je vivrai, mes sentiments se tourneront vers ma pauvre chapelle. Depuis le christianisme, Jérusalem est partout. Je voudrais que vous suivissiez votre idée telle que vous me l'avez dite. Un mot sur la bénédiction de la chapelle, sur les grâces qui lui ont été accordées par le Saint-Père, un mot pour Mgr l'archevêque et quelque chose du fond de votre cœur pour le don ineffable que je dois à sa bonté ; et puis l'office particulier de *Notre-Dame auxiliatrice* avec les psaumes du petit office de la Vierge, le latin et le français en regard. Envoyez-moi cela sous la forme d'une lettre ; je le recopierai dans un livret, et chaque jour je dirai mon office, chaque jour j'apprendrai mieux à aimer Marie et à mieux me confier en elle ; c'est presque vous en faire un cas de conscience. Je ne vous ai jamais reparlé de mes Litanies ; voilà où elles en sont : j'ai fait droit à toutes vos observations, excepté à une seule. C'est ce que j'aurais dit dans d'autres temps, c'est ce qui devait revenir à ma pensée pendant mes souffrances afin de m'en montrer indépendante.

Laissez-moi à présent vous demander une autre preuve d'amitié; j'ai une idée confuse que vous ne connaissez pas assez M. Lacordaire, je crois que vous me l'avez dit. Eh bien, moi qui l'aime tendrement, je viens vous demander au nom de votre affection, au nom de celle que je vous ai vouée, au nom de ma profonde douleur et de cette cruelle séparation, de rendre bienveillantes vos dispositions pour lui. Être à la fois les amis d'une même amie, c'est presque se trouver frères. Vous vous ressemblez peu ou point, vous avez dû facilement vous choquer ou vous déplaire; mais, croyez-m'en, c'est parce que vous ne vous connaissez pas, et l'effort que vous aurez fait pour moi, plus tard tous deux vous en recueillerez personnellement le fruit. Je ne vous demande pas d'autres démarches que de me dire qu'intérieurement vous avez modifié une impression qu'on est toujours aise d'avoir vaincue; car l'indifférence même est trop loin de la charité pour ne pas oppresser un cœur chrétien.

Ne me parlez pas d'écrire mes mémoires. Je ne sais pas regarder en arrière,

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

et puis, parler au public, parler de soi m'a toujours paru chanceux. Voyez cette lettre de M. *** qui rendait compte de sa conversion; quel effet a-t-elle produit? et combien je suis loin d'une si haute distinction et de l'éclat d'une telle conquête! Ce qui est plus affligeant dans ce cas-là, c'est que la religion est loin de gagner ce que l'on perd, et rien n'est plus douloureux que de voir avorter dans un acte

de choix l'ardent désir de la servir. Une autre considération me frappe dans cette sorte d'effusion publique : c'est qu'il est trop difficile d'être vrai ; on passe sur les lacunes, on amende les torts ; enfin d'arrangements en arrangements faits toujours par d'excellentes intentions on n'est point narrateur assez fidèle, et la conscience est mal à l'aise jusque dans le bien qu'elle fait. Du reste, dans cette exigence, à laquelle je dévouerais le reste de ma vie, si je me croyais capable d'amener une seule âme à glorifier Dieu, je suis bien aise de vous dire que vous vous accordez avec M. Frayssinous, qui depuis dix-huit ans ne m'a jamais rencontrée sans m'en reparler.

Parce que je bavarde, ne croyez pas que je sois réconciliée avec mon douloureux sacrifice, et que mon énergie aille jusqu'à me faire prendre habituellement le dessus. Loin de là. J'entre dans la passion du Sauveur ; sans cesse je lui demande involontairement que ce calice s'éloigne ; je me sens déchirée, étendue sur la croix, et ma faiblesse va jusqu'à la défaillance. Quelquefois je crains d'en mourir, et pourtant je serais indignée de penser que mourir de chagrin puisse être une mort chrétienne. Voyez comme j'ai besoin de secours. Ah ! c'est tout le ciel qu'il faut y intéresser.

Adieu. Que Notre-Seigneur ne cesse d'inspirer votre charité en ma faveur.

Vichy, 16 juin 1837.

Vous savoir arrivé d'abord [1], ensuite l'heureux cours qu'avaient pris vos affaires, les protecteurs que vous avez gagnés, m'ont été une vraie joie. La *Congrégation de France* présentant des souvenirs moins arrêtés que la *Congrégation de Saint-Maur* [2] préparera les esprits à ne pas faire à la science une part trop aux dépens de la prière et de la foi dans votre communauté nouvelle. J'ai toujours pensé que c'était un écueil à éviter. Si les Bénédictins de Saint-Maur ont démérité devant l'Église, il est très-juste et très-simple qu'elle ne veuille pas les rétablir. Il y a des noms qui restent entachés et qu'il ne faut plus rappeler. Les noms et la règle ont beau n'y être pour rien, il y a longtemps que la volonté et la perversité humaines sont en pouvoir de tout souiller. Dans mon ignorance j'ai été plus d'une fois prévenue contre la Congrégation de Saint-Maur par le respect pour elle d'une foule de gens qui croient à peine en Dieu; et cette prévention était raisonnable, car rien ne révèle davantage l'essence d'une chose que la direction de ceux qui lui portent haine ou amour. Avec l'autorité et par cela même que Dieu lui a donné l'autorité, Rome possède un tact infaillible pour déguster les saveurs;

[1] A Rome, où dom Guéranger s'était rendu pour faire ses vœux et pour solliciter le rétablissement canonique de l'ordre de saint Benoît en France.

[2] Allusion au refus fait par Grégoire XVI aux nouveaux Bénédictins français de reprendre le titre de Congrégation de Saint-Maur.

elle temporise pour agir et pour parler, mais on sent toujours de quel côté elle penche. Quant à vos affaires d'ici, vous les avez vues entamées dans la Chambre, et M. Guizot vous reste fidèle champion. En jetant les yeux sur le journal et en y apercevant Isambert à deux lignes de Solesmes, le cœur m'a battu; heureusement il n'y a pas eu de mal; c'est encore de la publicité au petit pied, et après tout il est bon que l'on s'accoutume à certains noms et qu'ils résonnent en certains lieux. M. Prunelle, député assez influent dans la Chambre et qui se trouve en même temps médecin de Vichy, témoin depuis que je l'y vois de mon zèle pour Solesmes, me questionnait beaucoup sur vous l'autre jour, et je lui répondais avec toute la prudence qui peut chercher à se concilier la faveur du tiers-parti. Quant à la politique, cela a été à merveille; mais, poursuivant, il vint à me dire : « N'est-il pas très-ultramontain? » Je n'ai guère eu de peine à lui faire comprendre qu'aucune des portions de la Chambre n'était intéressée aujourd'hui aux quatre articles, dans lesquels quatre on ne pense jamais qu'à un seul auquel personne ne pense. Tous les politiques sans foi qui veulent de la religion uniquement par le même principe qui fait vouloir les gendarmes aiment le Gallicanisme à la folie, sans s'apercevoir que, dans le clergé de France, ce sont précisément les Gallicans qui détestent tout ce qui est du nouveau régime. D'une autre part ils abhorrent l'ultramontanisme; et c'est dans les ultramontains français que le gouvernement trouverait non pas des amis, à Dieu ne plaise, mais des prêtres uniquement dévoués à l'Église, à sa gloire, à sa prospérité, détachés et séparés des affaires publi-

ques, par cela même ni hostiles ni incommodes. Il en résulte que dans le système que le gouvernement préfère sont les hommes qui le détestent, et que dans le système qu'il repousse sont les hommes qui pourraient ne pas le haïr. Il faut convenir que c'est bien malencontreux [1].

Quoique nous soyons du nombre des personnes qui pour s'entendre n'ont pas besoin de parler, j'ai grande soif de causer avec vous. Nous ne sommes pas seulement de la même famille, nous sommes les membres spéciaux de cette même famille, voués identiquement aux mêmes pensées et aux mêmes vœux.

[1] L'observation de Mme Swetchine, très-juste en 1837, l'est encore aujourd'hui, quoique dans des circonstances fort différentes. Aucun catholique ne réclame ni ne réclamera la séparation absolue de l'Église et de l'Etat, qui aurait pour dernière conséquence l'indifférence de la société pour la morale et conduirait infailliblement de désordre en désordre à la dissolution complète de tout ordre social. Mais le gallicanisme et l'ultramontanisme se divisent sur des questions et sur des nuances relatives. Le gallicanisme repose en principe sur une alliance étroite de l'Église et de l'État; il est donc fort intéressé à l'orthodoxie du gouvernement, et c'est pourquoi, lorsque la révolution de juillet eut porté au pouvoir des hommes qui étaient ou paraissaient hostiles au clergé, les Gallicans, pour la plupart, regrettaient la branche aînée des Bourbons et ne craignaient point de manifester leur attachement au principe de la légitimité. L'ultramontanisme au contraire professe l'indifférence en matière politique, et ses adhérents n'ont à leur tour pour se défendre de la servilité que la parfaite et certaine indépendance du chef spirituel de la catholicité tout entière. Les prêtres et les catholiques militants, qui, sous la Restauration, avaient considéré comme funeste la solidarité de l'Église et de l'État, arborèrent en 1830 le drapeau ultra-

Nous partons assurément de régions bien différentes comme élévation, mais nos regards s'arrêtent à un seul et même but. Ne m'oubliez pas dans aucun de vos saints pèlerinages de Rome. Aimez-vous Saint-Martin, une de ces belles églises dont on parle le moins et dont j'ai conservé un souvenir très-vif? C'est presque un poème dans tout ce qu'elle rassemble. Adieu, vous serez aise de savoir que les eaux me font grand bien; et il me semble que, tant que j'aurai des forces, je voudrais commencer par Vichy et finir par Solesmes.

montain, se plaisant à déclarer très-hautement que l'Église était indépendante de toutes les dynasties et de toutes les formes politiques, qu'on devait s'affranchir de tout regret pour le passé et tendre franchement la main au présent, si lui-même voulait abroger ses préjugés et ses passions contre l'Église. C'était donc une très-grande méprise et dans les hommes du gouvernement et dans les hommes de l'opinion libérale, que de confondre deux mouvements si profondément distincts et si aisés à constater. Aujourd'hui le pouvoir et de nouveaux gallicans se sont entendus, et savent probablement les uns et les autres à quelles conditions. Mais une portion de la presse libérale continue à employer, sans aucune espèce d'examen, le mot de gallican pour le mot de catholique libéral et le nom d'ultramontain comme équivalent de celui d'absolutiste, tandis que le caractère essentiel d'un ultramontanisme pratique devrait toujours être une indépendance sincère à l'égard du pouvoir civil. Du reste ce qui serait probablement plus habile et certainement plus vrai, ce serait de renoncer à des dénominations qui ne sont plus aujourd'hui, qui seront sans doute de moins en moins dans l'avenir en relation exacte avec les faits généraux, et de se servir soit pour attaquer, soit pour défendre, du simple mot de catholique.

Paris, 11 janvier 1838.

Je me conformerai en tous points à la direction que vous me donnez, au sujet des observations toujours un peu menaçantes qui pourraient m'être faites sur l'existence de Solesmes. Jusqu'ici cette question n'a point été agitée devant moi; cela pourrait bien s'expliquer par la seule urbanité des gens que je vois; cependant je serais assez disposée à croire qu'on ne s'en émeut guère, et qu'il ne faudra pas moins que la violence de quelque énergumène de la Chambre pour partager et indisposer certains esprits. Solesmes vivra longtemps encore à l'ombre de l'affection de quelques-uns et de l'indifférence de presque tous; il prendra des forces pendant ce crépuscule, et la haine, lorsqu'elle viendra, ne sera pas plus puissante que le succès qui l'aurait excitée.

Ma pauvre tête est encore bien malade, ce froid m'assomme; mais soyez tranquille, je préfère ce qui est à tout ce qui peut être; je ne suis inquiète et mécontente que de moi et jamais d'aucune chose du dehors. A bientôt.

Paris, 24 mars 1838.

Si quelqu'un y regardait, que dirait-on de nos silences? Dans de tels intervalles, il y aurait place pour la colère, la bouderie, l'indifférence, et je sens bien pour ma part, mon cher excellent ami, qu'ils n'ont laissé lieu qu'à l'affection sincère et confiante.

Vous savez que la brochure de M. Gœrres, vendue en huit jours à 5000 exemplaires à Munich, a été traduite pour être publiée en France par M. Albert

de Rességuier [1]. Son ami Alfred de Falloux a obtenu de lui très-aisément d'en donner le produit à Solesmes; il s'agit de savoir si vous aimez mieux que cette traduction soit vendue à un libraire, ou bien que, le libraire payé, la vente soit faite successivement au profit de Solesmes. Lequel de ces deux modes vous semble préférable?

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer aujourd'hui; c'est que vous posséderez avant la fin de la semaine prochaine M. Lacordaire dans vos murs de Solesmes; il va passer quelque temps avec vous. J'espère que vous ne le garderez pas trop longtemps, et que vous ne vous laisserez pas non plus garder par lui au détriment de la visite que vous deviez nous faire. Je ne dis jamais : ce qui est différé n'est pas perdu; car je crois qu'au lieu de la règle c'est l'exception. Vous avez été malade, et de cette manière qui afflige les amis, si peu sensibles à ce qu'on souffre et qui le sont tant à ce qui inquiète. Là encore nous avons deux poids et deux mesures pour les autres et pour nous-mêmes.

Vous avez tout-à-fait oublié mon pauvre chapelet de la bonne mort et vous êtes cause que je ne le dis pas, c'est-à-dire celui-là. J'attends que vous y ayez fait les retranchements et corrections nécessaires.

Paris, 28 octobre 1838.

Il n'y a pas de voix qui aille davantage à mon âme que la vôtre, mon excellent ami. Si vous pouviez me

[1] *Athanase*, véhémente protestation contre l'arrestation, par ordre du roi de Prusse, de M. Drost de Vishering, archevêque de Cologne.

suivre, vraiment je crois que je vous suivrais. Vos paroles, vos conseils, vos torts mêmes, l'admirable charité qui les explique et les répare, tout cela me va au cœur, en me donnant l'impression d'être parfaitement devinée et connue comme il est si difficile et comme on a tant besoin de l'être. Il en est de même de vos critiques; vous m'auriez traitée bien plus sévèrement que je m'en serais attachée davantage à votre avis. Il n'y a que les circonlocutions, que les réticences, que les duretés indirectes qui me blessent. Quand je vois qu'on a compté sur ma raison, ma franchise, mon désir de perfectionnement et de lumière, il est inconcevable ce qu'on me ferait très-volontairement avaler. Vous avez senti que j'avais soif ardente de la vérité, que je l'aimais comme on aime d'amour une personne, qu'elle me plaît et m'attire en toutes choses et sous toute espèce de formes. Vous avez découvert cela sous une infinité de misères, et par cela seul vous vous seriez acquis dans mon cœur une place que rien ne pourrait vous ravir.

C'est, mon excellent ami, avec oppression et presque épouvante que j'ai suivi le cours de vos épreuves. M. Lacordaire me mandait que votre évêque semblait regretter et craindre d'avoir été trop loin. Oh! que le mal est facile à faire, et combien la réparation est lente et difficile! Cela seul ferait juger de ce monde. Un vrai miracle à mes yeux est que vous ayez pu achever votre volume. Quand doit-il paraître [1]? Que de questions n'ai-je point à vous faire!

[1] Dom Guéranger commençait alors la série de ses travaux sur la réforme liturgique.

Plus j'étudie les voies spirituelles et plus je suis frappée de voir tout ce qui s'y élève soumis progressivement aux plus rudes combats, aux plus lourdes épreuves, si bien que tout ce qu'il y a de moins vrai, c'est le repos promis à ceux qui y entrent. Jusqu'au moment où tout conspire à nous engager irrévocablement à nous fermer la retraite, à nous clouer, pour ainsi dire, en butte à la mitraille de l'ennemi, tout marche sur roulettes ; il n'y a que chances favorables, invitation à avancer, promesse et gage des succès les plus désirables, et, à peine est-on engagé en plein, que la scène change et que d'épouvantables revers viennent inquiéter jusqu'à la conscience. Combien ne savez-vous pas cela, mon cher ami ! et moi-même, si indigne et si faible, je le sais aussi.

Jamais critique n'honorera plus que la vôtre mon travail[1], et pour toutes les objections de détail je me soumets en plein. Quant aux omissions que vous signalez et à la manière générale de traiter ce sujet-là, si je l'avais fait comme vous dites, ce n'est pas le véritable moi qui l'aurait fait ; et tout en reconnaissant que j'en pourrais faire un autre, je sens que je ne pourrais refaire celui-là. Rien n'est si fidèle, si sincère que cette expression de l'effet sur moi de la mort. Je n'ai point prétendu tracer une manière universelle de la considérer, mais peindre ce que je sentais, ce que je m'en figurais dans le recueillement d'âme le plus intense dont je sois capable. Ainsi cette mort « qui est la plus haute des dilections chrétiennes » est la seule chose qui résume toute ma pen-

[1] Les *Litanies de la bonne mort.*

sée ou plutôt toute mon impression. « Le bouquet de myrrhe » m'avait bien tentée, parce que rien ne me semble plus nuptial qu'un lit de mort, et que l'âme près de sa délivrance me paraît ressembler à la fiancée en proie à toutes les émotions de désir et de crainte. Voilà mon point de vue, et il est tellement en moi, dans mon sang, qu'il ne dépendrait pas de moi de le quitter. « Voici le jour que nous attendions » me semblait pouvoir aller à cette attente de la délivrance, commune à un grand nombre d'âmes pieuses. « La mort qui nous conserve ceux que nous aimons » est prise de ce côté-ci du cercueil, et je voulais dire qu'elle imprime un caractère d'immutabilité à tout ce qui repose dans son sein. Je ne me défends pas, j'explique.

Adieu, mon cher et bien cher ami.

Vichy, 18 juin 1839.

Cher excellent ami, on trouvera peut-être que vous n'êtes pas assez nombreux pour faire deux maisons d'une seule, mais selon moi on n'a pas besoin d'être nombreux pour être forts, et rien ne le fait devenir davantage que de séparer les éléments hétérogènes et d'ajouter à l'unité du faisceau. Je n'ai jamais douté que vous n'ayez à supporter beaucoup de traverses : l'épreuve se proportionne à celui qui l'endure. Mais vous avez en vous l'énergie, la puissance qui destinent providentiellement un homme à une spécialité. Vous, mon cher excellent ami, vous êtes né bénédictin et voire même abbé de Solesmes ; aussi, j'en suis bien sûre, vous marcherez sur les traces des plus saints fondateurs, et quand vous vous tromperiez

quelquefois, ce sont les qualités constitutives de votre esprit et de votre caractère, qui l'emporteraient toujours et vous feraient arriver à votre but. Pourvu que votre santé résiste à de si grands travaux et à tant de sollicitudes! Qu'est-ce donc que cette menace si souvent renouvelée de la fièvre? On souffre parce qu'on est malade, mais ce n'est pas pour cela que l'on meurt, et il est inconcevable combien quelquefois la vitalité augmente en sens inverse de l'épuisement que devraient amener l'âge et la maladie. Ce symptôme me semble toujours celui de la force morale qui, sans égard à la dégradation successive de la machine, veut vivre jusqu'au bout. D'après cela, causons vite et ne tardons pas un seul moment pour causer. Je vous déclare que je prends à la lettre le précepte de secouer le vieil homme, et, bien mieux, c'est de la vieille femme que je prétends me débarrasser.

Vous paraissez certain que je ne pouvais être qu'engouée de la brochure de M. Lacordaire. Engouée! non; l'affection en moi tendrait davantage à se faire inquiète ou sévère. Si j'avais quelque influence, je pousserais à un plus long travail, à des consultations plus sérieuses, enfin à sacrifier au temps la timidité inquiète, ayant besoin de cet élément pour se familiariser avec le péril. Mais voilà ce que des gens bien autrement influents sur M. Lacordaire n'en auraient pas obtenu davantage. Le chapitre auquel vous trouveriez le plus à reprendre est celui précisément qui a paru le plus merveilleux, le chapitre de l'Inquisition, sur lequel, du reste, il est assez simple que votre jugement pieux et savant ne

coïncide pas avec celui du monde qui est précisément le contraire. Le système de M. Lacordaire admis, il est vrai qu'il l'a étayé d'aperçus ingénieux et de vues assez philosophiques, lorsqu'il a montré que l'inquisition religieuse ne s'est trouvée en général sombre et violente que par l'immixtion du principe politique. L'essai qu'il croit y voir également du système pénitentiaire est assez adroit, surtout s'il importe encore davantage de se concilier les hommes que de les éclairer. Enfin, ici, pour juger l'exécution il faut voir le programme. Que voulait M. Lacordaire? Rendre l'ordre des Dominicains, malgré les souvenirs de l'inquisition, acceptable à son temps. Eh bien, il y a réussi jusqu'à un certain point, car ne point le révolter, c'était le vaincre presque. A tout prendre, ce Mémoire a fait un bon effet; quant à sa portée, c'est une autre question, et je suis dans une profonde incertitude de ce qui doit suivre à cet égard [1].

Adieu, mon cher ami. Priez le bon Dieu pour moi; prier est toujours remercier, comme remercier est toujours obtenir. Il me semble qu'à aucune époque de ma vie Dieu ne m'a fait tant de grâces. Je me

[1] Mme Swetchine, pourrait induire ici en erreur sur le fond de sa pensée qu'elle ne songe point à développer auprès de l'abbé de Solesmes, qui ne pouvait s'y méprendre. Elle semble poser comme en antagonisme l'art de se concilier les hommes et le devoir de les éclairer. Rien au contraire ne lui était plus habituel que la recherche et le don de ce parfait équilibre, qui se concilie les hommes pour les éclairer et qui les éclaire en se les conciliant. Il serait assurément criminel et chimérique de poursuivre des conciliations sans principes et par conséquent sans lumières, mais il serait non moins chimérique et non moins désastreux de croire qu'on peut

sens comme portée vers le point auquel je tendais, et, si je suis loin, bien loin de ce que je voudrais, je me sens pourtant dans la disposition où toujours je me promettais de mourir. Vous êtes pour beaucoup dans mon bonheur et ma paix, et par une adorable effusion de la charité, c'est en moi que je recueille une part de vos mérites. Je vous en prie, ne vous lassez pas, menez-moi jusqu'au bout, jusqu'au sein de Dieu même, où j'ai tant et tant le désir de me reposer et de vous retrouver un jour.

Paris, 9 septembre 1840.

Mon cher ami, que j'en vienne donc à votre livre [1], à ce magnifique livre dont j'ai parlé à tout le monde, je crois, excepté à vous. Il m'a fait tous les bonheurs à la fois. Il suffirait de ce livre pour conduire à la vérité intégrale un esprit droit, et, quand vous ne traitez que de la liturgie, c'est toute la vérité catholique qui apparaît. Quelle modération puissante et profonde dont l'Eglise seule vous donnait le modèle! Quel courageuse liberté, quelle indépendance

rendre de grands services aux hommes en les froissant ou en les aliénant par légèreté ou par orgueil, et de s'imaginer que l'on convertirait beaucoup de gens en ne parlant la langue de personne. Bien loin d'entrer de loin ou de près dans un tel système, Mme Swetchine poursuivait particulièrement ici une conciliation qu'elle avait fort à cœur, celle du P. Lacordaire et de Dom Guéranger. Ce rapprochement individuel n'était pas pour elle une simple satisfaction d'amitié ; il représentait le rapprochement de deux écoles qui avaient toutes deux à gagner à un mutuel échange.

[1] Les *Institutions liturgiques*, tome Ier.

de vous-même! Car je n'y vois pas un trait que puisse revendiquer la nature. La vérité est toujours forte sous votre plume sans le secours d'aucune exagération ; les propositions les plus neuves, et par cela même les plus hardies, y sont démontrées avec tant de raison, de clarté et de précision, qu'on est amené tout naturellement au point où vous voulez conduire, comme par une rampe que l'on gravit sans s'en apercevoir; c'est vraiment lumineux et jamais l'érudition ne s'est montrée moins sèche. Les détails les plus insignifiants en apparence sont imprégnés d'un accent de foi et de piété; dès la troisième page je priais avec vous. Vous savez que vous me ramenez toujours à votre sens; mais dans cette circonstance vous auriez ri de me voir abjurer une à une les belles phrases que me suggérait autrefois la thèse de la variété dans l'unité. Il y en avait parmi elles qui me plaisaient, qui ne laissaient même pas que de me faire honneur à mes propres yeux, et que je ne vous offrais pas moins en holocauste d'une main très-ferme de sacrificateur. Grâce à vous, je pense aujourd'hui et même je sens que l'unité liturgique est le plus ferme rempart de l'unité de la foi. Il n'y a pas de nationalités pour l'Eglise; elle ne voit qu'une seule famille dans le genre humain. Comment n'avais-je pas aperçu cela? et combien cette question s'éclaire par les douloureuses défections de ces derniers temps! Si les Grecs unis, qui ne sont plus en Lithuanie qu'une branche séparée de son tronc, n'avaient eu d'autres rites que ceux de l'Eglise romaine, n'eussent-ils pas été sauvés? Mais ici, comme toujours, la vérité est vraie sous toutes ses faces, et le local comme l'universel,

le principe et l'accident, l'éternel et le transitoire sont là pour en témoigner.

Si j'avais pu, mon cher excellent ami, aller vous faire ma petite visite à Solesmes, quel plaisir j'aurais eu à vous parler de vous, et quel bien j'aurais retiré de vous parler de moi-même! Je crois, j'espère que vous me trouveriez encore en un tout autre état que celui où vous m'avez laissée. Les transitions abondant dans la vie spirituelle, c'est par une suite d'initiations, d'épurations que l'on est conduit à la dernière de toutes. C'était encore avec des imaginations propres que je bâtissais au fond de moi-même la maison de Dieu, obéissant extérieurement et alors pour la forme, tandis que sans cesse ma volonté prenait libre carrière pour s'affranchir de ce que la réalité lui semblait avoir d'intolérable. A présent que je m'attache à faire ce que je fais, à être où je suis, quand les révoltes viennent, j'ai le bon sens d'inviter le bon Dieu à continuer ses coups afin de ne pas laisser inachevée la tâche de sa bonne providence. Je vois bien clairement les lacunes qui sont en moi, les vides béants, le manque d'accord, de fini; je suis une de ces idoles qui ne sont que grossièrement ébauchées, tout en se flattant de vouloir représenter Dieu. Mes plus petites fautes m'apparaissent écarlates, et quoique Isaïe m'assure qu'elles n'en seront pas moins effacées, elles me font une peine infinie, et je sens qu'il en sera toujours ainsi, une loi toujours nouvelle créant en nous un péché que nous ne soupçonnions pas la veille et que celui du lendemain fera rentrer dans l'ombre. Mon cher excellent ami, venez bientôt afin que nous causions et que l'allège-

ment de tout poids me vienne avec le surcroît de lumières. Adieu, le manuscrit de saint Dominique est ici. C'est un livre saint et de piété intime dans bien des traits [1].

Aix-la-Chapelle, 24 juin 1842.

Cher excellent ami, vous pouvez être jaloux de votre volume; car c'est le rival que j'ai fait passer avant vous. Au lieu de vous écrire, je le lisais, préférant me taire, plutôt que de ne pas vous parler de lui, et enfin vous laissant penser tout ce que vous voudriez, pendant que je dévorais ses pages [2]. Je me suis convertie pleinement, sans arrière-pensée; j'ai trouvé votre argumentation si pressante, si circonvenante que n'ayant plus un mouvement libre, force a été de me rendre. Ce livre est à la fois le passé et le présent; et, grâce à Dieu, c'est aussi comme cela que vous êtes Bénédictin. C'est toute l'érudition, l'enchaînement des idées, l'intégralité de science qu'on leur reconnaissait, et puis l'animation, l'incisive rapidité, l'allure vive et franche qu'on poursuit particulièrement aujourd'hui. En outre de tous les mérites imaginables, vous êtes parfaitement amusant, piquant, malicieux, mais de cet enjouement qui est toujours grave, de cette malice qui est honnête et douce, qui sert puissamment la vérité et n'a jamais rien à se faire pardonner. Voilà un sujet traité en conscience, fouillé jusque dans ses entrailles,

[1] *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

[2] Second volume des *Institutions liturgiques*.

une étude vraiment complète et qui ne peut manquer de faire autorité. C'est ce que j'appelle n'avoir qu'une idée à la fois afin d'en avoir mille, comme les branches toutes venues d'un même tronc s'étendent au loin couvertes d'un innombrable feuillage. Il n'y a pas trace dans votre livre de préoccupation personnelle, de désir de paraître ou de faire effet. L'unique passion qui s'y montre, c'est de convaincre, de ramener, de démontrer comment le poison lent et d'abord invisible n'en est pas moins certain de ses effets. Quels yeux et quelles oreilles pour dépister l'ennemi ! On sent que c'est là que se porte toute votre attention ; le reste vient comme il peut. Et ce style animé, plein de physionomie, rencontre l'éloquence en son chemin sans avoir l'air de s'en douter. Combien les pages sur Cluny sont belles et touchantes ! Quelle magnifique histoire de quelque chose qui ne semblait pas en avoir une, à laquelle personne ne pensait sinon l'ennemi ! Au milieu de cette coupable partie si bien liée, la suite imposante des défenseurs de la liturgie offre un consolant spectacle. Malgré de trop longues lacunes, on est attendri de voir que chaque élément de la loi du Seigneur a eu ses serviteurs dévoués, comme le Seigneur lui-même. Et que vous faites bien connaître et aimer ces défenseurs ! Languet surtout, pour qui je me suis prise de vraie tendresse, sans compter Fénelon avec qui je me suis réconciliée et que j'ai absous enfin de sa popularité [1]. Mais Bossuet ! vous êtes toujours res-

[1] Lorsque Mme Swetchine écrivait ces lignes, on avait récemment placé Fénelon à côté de Rousseau et de Voltaire au fronton de Sainte-Geneviève.

pectueux pour lui, peut-être quelque chose de plus, et certes on ne pouvait vous en demander davantage, quand, tout Bénédictin que vous êtes, vous livrez au blâme vos propres célébrités, plus d'un de ces terribles *Dom* à qui vous ne voulez succéder que sous bénéfice d'inventaire. Il est certain que jamais je n'aurais cru le mal si grand, la conspiration si avancée. Bien d'autres l'apprendront avec moi dans votre volume, qui se montrera d'autant plus utile qu'il a des préventions à vaincre beaucoup plus résistantes que les miennes.

Je suis contente ici ; un peu parce que, grâce à Dieu, je le suis partout et aussi à cause de l'atmosphère pieuse des églises. La disposition pacifique des habitants fait que, malgré le mélange des dissidents, les processions du Saint-Sacrement parcourent les rues librement. Le Dôme ici n'est au fond qu'une chapelle, mais dans la proportion de Charlemagne qui l'a bâtie pour son palais. Du reste, c'est plus curieux que beau, plus intéressant dans ses parties qu'imposant dans son ensemble. J'aime bien mieux les églises de la Belgique : Sainte-Gudule à Bruxelles, Saint-Jacques à Liége, le Dôme de Liége spacieux, large, bien éclairé ; car j'avoue, dussiez-vous m'accuser d'hérésie artistique, même dans les églises j'aime assez qu'on y voie. Dans ce même Liége qui était sur notre route, j'ai été chercher sur la montagne qui continue la ville et la domine une église de Saint-Martin ; et, tout en la parcourant en curieuse, je suis tombée sur une grande table de marbre blanc qui m'apprenait que la première Fête-Dieu avait été célébrée à Liége dans cette même église, et

que ce sont ses chanoines qui ont eu l'insigne honneur de donner les premiers ce grand exemple au monde catholique. Est-ce bien vrai?

J'ai eu en dernier lieu d'excellentes lettres du P. Lacordaire, et aujourd'hui m'est arrivée une brochure d'un protestant bordelais, converti par sa parole, et qui rend compte de la voie que la grâce lui a fait suivre. Il est décidé que le P. Lacordaire prêchera à Nancy l'Avent et le Carême, longues stations comme il a raison de les aimer. Adieu, cher excellent ami, demandez au bon Dieu que je sois moins indigne de tout ce qu'il a fait pour moi, et reprenez-moi souvent, bien souvent, afin que j'y arrive.

CORRESPONDANCE

DE

Mme SWETCHINE ET DE M. DE TOCQUEVILLE

Je m'étais empressé de communiquer à M. Gustave de Beaumont les lettres de M. de Tocqueville à Mme Swetchine, et il en a publié de nombreux fragments. A son tour, il a bien voulu rechercher les lettres de Mme Swetchine dans les papiers de M. de Tocqueville et me mettre en mesure de publier cette double correspondance. Je lui dois donc au moins la moitié du vif intérêt qu'elle renferme, et je lui exprime ici un sentiment de reconnaissance qui sera certainement ratifié par le public.

Tocqueville, 20 juillet 1855.

Je crains, madame, de faire une chose inconvenante en vous écrivant sans en avoir obtenu d'avance la permission. Je n'avais pas d'autre moyen de

recevoir de vos nouvelles, car tous ceux d'entre mes amis qui vous connaissent ont quitté Paris. Vous m'avez témoigné une bienveillance si grande, qu'elle m'a enhardi et doit me rendre excusable. Faites mieux que de me pardonner, madame, je vous en prie, apprenez-moi vous-même comment se soutient une santé si chère à vos amis et qui est précieuse à ceux mêmes qui, sans mériter encore ce titre, ont pu vous connaître et sont capables de vous apprécier. Je crois être de ces derniers-là, et la curiosité que je vous montre en ce moment n'est pas une forme de politesse, mais l'expression d'un intérêt bien véritable. Vous êtes de ces personnes rares, madame, qui inspirent à la fois le respect et la confiance, deux sentiments qui ne vont pas toujours ensemble, quoiqu'ils soient bien faits cependant l'un pour l'autre. Je les ai éprouvés aussitôt tous deux en vous approchant, et après avoir passé quelques moments seulement avec vous, je me suis senti disposé à cette ouverture de cœur à laquelle la longueur du temps et l'expérience seules disposent d'ordinaire.

Quoique j'aie quitté Paris depuis deux mois, je ne suis arrivé dans le lieu d'où je vous écris qu'il y a environ trois semaines. Je m'y retrouve après un long exil, avec une extrême douceur. Ce petit coin de terre, indépendamment des agréments véritables qu'il possède, est pour moi tout rempli des souvenirs de plusieurs des plus belles années de ma vie, et cette partie invisible de moi-même qui se mêle à tout ce qui m'environne donne à tous les objets une physionomie particulièrement touchante qu'aucun autre ne leur trouverait. Ces arbres, ces prairies, cette mer

qui m'entourent, ne me paraissent ressembler à rien de ce que j'ai vu ailleurs. Mais je m'aperçois, madame, que me voici vous parlant de moi, tandis qu'il ne s'agit que de vous en ce moment. Je reviens donc au but véritable de ma lettre, en vous priant encore de me donner de vos nouvelles. Veuillez croire, madame, au plaisir que j'éprouverai si elles sont bonnes, et acceptez l'hommage de mon respectueux dévouement. Mme de Tocqueville désire être rappelée particulièrement à votre souvenir. Nous avons l'habitude de penser et de sentir de même, et cela n'est jamais plus vrai que quand il s'agit de vous.

Paris, 25 juillet.

Vous croyez-vous bien sûr, monsieur, de m'avoir prévenue? Quant à moi, et sans être moins touchée, je serais bien disposée à voir dans votre lettre une bonne et charmante réponse au retour si habituel de ma pensée vers vous. Il y a ici grâce et justice, et l'inattendu n'a pas été pour moi tout-à-fait la surprise, je sentais mériter ma joie. Votre bon intérêt me prend précisément dans une crise de mon mal, mal bizarre qui ne s'explique jamais que par lui-même et dont rien depuis six ans n'a pu changer l'allure. Le régime d'un été passé à Paris, n'est pas précisément ce qui lui convient, mais l'immobilité est en tout sens ce que comportent les tristesses inquiètes et les lourdes préoccupations. Ce qui s'appelle la guerre d'Orient, chagrin de tout le monde, est pour moi la guerre civile, j'en ai un des plus mauvais côtés, celui de souffrir avec tous et de ne pouvoir me réjouir franchement avec quelqu'un.

J'étais plus que vous ne pouvez croire sur la voie des impressions que vous rendez si sensibles; à ce dernier passage votre sérénité, plus animée que je ne l'avais encore vue et qui révélait tant d'équilibre, m'avait bien frappée, je l'aimais aussi dans les causes auxquelles je l'attribuais : une santé meilleure, des forces retrempées, et, pourquoi ne le dirais-je pas, la conscience d'un travail heureux qui ajouterait à votre gloire; enfin je vous ai senti content. J'ai vu luire au dedans de vous ce jour qui colore et qui crée au moins aussi bien que l'autre. Voilà ce que vous nous permettiez d'apercevoir et ce que vous emportiez pour embellir et tout faire revivre autour de vous. Combien je vous sais gré de mettre successivement tout ce que vous me faites entrevoir en si complet accord avec mon admiration première!

Soyez assez bon pour faire agréer à Mme de Tocqueville mes remerciements de son bienveillant souvenir; je me suis toujours sentie encouragée par elle, et on a besoin de l'être pour oser exprimer ses plus vrais sentiments. Croyez que ce sont bien ceux-là qui vous appartiennent à tous deux.

Tocqueville, 6 octobre 1855.

Je vous aurais remerciée beaucoup plus tôt, madame, de la lettre si pleine de bonté que vous m'avez écrite, si je n'avais craint d'abuser de cette même bonté, et si d'ailleurs, sachant fort régulièrement de vos nouvelles par un de mes amis qui va souvent à Paris, je n'avais pu vous éviter l'ennui de m'en donner vous-même. Je ne veux point pourtant vous

laisser conclure de mon silence que je suis insensible à l'intérêt que vous me témoignez, ni rester plus longtemps sans vous offrir ce respectueux attachement que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de s'approcher de vous.

Les dernières nouvelles que m'a données mon correspondant n'étaient pas mauvaises. Vous étiez, me disait-il, plutôt mieux que de coutume. Il faut bien que vos amis se contentent, comme vous le faites si courageusement vous-même, de ce demi-bien, puisque Dieu vous a refusé la parfaite santé dont vous feriez pourtant un si bon usage.

Nous avons beaucoup pensé à vous, Mme de Tocqueville et moi, durant les différentes vicissitudes de ce que vous appelez d'une façon si touchante une guerre civile. Croyez que l'on comprenait bien ici les diverses impressions que faisait naître un tel spectacle dans une âme comme la vôtre, qui sait si bien concilier tous les sentiments affectueux et reste si étrangère aux haines qui divisent les hommes. Hélas! rien n'annonce que tant de malheurs particuliers ou publics soient près de cesser. Je crains en outre qu'au fléau de la guerre ne se joigne bientôt celui de la famine. L'hiver sera en tout cas bien difficile à passer pour les pauvres gens, et ceux qui possèdent quelque aisance devraient se résigner à faire cette année de grands sacrifices pour venir à leur secours. Je vous avoue que je ne crois point que tous le fassent. Cette succession de mauvaises années, au lieu de rendre la charité plus active dans nos campagnes, semble la fatiguer. On s'habitue si vite à l'idée de misères qu'on ne sent pas qu'un mal qui

paraît plus grand à celui qui en souffre à mesure qu'il dure, paraît plus petit, par le fait même de sa durée, à celui qui le regarde. Et puis les liens qui devraient unir les différentes classes sont singulièrement relâchés par l'effet des révolutions. Ne vous étonnez-vous pas avec moi, madame, en voyant sortir d'une nation qui paraît si vide de vertus publiques, une armée qui s'en montre si remplie? Tant d'égoïsme ici, tant de dévouement là ont de quoi confondre. Je vois partir un paysan pour rejoindre son régiment : il se désole, souvent il pleure. La pensée qu'il va défendre son pays le touche peu; il ne songe qu'à son champ, à ses petites affaires, à ses petits intérêts qu'il va quitter. Il maudit le devoir qui l'en arrache malgré lui. Un an après on m'apporte les lettres que ce même homme écrit à sa famille. Il s'y montre prêt à tout supporter pour bien remplir son devoir militaire; il sait qu'un soldat doit sacrifier sans peine à chaque instant son bien-être et sa vie dans l'intérêt de l'armée; il a trouvé ces maximes et ces coutumes établies, il les a prises avec la casaque militaire; il les quittera en la quittant. Il redeviendra le pauvre diable que nous avons connu, et ne transportera à la grande société aucun des sentiments qu'il a fait voir dans la petite. Jusqu'à ce que j'aie réfléchi à ce qui se passe dans nos armées modernes, je croyais qu'il y avait beaucoup d'exagération dans ce qu'on nous racontait des vertus publiques chez certains peuples de l'antiquité. Je ne pouvais absolument comprendre comment l'homme avait pu en être capable alors. Car enfin c'est toujours le même homme que nous avons sous les yeux. Ce

que nous voyons tous les jours dans nos armées l'explique. On était parvenu à faire pour la société civile ce que nous faisons pour la société militaire. Les citoyens de ce temps-là ne valaient peut-être pas mieux que nous individuellement, et dans la vie privée ils valaient peut-être moins; mais dans la vie publique, ils rencontraient une organisation, une discipline, une coutume, une opinion régnante, une tradition ferme qui les forçaient d'agir autrement que nous.

Je suis profondément honteux, madame, en voyant où je me suis laissé entraîner par le courant de la pensée. Pardonnez-moi, je vous prie, cette dissertation hors de propos, en pensant que je vous écris comme vous me permettez de causer avec vous, c'est-à-dire en exprimant toutes les idées qui me viennent dans l'esprit à mesure qu'elles se présentent.

Vous me marquez, madame, un si aimable intérêt pour le travail qui m'occupe en ce moment, que je voudrais pouvoir vous dire que mon séjour ici lui a été fort utile. Mais jusqu'ici malheureusement il n'en est rien. Je suis pourtant dans toutes les conditions nécessaires pour bien travailler. Je vis dans un lieu qui me plaît, j'y mène une existence tranquille, j'y ai de la solitude sans sentir le poids de l'isolement; il ne m'y a manqué enfin que cette ardeur intérieure sans laquelle on ne fait rien de bien avec toutes les raisons de bien faire. Quand j'ai voulu me remettre au travail après une interruption de près de deux mois, je n'ai pu rattacher mon esprit à son œuvre. Tous les défauts de celle-ci m'ont frappé et je me suis senti atteint d'un des plus violents accès de découragement que j'aie eus depuis longtemps. Je suis très-sujet à

cette grande maladie de l'esprit, et je n'ai pas même la consolation de penser d'elle ce qu'on dit souvent : qu'elle n'atteint pas les sots. J'ai rencontré dans ma vie des gens très-défiants de leur capacité, très-portés à penser qu'ils ne faisaient rien de bien, et qui avaient parfaitement raison d'avoir cette opinion d'eux-mêmes. La vérité est que la grande confiance et la grande défiance en soi-même viennent de la même source, un désir extrême de paraître qui nuit au jugement tranquille et modéré qu'on devrait faire de soi. C'est le même orgueil qui a tantôt le tempérament triste, tantôt le tempérament gai : faiblesse des deux parts.

Je finis là, madame, de peur de vous fatiguer. Mme de Tocqueville veut que je vous parle d'elle et espère bien pouvoir cet hiver sortir un peu plus souvent.

Paris, 17 octobre.

Votre bonne lettre, monsieur, m'a fait un sensible plaisir; elle en continuait un autre dont l'impression était restée vive. J'ai été touchée de la bonne grâce qui m'a permis d'approcher de plus près votre pensée, de la suivre un peu livrée à elle-même. Ce sont des mouvements qu'on est heureux de surprendre et qui mettent plus à l'aise avec la supériorité, par cela seul qu'elle daigne se montrer.

Soyez bien remercié d'abord de l'intérêt que vous voulez prendre à ma pauvre santé; je suis mieux effectivement, et, par une contradiction bizarre, c'est au retour des brumes qui mettent en question tant d'autres santés. Ce mieux, je le sais, n'est qu'un temps

d'arrêt; mais je le reconnais particulièrement précieux dans un moment où la tristesse et l'angoisse réclament tout ce qu'on peut réunir de forces. Il est présumable qu'elles seront longtemps encore à l'épreuve. Tout semble éloigner un pacifique dénoûment, car on n'a guère vu le succès rendre plus traitable, ni un pays jeune et unanime de volonté et d'ardeur se laisser désarmer par les revers. De toutes parts on se heurte contre l'impossible. Tout ce que ne peuvent pas, dans certains temps, ceux qui en apparence peuvent tout présente un singulier spectacle; cela laisse pressentir comment notre action puissante à la fois et limitée peut s'exercer en toute liberté sans néanmoins gêner beaucoup le dessein providentiel. A ce grand chagrin public, s'est ajouté tout récemment pour moi celui du départ pour l'armée du plus jeune de mes neveux qui n'avait pas suivi la carrière militaire, mais qui s'y lance par un mouvement dont je le loue autant que je m'en afflige, lutte et partage que je retrouve sur tous les points, à toutes les régions, et qui fait de moi ce royaume divisé dont l'Évangile signale le triste sort.

Vos impressions, vos prévisions sont tristes aussi; on n'en échange plus d'autres. C'est une situation grave assurément que la grande cherté des subsistances à une époque de l'année si peu avancée. La simple menace est déjà ici un mal réel, et, comme vous dites, on s'accoutume à une situation lentement aggravée. La pitié s'émousse et ne proportionne plus ses secours; pourtant aux maux extrêmes il n'y a que les grands remèdes. Se dit-on jamais assez que Dieu, qui a fait la pauvreté, n'a pas fait la misère?

Une volonté soutenue dans le bien, les sacrifices de longue haleine, voilà ce qui se rencontre peu; tandis que le dévouement spontané n'est rien moins que rare et que l'héroïsme même semble souvent guetter le premier venu. On ne peut, comme vous dites, être assez frappé de ces merveilleuses transformations de l'incurie et de l'égoïsme en persévérance courageuse et vraiment sublime. Ce sont les mêmes hommes, mais en qui tout ce qui dormait se réveille. Je crois qu'on peut, et, si j'osais dire, qu'on doit aussi tout attendre de la France, mais à son heure! La force ne lui manque jamais, mais c'est toujours un courant unique qui l'entraîne; elle n'a qu'une idée à la fois afin d'être tout entière là où pour le moment elle a mis son trésor. Ce n'est pas toujours, j'en conviens, l'idée la plus grande ni surtout la meilleure, mais j'ai bien le sentiment qu'elle tient en réserve toutes celles dont l'absence semblerait compromettre sa dignité. Sa mobilité lui tend des piéges que des succès dissimulent. Les peuples s'arrangent, ce me semble, aussi souvent que les individus, du provisoire; on vit en attendant, ajournant le reste sans croire l'avenir engagé.

Le sentiment que vous laissait votre travail m'eût été pénible, s'il n'y avait pas toujours un peu de désert à traverser pour arriver à l'oasis. Contrairement à ceux qui s'entrevoient et sont tristes parce qu'ils se jugent, vous êtes peu content parce que vous ne vous jugez pas, et qu'au lieu du jugement équitable que vous porteriez sur l'ouvrage d'un autre, vous subissez au dedans de vous l'impression de cet irréalisable qui est le tourment des hommes dont la

pensée s'élève, comme l'horizon fuit à mesure qu'on avance. Il faut vous soumettre à cette loi et vous reconnaître supérieur à votre œuvre; Dieu l'est bien à la sienne! Permettez-moi de continuer à penser que tout n'est pas orgueil dans les oscillations profondes de confiance et d'abattement. L'aplomb de cette moyenne qui approcherait davantage de la vérité peut, je crois, être dérangé par tout intérêt puissant. N'y aurait-il que la passion de la chose qu'on fait, quelle qu'elle soit, l'amour de l'ouvrier pour son œuvre, la sympathique dépendance où l'on est de certains suffrages que, sans orgueil, on pourrait être accessible au découragement.

Vous m'avez trop enhardie; j'ose causer avec vous, en passant à côté de votre pensée peut-être, mais en éprouvant le besoin de vous dire la mienne. Que cette confiance que je me reprocherais de ne point avoir me mérite votre indulgence.

Faites agréer, je vous prie, à Mme de Tocqueville l'espoir de me voir de plus en plus rapprochée d'elle et de vous, et recevez en même temps tout ce que je vous offre de sincère et d'affectueux.

Tocqueville, 7 janvier 1856.

Il y a bien longtemps, madame, que je n'ai profité de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire. Je croyais revenir beaucoup plus tôt à Paris et vous voir, ce qui eût encore mieux valu. Mais des affaires qui se sont succédé m'ont retenu ici et m'y retiendront encore vraisemblablement trois semaines. Je ne veux point attendre jusque là pour vous remercier de votre dernière lettre qui m'a inté-

ressé et touché. On vous y retrouve tout entière. Vous m'y témoignez une bienveillance que je voudrais mériter; car l'amitié d'une personne comme vous engage. Elle n'oblige pas seulement à être reconnaissant, mais à faire ce qui peut la justifier. Dans ce but, j'aurais bien voulu me guérir absolument de cette disposition au découragement que vous combattez en m'écrivant. La maladie, malheureusement, est presque aussi vieille que moi, et il n'est pas facile d'en revenir entièrement. J'ai fait pourtant, depuis quelques années, beaucoup d'efforts contre elle, et assurément j'en ai beaucoup diminué la violence. Votre lettre m'a aidé à suivre cette tâche et m'a fait un bien réel dont je vous remercie. Ne croyez pas, du reste, madame, que l'accès particulier dont je vous ai parlé fût dû uniquement à cette sorte de tristesse maladive dont j'ai été tourmenté de temps en temps toute ma vie. Il naissait surtout de réflexions qui prenaient leur origine dans des faits qui n'ont que trop de réalité. A mesure que j'avance dans l'œuvre à laquelle vous voulez bien vous intéresser, je m'aperçois de plus en plus que je suis entraîné dans un courant de sentiments et d'idées qui va précisément au rebours de celui qui entraîne beaucoup de mes contemporains. Je continue à aimer passionnément des choses dont ils ne se soucient plus.

Je regarde, ainsi que je l'ai toujours fait, la liberté comme le premier des biens; je vois toujours en elle l'une des sources les plus fécondes des vertus mâles et des actions grandes. Il n'est pas de tranquillité ni de bien-être qui puisse me tenir lieu d'elle. Je vois au contraire la plupart des hommes de mon temps,

je dis les plus honnêtes, car le sentiment des autres me serait peu, qui ne songent qu'à s'accommoder le mieux possible sous un autre régime, et, ce qui achève de jeter le trouble et une sorte d'épouvante dans mon esprit, qui semblent faire du goût de la servitude une sorte d'ingrédient de la vertu. Je voudrais penser et sentir comme eux que je ne le pourrais pas : ma nature y résiste plus encore que ma volonté. Un instinct indomptable me force d'être sur ce point ce que j'ai toujours été. Vous ne sauriez vous imaginer, madame, ce qu'il y a de pénible et souvent de cruel pour moi à vivre dans cet isolement moral, à me sentir en dehors de la communauté intellectuelle de mon temps et de mon pays. La solitude dans un désert me paraîtrait moins dure que cette sorte de solitude au milieu des hommes. Car, je vous avoue ma faiblesse, l'isolement m'a toujours fait peur; et, pour être heureux et même tranquille, j'ai toujours eu besoin plus que cela n'est sage de rencontrer autour de moi un certain concours, et de compter sur la sympathie d'un certain nombre de mes semblables. C'est surtout à moi que pourrait s'appliquer ce mot si profond : « Il n'est pas bon d'être seul. » Cet état de mon esprit, madame, que j'ai la confiance de vous montrer, vous expliquera de quel découragement profond je suis quelquefois saisi en écrivant; car c'est surtout lorsqu'on travaille pour le public qu'il est triste de s'apercevoir qu'on est si différent de lui. Je voudrais bien avoir la vertu d'être indifférent au succès, mais je ne la possède pas. Une longue expérience m'a appris que le succès d'un livre est bien plus dans les

pensées qu'avait déjà le lecteur que dans celles que l'écrivain exprime.

Ne croyez pas, du reste, madame, que l'objet de mon livre se rapporte de près ou de loin soit aux événements, soit aux hommes du temps. Mais vous n'ignorez pas plus que moi que l'ouvrage qui est le plus étranger aux circonstances particulières d'une époque est empreint dans toutes ses parties d'un certain esprit qui est sympathique ou contraire à celui de ses contemporains. C'est là l'âme du livre, c'est par là qu'il attire ou repousse le lecteur. Je vous parle bien longtemps de moi, madame, mais c'est vous-même qui m'avez attiré dans cette faute. Je vous assure que je n'en suis pas coutumier, et que je n'y tombe qu'avec un très-petit nombre de personnes.

J'aimerais beaucoup mieux vous parler de vous, madame, mais voilà quelque temps que je n'ai pu obtenir avec précision de vos nouvelles, bien que j'en aie demandé plusieurs fois. Circourt, qui m'en fournit habituellement, me paraît enterré à la campagne ; j'espère que vous serez assez bonne pour ne pas me laisser dans cette ignorance. Des nouvelles de vous, données par vous-même, auront encore plus de prix à mes yeux.

Paris, 14 janvier.

Je n'aurais jamais osé me plaindre, mais j'avoue, monsieur, que votre silence m'a fait un peu de peine et qu'il m'a donné un peu d'appréhension. On ne saurait être tenté de se montrer autre qu'on n'est à vous qui êtes si simple et si droit. Je vous rends donc

grâce de ce que, par l'effet de la bonté qui sait surtout ce qu'elle devine, vous soyez allé droit au bien que vous vouliez me faire en continuant à me parler de vous. Rien ne pouvait me venir mieux en aide; car je puis dire que mes pensées, à l'état d'instinct, ont toujours été dans la voie des vôtres subordonnées en moi, il est vrai, à un intérêt encore supérieur, mais qui, loin de les affaiblir, les a toujours protégées de sa plus haute et plus intelligible sanction. Il m'a toujours paru évident que Dieu n'avait multiplié les contrôles dans sa loi et dans notre conscience que parce qu'il nous donnait la liberté, et que, dans le monde extérieur, ces deux mêmes termes, liberté et contrôle, devraient, avec des caractères et des proportions différentes, se retrouver en toutes choses. Ne la rencontrant, cette liberté désirable, nulle part bien complète et tout-à-fait à mon gré, je me suis donné le vif intérêt de la chercher partout, sur tous les points, dans toutes les causes, dans tous les cœurs qui la chérissent et l'honorent, partout enfin où elle n'est pas à l'état de licence, de simulacre ou de machine de guerre. J'avoue que si quelque chose a atténué mon regret de sa répudiation passagère, c'est la mauvaise chance qu'elle eût couru en sortant brusquement des jours d'excès et d'effroi que nous venons de traverser. On ne gâte pas ce qui n'est plus en cause et j'y trouve soulagement : ce n'est cependant pas le seul que j'aimerais à vous voir offert. Quand on vous entend, comme on sent que c'est au profit de la nature humaine, au profit de sa dignité et de son honneur que se guériraient vos tristesses qui sont encore une des plus nobles parties de vous-même ! Restez triste,

monsieur, s'il le faut, mais pas découragé, mais pas injuste pour vous-même. J'ai tant admiré votre premier livre qu'il m'est impossible de ne pas tout attendre encore du second. En ce qui vous concerne, je n'oserais avoir un avis ni me sentir assez forte pour aller contre le vôtre. Néanmoins, tout en admettant que les idées qui vous sont chères ne sont pas dans le courant de l'esprit du jour, je crois que vous les ramènerez dans plus d'une intelligence. Vous les relèverez elles-mêmes de la servitude où les tient l'intérêt du moment, et c'est précisément peut-être ce qu'on n'a dit pour personne ni pour aucun temps donné qui porte le plus de lumière et rencontre le plus d'écho dans les âmes d'élite. Sait-on combien de gens profiteront d'un livre qui peut n'avoir été fait que pour soi? Si près de vous revoir, j'anticipe trop mal et pourtant encore trop peu, à mon gré, sur tout ce que j'aurais à vous dire. Ce moment viendra bientôt, j'espère, et je vais bien user du droit de vous guetter que me rend votre indulgence.

Adieu, monsieur, l'hommage que je vous rends ne peut se classer, je sais seulement qu'il est à part de tout autre et ne va bien qu'à vous.

Paris, 1856.

Je ne veux pas, madame, que vous appreniez par un billet imprimé le grand malheur qui vient d'atteindre toute ma famille et moi en particulier. Nous venons de perdre notre père. Nous l'avons rapporté hier à Paris et déposé dans la sépulture de la famille. Nous sommes tous plongés dans la plus profonde douleur que vous comprendriez encore mieux, vous

qui savez si bien comprendre tous les sentiments profonds, si vous aviez connu la bonté adorable de l'être qui nous est enlevé. Je sais qu'on se porte aisément à dire du bien de ceux qui ne sont plus. Mais, cette fois, je puis vous assurer que le chagrin ne me fait rien exagérer quand je vous dis que je n'ai jamais rencontré un vieillard si oublieux de lui-même, si occupé de ses enfants, si doux, si indulgent, si tolérant dans la plus vive foi. Lui qui ne s'irritait jamais, ne parlait qu'avec une sorte de colère de tout ce qui eût pu sentir la persécution et même la contrainte ; il se bornait à prêcher d'exemple. Aussi Dieu, qui voit le fond des cœurs, lui a-t-il donné la fin qu'il aurait choisie : il est mort préparé à ce terrible passage, entouré de ses enfants et sans avoir la connaissance de son péril.

Pardon, madame, de tous ces détails. Vous êtes la première personne à laquelle j'écrive depuis mon retour ici, parce que vous êtes, en dehors du cercle des plus proches parents, la personne dans la sympathie de laquelle je sens le plus de confiance. Croyez à mon tendre respect.

Paris, vendredi 13, 1856.

Vos chères lignes m'ont trouvée bien troublée de votre malheur que je venais d'apprendre, et vous pouvez penser, monsieur, si elles m'ont rendu votre douleur intime et présente. Il n'en est pas, je crois, que je comprenne mieux que la perte du trésor unique, de cette aimante protection qui ne se peut renouveler, et dont l'absence, sous la condition où vous

la subissez, reste à jamais sensible. Aussi l'accent de votre douleur me pénètre, et c'est bien de toute mon âme que je vous plains. Mais je me dis, et vous le direz plus tard, que dans l'affliction même votre part est enviable. Tout ce qui fait la douceur des souvenirs vous reste, la pieuse et solennelle impression de tant de vertus, et la part personnelle que vous faisiez entrer dans ce bonheur de famille, le meilleur que le ciel nous laisse ici-bas.

Jamais, monsieur, quelque chose que votre bonté fasse pour moi, je ne vous remercierai d'un mouvement plus profond, plus vif et plus sincère que je ne vous remercie aujourd'hui de m'avoir associée à vos douleurs. Des rapports anciens n'auraient pu obtenir davantage, mais peut-être une sympathie aussi permanente et aussi vraie ne méritait-elle pas moins.

M. de Falloux m'a bien demandé d'être son interprète. C'est en passant à votre porte qu'il a appris le malheur auquel il prend une vive part.

Paris, 1856.

Je ne veux pas attendre à demain, madame, pour vous dire combien j'ai été touché de votre lettre. Votre amitié est du petit nombre de celles qui honorent celui qui en est l'objet, en même temps qu'elles le soutiennent et lui sont très-douces. Il ne s'est pas passé un seul jour depuis celui où je vous ai vue, que je n'aie formé le projet d'aller chez vous. Chaque fois un obstacle est survenu. J'espère être plus heureux bientôt. Croyez, madame, que personne n'a pour vous un plus respectueux et plus véritable attachement.

Paris, dimanche, 27, 1856.

Si j'ai tant tardé à vous remercier, monsieur, c'est que *bientôt* m'avait laissé espérer de le faire encore plus à mon gré. Mais j'ai surtout des grâces à vous rendre. On n'est tenté de marcher vite qu'avec les gens qui simplement nous plaisent, chose légère qu'il faut saisir au vol. Ici, les conditions sont bien autres. Ce que je demande au temps, quelque peu qu'il m'en reste, ce n'est pas de hâter, c'est d'assurer chaque pas.

Recevez l'expression de mes bien vrais sentiments.

Paris, 1856.

Vous m'avez paru l'autre jour, madame, vouloir jeter un regard sur un voyage en Chine dont je vous parlais. Cela m'a fait rechercher le petit volume en question parmi mes livres. Le voici. Il est assurément peu digne d'être mis sous vos yeux, à moins que tout ce qui se passe dans ce singulier pays ne vous intéresse beaucoup. Il me semble me rappeler que la partie la plus curieuse se trouve après la marque que j'ai faite. On y voit notamment tous les signes matériels de cette décadence de toutes les croyances religieuses en Chine dont on parle souvent : une religion mourant d'elle-même sans être remplacée par aucune autre, et laissant les âmes absolument vides. Je n'ai nul besoin de ce petit livre que vous pouvez garder tant qu'il vous plaira.

A bientôt, madame, je ne vous dirai jamais assez combien m'est précieuse la bienveillance que vous voulez bien me témoigner.

Paris, mardi matin.

Mille remerciements de votre petit volume. Les gens dont il parle annoncent bien assurément une sorte d'enfance sénile, mais être vieux n'est pas être mort. Et qui sait si plus tard on ne verra pas courir un sang nouveau dans ces veines appauvries?

Je vous ai vu inquiet et attristé l'autre jour; c'est avec peine, vous le croyez bien. Je fais demander si madame de Tocqueville est de retour. Soyez assez bon pour me rappeler à elle et pour recevoir mes bien sincères amitiés.

Tocqueville, 1er juillet 1856.

Revenu ici depuis deux jours, madame, je sens le besoin de vous écrire. J'ai besoin de vous exprimer combien notre dernière entrevue m'a profondément touché et sensiblement calmé. Je ne sais si vous avez pu lire sur ma figure toute la reconnaissance dont je me sentais pénétré en apercevant sur la vôtre les signes visibles d'une sympathie si véritable. Cette reconnaissance était profonde, et, tant que je vivrai, je garderai un souvenir plein d'une tendre gratitude. Vous ne connaissiez pas mon excellent père; c'était donc l'amitié seule que vous vouliez bien avoir pour moi qui vous touchait. Cette amitié a été alors et demeure une de mes plus grandes consolations. C'est la foi que j'ai en elle qui me fait vous écrire aujourd'hui, car je n'ai rien à vous dire qui pût intéresser en quoi que ce soit un indifférent. J'ai fait, comme vous pouvez croire, un triste voyage. Arrivé ici, j'ai bien reconnu, et ce n'est pas la première fois, que

nous apercevons les lieux à travers nous-mêmes et non en eux-mêmes. Je n'ai pu retrouver encore rien de ce charme que je trouvais jusqu'ici dans tous les objets qui m'entourent en ce moment. J'éprouve un grand accablement d'esprit dont je désirerais sortir, car il ne peut rien naître de bon d'un pareil état. Mais je n'ai pu jusqu'à présent faire des progrès bien sensibles vers le mieux auquel j'aspire. Les tristes émotions de ce dernier mois ont ravivé tout ce qu'il y avait originairement de mélancolique dans mon esprit, de sorte que, indépendamment des douloureux souvenirs que tout réveille, je suis poursuivi par mille réflexions générales sur les destinées humaines dont la tristesse m'accable. Jusqu'à présent, j'ai trouvé ici la solitude et non le repos. J'espère cependant finir par reprendre goût à quelque travail, ce qui me serait d'un grand secours. Le travail seul peut me tirer de l'abattement où je suis.

Je mentirais pourtant si je disais que cet état de mon esprit me rend entièrement indifférent à la destinée de l'œuvre qui m'a coûté tant de peines et qui vient de paraître. J'ai trouvé ici un certain nombre de lettres contenant des approbations qui m'ont donné, je le confesse, quelques moments d'un grand plaisir. Mais cette impression elle-même. quoique vive, a duré peu. Je suis retombé bien vite, à propos de ce sujet comme de tous les autres, dans les pensées chagrines qui me sont si familières, même dans les temps heureux, et qui me portent à douter profondément de la valeur de tout ce que je fais.

Pardonnez-moi, madame, d'abuser ainsi de votre indulgence pour exposer devant vous mes tristesses

et mes misères. En vérité, il aurait fallu ne pas vous écrire si j'avais voulu vous faire un autre tableau. Je suis sûr que celui-ci ne vous blessera point; vous savez comprendre tous les maux de l'âme, et compatir à ceux mêmes au dessus desquels vous êtes élevée par les convictions que vous avez le bonheur d'avoir et par les admirables consolations que je sais qu'elles donnent. Vous excuserez donc cette lettre, et vous y répondrez quelques-unes de ces bonnes paroles qui, venant de vous, ont tant de prix pour moi. Adieu, madame, croyez à mon tendre et respectueux attachement.

Paris, 5 juillet, 1856.

C'est bien aussi une date pour moi, monsieur, que cette dernière entrevue où je me suis sentie pénétrée si avant par votre tristesse poignante et si douce dans son expression. Toujours quelque chose d'ineffaçable m'est resté de chacun de nos entretiens, mais cette fois bien autrement encore. Vous avez touché à cè domaine réservé qui vous fait si bien connaître. J'ai pu y compter une à une vos richesses, et surtout les concentrer sur le point qui, plus qu'aucun autre, m'importait pour votre bonheur. Je ne puis dire combien ces vues successives sur vous-même, sur les intérêts qui composent votre vie, et qui suffiraient pour en faire l'honneur, m'ont rendu faciles à comprendre le respect instinctif et le vif attrait qui vont au devant de vous. Je n'entends pas parler ici de la supériorité de votre esprit; je n'en suis encore qu'à cette sensibilité de cœur qui est au fond le charme de tout le reste. Non, assurément,

vous ne vous trompez pas en croyant à ma sympathie intime. Elle me fait de votre bonté une bien chère consolation, plus que cela peut-être, j'y vois une force et un appui dont je ne vous remercie pas seule. Je crois vraiment que, dès vos premiers encouragements, j'ai toujours compté avec vous sur un peu d'éternité; car, quoique sensible aux longs intervalles, ils m'ont trouvée patiente; je n'ai redouté que les pas rétrogrades et n'ai tenu qu'aux pas bien assurés, un peu de lenteur allant aux choses sérieuses.

J'ai bien pressenti les tristesses de votre retour; tout vient du dedans; avec certaine disposition de l'âme, les objets extérieurs passent inaperçus ou bien blessent par un contraste qui les ravive; il faut aller doucement. On meurt brusquement, mais on ne revit que peu à peu; c'est aussi une convalescence. Néanmoins il faut que la volonté en appelle au courage; car, nous avons beau dire, les douleurs vraies résistent si bien qu'on ne se console guère, je crois, que des chagrins qu'on n'a pas eus. Il est bien vrai qu'en isolant la pauvre destinée humaine elle paraîtrait toujours cruelle et accusatrice ; mais ce ne serait pas prendre l'écheveau par le bon bout. La vie privée de bonheur peut aussi sembler belle, et la mort se montrer amie. Le tout n'est-il pas d'aimer au delà?

Il me semble, quand je vous vois si défiant de vous-même, que tout un monde compétent s'entend, sans autre concert, pour vous en guérir. On ne me parle que de l'unanimité des suffrages que vous envieriez et à la gloire desquels s'ajouteront probablement des critiques qui achèveront de vous satisfaire.

Je ne vous dis rien pour mon compte. Je vis pour le moment dans un gaspillage de temps, au milieu d'encombres et de préoccupations qui n'ont cessé de renouveler durant ma lecture les intrusions qui me faisaient souffrir quand vous étiez là. Je les prends en patience, parce que je touche au moment d'en être libérée. Par la plus amicale des condescendances, Mme de la Rochejaquelein me loue son château de Fleury, à trois lieues de Fontainebleau et à même distance de Melun. Je dois y passer quatre mois seule, complétement seule. Votre livre inaugurera cette heureuse solitude dont je suis avide : ce n'est rien moins qu'un tête-à-tête d'ami que je lui ménage. Je vous dirai tout ce qui me viendra ; je vous admire trop pour n'être pas à l'aise. D'ailleurs rien n'est si commode que de n'être nullement obligé d'y voir clair ou juste. Vous me redresserez souvent ; vous ferez prendre corps à des aperçus sans consistance, mais bercés *con amore* et tenant à l'état de mon intelligence, qui, sur certaines questions, est un peu celui de la pensée préexistant à la parole.

Je ne sais absolument rien de Montalembert, ni par lui ni par les autres, tous les aboutissants se trouvant dispersés. M. de Falloux saura les bonnes paroles dont vous me chargez pour lui, et en sera bien touché. Le voilà retourné dans son Anjou. Le vide se fait de toutes parts ; plus même de passants, ce casuel de la saison.

Adieu, je vous quitte peu, mais je croirai aller vous retrouver sous les beaux arbres qui m'attendent, et où j'espère que, mieux encore que votre souvenir, votre parole viendra me chercher.

Tocqueville, 22 juillet 1856.

J'attendais toujours pour vous écrire, madame, dans l'espérance de pouvoir vous rendre bon compte de moi; mais je vois bien que cela pourrait me mener trop loin, et je veux ne pas tarder à avoir de vos nouvelles. Laissez-moi vous remercier d'abord de votre dernière lettre. J'y ai trouvé, comme toujours, les preuves d'une affection qui console et fortifie. Je ne vous lis jamais sans ressentir cette double impression. La cause en est surtout, je pense, en ce qu'on rencontre en vous une âme qui s'émeut aisément et un esprit retenu et fixé dans des principes sûrs. C'est ce qui fait votre charme et votre empire. Je voudrais bien mieux profiter que je ne le fais d'une amitié si précieuse, et je m'afflige d'y réussir si mal. J'ai cependant retrouvé, depuis que je vous ai écrit, une partie du calme que j'avais absolument perdu durant la fin de mon séjour à Paris et les premiers moments de mon retour ici; mais je ne suis pas encore parvenu à me rattacher vivement à rien. Il n'y a point de travail, ni même d'occupation qui me captivent, ce qui laisse toujours chez moi un fond d'agitation dans l'âme. Car je ne me repose jamais dans l'immobilité, mais plutôt dans un mouvement rapide et continu de l'esprit vers un point donné. Je songe aussi beaucoup plus que je ne devrais à la destinée de mon livre. Combien je voudrais pouvoir vous dire que, fort des intentions que j'ai eues en l'écrivant et d'un certain sentiment intime de la valeur de l'ouvrage, j'attends sans inquiétude le jugement de la

foule! Je serais très-glorieux de pouvoir me vanter de cela à vous; mais malheureusement il n'en est absolument rien. Tous les bruits qui me parviennent sur ce livre me causent des impressions dont la vivacité me fait honte. Je ne m'en relève un peu qu'en m'en confessant à vous. La plus grande partie de ce que j'entends me fait plaisir. Assurément jusqu'à présent le résultat semble dépasser mon espérance. Mais voyez comme mon esprit est mal bâti! Le plaisir que l'approbation me cause se ternit et s'efface vite. La critique reste et me chagrine plus longtemps.

J'espère que cette lettre vous trouvera dans la retraite que Mme de la Rochejaquelein a été assez heureuse pour pouvoir vous offrir, et dans laquelle je souhaiterais tant de pouvoir vous suivre, ne fût-ce que pour un seul jour, afin d'y avoir avec vous quelques-unes de ces longues conversations que les visites ne viendraient pas interrompre comme à Paris. Cette vie si occupée des autres que vous menez dans cette dernière ville, si elle vous procure quelquefois la grande satisfaction de cœur qui consiste à faire beaucoup de bien, doit à la longue éprouver votre santé, et je me réjouis à l'idée de votre solitude. Jouissez-y doucement de vous-même, madame, et ne songez aux autres que pour penser à l'affection vive que vous inspirez à quelques-uns et au respect que vous faites naître chez tous. Je ne connais pas de plus noble manière d'employer sa vie que la vôtre, et, à travers votre modestie, vous ne sauriez être insensible à l'hommage désintéressé que tant de gens de toutes les conditions vous rendent.

Je viens de lire un ouvrage qui m'a fort intéressé,

c'est celui de M. Albert de Broglie, l'*Eglise et l'Empire romain au* IVe *siècle*. Je trouve beaucoup de talent dans ce livre. On y rencontre, au milieu d'une foi très-sincère, un esprit libre qui permet à l'auteur de juger les hommes dont Dieu a fait ses instruments. La composition générale de l'œuvre me paraît très-heureuse. J'ai toujours ressenti un fort grand dégoût pour cette décadence romaine, et le livre du prince de Broglie est le seul qui m'ait véritablement intéressé en en parlant.

Adieu, madame, donnez-moi bientôt, je vous prie, de vos nouvelles, et surtout croyez à l'affectueuse sollicitude qui me porte à les demander.

Paris, 25 juillet 1856.

Votre lettre de mardi m'a été remise précisément au moment où j'allais vous envoyer un simple mot, l'équivalent d'une de ces enquêtes verbales uniquement faites pour s'assurer que personnes et choses sont en leur place. Vos tristesses, l'ignorance où j'étais de vous, l'incertitude qui s'y ajoutait par le fait d'un journal qui vous faisait voyager, me pesaient beaucoup. Il me tardait aussi de vous dire les misères prolongées d'une entorse, qui par la secousse d'abord, puis par l'immobilité, avait fort ajouté à mes maux habituels; mais me voilà au moment de réaliser mon projet de Fleury, si rien d'ici à quatre ou cinq jours ne vient à la traverse. Quel bon moment toujours pour moi que celui où votre souvenir vient me chercher! Vous retrouvez, me dites-vous, un peu du calme que vous aviez perdu, mais sans pouvoir encore vous rattacher à rien, ni vous sentir bien accessible aux

volontés du dedans et aux sollicitations du dehors. Quoi de plus naturel après de tels ébranlements, et comment vous en prendriez-vous à vous-même, comment douteriez-vous de reprendre le dessus, quand dans un premier progrès vous pouvez entrevoir tous les autres et vous assurer du retour prochain de l'entière possession de vous-même? Vous avez été si juste, si doux envers la douleur que le temps, sans la détruire, saura bien la transformer.

D'après ce qui m'est dit de toutes parts de l'effet produit par votre livre, je vous vois glorieusement rassuré sur son sort, et je lui pardonne ce peu d'ennui où il vous maintient encore. L'impression qui précède tout ne se raisonne pas. Et puis, il y a toujours du froissement en face de la contradiction. Mais, en y pensant, ne sont-ce pas les œuvres vraiment considérables comme valeur et haute portée qui, éveillant plus d'idées, concentrant davantage l'attention, donnent lieu par la diversité des esprits et des points de vue à plus d'objections? J'écarte les malveillants et les partis pris, *non ragioniam di loro*; mais, dans les suffrages vraiment enviables, est-il un gage moins suspect de la sincérité des louanges qu'un peu de critique tout à côté? N'est-ce pas ce qu'on admire qui donne le droit de dire ce qu'on blâme? Je ne sais pourquoi l'orgueil même ne s'arrangerait pas de la vérité, que Mme de Staël voulait bien crue mais point écorchée, et pourquoi la passion ne s'en accommoderait pas aussi bien que l'orgueil, en vertu de ce petit grain d'austérité déposé au fond de tous les vrais et profonds sentiments. Tout cela est facilement admis par la volonté; seulement l'exé-

cution de ce beau programme, comme tant d'autres, nous trouve souvent en défaut, non par l'effet de quelque défaillance, mais par le besoin de sympathie qui vit au fond de nous-mêmes, par le besoin d'assimilation qui est bien encore un peu de la dépendance, mais d'un ordre charmant et élevé. Gardez pour moi, par une chère exception, tous les mouvements qui s'y rapportent. C'est vous-même que vous ne serez jamais assez à mes yeux.

Je suis charmée que vous ayez été content du travail d'Albert de Broglie. Il y a mis la force d'arrêt qui est en lui-même; il suit vos traces, il traite avec respect le public auquel il s'adresse; tout son soin a été consacré à ne rien hasarder et à se faire inattaquable, autant que possible. Je me promets de le relire prochainement, car je ne l'ai lu encore que dans le manuscrit et à bâtons rompus.

Remerciez, je vous prie, Mme de Tocqueville de m'encourager, et laissez-moi vous devoir un jour sa vraie bienveillance. Je m'identifie à tout ce qui vous touche, comme je prends au sérieux tout ce qui vient de vous.

Tocqueville, 4 août 1856.

Vous me parlez, madame, dans votre dernière lettre, d'une entorse qui faisait supposer une chute. Je n'aime point à rester sur ce bulletin là, et, bien que ce ne soit pas le cas de vous faire une querelle, je serais tenté de vous reprocher un peu de ne m'avoir pas raconté en m'écrivant ce qui vous était arrivé. Vous ne sauriez jamais me faire plus de plaisir qu'en me parlant souvent de vous. J'espère que

vous n'êtes plus à Paris par le temps qu'il fait. La chaleur doit y être excessive; car, dans ce pays même où le vent ne cesse jamais et rafraîchit constamment l'air, nous souffrons du chaud; c'est ce que je n'avais jamais vu. J'aime à vous voir en ce moment sous de grands ombrages, et non au milieu de l'entassement de maisons où l'on ne sait où trouver la fraîcheur la nuit aussi bien que le jour. C'est de là que sera datée, j'espère, votre première lettre.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire de nous. A mesure que notre solitude se prolonge, nous devenons, ce me semble, plus tranquilles et plus près de la sérénité. Je pense que c'est une grande bénédiction que Dieu nous a donnée de nous faire trouver tant de secours à nous retirer loin du monde. Ce remède contre les maux et les agitations de la vie est toujours à la portée de l'homme, tandis que celui qu'on cherche au milieu de la foule ne se trouve pas toujours et aggrave bien souvent la maladie dont on veut guérir. Je m'aperçois du progrès que nous faisons par la rapidité toujours plus grande avec laquelle semble courir le temps. Vous savez que les jours les plus heureux sont toujours ceux qui fuient le plus vite. Rien ne marque mieux la misère humaine que d'avoir trouvé là le meilleur signe de bonheur. Il en est ainsi pourtant. Je n'ai recommencé aucun travail sérieux; mais j'ai des occupations nombreuses et réglées, qui, sans me suffire, m'intéressent, et au milieu desquelles le temps passe en ne laissant que de petites traces légères, mais agréables.

Je reçois toujours beaucoup de bonnes nouvelles de mon livre. Je vous avoue avec candeur que cela

me charme, et que je n'ai rien de l'indifférence philosophique que je devrais affecter pour le succès. Loin du reste de m'accuser auprès de vous de ma satisfaction, j'aurais plutôt à me défendre de ne l'avoir pas plus grande, car c'est là où est la vraie maladie de mon âme : inquiétude incessante de l'esprit qui cherche en toutes choses le *par delà*, et rend presque insensible au bien qu'on a le plus désiré dès qu'on l'a atteint. Je sais que ce n'est pas là seulement mon infirmité, c'est celle de l'homme; mais peu, je crois, en ont été plus atteints. J'ai eu une vie assez agitée dans laquelle il s'est rencontré de temps à autre de grandes joies. Mon imagination n'a jamais trouvé dans chacune de celles-ci qu'une sorte de point d'appui pour sauter plus loin. Je n'ai pas eu assurément à me plaindre de ma destinée, mais seulement de moi-même.

On vient de me rapporter les œuvres complètes de *** que j'avais données à relier. Cela m'a porté à vouloir y lire avec suite. Je vous avoue pour vous seule que je n'ai pas pu y parvenir. J'ai un goût passionné pour l'homme, mais je ne puis vivre avec l'écrivain, et je crois en vérité que son âme était bien plus grande que son esprit. Il a beaucoup de celui-ci pourtant, mais son goût littéraire me paraît faux; il est précis par le fond de sa pensée qui se mûrit dans de grands travaux; il est vague, redondant par l'expression, comme le serait un homme qui n'aurait point étudié et ne songerait qu'à faire des phrases plus agréables encore à l'oreille qu'à l'entendement.

Quelle imprudence de juger ainsi les autres quand on est soi-même sur la sellette! Aussi n'est-ce qu'avec

vous que je me permets ces licences. J'espère que vous voudrez bien finir par être mon juge. Vous m'avez déjà dit beaucoup de choses agréables sur ce que les autres pensaient de mon œuvre. Ce qui m'importe le plus, c'est de savoir ce que vous en pensez vous-même après l'avoir lue.

Je crains bien que vous ne puissiez jamais déchiffrer cette lettre. J'écris très-mal et n'ai jamais pu obtenir de moi de soigner mes lettres. Il me semblerait, en le faisant, sortir de cette intimité et m'habiller pour aller en public. Veuillez donc, madame, pardonner mon griffonnage, et surtout croire que l'homme qui vous écrit si mal n'en est pas moins pénétré du respect le plus tendre pour vous.

Fleury, 13 août.

Je suis ici depuis dix jours et toute à votre livre. Il ne lui aura manqué qu'un seul des hommages qui ont salué votre premier ouvrage, la surprise; mais on se sera demandé comment, partant de si haut, vous avez pu laisser tant d'espace derrière vous.

Avant tout, permettez-moi de vous dire combien je suis frappée de l'incomparable beauté de votre parole si substantielle et si simple. Elle ne demande rien qu'à la pensée elle-même. Après avoir charmé l'esprit par cette clarté qui fait voir dans votre intelligence comme l'œil même voit les objets, avec quelle habile ordonnance vous aplanissez la voie au lecteur, et, maître du sujet, mettez à la portée des ignorants cette science dont ils ne s'avisent jamais qu'après coup! Votre touche est à la fois large et fine sans que

l'ingénieux s'en mêle, et ce que vous découvrez est vraiment neuf. Vous prouvez une fois de plus que pour l'intelligence supérieure qui s'y applique en toute sincérité nul sujet n'a été traité. Que de sagacité dans vos réflexions et comme vous remontez aux causes ! Comme vous rendez sensible l'approche muette du grand événement qu'on voit poindre, germe d'un mal aigu dans le sein de la vieille maladie chronique de l'ancien régime ! Parmi tant de pages que j'ai notées ou extraites, combien je vous ai su gré des admirables cinq ou six lignes sur 89 que tant de vos amis politiques désertent aujourd'hui et désavouent [1] ! Votre incorruptible et rigide impartialité donne bien des armes à ceux qui lui restent fidèles. On reconnaît cependant à certains accents que d'autres cordes vibrent aussi dans votre âme. Une mûre réflexion écarte autant l'exclusif que l'extrême. Votre pensée, si je l'ai comprise, ne serait-elle pas qu'on aurait pu tout réformer sans rien détruire, qu'ainsi l'œuvre aurait acquis une tout autre puissance d'action et de durée, et que les leçons du passé étaient d'autant plus précieuses à recueillir qu'elles

[1] « Je parcourrai d'abord cette première époque de 89, où l'amour de l'égalité et celui de la liberté partagent leur cœur ; où ils ne veulent pas seulement fonder des institutions démocratiques, mais des institutions libres ; non-seulement détruire des priviléges, mais reconnaître et consacrer des droits ; temps de jeunesse, d'enthousiasme, de fierté, de passions généreuses et sincères, dont, malgré ses erreurs, les hommes conserveront éternellement la mémoire, et qui, pendant longtemps encore, troublera le sommeil de tous ceux qui voudront les corrompre ou les asservir. » — (*L'Ancien régime et la Révolution*, par Alexis de Tocqueville, avant-propos, p. XII.)

contenaient un programme pour l'avenir ? Nos trente dernières années n'ont cessé de me suggérer cette même idée. Aucune des révolutions qui se sont succédé ne m'a paru frappée au coin de l'inévitable. Toutefois, il faut bien en convenir, les grandes conquêtes étaient faites et, quoi qu'il arrive, assurées pour tous les temps. Le bloc était dégrossi, il ne s'agissait que d'en tirer la statue d'une main habile et sûre. Mais le pli profond des habitudes, la longue sanction des temps, le passage d'une ère à une autre, une atmosphère à renouveler faisaient-ils à nos devanciers les mêmes conditions qu'à nous ? Le pouvoir, et ce mot comprend surtout l'entourage, se dépouille-t-il, s'exécute-t-il sans y être forcé ? Une des plus dangereuses réflexions, ce me semble, que suggère l'histoire, c'est que tout ce qui a affranchi les peuples et servi leur bien-être a été arraché au pouvoir, et qu'enfin c'est du temps seul que les plus justes droits reçoivent une sanction finale. Mon Dieu ! du petit au grand, de l'individu aux masses, tout n'est-il pas sur un même plan pour notre pauvre humanité ? Que de bons et vains sentiments, que de stériles résolutions, que de velléités sincères et infirmes attendent pour aboutir les grands coups ! En vertu de la solidarité humaine, la vivacité de mes impressions défie l'espace et le temps. J'ai de grandes révoltes contre les violences de la force brutale ; mais, ce qui m'émeut presque autant, ce sont les grandes injustices au soleil consenties même par les meilleurs, comme l'esclavage à tous ses degrés ; c'est l'état normal de la vexation, une régularité apparente et un peuple foulé ne comptant pas plus

dans son bien-être que dans ses droits, et tout cela non pas dans un coin de terre obscur, dans la nuit de l'ignorance, mais au milieu de tous les silences, de toutes les quiétudes, de toutes les glorifications du dehors. C'est un peu ce que vous venez de faire passer sous mes yeux. Eh bien! à ces tableaux-là, j'avoue que je perds pied, et que les époques où cette cruelle inégalité s'efface me paraissent offrir d'amples compensations. Je n'ai jamais pu prendre à la poésie du moyen âge, pas même à ses poèmes; jugez de ses institutions! Les hauts faits, les grands et beaux sentiments s'y montrent, comme le bien-être, comme l'air respirable, limités à une seule classe. J'ai peine à comprendre la liberté quand elle n'est pas pour tout le monde, et je ne la comprends pas plus dans l'élégant monde romain que dans la repoussante Amérique méridionale. Il me semble que la liberté n'est tout-à-fait elle-même que lorsqu'on peut la mettre au nombre des biens que Dieu a départis d'une main également large à toutes ses créatures, comme la jeunesse, la force, la santé, l'intelligence, ces biens qui appartiennent à tous. J'espère ne pas confondre la force morale et la force du nombre; mais je dois avouer que ces multitudes elles-mêmes, qui ont un chiffre et pas de nom, me paraissent toujours imposantes : je n'ai point peur de leur puissance, mais je crois qu'elles ont droit à toutes nos sollicitudes.

Il est un point sur lequel je n'oserais pas être de votre avis. Croyez-vous que l'identification du clergé au pays, aux institutions, autrement que par le dévouement moral de tout son être, lui soit bonne,

bonne à lui [1] ? Mais nous reprendrons cela, aujourd'hui ce sujet me mènerait trop loin. Entre toutes les personnes qui m'ont parlé de votre livre, une seule objection a été faite et s'est trouvée renouvelée toujours au milieu d'un concert d'éloges. On vous reproche un peu de ne pas conclure. Moi, je prétends que c'est vous reprocher de ne pas verser! Il est certain à mes yeux que vous concluez pour la réintégration en droit et pour le règne à jamais de toutes les idées qui sont ramenées sous votre plume avec tant d'amour. Tout le reste n'est-il pas contingent, dépendant? C'est, on le sent très-bien, l'esprit que vous

[1] « Ce qui contribuait surtout à donner aux prêtres les idées, les besoins, les sentiments, souvent les passions du citoyen, c'était la propriété foncière. J'ai eu la patience de lire la plupart des rapports et des débats que nous ont laissés les anciens états provinciaux, et particulièrement ceux du Languedoc, où le clergé était plus mêlé encore qu'ailleurs aux détails de l'administration publique, ainsi que les procès-verbaux des assemblées provinciales qui furent réunies en 1779 et 1787; et apportant dans cette lecture les idées de mon temps, je m'étonnais de voir des évêques et des abbés, parmi lesquels plusieurs ont été aussi éminents par leur sainteté que par leur savoir, faire des rapports sur l'établissement d'un chemin ou d'un canal, y traiter la matière en profonde connaissance de cause, discuter avec infiniment de science et d'art quels étaient les meilleurs moyens d'accroître les produits de l'agriculture, d'assurer le bien-être des habitants et faire prospérer l'industrie, toujours égaux et souvent supérieurs à tous les laïques qui s'occupaient avec eux des mêmes affaires.

« J'ose penser, contrairement à une opinion bien générale et fort solidement établie, que les peuples qui ôtent au clergé catholique toute participation quelconque à la propriété foncière, et transforment tous ses revenus en salaires, ne

voudriez renouveler beaucoup plutôt que de vous en prendre aux formes.

J'ai été un peu fière d'avoir toujours eu la même impression que vous sur ***. Je croirais facilement que c'est l'impression de beaucoup de gens. Jamais on n'attribuera à son style les qualités de la sobriété : il y a souvent ainsi des épithètes que, par une sorte de consentement tacite, on n'accorde point même aux plus justes renommées.

Vous vous attendiez bien à ce que quelques lignes de votre lettre me reviendraient à la pensée plus d'une fois. Croyez que de vouloir est un grand pas

servent que les intérêts du Saint-Siége et ceux des princes temporels, et se privent eux-mêmes d'un très-grand élément de liberté.

« Un homme qui, pour la meilleure partie de lui-même, est soumis à une autorité étrangère, et qui dans le pays qu'il habite ne peut avoir de famille, n'est pour ainsi dire retenu au sol que par un seul lien solide, la propriété foncière. Tranchez ce lien, il n'appartient plus en particulier à aucun lieu. Dans celui où le hasard l'a fait naître, il vit en étranger au milieu d'une société civile dont presque aucun des intérêts ne peut le toucher directement. Pour sa conscience, il ne dépend que du Pape ; pour sa subsistance, que du prince. Sa seule patrie est l'Église. Dans chaque événement politique il n'aperçoit guère que ce qui sert à celle-ci ou lui peut nuire. Pourvu qu'elle soit libre et prospère, qu'importe le reste? Sa condition la plus naturelle en politique est l'indifférence. Excellent membre de la cité chrétienne, médiocre citoyen partout ailleurs. De pareils sentiments et de semblables idées, dans un corps qui est le directeur de l'enfance et le guide des mœurs, ne peuvent manquer d'énerver l'âme de la nation tout entière, en ce qui touche à la vie publique. »

(*L'Ancien régime et la Révolution*, page 172.)

de fait. Seulement *Chi non può qual che vuol, qual che può voglia*[1], et toute action se borne ici à écarter les obstacles. La petite prière que je glisse sous la même enveloppe répond tellement, ce me semble, à ce que vous me disiez de l'immobilité où vous ne reposiez jamais et du but à peine atteint que vous désertiez pour courir à un autre, que je ne résiste plus à vous l'envoyer. Figurez-vous que je l'ai toujours gardée à votre intention depuis un mot de vous dans une de vos rares visites avant votre départ pour la Touraine. Bossuet peut toujours s'offrir et sa parole est assez haute ici pour ne pas trop effaroucher l'ange encore un peu rebelle. Il faut bien que j'estime votre amitié autant que je l'aime pour vous envoyer un si long et si incohérent verbiage.

Je me trouve à merveille ici, c'est un très-beau lieu où tout est vaste et facile, hors les communications du dehors. A treize lieues de Paris, il faut quelquefois trois et quatre jours pour une réponse! Mille tendres remerciements de votre bonté, rappelez-moi à celle de Mme de Tocqueville.

Citation de Bossuet. — « Je ne sais, Seigneur, si vous êtes content de moi, et je reconnais même que vous avez bien des sujets de ne l'être pas. Mais, pour moi, je dois confesser à votre gloire que je suis content de vous et que je le suis parfaitement. Il vous importe peu que je le sois ou non; mais après tout, c'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre, car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous êtes mon Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse me contenter. »

[1] Que celui qui ne peut pas ce qu'il veut, veuille ce qu'il peut.

Tocqueville, 10 septembre 1856.

Vous m'avez écrit, il y a près de trois semaines, madame, la lettre tout à la fois la plus aimable et la plus intéressante, et je ne vous ai pas encore répondu. Je voudrais que vous trouviez dans votre cœur, qui contient tant d'indulgence, quelque raison pour m'excuser. Pour moi, je n'en trouve point et je n'ai rien à dire si ce n'est que j'ai toujours été le plus mauvais correspondant du monde, le plus irrégulier, le plus intermittent, et que mes meilleurs amis, qui se sont toujours plaints de ce défaut, me l'ont toujours pardonné, par la considération que ce n'est point l'oubli ni l'indifférence qui m'empêchera jamais d'écrire, mais une sorte de paresse d'esprit dont je ne suis pas le maître. Je ferais volontiers comme un compatriote que j'ai rencontré en Amérique, qui, quand il avait quelque chose de pressé à dire à ses amis, faisait cent lieues plutôt que d'écrire une lettre. Bien différent en cela d'un mien voisin qui, au contraire, était si peu maître de sa parole et si habitué à sa plume, que si dans la conversation on lui poussait un argument un peu vif, il vous quittait aussitôt, montait un petit cheval qu'il avait laissé à la porte en venant, et retournait au galop dans sa gentilhommière pour écrire ce qu'il aurait dû répondre. Je suis aux antipodes de celui-là, mais je me rapprocherais volontiers de l'autre.

Votre jugement sur mon livre m'a charmé. On ne saurait pénétrer plus avant dans ma pensée et mieux comprendre le sens de l'ouvrage. Votre lettre

sera certainement mise à part parmi celles qui expriment des opinions sur mon œuvre. En général, il faut que vous sachiez, madame, que tout ce qui vous regarde est à part dans mon esprit. La place que vous y occupez vous est propre et ne ressemble à celle d'aucun autre. J'ai pour vous un mélange de respect et d'affection qui fait du sentiment que je vous porte quelque chose de tout particulier, et qu'une réunion bien rare de qualités diverses peut seule expliquer.

Que j'aime à vous entendre parler si noblement contre tout ce qui ressemble à l'esclavage ! Je suis bien de votre avis que la répartition plus égale des biens et des droits dans ce monde est le plus grand objet que doivent se proposer ceux qui mènent les affaires humaines. Je veux seulement que l'égalité en politique consiste à être tous également libres, et non, comme on l'entend si souvent de nos jours, tous également assujettis à un même maître.

Je me doutais bien, je l'avoue, que ce que je dis sur le clergé de l'ancien régime et sur l'avantage qu'il y avait à le rattacher par des intérêts terrestres à une patrie n'aurait pas votre entier assentiment. Je ne veux pas plus que vous entamer par lettre ce grand sujet. Mais je désire vivement qu'une de ces heures précieuses et si rares où il m'est donné de pouvoir causer librement avec vous se présente, afin que je puisse vous exposer sur ce point toute ma pensée, et rechercher la vérité dans le contact d'un esprit aussi sincère et plus éclairé que le mien en pareille matière. Je ne vous dirai aujourd'hui, si vous le permettez, que le sentiment sous l'impression duquel j'ai écrit.

Il y a, ce me semble, dans la morale deux parties distinctes, aussi importantes l'une que l'autre aux yeux de Dieu, mais que, de nos jours, ses ministres nous enseignent avec une ardeur très-inégale. L'une se rapporte à la vie privée : ce sont les devoirs relatifs des hommes comme pères, comme fils, comme femmes ou maris. L'autre regarde la vie publique : ce sont les devoirs qu'a tout citoyen vis-à-vis de son pays et de la société humaine dont il fait spécialement partie. Me trompais-je en croyant que le clergé de notre temps est très-préoccupé de la première partie de la morale et très-peu de la seconde? Cela me paraît surtout sensible dans la manière de sentir et de penser des femmes. Je vois un grand nombre de celles-ci qui ont mille vertus privées dans lesquelles l'action directe et bienfaisante de la religion se fait apercevoir, qui, grâce à elle, sont des épouses très-fidèles, d'excellentes mères, qui se montrent justes et indulgentes envers leurs domestiques, charitables envers les pauvres. Mais quant à cette partie des devoirs qui se rapporte à la vie publique, elles ne semblent pas même en avoir l'idée. Non-seulement elles ne les pratiquent pas pour elles-mêmes, ce qui est assez naturel, mais elles ne paraissent pas même avoir la pensée de les inculquer à ceux sur lesquels elles ont de l'influence. C'est une face de l'éducation qui leur est comme invisible. Il n'en était pas de même dans cet ancien régime, qui, au milieu de beaucoup de vices, renfermait de fières et mâles vertus. J'ai souvent entendu dire que ma grand'mère, qui était une très-sainte femme, après avoir recommandé à son jeune fils l'exercice de tous les devoirs de la vie pri-

vée, ne manquait point d'ajouter : « Et puis, mon enfant, n'oubliez jamais qu'un homme se doit avant tout à sa patrie; qu'il n'y a pas de sacrifices qu'il ne doive lui faire ; qu'il ne peut rester indifférent à son sort, et que Dieu exige de lui qu'il soit toujours prêt à consacrer, au besoin, son temps, sa fortune et même sa vie au service de l'État et du Roi. » Mais je m'aperçois, madame, que je pénètre insensiblement plus avant que je ne voudrais dans le sujet dont je veux causer avec vous et sur lequel il y aurait trop à écrire.

Je ne veux cependant pas finir sans vous remercier de la citation de Bossuet que vous m'avez envoyée. Rien n'est plus beau, même en comparant Bossuet à lui-même. Je trouve dans cette seule phrase tout ce qui relève l'homme et tout ce qui en même temps le retient à sa place. Elle donne tout à la fois le sentiment de notre grandeur et de celle de Dieu. Elle est fière et elle est humble. D'où avez-vous tiré cela, madame? Je ne connaissais pas cet admirable morceau.

Adieu, madame, donnez-moi de vos nouvelles. Ma femme me demande toujours de la rappeler particulièrement à votre souvenir, et moi, je vous prie de croire à mon tendre et respectueux attachement.

Fleury, 26 septembre.

Une lettre de vous, monsieur, est toujours une vraie joie, habituellement désirée, mais jamais attendue; voilà, j'espère, de quoi vous mettre à l'aise. Quel charme aurait pour moi une de ces heures dont chacune de vos paroles réveille l'impression!

Comme elle ramènerait vite ces questions dont l'aimant est si puissant que, avec toutes les raisons du monde de s'en abstenir, on y retombe. C'est surtout celle à laquelle vous touchez avec promesse d'y revenir, qu'en raison même de mes résistances je vous rappellerais avant tout autre. J'avoue que jusqu'ici, entre les termes extrêmes de la domination du clergé et de son asservissement, je n'ai, d'instinct et de réflexion, rien redouté davantage que son intrusion dans les affaires publiques. Peu frappée de ce que celles-ci y gagneraient, je le suis fort de ce que le prêtre peut perdre à dépasser les termes positifs de son mandat. Je comprends que les religions plus ou moins locales suivent les peuples sur ce terrain et se rendent passibles de toutes ses vicissitudes : il y a équation entre ce qu'elles risquent et le bien qu'elles peuvent faire. Mais l'Église catholique, qui, après tout, est la question de la vérité divine oui ou non révélée à la terre, doit redouter, ce me semble, de voir compromettre son but suprême. Son caractère propre, sa mission lui commandent, son nom le dit assez, de marcher avec tous les temps, toutes les races, tous les degrés de civilisation et tous les régimes, de n'en signaler aucun comme modèle ou comme obstacle. Elle ne peut, ce me semble, tout en faisant intervenir partout les idées éternelles d'ordre et de justice, se mettre au service d'aucune préférence exclusive. Cela paraît ressortir même de son code; car, rigoureusement, minutieusement explicite en ce qui touche à la morale privée, elle n'a ni route tracée, ni règle fixe, ni prescription positive pour cette région des vertus publiques qui s'élève au-

dessus de la morale, qui oblige en tout temps les hommes de toute classe et de toute carrière. Ce silence ne dit pas que ces vertus plus hautes n'aient son estime, mais bien qu'en elles-mêmes elles ne sauraient avoir aux yeux de Dieu une importance égale à l'accomplissement des immuables préceptes imposés à tous. C'est surtout du nécessaire dans ses rapports avec la cité permanente que se préoccupe la loi religieuse; et, ici, un sublime et glorieux superflu, qui est le nécessaire de certaines âmes, est traité un peu comme l'héroïsme qui n'a pas de formule. Un des soins qu'il importe de prendre, n'est-il pas aussi que tout élément précieux garde sa saveur propre?

Je comprends bien que l'on cherche de toutes parts ce qui pourrait venir en aide à cet affaissement, à cette absence de tout intérêt pour ce qui n'est pas plaisirs ou spéculations sordides, et pour donner un mobile plus noble aux caractères comme aux intelligences. Mais j'ai encore l'illusion de croire que ce dont nous nous plaignons est seulement à la surface, qu'un concours de chances contraires sert d'excuse aux contemporains, et qu'on les jugerait avec plus d'indulgence, si l'on voulait comparer le temps où nous sommes avec un passé encore récent, et tenir compte de la notable différence des deux tâches. Combien le devoir était plus simple, plus clair, plus saisissable pour la conscience de l'âme ou de l'esprit qu'il ne l'est aujourd'hui, où toutes ses notions se compliquent et manquent de point d'appui, où tout prestige est évanoui, sans que rien d'ancien et de révéré y supplée! J'en appelle aux admirables paroles que vous me citez. N'expriment-elles pas non seule-

ment une loi toute faite, mais unanimement reconnue, des sentiments enracinés, compris par tout le monde? Ne montrent-elles pas le point de mire rendu bien saillant par le dévouement concentré en un seul? Le patriotisme ainsi simplifié n'avait à redouter aucune complication affaiblissante; il avait surtout de quoi se faire bien comprendre du cœur des femmes, qui, sans grand effort, échappaient dans ce temps-là à l'indifférence politique dont elles doivent être fières que vous leur sachiez mauvais gré.

Les articles sur les ouvrages qui intéressent, comme les portraits des gens qu'on aime, satisfont rarement; mais j'ai été très-contente de celui de M. de Rémusat sur votre livre. Personne ne vous loue plus ressemblant. Hier soir, je tombai sur des paroles de lui, citées par M. Villemain, qui m'ont fait plaisir, par opposition à beaucoup d'autres. « Le temps, dit-il, doit nous corriger de nos fautes, non de nos principes, et on ne peut refaire son esprit à chaque révolution. » En effet, voir dater d'un événement à peu près fortuit toute expérience m'a toujours étonné et me rappelle un mot d'une femme de mes amies pendant une des terreurs du choléra : Ne dirait-on pas que c'est le choléra qui a inventé la mort?

Veuillez, monsieur, excuser, comme un peu votre ouvrage, l'abandon de ma parole. Je demande seulement une preuve de votre bonne indulgence, c'est que vous ne me répondiez pas; je ne serai à l'aise qu'à ce prix.

Tocqueville, 20 octobre 1856.

Je vous assure, madame, que je ne suis pas tenté d'user de la permission que vous me donnez de ne pas vous répondre. Quand même le sentiment qui m'attache à vous, sentiment où le respect se mêle toujours à l'affection, me permettrait de garder le silence, le désir seul d'avoir une nouvelle lettre de vous suffirait pour me déterminer à récrire moi-même. La lecture de vos lettres est en effet pour moi un si grand plaisir, qu'il n'y a point de paresse qui puisse m'empêcher de vouloir le mériter.

Vous me dites, dans votre dernière lettre, des choses aussi vraies que bien exprimées sur l'obscurcissement inévitable de la notion du devoir en matière politique dans des temps troublés, instables et pleins de révolutions comme les nôtres, et sur la difficulté qui s'y rencontre d'y indiquer aux hommes des règles de conscience. Vous auriez assurément raison s'il s'agissait de conseiller ou de défendre certaines doctrines particulières en fait de gouvernement. Ce n'était pas non plus ainsi que je l'entendais. Je crois qu'en ceci, comme en tout ce qui concerne les actions humaines, il y a, en dehors des règles spéciales applicables individuellement à chaque cas, des principes généraux à inculquer, des sentiments à faire naître, une certaine direction à donner aux idées et aux volontés. Je ne demande point sans doute aux prêtres de faire aux hommes dont l'éducation leur est confiée ou sur lesquels ils exercent une influence, je ne leur demande pas de faire à ceux-ci un devoir de cons-

cience d'être favorables à la république ou à la monarchie. Mais j'avoue que je voudrais qu'ils leur disent plus souvent qu'en même temps qu'ils sont chrétiens, ils appartiennent à l'une de ces grandes associations humaines que Dieu a établies sans doute pour rendre plus visibles et plus sensibles les liens qui doivent attacher les individus les uns aux autres : associations qui se nomment des peuples et dont le territoire s'appelle la patrie. Je désirerais qu'ils fissent pénétrer plus avant dans les âmes que chacun se doit à cet être collectif avant de s'appartenir à soi-même; qu'à l'égard de cet être-là, il n'est pas permis de tomber dans l'indifférence, bien moins encore de faire de cette indifférence une sorte de molle vertu qui énerve plusieurs des plus nobles instincts qui nous ont été donnés ; que tous sont responsables de ce qui lui arrive, et que tous, suivant leurs lumières, sont tenus de travailler constamment à sa prospérité et de veiller à ce qu'il ne soit soumis qu'à des autorités bienfaisantes, respectables et légitimes. Je sais qu'on a inféré de ce qui se trouve dans l'évangile de l'avant-dernier dimanche, que le devoir du chrétien en matière politique se borne à obéir à l'autorité établie, quelle que soit cette autorité [1]. Permettez-moi de croire que ceci est plutôt dans la glose que dans le texte, et que là ne se borne pas pour le chrétien la vertu publique. Oui, sans doute, le christianisme peut exister sous tous les gouvernements; c'est là l'un des caractères de sa vérité. Il ne s'est jamais

[1] Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu (Évangile du XXIIe dimanche après la Pentecôte).

lié et ne se liera jamais à l'existence d'une certaine forme de gouvernement ni à la grandeur particulière d'un peuple. Bien plus, il peut triompher au milieu des plus mauvais gouvernements, et trouver, jusque dans les maux que ces mauvais gouvernements imposent aux hommes, la matière d'admirables vertus. Mais il ne s'ensuit pas, si je ne me trompe, qu'il doive rendre insensible ou indifférent à ces maux, et qu'il n'impose pas à chacun le devoir d'en délivrer courageusement ses semblables par les voies légitimes que les lumières de sa conscience lui découvrent.

Voilà ce que je voudrais qu'on inculquât aux hommes, et j'ajouterais surtout aux femmes. Rien ne m'a plus frappé, dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques, que l'influence qu'exercent toujours les femmes en cette matière, influence d'autant plus grande qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce ne soient elles surtout qui donnent à chaque nation un certain tempérament moral, qui se manifeste ensuite dans la politique. Je pourrais citer nominativement un grand nombre d'exemples qui achèveraient d'éclaircir ce que je veux dire. J'ai vu cent fois dans le cours de ma vie des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques, parce qu'il s'était rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer en général le devoir ou même l'ambition. Bien plus souvent encore, il faut l'avouer, j'ai vu le travail intérieur et domestique qui transformait peu à peu un homme auquel la na-

ture avait donné de la générosité, du désintéressement et de la grandeur en un ambitieux, lâche, vulgaire, égoïste, qui, dans les affaires de son pays, finissait par ne plus envisager que les moyens de rendre sa condition particulière commode et aisée. Et comment cela arrivait-il? Par le contact journalier d'une femme honnête, épouse fidèle, bonne mère de famille, mais chez laquelle la grande notion du devoir en matière politique, dans son sens le plus énergique et le plus élevé, avait toujours été, je ne dirai pas combattue, mais ignorée.

Pardonnez-moi, madame, je vous prie, toutes ces divagations. Je cède au plaisir de montrer le fond même de mes idées à une personne dont l'esprit ouvert et sympathique comprend celles même qu'il ne partage pas. Hélas! c'est un plaisir que je puis bien rarement goûter, et que je goûterai peut-être de moins en moins à mesure que je vivrai. Mes contemporains et moi, nous marchons de plus en plus dans des routes si différentes, quelquefois si contraires, que nous ne pouvons presque jamais nous rencontrer dans les mêmes sentiments et les mêmes pensées. Je n'ai pas assurément à me plaindre personnellement d'eux, et je ne m'en plains point; nous vivons en très-bonne intelligence, mais sans nous toucher. Ils ont presque entièrement cessé de penser à ce qui me préoccupe encore constamment et vivement; ils n'attachent plus de prix aux biens auxquels tout mon cœur est resté lié. Je n'ai que de l'indifférence, quelquefois du mépris pour les goûts nouveaux; et en général j'aperçois les différents buts qu'on doit chercher à donner à sa vie dans les limites

de ce monde sous des jours qu'ils n'ont plus. Nous ne nous combattons pas, nous ne nous entendons plus. J'ai des parents, des voisins, des proches; mon esprit n'a plus de famille ni de patrie. Je vous assure, madame, que cette espèce d'isolement intellectuel et moral me donne souvent le sentiment de la solitude d'une façon plus intense que je ne l'ai ressenti jadis dans les forêts de l'Amérique. Je lisais l'autre jour dans un philosophe de l'antiquité une phrase (M. de Broglie l'a reproduite dans son livre) qui m'a ému. Il y était dit, si je ne me trompe : « Supporte patiemment l'idée de la mort, en songeant que tu n'as pas à te séparer d'hommes qui pensent comme toi. » Je ne suis ni de la condition, ni de la religion, ni même de la philosophie de celui qui se disait cela à lui-même. Mais que de fois n'ai-je pas été de son sentiment !

Adieu, madame, gardez-moi votre amitié et votre estime et je ne me croirai jamais à plaindre [1].

Tocqueville, 4 décembre 1856.

Vous êtes bien bonne, madame, de me savoir gré de ma confiance en vous : on ne doit savoir gré que de ce qui vient de la volonté et naît de l'effort. Ma confiance en vous a toujours eu le caractère d'un instinct naturel et involontaire. Vous l'avouerai-je? Malgré ce respect extraordinaire et cette affection qui vous entourent, je n'ai d'abord été chez vous qu'avec une sorte d'hésitation. Mais, dès que j'ai été

[1] La réponse de Mme Swetchine à cette lettre n'a malheureusement pas été retrouvée.

en votre présence, j'ai senti l'attrait invincible qu'a toujours eu pour moi le contact de la chaleur du cœur unie à la sincérité de l'esprit. Oui, je le confesse, ce ne sont ni les qualités éminentes de votre intelligence, ni même ce parfum de vertu qu'on respire auprès de vous qui m'ont retenu; c'est cette sensibilité véritable et surtout cette sincérité d'impressions et de pensées qui sont si rares et que vous possédez. Je ne suis pas de ceux qui ne voient que fausseté et trahison parmi les hommes. Je crois qu'il y a beaucoup de personnes sincères quand il s'agit des choses importantes et dans les grandes circonstances; mais je n'en ai trouvé presque aucunes qui le soient dans les petites et tous les jours; qui, à chaque rencontre, montrent l'impression qu'elles ont au lieu de celle qui leur paraîtrait utile ou agréable d'avoir; qui, même sur les sujets de la conversation journalière, cherchent ce qu'elles pensent réellement et le disent, au lieu de chercher, sans égards pour la vérité, ce qui doit sembler ingénieux ou spirituel. Voilà la sincérité qui est rare, surtout, je dois le dire, chez les femmes et dans les salons où l'honnêteté même a mille artifices. Ma pleine confiance vous a donc été acquise du premier jour, et vous est toujours demeurée. Il m'est même arrivé avec vous ce qui ne m'est arrivé avec personne. Non-seulement je n'ai pas craint de vous laisser pénétrer dans ce que vous appelez si bien le domaine réservé, mais j'ai senti le désir de vous y conduire, et jamais je n'ai eu l'occasion de le faire autant que je l'eusse voulu.

Ma vie, depuis que je vous ai écrit, s'est passée

sans aucun incident d'aucune espèce. Elle a été assez stérile, mais très-douce. Je n'ai à vrai dire point travaillé dans le sens sérieux du mot. Je me dis pour m'excuser que j'ai réellement manqué des instruments de travail; les livres et les documents dont j'ai besoin me manquent en ce moment. J'en fais venir quelques-uns; mais ce n'est guère qu'à Paris que je puis espérer rencontrer tout ce dont j'ai besoin. Je redoute néanmoins ce retour à Paris. J'avais l'habitude d'aller m'y établir chez mon père et d'y vivre entouré, pour ainsi dire, de sa tendresse. Mon père était pour moi, je vous l'ai dit, non-seulement l'ami le plus dévoué, mais le plus indulgent; il n'y a rien au monde que je n'eusse l'habitude de lui dire. Ce commerce avait une douceur incroyable, et j'ai peur, ne le retrouvant plus, d'éprouver un vide immense qui se fera sentir dans le détail et tous les jours. Mme de Tocqueville sera obligée de me quitter pendant quelque temps pour aller visiter une tante octogénaire dont je vous ai parlé, et la solitude dans laquelle je me trouverai alors m'effraie d'avance. J'ai de plus dans Paris bien des raisons particulières de froissement, dont j'aurai peut-être quelque jour l'occasion de vous entretenir et qui ne se rencontrent pas dans la profonde retraite où je vis. Je crois, en tous cas, que je prolongerai mon séjour ici jusqu'en février.

J'espère, madame, qu'à l'heure qu'il est vous êtes revenue dans votre demeure de la rue Saint-Dominique, et que vous vous y trouvez bien. Le mois de novembre a été très-beau. Dieu veuille qu'il ait eu une action bienfaisante sur votre précieuse santé et que les aggravations de souffrances, dont vous me

parliez dans votre lettre, aient disparu. La dose ordinaire de vos maux est déjà bien forte, et j'espère que Dieu n'y aura rien ajouté durant cette solitude pleine de tristes souvenirs, que vous avez été chercher. J'espère aussi, madame, que vous voudrez bien me dire vous-même que mes espérances se sont réalisées.

Votre dernière lettre a mis deux jours de plus à m'arriver, parce qu'on l'a envoyée à mon frère par une erreur de la poste. Je crois que cette erreur a été amenée par le titre. Je n'en ai jamais pris aucun. Je ne l'avais pas fait à mon entrée dans le monde, il y a trente ans; je me trouvais un peu jeune pour cela; puis je me suis habitué à n'être connu que par mon nom de baptême, et définitivement je m'y suis tenu.

J'ai lu l'autre jour un article de M. X. sur mon livre. Il est rempli de bienveillance pour l'auteur et de critiques de l'ouvrage. Il m'accuse d'avoir été injuste pour l'ancien régime et la royauté. D'autres m'ont accusé du contraire, quant à l'ancien régime du moins. L'article du reste montre des sentiments très-sympathiques et une véritable bienveillance pour moi, ainsi que je le disais plus haut. Aussi ai-je écrit à son auteur, que je ne connais pas, pour le remercier. Le dernier numéro du *Correspondant* contient un sermon du P. Lacordaire qui a de bien beaux endroits [1]. Adieu, madame. Ma femme veut, comme toujours, être particulièrement rappelée à votre souvenir. Croyez à mon respectueux et tendre attachement.

[1] Le *Correspondant* publiait alors les Conférences du Père Lacordaire à Toulouse.

Paris, dimanche 14.

Le passage d'une longue et entière solitude à l'ahurissement de la rentrée dans Paris a bien ajouté à mes malaises dont je ne me remets pas encore. On se défendrait difficilement d'un peu d'effroi à la vue de la facilité avec laquelle s'opère le déchet des provisions de calme et d'équilibre qu'on croyait avoir faites. La retraite est assurément un précieux remède ; seulement il arrive de ce remède ce qui est vrai pour bien d'autres, c'est qu'il serait toujours à recommencer. Vous imaginez si je me suis demandé souvent la date de votre retour, sans oser vous la demander à vous-même, ni l'espérer plus rapprochée. Je sens vivement toutes les tristesses qui l'attendent. Quand les habitudes sont frappées du même coup que l'affection profonde, le retour aux mêmes lieux renouvelle à chaque pas de douloureuses impressions et ramène sur le premier plan tout ce qui commençait à s'enfoncer dans l'ombre. Il est trop vrai qu'en définitive on n'élude rien en différant, mais c'est bien quelque chose que de prolonger le repos qu'on tient. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que, n'importe le moment, je serai profondément aise de vous revoir, et plus aise encore cette fois que toute autre. Nous avons à achever une mutuelle connaissance, et c'est le dernier bout de chemin qui compte, si le proverbe arabe a raison : « Quand on a dix pas à faire et qu'on en a fait neuf, on est à la moitié du chemin. »

Vous étiez bien maître assurément de vous abste-

nir de remerciements au sujet de l'article de M. X.; mais il est aimable de ne l'avoir pas fait. L'hommage rendu à l'éclat et à l'autorité de votre nom vous est bien assuré. Mais, ce qu'on obtient difficilement de la critique en général, c'est, dans l'examen des questions graves, le sacrifice du point de vue personnel de celui qui critique. On n'aime pas à supporter la discussion sur les points essentiels, et l'on ramène tout, sans trop s'en apercevoir, à son idée fixe. On voudrait interdire jusqu'à l'exercice du jugement, qui est cependant la faculté en nous qui a le plus besoin d'une entière liberté. Par une étrange confusion, on demande volontiers que les vues larges et élevées du publiciste descendent aux arguties de l'avocat dont le meilleur office est de pallier les fautes, de dissimuler les côtés faibles. En dehors de la soumission à ces exigences, qui me paraissent intolérables, nulle adhésion, nulle satisfaction donnée ne compterait assez. La fibre monarchique est assurément bien sensible dans votre livre; mais, tout en ne vous préoccupant que de votre pays, vous vous placez assez haut pour parler au nom et dans l'intérêt de tous. Vous n'êtes pas de ceux qui envisagent la justice comme simplement facultative. Votre conscience s'inscrit contre ce qui la blesse, et, à ce propos, je n'ai jamais oublié qu'un jour, rappelant ses droits, il me fut répondu : « Je déteste la conscience. » Les meilleurs en sont là, quand la passion est contredite. Je confesse que l'ennui seul suffirait pour me faire secouer les chaînes qu'impose l'esprit de parti. Des thèses où tout est prévu d'avance, jusqu'aux plus lointains développements, et leur cortége

de louanges et de blâmes systématiques rencontrent en moi une impénétrabilité peu commune.

Vous vous êtes dépouillé de votre titre par un acte volontaire, sans crainte de vous trop appauvrir; et, à ce propos, je profite de l'occasion pour vous demander de supprimer celui que vous me donnez, n'y ayant pas droit. En Russie, l'ancienneté d'un nom n'implique pas le titre. On a celui de la place qu'on occupe. Dans la hiérarchie des rangs celui de mon mari était des plus élevés, mais cela ne compte que dans le pays. L'habitude des titres en France l'emporte sur toutes les rectifications; il faut l'occasion pour les renouveler, et je tiens particulièrement à la saisir avec tous ceux qu'un peu d'intimité rapproche de moi.

J'ai su bien tard la mort de M. de Rosambo, de vénérable mémoire, avec beaucoup de regret pour sa fille et avec la pénible certitude qu'elle raviverait vos plaies. J'ai su dans le temps combien avait été touchante la lettre qu'après la mort de M. votre père vous aviez écrite à M. votre oncle, et combien il en avait été ému.

Tocqueville, 29 décembre 1856.

Je suis assez de cet ancien régime dont on m'accuse de dire tant de mal, pour sentir le besoin de ne pas laisser finir une année sans dire à mes meilleurs amis l'affection que j'ai pour eux. Souffrez donc, madame, que je suive avec vous cette vieille coutume du bon vieux temps, et que je vous dise avec toute la vivacité qu'on peut mettre à ce que l'on dit de loin et par écrit, qu'il n'y a personne dont le sort m'in-

téresse plus que le vôtre et à qui je souhaite de meilleur cœur toute sorte de biens, je dis de ces biens qui touchent une âme telle que la vôtre et qui sont si fort au-dessus des facultés et même des désirs de tant d'autres : beaucoup d'occasions de bien faire, de consoler, de secourir, d'élever tout ce qui vous approche. Vous avez le goût et vous savez le prix de ce noble emploi de la vie. Dieu vous a donc déjà accordé le plus grand don qu'il puisse faire aux hommes, et tout ce qu'il est possible de souhaiter pour vous et pour tous ceux qui vous connaissent, c'est que vous en conserviez longtemps l'usage.

Vous êtes bien bonne, madame, de vous être souvenue que M. de Rosambo était mon oncle. Sa mort, à laquelle nous ne nous attendions que trop depuis longtemps, nous a néanmoins vivement affligés. Il avait toujours tenu dans notre famille une place à part ; c'était moins assurément qu'un père, mais plus qu'un oncle. Le dernier lien qui tenait ensemble tout ce qui reste de ma famille se brise avec lui. Il disparaît le dernier de cette génération de grands parents qui nous a donné l'exemple de si rares vertus. Il unissait à ce que la religion a de plus touchant le sentiment le plus fin et le plus fier de l'honneur. Cet homme, dont la bonté et la douceur allaient jusqu'aux approches de la faiblesse, devenait tout naturellement énergique jusqu'à l'héroïsme, dès qu'il s'agissait de sa dignité ou de son devoir. Cet homme admirable et excellent a été très-malheureux dans ce monde, il a été frappé par beaucoup de malheurs domestiques que son extrême sensibilité lui a fait ressentir d'une manière particulière. Assurément la

justice de Dieu lui en tiendra compte, et lui seul, en l'absence de tout autre argument, suffirait pour me prouver que cette justice existe et que l'ordre qui est troublé dans ce monde sera rétabli ailleurs.

Je n'ai rien de nouveau, madame, à vous mander sur la vie que nous menons ici. Nous nous portons assez bien. Nous continuons à goûter, en dépit de l'hiver, la douceur d'une existence régulière, occupée, à laquelle rien ne manquerait, si je travaillais d'une manière plus efficace que je ne le fais. Mais mon esprit continue à être occupé plutôt qu'intéressé, attiré mais non saisi. Cette demi-oisiveté, cette absence d'une étude passionnée permettent quelquefois à l'imagination de courir autrement et plus loin qu'il ne faudrait, et jettent une petite agitation sourde au milieu de la tranquillité heureuse de ma vie actuelle.

Je ne me suis jamais dépouillé de mon titre, comme vous me le dites, madame. Je ne l'ai jamais pris ni refusé. J'ai toujours pensé que, dans un temps où les titres ne représentent plus rien, il convenait d'agir avec eux, comme La Bruyère dit qu'il faut faire avec les habits. Il y a de l'orgueil à vouloir être trop bien vêtu ; il y en a aussi quelquefois à vouloir ne pas bien l'être. L'honnête homme, ajoute-t-il, se laisse habiller par son tailleur.

Mme de Tocqueville veut plus que dans un autre temps être rappelée à votre bon souvenir. Nous parlons souvent de vous dans notre intimité où nous mettons si aisément en commun tout ce qui se rapporte à vous. Je reçois à l'instant une lettre de M. de Circourt, qui s'était chargé de me donner de vos nouvelles. Il m'annonce que vous avez été très-souffrante il y a

quelques jours, mais que vous allez mieux maintenant sans être encore absolument bien. Ces nouvelles sont loin de me satisfaire et j'espère en avoir bientôt de meilleures.

Paris, 9 janvier 1857.

Il est très-vrai, monsieur, que j'ai mal fini et mal commencé l'année. La menace en remontait haut et s'est trouvée réalisée au préjudice de toute ma liberté. Je parle ici de vœux articulés, car sur l'autre terrain les pauvres infirmes ne sont jamais vaincus. Vous voir content serait dans tous les cas un grand plaisir; mais, quand vous l'êtes du bonheur de ce monde que précisément j'aime et j'estime davantage, c'est pour moi une intime et vraie joie. Rien ne va mieux à votre aimable simplicité de cœur que l'observance des bonnes vieilles coutumes, presque toujours empreintes de cordialité. En fait de soins et d'attentions pour les autres, ce qui se produit au dehors profite au dedans plus qu'on ne croit.

Que de fois j'ai pensé depuis huit jours au retentissement dans votre paisible retraite de l'horrible catastrophe [1]. La stupeur dure encore; elle se mêle à une aride et amère tristesse. Pas une circonstance qui n'ait été tragique et dont les effets ne soient sinistres. C'est à travers le plus inoffensif des hommes que la vengeance cherchait le bruit et l'éclat. Elle tient encore en réserve plus d'un outrage et plus d'un scandale redoutables; mais il est bien com-

[1] La mort de Mgr Sibour assassiné dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

mandé, ce me semble, de l'affronter plutôt que de la conjurer à certain prix : l'allégation d'un désordre mental, auquel personne ne croit, n'aurait fait que justifier les soupçons et attiser la haine. La vérité assurément a bien ses périls, mais c'est encore en elle seule qu'il faut chercher le moyen de les prévenir. Quelle sombre inauguration de 1857 ! Une sorte de pressentiment, ce *shadow of coming events*[1] laisse de tous côtés percer l'inquiétude. Les imaginations se montrent alarmées, ce qui en soi ne laisse pas que d'être un danger, les esprits poussés dans cette voie ayant plus d'une fois provoqué l'objet même de leur terreur.

D'une autre part, voilà les nuages à l'horizon qui se dissipent ; voilà la paix rétablie sur ses bases et d'épineuses questions mises hors de cause. Il me faudrait un peu d'apaisement pour en jouir. Sans vous écrire, je ne sais si ma pensée ne s'est pas tournée vers vous plus souvent dans ces tristes jours, pénétrant, pour vous interpeller, dans ce cher intérieur où il m'est si doux de penser que mon souvenir trouve quelquefois place entre Mme de Tocqueville et vous. Qu'il est rare de trouver dans un cœur d'homme, dont les tendances sont si hautes, un sentiment si vivant de la famille ! Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de ce que vous me dites de M. de Rosambo. Vos appréciations sont d'une vérité parfaite. Vous avez mille fois raison : rien ne va si bien ensemble qu'humble et fier. Il faut que je vous dise que je me suis permis d'appeler la fierté chrétienne

[1] Ombre des événements qui s'avancent.

l'orgueil baptisé ! J'espère que je saurai un jour si, lorsque vous n'êtes pas content de votre travail, c'est bien positivement que vous n'êtes nullement en train. Jusque-là, quand il ne vous manque que d'être saisi, je présume que vous êtes sur la voie de M. de Châteaubriand, à qui j'ai entendu dire qu'on n'était pas content à moins de se sentir mordu.

Soyez assez bon pour lire la vraie amitié dans les amitiés que je vous offre. Veuillez aussi offrir à Mme de Tocqueville des vœux toujours mis en commun pour vous deux.

Tocqueville, 11 février 1857.

Je ne pense pas, madame, que je doive arriver à Paris avant les premiers jours de mars. Je ne veux pas attendre jusque-là pour savoir directement de vos nouvelles. Un de mes amis m'écrivait, il y a environ douze jours, qu'il vous trouvait relativement mieux. Je voudrais que ceci me fût confirmé par vous-même. Ajoutez, je vous prie, cette bonté-là à toutes les autres. Je vous aurais écrit plus tôt si je m'étais senti en état de vous dire quelque chose qui méritât d'être lu ; mais j'avais la conscience du contraire, et c'est ce qui fait que pensant à vous bien souvent et d'une façon qui, j'ose le dire, ne vous eût pas déplu, je ne me sentais pas l'impulsion intérieure qui fait écrire. Toutes les actions de ma vie se ressemblent et toutes mes pensées roulent dans un cercle que vous connaissez. Le soin si bienveillant que vous avez mis à m'écouter vous laisse peu de choses à apprendre sur mon compte. Je me suis cependant assez sérieusement mis au travail depuis

que je ne vous ai écrit, mais cela n'a pas suffi à rendre à mon esprit l'aplomb désirable. Il est toujours un peu *unhinged*, comme on dit en anglais [1]. Ce désordre m'est si naturel qu'il ne faut pas s'en étonner. L'inquiétude vague et l'incohérente activité des désirs a toujours été chez moi une maladie chronique. Je m'étonne seulement qu'elle puisse m'attaquer autant dans des circonstances où tout devait faire naître la paix intérieure. Assurément je n'ai pas à me plaindre de la part que m'a faite la Providence dans ce monde. Je n'ai pas plus de droit que d'envie de me dire malheureux, et cependant la plus grande de toutes les conditions du bonheur me manque : la jouissance tranquille du bien présent. Je vis pourtant à côté d'une personne dont le contact aurait dû suffire pour me guérir depuis longtemps de cette grande et ridicule misère; et, en effet, ce contact m'a été depuis vingt ans bien salutaire pour raffermir mon esprit dans son assiette, pas assez pour produire l'équilibre habituel et complet. Ma femme, que le monde connaît si peu, a une façon passionnée et véhémente de sentir et de penser; elle est très-capable d'éprouver des chagrins violents et de ressentir avec une extrême émotion le mal qui arrive; mais elle sait jouir pleinement du bien qui se présente. Elle ne s'agite point dans le vide; elle sait laisser couler dans un repos et un calme parfaits des jours tranquilles et des circonstances heureuses. Il s'établit alors au dedans d'elle-même une sérénité qui me gagne par moments, mais qui bientôt m'échappe et m'aban-

[1] Hors des gonds.

donne à cette agitation sans cause et sans effet qui souvent fait tourner mon âme comme une roue sortie de son engrenage.

Me voilà à vous parler de moi, malgré ma résolution première de ne pas le faire. Pardonnez-moi cette fois encore; ou plutôt, madame, prenez-vous-en un peu à vous-même qui savez si bien attirer la confiance. Vous faites naître un sentiment de respect qui devrait inspirer le désir de ne vous montrer que les bons côtés de soi-même, et pourtant vous donnez une sorte d'attrait à l'aveu des fautes et des faiblesses.

Au moment où vous m'avez écrit, vous me paraissiez encore bien préoccupée et émue du grand crime qui venait d'être commis dans Paris sur la personne de M. Sibour. Un sentiment d'horreur et même de crainte est bien naturel à la vue d'un pareil forfait. Le criminel me paraît cependant avoir eu une constitution intellectuelle et morale si extraordinaire qu'il est difficile, ce me semble, de rien conclure de général à propos de son cas particulier. De telles fureurs sont, Dieu merci, bien rares. Ce qui l'est peut-être moins, c'est une certaine révolte intérieure dans l'esprit de quelques ecclésiastiques contre le gouvernement de leur supérieur. J'ai eu l'occasion, soit dans ce pays, soit ailleurs, d'apercevoir de près des symptômes très-visibles de cet état des esprits, et j'ai souvent surpris la trace d'une lutte sourde au sein de l'obéissance la plus passive. Peut-être les personnes qui s'occupent plus particulièrement de ces matières devraient-elles faire attention à ce mal. Quel est le remède? J'avoue mon ignorance à l'indiquer. Il me paraît certain qu'autrefois les ecclé-

siastiques d'un rang inférieur possédaient dans la hiérarchie religieuse elle-même plus de garanties et avaient plus de moyens réguliers et légitimes de se préserver de certains abus d'autorité qu'aujourd'hui. En rendant le gouvernement ecclésiastique plus absolu, l'a-t-on rendu plus sûr; ou bien la disposition dont je parle ne tient-elle pas à l'état général de l'esprit de nos contemporains, état qui consiste à alterner entre la révolte sans limite et l'obéissance sans condition? Je ne me permets pas d'avoir une opinion dans un pareil sujet; je n'exprime que des doutes.

Je crois le choix du nouvel archevêque bien approprié au lieu et aux circonstances. J'ai connu assez particulièrement M. Morlot à Tours, et je conserve de ses rapports des souvenirs d'amitié. Il m'a paru un homme bon, doux, sensé, modéré, ennemi des querelles et du bruit; il doit être disposé à rendre moins ardentes et moins bruyantes les luttes qui se font voir en ce moment au sein de l'Église de France. Seulement je le crois un peu au-dessous de sa position pour le talent, pour celui du moins qui se manifeste en paroles ou en écrits. Quoiqu'il ait des manières distinguées, je ne lui crois pas non plus l'âme fort haute; mais cette dernière qualité est si rare qu'on aurait tort de l'exiger absolument.

Je finis cette lettre avec la pensée que je ne tarderai pas beaucoup à prendre le même chemin qu'elle. J'aurai assez peu de joie à revoir Paris en général, mais beaucoup à me trouver rapproché de vous, et à pouvoir de temps en temps profiter de l'indulgence avec laquelle vous me laissez vous parler de toutes choses. A bientôt donc, madame. Veuillez

d'ici là ne pas oublier des gens qui pensent bien souvent à vous.

Paris, 20 février 1857.

J'ai bien à vous remercier, monsieur, de votre dernière lettre et du souvenir que vous m'accordiez indirectement en demandant de mes nouvelles, moyen terme dont j'aimerais tant à user aussi. Je ne puis guère ratifier ce qui vous a été dit, et, comme il arrive à ceux qui nous voient en passant, on s'est arrêté aux apparences.

Je m'attendais un peu au retard de votre arrivée ici et j'ai pensé souvent que, si une même durée de séjour demeurait garantie à vos amis, ils devaient applaudir à un ajournement qui vous met dans de bien meilleures conditions d'air et de lumière et vous conduit, sans fâcheuse transition, au temps où c'est de tout son charme que la campagne réclame ses droits. En même temps, je comprends bien qu'ayant repris votre travail il vous en coûte de l'interrompre et de suspendre sa vertu pacifiante sur vous-même. Néanmoins, vous n'avez pas encore retrouvé, me dites-vous, cet aplomb, cette impression de la plénitude des forces qui en rend maître souverain. Vous n'étiez donc pas encore content; mais depuis que votre bonté m'a laissé apercevoir qu'en ce que vous exigez de vous-même vous pouvez avoir tout sujet d'être content sans l'être, je me permets pour ma propre et intime satisfaction une traduction un peu libre de ces mêmes paroles. Toutes les supériorités en sont là : elles veulent cumuler, se maintenir dans un état qui est exceptionnel en tous points; elles veulent

réunir les contraires, la préoccupation des grandes choses et la bénigne jouissance des petites, une imperturbable sérénité avec les nobles aspirations qui dévorent. Quoi qu'on dise, les parts dans ce monde sont faites avec plus d'équité, et c'est de toute façon

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Je comprends que Mme de Tocqueville vous fasse envie; on voudrait être tout ce qu'on admire. Il y a en effet des âmes très-naturellement en équilibre; on dirait qu'elles naissent guéries. Leur contact, doux trésor en lui-même, est des plus profitables, mais c'est de reflet, de passagère influence, et sans qu'aucun effort puisse jamais faire arriver à une vraie assimilation. Chacun de nous semble être un dessein arrêté, une pensée tout à part. Nous subissons une foule de modifications, et pourtant rien n'entreprend jamais complétement sur le signe indélébile, sur ce quelque chose qui nous fait nous-même et pas un autre.

Je vois confirmé de toutes parts votre jugement sur notre nouvel archevêque, et il répond complétement à mes vœux pour un choix inattaquable en lui-même, et qui néanmoins ne fît trop grand plaisir à personne, de ce plaisir passionné qui devient souvent le trop juste chagrin du grand nombre. Quelqu'un de son intimité me disait : « Il n'a ni amis ni ennemis. » La justice lui en sera plus facile.

Soyez assez bon pour parler de moi à Mme de Tocqueville et pour recevoir tous deux l'expression des plus vrais sentiments.

Tocqueville, 26 février 1857.

Je veux répondre, madame, sans trop tarder, à la lettre que j'ai reçue de vous. Je vous ai dit la vérité pure en vous disant que si je ne vous parlais plus de moi, c'est que le sujet était fatigant pour vous et triste pour moi-même qui n'ai jamais trouvé le moindre plaisir à me regarder de si près. On dit avec raison qu'on ne se connaît jamais. Cela est vrai dans le sens qu'on ne saurait démêler souvent d'où sortent les impulsions qui nous dirigent; mais quant aux effets que produisent ces ressorts inconnus dans notre propre esprit et dans notre propre cœur, on ne les connaît que trop bien après s'être observé quelque temps; ils se reproduisent sans cesse de la même manière, de telle sorte, je l'éprouve du moins, que la monotonie du tableau finit par lasser le regard et le porte à se détourner vers d'autres objets. J'étais donc fatigué de vous peindre toujours les mêmes agitations, les mêmes misères, et surtout je craignais de vous fatiguer de ces redites éternelles. Mais je vois que votre bonté vous fait vous intéresser à moi plus que je ne m'y intéresse moi-même. Vous cherchez à ma faiblesse des causes qui m'en consolent; vous ne voulez voir dans cette agitation de mon esprit, dans ce fond de mélancolie et de mécontentement de moi qui se retrouve toujours dans mes pensées, que l'effet d'aspirations plus hautes que les résultats obtenus par l'effort qu'elles ont suscité. Je ne veux point user avec vous de la pire de toutes les formes de la vanité, la fausse modestie. Oui, je crois que cela est vrai en

partie; je crois que mon sentiment et mon désir sont plus hauts que ma puissance; je crois que Dieu m'a donné le goût naturel des grandes actions et des grandes vertus, et que le désespoir de ne pouvoir jamais saisir ce grand objet qui flotte toujours devant mes pas, la tristesse d'habiter dans un monde et dans un temps qui répondent si peu à cette création idéale au milieu de laquelle mon âme aime à vivre, je crois, dis-je, que ces impressions que l'âge n'atténue en rien sont une des grandes causes de ce malaise intérieur dont je n'ai jamais pu me guérir. Mais à combien d'autres causes moins belles ne faut-il pas l'attribuer aussi? Votre indulgence peut détourner les yeux de celles-là; mais il ne m'est pas permis de ne pas les voir, et, les voyant, de les cacher à un œil aussi bienveillant que le vôtre. Pour commencer la confession par le plus vilain endroit, croyez-vous, madame, qu'une bonne part de cette inquiétude d'esprit ne doit pas être attribuée à cette passion du succès, du bruit, de la renommée qui m'a animé toute ma vie, passion qui pousse quelquefois à de grandes choses, mais qui en elle assurément n'est pas grande? C'est le petit péché d'habitude des écrivains. Après avoir publié mon premier livre, je suis resté si longtemps sans rien faire que cette maladie naturelle aux auteurs s'était presque guérie, ou du moins avait pris d'autres symptômes. Mais mon dernier ouvrage l'a réveillée; il a fait complétement reparaître le vieil homme avec ses faiblesses, ses impatiences, ses désirs toujours plus grands que le succès, lors même que le succès devrait satisfaire un homme raisonnable. Mais je n'ai jamais été complétement cet homme-là,

en aucun sens. Voilà une cause bien ridicule d'agitation; en voilà une autre bien digne de pitié : celle-ci est dans l'effort incessant d'un esprit qui aspire à la certitude et ne peut la saisir, qui, plus qu'aucun autre peut-être, a besoin d'elle, et, moins qu'aucun autre, ne peut en jouir paisiblement. La vue du problème de l'existence humaine me préoccupe et m'accable sans cesse. Je ne puis ni pénétrer dans ce mystère ni en détacher mon œil; il m'excite et m'abat tour-à-tour.

Je ne pense pas, madame, que je puisse être à Paris avant la fin de mars. Ce ne sont pas des études qui me retiennent ici, mais des affaires qui se rapportent à la nouvelle situation dans laquelle nous a mis la mort de mon père. Nous avons à faire un établissement définitif qui nous permette ensuite d'user de la liberté de nos mouvements; cela demande une série de mesures qu'il serait fâcheux d'interrompre et qui ne pourraient se continuer en notre absence. J'ai aussi grand besoin, pour des affaires également, de revenir à Paris, et j'y retournerai dès que je le pourrai. Mais je ne pense pas, je le regrette, le pouvoir faire avant la dernière quinzaine de mars. Je resterai à Paris tout juin. Je puis vous assurer, madame, que parmi les raisons qui me rendent pénible ce retard, le chagrin de ne vous voir que dans un mois tient la première place. Croyez à la sincérité de ce sentiment comme à la tendre et respectueuse affection que je vous porte.

Paris, 8 mars 1857.

En osant me plaindre, que j'étais loin, monsieur, de croire à la pleine, entière satisfaction qui m'at-

tendait ! Seulement, il n'aurait pas fallu me parler de ma fatigue ou de mon ennui, et me condamner, par cela même, à ne pas retrouver en vous cette sincérité profonde qui m'a toujours semblé être vous-même. Puis-je vous dire par combien d'émotions m'a fait passer votre lettre ! Vous aviez plus que tout autre pour vous faire illusion des prétextes spécieux, subtils. Des vues pures, une action puissante, les plus nobles aspirations, s'emparant de votre âme, avaient tellement de quoi vous faire prendre le change ! A la rigueur, la grandeur morale, un but généreux pouvaient vous suffire. Vous souffrez et je suis contente, moi qui vous voudrais tous les bonheurs de ce monde. Mais, soyez tranquille, c'est pour vous les rendre tous ; car c'est toucher à la vérité que de reconnaître n'avoir pas dans son cœur la paix qui l'affirme. Du moment où il y a lutte, l'issue heureuse est certaine. Quand l'esprit toujours disputeur cherche encore, le sens intime est souvent bien près de trouver. Je ne redoute entre Dieu et vous que les téméraires, ces pieux intrus qui prennent trop aisément la vivacité de leur zèle pour la mesure de leurs forces.

Vous êtes si bon qu'il m'en coûte de vous dire que j'ai rarement autant souffert. Je n'ai plus de sommeil et même plus de repos possible. Je pense que si les démons étaient malades, ils le seraient de cette façon-là. Ma grande épreuve est l'interruption forcée de toutes mes habitudes. Mais à la fin de ce mois, je vous reverrai. Je sais jouir même d'une promesse : jugez de ce que me seront des moments de réalité, fussent-ils courts et rares !

Tocqueville, 21 mars 1857.

Votre dernière lettre, madame, m'a causé une impression vive et durable de reconnaissance. Quelle aimable indulgence vous avez pour des défauts qui vous sont étrangers! Que de sympathie douce et vraie pour des misères intellectuelles et morales dont vous n'êtes point atteinte! Ce n'est pas vous qui du rivage trouvez une joie cruelle à voir les navigateurs qu'agite la tempête. Mais je ne veux point entrer aujourd'hui dans un sujet qui m'émeut toujours et qui me mènerait trop loin.

J'espère d'ici à dix jours aller plaider ma cause de vive voix. Je me sens un si grand désir de vous revoir que cela me prouve que je ne redoute pas beaucoup un arrêt sévère de votre part. Il me tarde surtout de juger par moi-même de l'état de votre santé. Si en cette matière les vœux ardents de vos amis étaient écoutés, assurément vous vous porteriez bien. A bientôt, madame; veuillez ne pas penser trop de mal de moi d'ici là.

Fleury, jeudi 25 juin 1857.

Je ne sais vous remercier assez de votre chère lettre de Londres si affectueusement compatissante, et dont la sollicitude me réconcilierait avec mes plus mauvais moments. C'est samedi dernier que j'ai suivi mon projet de campagne. Le voyage s'est assez bien passé, mais l'arrivée et les premiers jours ont été bien pénibles. Il m'était facile de constater combien j'arrivais à Fleury sous des conditions autres que celles de l'année dernière. Je retrouvais bien la

solitude avec mon même goût pour elle; mais je suis désarmée contre ses épreuves, et cette fois tout, jusqu'à ses ressources, me semble plus fort que moi. Je n'ai absolument rien contre l'âge ni même contre ses plus prochaines conséquences. J'avoue cependant que les maux envahissants dont je souffre, qui surmontent extérieurement toute volonté et s'en prennent à tout, excitent en moi une sorte de peur, impression du reste passagère. Le sacrifice bien renouvelé, tout rentre dans son assiette avec un grand redoublement d'ardeur vers l'effort raisonnable et le combat.

Un de mes neveux m'annonce, du fond de la Russie méridionale, l'aimable intention de me donner trois mois; cela limitera nécessairement mon séjour de Fleury. La femme de mon neveu et ses enfants n'étant jamais venus en France, les garder ici tiendrait du guet-apens. Il me faudra donc encore très-probablement rentrer à Paris.

Ne craignez jamais d'être ingrat à mon égard : on ne compte pas avec les gens qui donnent sans compter. Je remonte quelquefois à votre premier livre qui a tout commencé, à l'excellente impression qui m'était restée de son auteur et qui depuis a toujours tenu mon oreille aux aguets pour ce que je pouvais entendre dire. Je ne sais plus à travers vos absences la circonstance qui vous a rapproché; mais je sais que, depuis, tout incident a laissé trace. Successivement encouragée, ce que j'ai le mieux senti dès lors, c'est que la plus vraie bonté était au fond de toutes vos affections et que ce que j'en pourrais obtenir protégerait en moi ce que j'admire en vous.

Votre isolement de Londres me pèse. A travers son

air épais, n'affrontez pas trop la fatigue et surtout n'y faites que ce que vous y êtes venu faire. Songez au plus prompt retour possible là où vous êtes si noblement, si dignement heureux et content [1].

Merci encore et toujours merci.

[1] « Le besoin des recherches nécessaires pour l'exécution de son second volume l'avait en 1857 conduit en Angleterre, où il existe une collection très-précieuse et unique de documents relatifs à la révolution française. Là, grâce au respect qu'inspirait son caractère personnel, il fut autorisé à compulser librement les archives publiques, et à y prendre connaissance de toutes les correspondances confidentielles du gouvernement anglais avec ses agents diplomatiques sur le continent à cette époque. Désirant d'ailleurs se livrer tout entier et sans distractions à l'objet de ses recherches, Tocqueville s'était appliqué pendant son séjour à Londres à ne voir que les personnes dont le concours était nécessaire au but spécial de son voyage. Cependant il ne put qu'imparfaitement échapper aux témoignages dont il était l'objet et que, dans un pays libre, on se plaît à donner aux hommes sortis dignement du pouvoir. Le prince Albert lui-même voulut le voir et lui exprimer sa haute estime. Mais un dernier hommage, auquel assurément il n'était pas préparé, lui était réservé. Au moment où il quittait l'Angleterre pour retourner en Normandie, il reçut l'avis qu'un bâtiment de la marine royale était mis à sa disposition pour le reconduire dans le port de France où il lui plairait de se faire débarquer. L'ordre avait été donné par le premier lord de l'amirauté, sir Charles Wood, qui avait cru devoir cette marque de haute courtoisie à l'hôte illustre que l'Angleterre possédait et dont elle était fière. Noble hommage qui honore autant celui qui le rend que celui qui le reçoit, et qui n'est pas seulement l'acte d'un ministre, mais encore celui de tout un peuple sans l'assentiment duquel il eût été impossible. »

(*Correspondance d'Alexis de Tocqueville*, notice par M. Gustave de Beaumont. — Tome 1er, page 108.)

Paris, 27 juillet 1857.

Vos charitables interpellations sont à peine entre mes mains que je me hâte de vous remercier du bon intérêt qu'elles expriment [1]. Mon état est toujours pénible et varie peu. Contrairement au bien que la campagne m'avait fait l'année dernière, cette fois-ci tous les symptômes fâcheux semblaient s'y aggraver; le manque de sommeil équivaut désormais pour moi à sa suppression. Enfermée à Fleury au point de n'avoir pu même revoir son parc, il n'y avait raisonnablement qu'un parti à prendre, celui de me mettre à portée des secours et de rentrer dans des habitudes qui ne laissent rien à ordonner ni à prévoir. J'ai cependant beaucoup hésité encore; il m'en coûtait de regagner mes quartiers d'hiver au milieu des splendeurs de juillet.

J'ai été tenue fort au courant de tout ce que votre réception de Londres a eu d'animé, de cordial et de très-sérieusement flatteur. J'en ai beaucoup joui. Cet orgueil-là, je le tiens en réserve pour mon plaisir, et avec vous j'y cède d'autant plus volontiers qu'aucune sécurité n'en souffre. Je ne puis vous dire combien j'ai été touchée de vous voir, après tant et de si chauds témoignages, prendre le soin de replacer bien vite votre thermomètre à l'ombre, afin de le consulter plus sûrement. Quitter une scène brillante dont aucune satisfaction n'a été illusoire pour rentrer

[1] La lettre de M. de Tocqueville à laquelle celle-ci répond n'a pu être retrouvée.

comme vous dans la retraite et la trouver plus douce, plus intime que jamais, voilà ce qui advient des choses quand on les met à leur place.

Adieu. Recevez tous mes remerciements et mes amitiés.

ERRATA

Préface, page V, elle indique à peine ses préférences; elle ne songe jamais à les imposer *lisez* elle indique à peine ses préférences, elle ne songe

Page 5, la foi ne nuit pas à l'intrépidité du soldat *lisez* la foi du chrétien ne nuit pas

39, qui peut le réformer *lisez* qui peut le reformer

68, mais ce qu'il y a de plus infini *lisez* mais ce qu'il y a de plus infime

151, plus d'un de ceux *lisez* plusieurs de ceux

152, eut député le duc de Mortemart *lisez* eut envoyé le duc de Mortemart

208, M. Ketteler, évêque de Mayence *lisez* M. Ketteler, son successeur

242, la soumission qui sait attendre la préférence *lisez* la soumission qui sait attendre, la préférence

289, et de la simplicité de ceux de *lisez* et de la simplicité des goûts de

340, d'un essor à la fois pur et rapide *lisez* d'un essor à la fois sûr et rapide

371, sui sdonné *lisez* suis donné

TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.